HENRI BARBUSSE

CLARTÉ

— ROMAN —



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

Trentième mille

CLARTÉ

Il a été tiré, de cet ouvrage,
deux cent cinquante exemplaires sur papier
de Hollande, tous numérotés.

OUVRAGES D'HENRI BARBUSSE

À LA LIBRAIRIE FLAMMARION :

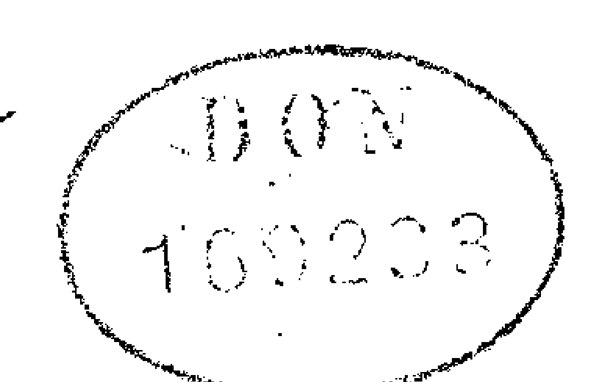
Le Feu (*Journal d'une escouade*), Roman.
(Prix Goncourt, 1916, *250e mille.*)
Nous autres... Contes. (*14e mille.*)
Les Suppliants, Roman. (*Épuisé.*)
Pleureuses, Poésies. (*Épuisé.*)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

L'Enfer, Roman. (Albin Michel, éditeur.)
(*200e édition.*)

Sceaux. — Imprimerie Charaire.

HENRI BARBUSSE



CLARTÉ

ROMAN



PARIS
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
26, RUE RACINE, 26

CLARTÉ

I

MOI

Tous les jours de la semaine se ressemblent, du commencement à la fin.

Le soir, on entend sonner sept heures, doucement, et aussitôt, tumultueusement, la cloche. Je ferme le registre, j'essuie et je pose ma plume. Je prends mon cache-nez et mon chapeau, après un coup d'œil à la glace qui me montre l'ovale régulier de mon visage, mes cheveux lustrés et ma fine moustache (on voit que je suis plus qu'un ouvrier). J'éteins la lampe, je descends de mon petit bureau vitré. Je traverse la salle des chaudières, pris dans l'épaisse cohue toute retentissante encore du coup de cloche qui l'a délivrée. Quelques voix, parmi cette sombre foule pressée qui se propage dans les corridors et roule dans les escaliers comme un nuage, me crient en passant : « Bonsoir, monsieur Simon », ou, moins familières : « Bonsoir, monsieur Paulin. » Je réponds çà et là, je me laisse emporter par tout le monde.

Dehors, au seuil du porche qui s'ouvre sur la plaine nue aux horizons blafards, on voit se profiler comme de

noirs décors gigantesques, les formes rectangulaires et triangulaires de l'usine, ainsi que la haute cheminée éteinte, et qui n'est plus couronnée que par le nuage de la nuit qui croule. La lourde ruée, obscurément, m'entraîne. Dans l'ombre, un rideau de femmes, plantées au pied du mur qui fait face au porche, attend; on entrevoit leurs pâles figures moutonnières. On se reconnaît, dans le tas, en se penchant et en s'appelant. Les couples s'accrochent un à un, vite. On suit des yeux la mêlée des travailleurs qui s'enfuit le long de l'avenue fantôme.

C'est une piste blême tracée en pleins champs. Son cours est indiqué dans l'étendue par des alignements d'arbres malingres, fuligineux comme des chandelles soufflées, par des poteaux télégraphiques et leurs longues toiles d'araignée, par des buissons, ou bien par des palissades qui font comme des squelettes de buissons. Quelques maisons. Là-haut, une bande de ciel est encore pâle et jaune par-dessus le faubourg clairsemé où rampe la foule boueuse détachée de l'usine. Le vent d'ouest fait frissonner des blouses bleuâtres, noirâtres ou couleur de terre, agite des bouts de laine flottants autour des cous, et des odeurs fauves, assaille nos figures invisibles et noyées tout en bas du ciel.

Des cabarets appellent çà et là l'attention. Les portes en sont closes; mais aux devantures et au-dessus des portes, les vitres semblent en or. Entre les cabarets, s'élèvent de vieilles façades basses, inhabitées, creuses; d'autres, en décombres, ébrèchent d'un trou de ciel cette sombre vallée d'habitations. Tout autour de moi, les pieds ferrés traînent sur la chaussée en terre battue un sourd roulement de tambour, puis font sur les pavés du trottoir un bruit de chaînes. J'ai beau marcher tête basse, je n'entends pas le bruit de mes pas tellement il est mêlé aux autres.

Comme tous les soirs, on se hâte. A l'endroit où, dans le paysage d'encre, un grand arbre tordu se débat comme s'il avait une âme, on commence tout à coup à descendre, le pied plonge en avant. On aperçoit, là-bas, scintiller les feux de Viviers. Les hommes dont la journée est usée marchent vers ces étoiles qui sont par terre; les espoirs se ressemblent

dans les soirs, autant que les fatigues : nous sommes tous les mêmes. Moi aussi, je vais vers ma lumière, comme tous les autres, et comme tous les soirs.

***

Nous descendons longtemps, puis la pente cesse, l'avenue s'aplanit comme un fleuve, et pénètre, en s'élargissant, dans la ville. A travers les ramures des vieux platanes qui sont là, encore nus dans ce dernier jour de mars, on entrevoit les maisons ouvrières dressées dans l'espace, fantastiques échiquiers brumeux où sont posés par places des carrés de clarté. Ces falaises rectilignes absorbent notre fourmillement. Les gens, se dispersant parmi la colonnade crépusculaire des arbres, vont s'ensevelir dans les logements et les chambres accumulés : ils confluent aux trous des portes, s'enfoncent dans les maisons, puis, vaguement, s'y changent en lumières.

Je continue à marcher, encadré de quelques compagnons, contremaîtres et employés, car je ne fraye pas avec les ouvriers. Puis je serre des mains, et je marche seul.

De confus passants s'éclipsent; les bruits des serrures et les tapements des volets s'espacent; les maisons se sont refermées, la ville nocturne devient un désert approfondi. Je n'entends plus que mon pas sur la terre.

Viviers se divise en deux parties, comme beaucoup de villes sans doute; la ville riche : la Grande Rue, où sont le Grand Café, les hôtels de luxe, les maisons sculptées, l'église, puis le château sur sa colline. L'autre partie est le quartier bas, dans lequel je m'engage. Le réseau de ces rues forme le prolongement de l'avenue que bordent les casernes ouvrières et qui monte jusqu'au plateau de l'usine. Tel est le chemin que, depuis six ans que je suis employé chez MM. Gozlan, j'ai l'habitude de gravir le matin, et de descendre lorsque la lumière est finie. Je suis encore enraciné dans le quartier; je voudrais vivre un jour là-bas. Mais il y a entre les deux moitiés de la ville une séparation, une sorte de frontière, qui a toujours été et qui sera toujours.

Rue Verte, je ne rencontre qu'un réverbère, puis une petite fille gris souris qui sort des ombres et y rentre sans me voir, occupée à serrer sur son cœur, comme une poupée, le pain de trois livres qu'on l'a envoyée acheter. La rue de l'Etape: ma rue. Dans la demi-obscurité, la boutique du coiffeur est peuplée d'un remuement lumineux qui se silhouette sur l'écran embué de la glace. La porte translucide, à l'inscription cintrée, s'ouvre à l'instant où je passe, et sous le plat à barbe chevelu qui appelle les passants en cliquetant, M. Justin Pocard lui-même apparaît en même temps qu'une bouffée grasse de clarté parfumée; il prend congé d'un client et prononce à cette occasion quelques paroles; et j'ai eu le temps de voir le client, persuadé, faire oui de la tête, et M. Pocard, l'oracle, caresser, avec la lueur de sa main, sa barbe blonde éternellement neuve.

Je contourne l'ex-ferblanterie aux murs lézardés, courbes et poussiéreux, aux vitres feutrées, et, par endroits, trouées et étoilées de noir. Il m'a semblé apercevoir, quelques pas plus loin, l'ombre enfantine de la petite Antoinette, qui a mal aux yeux et qu'on n'arrive pas à guérir, mais je n'en suis pas assez sûr pour aller jusque-là, et je rentre dans ma cour, comme tous les soirs.

M. Crillon, à la porte de son échoppe qui est au fond de la cour et où il s'acharne tout le jour à de menus travaux, se trouve devant mes pas, chaque soir, tel une borne. A ma vue, le bon géant hoche sa grande face rasée surmontée d'un bonnet carré, membrée d'un nez énorme et de vastes oreilles. Il tape sur son tablier de cuir dur comme une planche. Il m'entraîne au bord de la rue, m'adosse au pilastre du porche, et me dit à voix basse, avec une ardente conviction :

— Ce Pétrarque, c'est vraiment une mauvaise nature.

Il retire son bonnet, et avec un hochement grandissant de sa tête hérissée qui balaie le soir, il ajoute :

— J'y ai raccommodé son porte-monnaie. Il était devenu inserviable. J'y aimis une pression qui m'a coûté trente centimes, pas? et recousu le tour en tresse, et tout. C'est dépensif, ces travails-là. Eh bien, quand j'l'ouvre pour y

parler de l'affaire de sa machine à coudre qui m'intéresse, et qu'i' n'peut pas s'servir, i' d'vient transparent !

Il me signale les prétentions folles de Trompson à propos d'un « rassemelage », et la conduite de M. Bécret, qui, tout vénérable qu'il est, a abusé de sa bonne foi en le payant de la réparation de sa gouttière avec un couteau qui coupe « tout ce qu'il voit ». Il m'énumère tout ce qui est important dans sa vie. Puis il dit :

— Moi, j'suis pas riche, mais conscieux. Si j'bricole, c'est pa'ce que mon père bricolait et son père aussi. Y en a qui r'muent loin, oui. Moi, j'suis pas d'cet avis. J'fais c'que j'fais.

Brusquement, un piétinement sonore s'acharne et se multiplie sur la chaussée, et une forme émerge, qui s'avance vers nous par élans, mal équilibrée, se cramponnant à elle-même, et mue par une force supérieure. C'est le forgeron Brisbille, ivre comme d'habitude.

En nous avisant, Brisbille lance des exclamations. Arrivé à notre hauteur, il hésite, puis, frappé d'une idée subite, il stoppe sur le pavé, les semelles sonnantes, avec un tumulte d'attelage. Il mesure de l'œil la hauteur du trottoir; mais ravale, avec un effort des poings, ce qu'il voulait dire, et repart en titubant, la face charcutée de taches rouges. Il sent la haine et le vin.

— C't' anarchiste ! dit Crillon avec dégoût... C'est vraiment des idées répugnantes, pas?

— Ah ! qui nous débarrassera de lui et de ses alcoolytes ! ajoute-t-il en me tendant la main. Au revoir... Je n'décesse pas de l'dire au Conseil Municipal. J'dis : « Faut les visser, cette bande de partageux, à la moindre infractuosité aux règlements sur l'ivresse. » Ah ouiche ! Au Conseil, c'est Jean Latrouille, pas? I's veulent l'ordre, mais où quand c'est qu'i' s'agit de l'faire, i's s'déguisent en courants d'air.

Le brave homme est furieux. Il brandit dans le vide son gros poing, semblable à un outil multiforme. Il me désigne la direction où Brisbille vient de se précipiter en pataugeant dans l'ombre :

— V'là c'que c'est qu'les socialistes, dit-il. L'peup' souv'rain qui peut pas s'tenir sur ses jambes ! Si j'bricole

dans la vie, c'est que j'suis pour la tranquillité et l'ordre. Au r'voir, au r'voir... A va bien, la tante Joséphine? J'suis pour la tranquillité, la liberté et l'ordre. C'est pour ça qu'j'ai jamais voulu êt' de leur bande. C'tantôt, j'la voyais courir, vivace comme une jeune fille; et j'te cause, et j'te cause!

Il rentre dans son échoppe. Mais non. Se retournant, il me rappelle. Il me fait un signe mystérieux.

— Vous savez qu'ils sont arrivés tous, au château, là-haut?...

Le respect a fait baisser sa voix : il est plein de l'image des châtelains, et, instinctivement, en me quittant, il s'incline devant moi.

Son échoppe est une étroite cage de verre qui s'ajoute familialement à notre maison, et vit là. J'entrevois, à l'intérieur, la forte charpente populaire de Crillon, debout près d'un engrenage de ruines au-dessus duquel trône une chandelle. La clarté qui allume l'amoncellement d'ustensiles ainsi que ce qui est pendu sur la paroi, fait une ornementation embrouillée et dorée autour de l'image de ce sage, qui se remet à bricoler comme son père et son grand-père, l'âme vierge de toute revendication haineuse et d'envie.

J'ai monté les marches du perron, et poussé notre porte grise qui n'a que le seul relief de sa clef. La porte entre en geignant, puis me livre passage, dans le corridor sombre, jadis pavé, et que les semelles ont, peu à peu, pétri de terre et changé en sentier. Je heurte du front la lampe accrochée au mur; elle est éteinte, sue l'essence et pue. On ne la voit jamais, cette lampe, on s'y cogne toujours.

A ce moment, moi qui me dépêchais tant, je ne sais pourquoi, de rentrer, je ralentis le pas. Arrivé, j'ai, comme tous les soirs, une sorte de petite et terne désillusion.

Je pénètre dans la pièce qui nous sert de cuisine et de salle à manger, et où ma tante est couchée. Cette chambre est plongée dans une obscurité presque complète.

— Bonsoir, Mame.

Un soupir, puis un sanglot s'élèvent du lit qui est entassé devant le pâle quadrillage céleste de la fenêtre.

Alors, je me souviens qu'il y a eu une scène, à l'aube, après le café au lait, entre ma vieille tante et moi. Il en est ainsi deux ou trois fois par semaine. Cette fois-ci, c'était à propos d'une vitre salie. Exaspéré ce matin par le jaillissement continu de ses plaintes, j'ai lancé un mot malsonnant, et je suis parti à mon travail en tapant la porte. Aussi, toute la journée, Mame a dû pleurer. Elle a nourri et remâché sa rancœur et humé ses larmes, tout en s'occupant du ménage. Puis, comme le jour tombait, elle s'est couchée et a éteint la lampe, dans le but d'entretenir et de manifester son chagrin.

Lorsque je suis entré, elle était en train d'éplucher des pommes de terre sans y voir; il y a des pommes de terre éparpillées sur le carrelage, partout; on les heurte du pied et elles roulent sourdement parmi le bric-à-brac des ustensiles et les décombres mous des vêtements qui traînent. Sitôt que je suis là, ma tante déborde de larmes bruyantes.

N'osant plus rien dire, je m'assois dans mon coin habituel.

Je discerne, par-dessus le lit, une forme pointue et entoilée se silhouetter sur les rideaux qui charbonnent légèrement la fenêtre; c'est comme si on soulevait le drap par en dessous avec un bâton, car ma tante Joséphine est la maigreur en personne.

Peu à peu, dans le silence, elle élève la voix et se met à gémir.

— Tu n'as pas d'cœur, non, tu n'as pas d'cœur, non !... Ce mot affreux que tu m'as dit... Tu as dit : « Tes gueulements ! » Ah ! les gens ne savent pas c'que tu m'fais endurer. Ah, méchant ! Ah, charretier !

Silencieux, j'écoute couler, sombrer, de sa figure dont la tache obscure s'étend sur l'oreiller sans couleur, ces paroles ruisselantes de larmes, dans le noir de la chambre.

Je me lève, je me rassois, je hasarde:

— Allons, c'est fini, voyons...

Elle pousse un cri :

— Fini ! Ah ! jamais ça ne sera fini !

Avec le drap que le soir encrasse, elle se bâillonne, se masque la figure, et remue la tête de gauche et de droite, violemment, pour s'essuyer les yeux et faire signe que non.

— Jamais ! Un mot comme celui que t'as dit casse le cœur à jamais. Mais il faut bien que je me lève pour te faire à manger. Il faut que tu manges. Je t'ai élevé quand tu étais p'tit (sa voix chavire); j'ai tout sacrifié pour toi, et tu es avec moi comme si j'étais une aventurière.

J'entends le bruit de ses pieds secs qui se posent successivement sur le carreau, comme deux boîtes. Elle cherche ses affaires disséminées sur le lit et glissées par terre; elle avale un sanglot. Elle est debout, informe dans l'ombre. Mais je vois par moments se découper sa minceur extraordinaire. Elle enfile une camisole, un caraco, et j'ai l'apparition spectrale des linges et des tissus qui se déploient autour des hampes de ses bras, par-dessus l'armature de ses épaules.

Elle soliloque, tout en se vêtant, et peu à peu, toute mon histoire, tout mon passé sort de ce que dit la pauvre femme, la seule proche parente que j'ai sur la terre, qui est comme ma mère et comme ma servante.

Elle frotte une allumette. La lampe sort du noir et zigzague dans la chambre, comme une fée portative. Ma tante est enveloppée dans la lueur vive; elle a des yeux à fleur de tête, de grosses paupières spongieuses, une grande bouche qui remue et rumine la douleur. Des larmes fraîches augmentent le volume de ses yeux et les font scintiller, et vernissent le pointes de ses joues. Elle se met à aller et venir, sans cesser de broyer du noir. Ses rides font des moulures épaisses sur sa figure, et la peau est, autour du menton et au cou, si plissée qu'on dirait des intestins —, et tout cela a l'air un peu saignant dans la lumière crue.

Maintenant que la lampe est allumée, quelques coins du sombre capharnaüm où nous sommes terrés apparaissent : la toile à matelas tendue, par deux clous, devant le bas de

la fenêtre, à cause des courants d'air; le marbre de la commode garni d'une laine de poussière, et la serrure, bouchée par un tampon de papier qui dépasse.

La lampe file, et ne sachant où la placer dans l'encombrement, Mame la dépose par terre et s'accroupit devant pour régler la mèche. Il s'élève du tripotage de la vieille femme, intensément jaspée de vermeil et de nuit, un jet de fumée noire qui retombe en parachute. Mame soupire. Elle ne peut pas s'empêcher de parler toujours.

— Toi, mon petit, dit-elle, toi qui es si distingué quand tu veux, et qui gagnes cent quatre-vingts francs par mois... Tu es distingué, mais tu manques par trop de savoir-vivre. C'est ça surtout qu'on te reproche. Ainsi, tu as craché sur le carreau, j'en suis sûre ; j'en donnerais ma tête à couper. Et tu vas sur tes vingt-quatre ans ! Et pour te venger parce que j'avais découvert que tu as craché, tu m'as crié que j'avais une gueule, car c'est ça, en somme, que tu m'as dit. Ah ! voyou que tu es ! Ces messieurs de l'usine sont bien gentils pour toi. Ton pauvre père était leur meilleur ouvrier. Tu es plus distingué que ton pauvre père, plus Anglais, et tu as mieux aimé entrer dans le commerce que de continuer à apprendre le latin, et tout l'monde a trouvé ça si bien, mais pour le travail, tu ne le vaux pas, ah là là ! Avoue que tu avais craché sur la vitre...

« Parce que ta pauvre mère, ajoute le spectre de Mame, qui traverse la pièce en tenant une cuiller de bois, il faut bien le dire, elle avait le goût de la toilette. Ce n'est pas un mal, non, mais surtout pour celle qui a de quoi. Elle a toujours été un enfant. Faut dire qu'elle avait vingt-six ans quand on l'a portée en terre. Ah ! elle aimait les chapeaux ! Mais elle avait de jolis côtés, quoique ça, quand elle m'a dit : « Venez avec nous, Joséphine ! » Alors, je t'ai élevé, moi, en tout sacrifiant... »

Mame s'arrête de parler et d'agir, en proie à l'émotion du passé. Elle suffoque et remue la tête et s'essuie la face avec sa manche.

Je risque doucement :

— Mais je le sais bien...

Un soupir me répond. Elle allume le feu. La braise produit un bourrelet de fumée qui grossit, roule sur le fourneau, en descend et charge le sol de ses mousselines. Mame manipule le feu, les pieds dans la couche nuageuse, et ses vagues cheveux blancs, qui sortent de son bonnet noir, semblent aussi de la fumée.

Puis elle cherche son mouchoir, tape sur ses poches avec ses doigts que la braise a veloutés de noir. Maintenant, elle remue des casseroles, le dos tourné.

— M. Crillon, dit-elle, son père, le vieux Dominique, était venu du Cher s'installer ici en 66 ou 67. C'est un homme de bon conseil puisqu'il est conseiller municipal. (Il faudra qu'on lui dise gentiment d'ôter ses baquets de d'vant la porte.) M. Bonéas est très riche et parle si bien, malgré son cou malade. C'est d'te faire bien voir de tous ces messieurs. Tu es distingué, et on te donne déjà cent quatre-vingts francs par mois; et c'est ennuyeux que tu n'aies pas une marque pour montrer, quand tu entres et sors de la fabrique, que tu es aux écritures, pas ouvrier.

— Ça se voit bien...

— J'aimerais mieux une marque.

Pleine de souffles humides, elle renifle d'une façon plus intense, plus pressante, cherche çà et là un mouchoir. Elle rôde avec la lampe. A mes yeux qui la suivent, la chambre se réveille de mieux en mieux. Mon regard retrouve, à tâtons, le sol carrelé, la réunion des chaises adossées côte à côte au mur; la fenêtre dont la pâleur stagne au fond, par-dessus le lit renflé et bas, semblable à un tas de terre et de plâtre; les hardes éparses sur le sol comme des taupinières; sur des bords saillants de tables et de planches, des pots, des bouteilles, des bouillottes, des étoffes qui pendent; et cette serrure avec son coton dans l'oreille.

— J'aime tant l'ordre, dit Mame en se faufilant parmi cette accumulation de choses couvertes d'une couche duvetée comme des coins de tableaux au pastel.

Ainsi que d'habitude, j'allonge mes jambes, je pose mes pieds sur l'escabeau qu'un long usage cire et embellit comme s'il était neuf. Ma figure va et vient vers le fantôme maigre

de ma tante, et je me berce de son remuement et de son inépuisable murmure.

Mais voilà que, tout d'un coup, elle s'est rapprochée de moi. Elle a son caraco à raies grises et blanches, qui pend sur ses épaules aiguës; elle met ses bras autour de mon cou et me dit en tremblant :

— Tu peux arriver haut, toi, avec les dons que t'as! Tu iras peut-être un jour dire partout aux hommes la vérité des choses. Ça s'est vu. Il y a eu des gens qui ont eu raison par-dessus tout le monde. Pourquoi n'en serais-tu pas un, toi, mon petit, un de ces grands crieurs !...

Et la tête doucement hochante et encore encrée de pleurs, elle regarde au loin, et me voit criant et écouté dans les rues !

***

Puis, à peine cette étrange évocation est-elle passée au sein de notre cuisine, que Mame ajoute, ses yeux dans mes yeux :

— Mon petit, garde-toi de regarder plus haut que toi. Tu es déjà un peu un homme d'intérieur. Tu as déjà des habitudes sérieuses et âgées. C'est bien. M'essaye jamais de n'être pas pareil aux autres.

— Il n'y a pas de danger, voyons, Mame.

Non, il n'y a pas de danger. Je voudrais rester comme je suis. Quelque chose me retient au décor de mon enfance et de ma jeunesse, et j'aimerais qu'il soit éternel. Sans doute, j'espère beaucoup de la vie : j'espère, j'espère comme tout le monde; je ne sais même pas tout ce que j'espère; mais je ne voudrais pas de trop grands changements. Au fond de moi, je voudrais que rien ne modifie la place du fourneau, de la fontaine, de l'armoire marron, ni la forme de mon repos du soir, qui revient fidèlement.

***

Ma tante, le feu allumé, fait réchauffer le ragoût en le remuant avec la cuiller de bois. Il jaillit parfois du four-

neau une flamme triste qui l'éclaire, semble-t-il, par lambeaux.

Je me lève pour contempler le plat. Le roux ronronne; on y voit des morceaux pâles de pommes de terre, et il est pointillé de vagues mucosités d'oignons. Mame le verse dans une grosse assiette blanche.

— C'est pour toi, dit-elle. Moi, qu'est-ce qu'il me faut ?

On s'installe de chaque côté de la petite table noiraude. Mame se fouille. Puis sa main maigre, bossuée et sombre, se déracine de sa poche; elle en extrait un morceau de fromage, le gratte avec un couteau qu'elle empoigne par la lame, et elle l'engloutit lentement. Dans le rayonnement de la lampe qui se tient à côté de nous, je vois que sa figure n'est pas séchée; une goutte d'eau s'est attardée sur sa joue que tuméfie chaque bouchée, et brille. Sa grande bouche va dans tous les sens et avale parfois des restes de pleurs.

Nous sommes là, devant nos assiettes, et le sel qui est posé sur un bout de papier, et ma part de confitures mise dans un moutardier; nous sommes là, étroitement proches, nos fronts et nos mains réunis par la clarté, pour le reste, habillés pauvrement par l'ombre immense. Assis sur ce fauteuil fatigué, les mains sur cette table en déséquilibre qui, si on appuie d'un côté, se met tout d'un coup à boiter, je me sens implanté profondément où je suis, dans cette vieille chambre désordonnée comme un jardin, usée, que l'obscurité amollit, où la poussière vous effleure doucement.

Après qu'on a mangé, les propos se raréfient. Puis, Mame recommence à marmonner, et, une fois de plus, elle s'attendrit sous la flamme rauque du pétrole, et une fois de plus, dans son compliqué masque japonais couronné d'ouate, ses yeux s'embuent et une vague clarté en coule.

Les larmes de la vieille fée sensible clapotent sur sa lèvre volumineuse comme une espèce de cœur. Elle se penche vers moi, et son rapprochement est si profond que je crois qu'elle me touche.

Je n'ai qu'elle au monde qui m'aime vraiment. Malgré son caractère et ses gémissements, je sais bien qu'elle a toujours raison.

***

Je bâille, tandis qu'elle ôte les assiettes sales et va les cacher dans un coin ténébreux. Elle emplit la bassine avec le broc, puis la traîne sur le fourneau pour la vaisselle.

Antonia m'a donné rendez-vous près du kiosque, à huit heures. Il est huit heures dix. Je sors. Le couloir, la cour... Dans la nuit, toutes les choses familières m'enveloppent en se cachant. Un diffus éclairement plane encore au ciel. L'échoppe prismatique de Crillon brille comme une escarboucle au sein de la nuit, derrière la débandade énorme des baquets. J'y aperçois Crillon — il ne s'arrête jamais — limer un objet, puis examiner son travail tout près de la chandelle qui palpite comme un papillon englué, et il tend la main vers un pot de colle fumant sur un réchaud. On entrevoit sa face captivée et insouciante d'artisan du bon vieux temps, les plaques noires de ses joues mal rasées, et, dépassant du bonnet, une visière de cheveux raides. Il tousse et les vitres vibrent.

Dans la rue, ombre, silence. A la longue, des formes s'y hasardent, des gens sortent ou rentrent, quelques murmures résonnent. Des lueurs montent et descendent dans les étages. A deux pas, au tournant, M. Joseph Bonéas disparaît, tout d'une pièce; j'ai reconnu le foulard blanc, épais, recouvrant les furoncles qui lui cimentent le cou. Comme tout à l'heure, juste au moment où je passe, la porte du coiffeur s'ouvre. Sa voix suave dit : « Tout est là, en affaires. — Quand même ! » répond un homme qui s'en va, et dont on ne voit, dans le four de la rue, que la petitesse. Ce doit être cependant un gros personnage: M. Pocard s'occupe toujours d'affaires et a de vastes projets. Un peu plus loin, je devine, au fond de son trou bouché par une fenêtre grillée, la présence du père Eudo, l'oiseau de malheur, l'étrange vieillard qui tousse, et a un œil malade, et geint toujours. Même chez lui, il doit porter sa lugubre pèlerine et l'abat-

jour de son capuchon. On le traite d'espion, non sans raisons.

Le kiosque. Il attend tout seul, dans l'ombre, avec sa pointe. Antonia n'est pas arrivée : elle m'aurait attendu. J'ai un mouvement d'impatience, puis de soulagement. Bon débarras.

Sans doute, Antonia est encore tentante lorsqu'elle est là. Elle a de la fièvre qui lui mordore les yeux, et sa maigreur vous brûle. Mais je ne m'accorde guère avec cette Italienne. Elle est surtout préoccupée de ses affaires personnelles, dont je ne me soucie pas. Mieux vaut cent fois la grosse Victorine, qui est toujours prête à se laisser faire, ou Mme Lacaille, rêveuse et vicieuse, quoique j'en sois également rassasié. En vérité, je me lance sans réfléchir dans un tas d'histoires d'amour, que je trouve ensuite vulgaires. Mais je ne peux jamais résister à la tentation féerique de la première fois.

Je n'attendrai pas. Je m'en vais. Je côtoie la forge de cet ignoble Brisbille. C'est la dernière maison de la chaîne de collines plates qu'est la rue. En pleine obscurité, le vitrage de l'atelier présente une plaque flamboyante, orangé vif, sous le réseau noir des barreaux des vitres. Au milieu de cette feuille de lumière quadrillée, on voit se dessiner, par transparence, tantôt très noire et très précise, tantôt plus vaste et plus floue, la silhouette désaxée du forgeron. Le spectre, à travers l'illumination, se démène avec une frénésie maladroite et tâtonne terriblement sur l'enclume. Il chancelle et semble plonger de droite et de gauche, comme le passager d'une barque d'enfer. Plus il est ivre, plus il s'acharne contre le fer et le feu.

Je retourne à la maison. Au moment où je vais entrer, une voix m'appelle timidement :

— Simon...

C'est Antonia. Tant pis pour elle. Je presse le pas, poursuivi par ce faible souffle.

Je monte dans ma chambre. Elle est nue et toujours froide, il me faut toujours quelques instants de frisson pour

la ressusciter. En fermant les volets, je revois la rue : le noir oblique et massif des toits peuplés de cheminées qui se découpent sur le noir clair de l'espace, quelques fenêtres qui veillent, laiteuses, et au bout d'un ténébreux décor dentelé, l'apparition sanglante et trébuchante du forgeron fou. Je discerne, plus loin, la croix du clocher qui est dans le creux, et très haut, largement illuminé sur la colline, le château, riche couronne de pierreries. L'œil se perd en tous sens dans les ruines noires où se cache la multitude des hommes et des femmes, tous si inconnus et si pareils à moi.

II

NOUS

C'est dimanche. Par ma fenêtre ouverte, un vivant rayon d'avril a fait son entrée dans ma chambre. Il a changé le papier de tenture à fleurs fanées, et remis à neuf l'oripeau d'andrinople rouge qui drape ma table de toilette.

Je m'habille avec soin. Je m'attarde à me regarder à la glace, de loin, de près, dans l'odeur fraîche du savon. J'essaye de me rendre compte si mes yeux sont petits ou grands. Ils sont moyens, sans doute, mais il me semble vraiment que leur éclat est caressant.

Puis je regarde dehors. Sous ses couvertures de brume, dans le creux de la vallée, on dirait qus la ville s'éveille plus tard que les gens.

Comme c'est dimanche, je vois, d'en haut, ceux-ci se répandre à travers les rues. On ne les reconnaît pas tout de suite, changés qu'ils sont par leurs habits exceptionnels : des femmes ornées de couleurs et plus monumentales qu'en semaine; des vieux, un peu décourbés pour la circonstance; de très humbles, que la seule propreté déguise vaguement.

Le faible soleil habille les toits rouges, les toits bleus, les trottoirs, et les tout petits pavés serrés comme des galets, où luisent et crient les souliers cirés. Au coin, la vieille maison, ronde ainsi qu'une lanterne d'ombre, où s'incruste le sombre père Eudo, dessine une tache conique qui semble

calquée sur une ancienne eau-forte. Un peu plus loin, la maison de Mme Piot se bombe, vernissée comme une poterie. A côté de ces demeures originales, on ne remarque pas les autres avec leurs murailles grises et leurs rideaux miroitants, et pourtant c'est d'elles qu'est faite la ville.

A mi-flanc de la colline qui monte du bord de la rivière en face le plateau de l'usine, se développe la géométrie blanche du château. Autour de ces blancheurs, une tapisserie de frondaisons rouillées et de parcs. Plus loin, des pâturages et des cultures faisant partie du domaine; plus loin encore, parmi des bandes et des carrés de terre fraîche ou verdissante, le cimetière, où, chaque année, poussent tant de pierres.

***

Nous devons aller chez Brisbille, ma tante et moi, avant la messe : on est obligés d'en passer par lui pour faire réparer la clef tordue. J'attends Mame dans la cour, assis sur un baquet, près de l'échoppe, inanimée aujourd'hui, froide, et pleine des reliefs dispersés du travail. Mame n'est jamais prête à l'heure. Elle est apparue deux fois sur le seuil, dans son beau costume noir à pèlerine de velours, puis, ayant oublié quelque chose, elle est rentrée très vite, comme une taupe. Finalement, il faut qu'elle monte dans ma chambre pour y jeter un dernier coup d'œil.

Enfin, nous marchons côte à côte. Elle me prend le bras avec fierté. De temps en temps, elle me regarde et je la regarde, et son sourire fait parmi le soleil une grimace aimante.

Au bout de quelques pas, ma tante s'est arrêtée :

— Marche en avant, je vais te rejoindre.

Et elle a abordé Apolline, la boueuse. La bonne femme, aussi large que haute, béait au bord du trottoir, en ramant faiblement l'air avec ses deux bras parallèles, dépaysée dans l'oisiveté dominicale, et gênée par l'absence de son balai.

Mame l'entraîne, et, me retournant dans ma marche, je l'entends qui, à la hâte, comme on confie un secret étouffant, lui parle de moi, tandis qu'Apolline la suit, les bras ballants loin du corps, claudicante et élargie comme un crabe.

— Ce petit, dit Mame, sa chambre est mal tenue. Et puis, il use trop de faux cols, et il ne sait pas se moucher. Il bouchonne les mouchoirs dans sa poche; on les retrouve comme des pierres.

— Pourtant, c'est un bon jeune homme, ânonne la boueuse en se dandinant, en agitant au hasard ses mains veuves de balai, et en secouant sur ses souliers boursouflés, à plusieurs étages, sa jupe alourdie en bas par une cotte de mailles de boue séchée.

Ces confidences, où devant le premier venu Mame a coutume de se répandre, m'énervent. Je l'appelle avec quelque impatience. Elle tressaute sous l'injonction, arrive, et me lance un coup d'œil de martyre.

Elle chemine en baissant le nez sous son chapeau noir à feuilles vertes, blessée que je l'aie ainsi rappelée devant tout le monde, irritée, à vif. Une tenace rancune se réveille alors au fond d'elle :

— L'autre jour, marmotte-t-elle tout bas, t'as craché sur la vitre !

Elle ne peut s'empêcher de s'accrocher au passage à un autre interlocuteur planté sur le trottoir avec son pantalon du dimanche qui fait deux poteaux neufs, et dont la blouse raide semble un bloc minéral. Je les laisse et je pénètre seul chez Brisbille.

Le foyer de forge incendie un atelier hérissé d'objets noirs. Au milieu des carcasses sombres des outils pendus aux murs et au plafond, Brisbille est là, métallique, les mains en plomb, son tablier obscur irisé de limaille, sale par principe, à cause de ses idées, puisque c'est dimanche. Il est à jeun, la figure encore éteinte. Mais il attend avec impatience que la messe sonne, pour aller boire, en tout isolement.

Par un carreau ouvert dans le pesant vitrage pelucheux de l'atelier, on voit se peindre, en tons vifs et aériens, une portion de la rue où des gens s'égrènent. C'est comme le découpage très net d'un champ de lorgnette, dans lequel des silhouettes se dessinent, s'estompent, se croisent, où l'on distingue, par moment, un chapeau bridé et emplumé qui

se balance; un petit garçon à cravate bleu céleste et à bottines à boutons, aux maigres mollets nus autour desquels pend une culotte tubulaire; deux commères sombres, aux jupes gonflées, qui zigzaguent, se rencontrent, s'attirent et se fondent en conversations, comme de roulantes gouttes d'encre. Au premier plan de ce cinéma en couleurs, passant et repassant, sinistre, Brisbille déblatère, comme toujours. Il est roux, fauve, moucheté de taches de rousseur, les cheveux gras, la voix éraillée. Pour l'instant où il va et vient dans sa cage, traînant d'informes savates béantes, il me parle à voix basse, par bouffées, dans le nez. Brisbille sait crier, non parler; il faut une certaine pression de fureur pour que des sonorités rauques sortent de sa gorge.

Mame entre; elle s'assied sur un escabeau, reprend haleine, tout en brandissant la clef tordue qu'elle serre dans sa main sur son livre de messe. Puis elle se met, oppressée, par petits coups, à parler de cette clef, de l'accident qui la faussa, et dont les multiples détails se chevauchent dans sa tête. Mais l'attention du morne forgeron en savates est brusquement attirée par le trou de la rue.

— C'veau-là ! rugit-il.

C'est M. Fontan, le marchand de vins-cafetier, qui passe. Un homme large, imposant, couvert de graisse, blanc comme une maison. Il ne dit jamais rien, est toujours seul. C'est une puissance : il gagne de l'argent; il a ramassé des centaines de mille francs. A midi et le soir, on ne le voit plus : enfoncé dans son arrière-boutique, et seul, il mange. Le reste du temps, il encaisse sans parler. Son comptoir a un trou où il fait glisser l'argent. Sa maison s'emplit de monnaie, depuis l'aube jusqu'à la nuit.

— C'est un piège à sous, dit Mame.

Je dis :

— Il est riche.

— Quand t'as dit ça, toi, t'as tout dit, gouaille Brisbille. Bougre de borgeois ! Tu n'es qu'un pauv' trimardeur comme les camarades, mais les idées du borgeois, tu les as bien !

J'ai un geste d'impatience. Ce n'est pas vrai, et Brisbille m'agace avec sa haine qui s'attaque à tout et va de travers

d'autant plus qu'il est lui-même visiblement impressionné par l'approche de cet homme plus riche que les autres. Le révolté écarquille son œil d'acier et se tait, comme nous, à mesure que le gros personnage grossit.

— Les Bonéas sont plus riches encore, murmure ma tante.

M. Fontan passe devant la porte ouverte. On entend souffler le puissant solitaire. Dès qu'il a tourné son dos matelassé d'un énorme pardessus de pachyderme, et s'éloigne, Brisbille se met à gronder :

— Quelle gueule ! T'as vu, hé? C'te mâchoire qu'i' balance pendue à ses oreilles, hé? C'est la vraie photographie du cochon.

Il ajoute, avec un éclair de joie populaire :

— Heureusement qu'on espère que tout ça va éclater bientôt !

Il rit tout seul. Mame va s'asseoir à l'écart. Elle déteste Brisbille qui est l'envie, la méchanceté et la grossièreté personnifiées. Au reste, tout le monde le hait, ce pantin, pour son intempérance et ses idées avancées. Pourtant, quand on a affaire à lui, on choisit le dimanche matin pour aller chez lui, et on s'y attarde. On sait qu'on s'y rencontrera, et c'est devenu une tradition.

— On va guérir la p'tite Antoinette, dit Benoît en s'encadrant dans l'entrée.

Benoît est comme un journal. Lui à qui n'arrive jamais rien, il ne vit que pour annoncer ce qui arrive aux autres.

— Je le sais ! s'écrie Mame. On me l'a dit ce matin. Plusieurs déjà le savaient ce matin, à sept heures : Il va venir justement au château, pour les chasses, un grand médecin connu qui s'occupe des yeux justement.

— Pauv' petit ange ! soupire une femme qui vient d'entrer.

Brisbille intervient, fielleux et hargneux :

— C'te p'tite qu'on va toujours guérir, qu'on dit. Ah, malheur ! Qui s'en occupe?

— Tout le monde, répondent à la fois deux dames, outrées.

— En attendant, dit Brisbille méchamment, a s'éteint.

Et il remâche sa phrase coutumière, pompeuse et bête comme un verset de réunion publique :

— C'est une victime de la société !

M. Joseph Bonéas est entré chez Brisbille, ce qu'il fait volontiers, car il ne dédaigne pas de prendre contact avec les gens du quartier, ainsi que M. Pocard, Crillon, rasé de frais, la peau tendue, luisante, encaustiquée, et diverses personnes. Parmi elles, on voit spécialement branler le crâne nacré de M. Mielvaque qui, timide et plein du respect des usages, s'est décoiffé en franchissant le seuil. Il n'est qu'expéditionnaire à l'usine ; il porte du linge élimé, douteux, et une unique veste fragile qu'il met à toutes les sauces.

M. Joseph Bonéas m'impose. Mes regards sont attirés par son profil délicat, l'ombre mate de ses vêtements de deuil, le brillant de ses gants noirs qui tiennent un petit rectangle noir, doré sur tranches.

Il a retiré, lui aussi, son chapeau. Alors, discrètement, dans mon coin, je retire le mien.

C'est un jeune homme fin et distingué, qui frappe par son élégance native. Pourtant, il est malade, bourrelé d'abcès. On le voit toujours le cou bossu ou les poignets arrondis par un blême bourgeonnement. Dans ce corps chétif, une intelligence claire et saine est enclose. Je l'admire parce qu'il est réfléchi, plein d'idées, et sait impeccablement s'exprimer. Il m'a fait dernièrement, sur les attaches de la France actuelle avec la France traditionnelle et nos racines dans le passé, une leçon de sociologie dont la limpide netteté a été pour moi une révélation. Je recherche sa compagnie, je m'efforce de l'imiter, et il ne sait certainement pas toute l'influence qu'il exerce sur moi.

Très écouté, il dit qu'il songe à organiser à Viviers une société de jeunes. Puis il s'adresse à moi :

— Plus je vais, dit-il, plus je m'aperçois que tous les hommes sont atteints de courte vue. Ils ne savent ni ne peuvent voir plus loin que le bout de leur nez.

— Oui, dis-je.

Je trouve un peu courte ma réponse, que le silence qui suit me répète impitoyablement. Lui aussi, sans doute. Il s'est mêlé à d'autres interlocuteurs, et je me sens rougir dans l'ombre de la caverne de Brisbille.

Crillon discute avec Brisbille au sujet de la remise en état d'un vieux chapeau qu'ils se repassent de main en main et qu'ils regardent avec passion. Crillon s'est assis, sans perdre l'objet des yeux. Il s'adonne corps et âme à ce débat. Son humble métier de bricoleur ne comporte pas de tarifs fixes, et il est tout seul pour défendre la valeur de son travail. Il martelle de ses poings ses genoux de drap farineux rayé de gris, et les cheveux qui poussent dru sur son large cou lui font une nuque de sanglier.

— C'feutr' ! geint-il. J'vas vous dire c'qu'y a eu : la pluie, à force, l'a nöyé. C'feutr', c'est qu'un mouchoir sale. C'que ça représente comme éboullition, gommement, et passage de temps !

M. Justin Pocard parle à trois campagnards qui, la casquette à la main, l'écoutent de toutes leurs oreilles. Il les entretient, en son langage bien timbré, de la grande combinaison financière et industrielle qu'il a conçue.

Un frisson de spéculation électrise les personnes présentes.

— On en brossera, des affaires ! fait Crillon émerveillé, arraché un instant à la contemplation du chapeau, puis qui y retombe.

Joseph Bonéas me dit à mi-voix, ce qui me flatte :

— Ce Pocard est un homme sans instruction, mais qui a le sens pratique. C'est une grande conception qu'il a, si, du moins, il voit les choses comme je les vois.

Et moi, je songe que si j'étais plus âgé, ou plus important dans le quartier, je serais peut-être de l'affaire Pocard, qui prend forme et sera immense.

Cependant, Brisbille se renfrogne. Une inavouable inquiétude s'accumule dans son cœur : toute cette assistance le maintient chez lui, et il est travaillé par l'envie de boire.

Il ne sait pas cacher son appétit de vin. Il louche vers l'assemblée. En semaine, à cette heure-ci, il a déjà commencé à se désaltérer. Il se dessèche, s'incendie, se traînant de groupe en groupe. L'attente dépasse ses forces.

... Tout le monde regarde soudain la rue par la porte restée ouverte.

Une voiture se dirige vers l'église : le coupé vert, aux lanternes d'argent. Le vieux cocher, dont le gros gant tient le sceptre délicat d'un fouet, est tellement garni de collets emboîtés l'un dans l'autre, qu'on dirait plusieurs hommes superposés. Le cheval noir piaffe.

— I' brille comme un piano, dit Benoît.

C'est la baronne qui est dans le coupé. On ne la voit pas, les stores sont baissés. Mais tout le monde salue la voiture.

— Tous esclaves, mâchonne Brisbille. R'gardez ça, non, mais r'gardez ! Tous, dès qu'passe c'te vieille richarde, r'gardez-les qui piquent le nez par terre, montrent leurs tonsures et d'viennent bossus.

— Elle fait du bien, proteste l'un des assistants.

— Ah ouiche, du bien ! râle le mauvais homme en se débattant comme si on le tenait. Moi, j'appelle ça de l'ostentation. Voilà comment j'appelle ça, moi.

On hausse les épaules. M. Joseph Bonéas, toujours maître de lui, sourit.

— Il y a toujours eu des riches, dis-je, encouragé par ce sourire. Il en faut.

— Pardi ! claironne Crillon. Ça fait partie de ces idées toutes faites qu'on trouve dans sa tête quand on y pêche. Mais j'vas vous dire : y en a qu'l'envie fait crêver. Moi, j'suis pas d'ceux qui creuvent d'envie...

M. Mielvaque a remis son chapeau sur sa tête pétrifiée et a gagné la porte. M. Joseph Bonéas, à son tour, tourne le dos et s'en va.

Tout à coup, Crillon s'écrie : « V'là Pétrarque ! » et s'élance dehors sur les traces d'un grand corps qui, l'ayant vu, ouvre son long compas et s'éloigne obliquement.

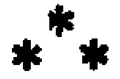
— Et dire, fait Brisbille avec une grimace horrible

quand Crillon a disparu, que c'polisson-là c'est conseiller municipal ! Ah ! nom de Dieu !

Il écume, parcouru d'une onde de fureur. Il est là, mal debout sur ses pattes, l'œil fixé à terre. Il roule dans tous les sens entre ses doigts, et rafistole et recolle sans cesse une cigarette irrégulière, mouillée et chevelue.

Plein de grondements, hérissé de haussements d'épaules, le forgeron, que ses savates ouvertes de toutes parts font boiter comme Vulcain, fonce sur sa forge, tire la chaîne du soufflet. A chaque coup, le soufflet fait jaillir de la gorge pleine de poussier du fourneau une cinglante comète bleuâtre striée de blanc crépitant et éblouissant. L'homme ferraille là dedans.

Il fermente, se violace, cloué dans son encoignure comme un prisonnier, seul de son espèce, en révolte contre toute l'immensité des choses.



La messe a sonné, et nous l'avons laissé là. Quand je suis parti, j'ai entendu Brisbille grommeler. J'ai mon paquet, moi aussi. Mais qu'est-ce qu'il a bien pu inventer contre moi !

On se retrouve, tous mêlés, sur la place de l'église. Dans le quartier — sauf un clan d'ouvriers qu'on tient à l'œil — tout le monde va à la messe, les hommes comme les femmes : par convenance, par gratitude envers les châtelains, envers les patrons, et par conviction. Deux rues aboutissent à la place et aussi deux chemins plantés de pommiers, et ces quatre voies lui amènent la ville et la campagne.

La place a la forme d'un cœur. Elle est exquise. Elle est ombragée par un très vieil arbre sous lequel on rendait autrefois la justice; c'est pourquoi on l'appelle le Grand Arbre, bien qu'il y en ait de plus grands. L'hiver, il est noir comme un parapluie troué; l'été, il donne une claire ombre verte de parasol. A côté de l'arbre, un haut crucifix habite la place éternellement.

Elle fourmille, ondoie. Des paysans d'alentour, avec leurs

bonnets de coton qui n'ont point de glands, attendent dans le vieil angle de la rue Neuve, entassés comme des œufs. Ce monde est chargé de provisions. Une villageoise traverse la place en biais, en balançant un volumineux filet noir qu'elle a empoigné par le haut et qui, dans son hérissement, a l'air tué. Sur le fond à carreaux des pavés se détachent des silhouettes charbonnées d'image d'Epinal et des faces vivement coloriées comme des pommes. Des bandes d'enfants volettent et pépient; les petites filles jouent à la poupée, comme des mères, les petits garçons jouent au brigand. Des bourgeois stationnent plus cérémonieusement que le vulgaire, et, avant la messe, causent avec piété de leurs affaires.

Plus loin : la route, que l'illumination d'avril orne, tout le long des arbres, d'une broderie d'ombre et d'or, où tintent électriquement des bicyclettes, où résonnent des voitures; la rivière luisante, les nappes étirées de l'eau sur lesquelles le soleil étale des nappes de clarté et sème des points aveuglants. On suit la route des yeux; on voit à côté de la chaussée dure, pétrifiée, la douce terre cultivée, les pièces de terre cousues l'une à l'autre, multicolores (bure et drap de billard) puis pâlissantes dans l'étendue. Par places, sur cette carte en couleurs, des taillis se bombent. Les chemins sont piqués d'arbres qui se suivent naïvement, et séparent des bergeries aux petitesses enfantines.

Ce paysage familier nous tient à l'âme. Il a plu un peu, cette nuit, et c'est une aquarelle, avec ses pierres lavées, ses tuiles vernies de frais, ses toits mi-ardoise et mi-lumière, son pavé qui brille, serti d'eau par endroits, son ciel délicatement bleu aux nuages en papier de soie, et, entre deux façades d'ocre jaune frottées de bistre, sur le velours violacé des forêts lointaines, le clocher voisin qui ressemble au nôtre et en diffère. Le regard embrasse circulairement tout ce spectacle, qui est doux comme l'arc-en-ciel.

Puis, de la place où l'on se sent largement chez soi, on entre dans l'église. Du fond de son buisson de lumières, le bon curé nous murmure le grand langage infini, nous bénit,

nous étreint chacun et tous ensemble, paternel et maternel. On entrevoit au banc seigneurial, en avant de tous, le marquis de Monthyon, qui a l'air d'un officier, et sa belle-mère, la baronne Grille, qui est vêtue comme une dame ordinaire.

En sortant de la messe, les hommes s'en vont, les femmes s'essaiment plus à regret, s'arrêtent ensemble, puis toutes ces grappes sonores s'éparpillent.

A midi, les boutiques se ferment: les riches, toutes seules, les autres par la gesticulation d'un bonhomme qui s'évertue à porter et à adapter des volets. Ensuite, le vide se fait.

Après le déjeuner, je vague par les rues. A la maison, je m'ennuie, mais dehors, je ne sais pas quoi faire. Je n'ai pas d'ami. Pas de visite à rendre : je suis déjà trop pour me mêler aux uns, trop peu encore pour fréquenter les autres. Les cafés et les débits bourdonnent, cliquettent et s'enfument déjà. Je ne vais pas au café, par principe, et par cet amour de ne rien dépenser que m'a inculqué ma tante. Alors, je marche sans but dans les rues désertes qui, de tournant en tournant, bâillent devant mes pas. Les heures sonnent. On a l'impression qu'elles sont inutiles, qu'on n'en fera rien.

Je me dirige du côté des jardins riches qui descendent vers la rivière. Je regarde, avec un peu d'envie, par-dessus les murs, le haut de ces parcs opulents, le bout de ces grandes branches où se cramponne encore la vieille parure démodée et salie de l'été dernier.

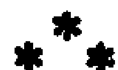
Loin de là et longtemps après, je croise Tudor, le commis de la pharmacie moderne. Il hésite, il doute, il ne sait pas où se diriger. Tous les dimanches, il met le même faux col cassé, qui s'obscurcit. Arrivé à ma hauteur, comme s'il s'avisait que rien ne le pousse en avant, il s'arrête. Une cigarette à demi éteinte végète dans sa bouche.

Il m'accompagne. Je remorque son silence jusqu'aux Platanes. L'avenue contient quelques silhouettes espacées dans le calme plat. Des jeunes filles attirent mon attention; elles se montrent, en passant, sur la platitude des façades, sur le deuil des devantures closes; quelques-unes, charmantes, sont

accompagnées de leurs mères qui semblent leurs caricatures.

Tudor m'a quitté sans que je m'en sois aperçu.

Déjà, un peu partout, les cabarets se mettent à luire, à crier. On discerne, dans les grisailles crépusculaires, une sombre foule invincible qui s'y glisse. Il s'y accumule une espèce d'orage ténébreux, et il en sort des éclairs.

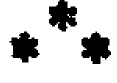


Enfin, voici le soir qui vient adoucir les rues de pierre.

... Aux alentours de la rivière, où je suis descendu, seul, distrait, des idylles se dessinent confusément. Des formes s'estompent, qui se cherchent et se réunissent. Des couples apparaissent, disparaissent, fuyant étroitement le peu de lumière qu'il y a encore. Le soir efface les couleurs, les traits, les noms des passants et des passantes.

Je perçois une femme qui attend, debout sur la rive ; elle se silhouette sur la nue gris perle, et semble porter l'ombre. Je cherche son nom, mais je ne reconnais que la beauté de son immobilité de femme. Non loin de cette cariatide profonde, entre les colonnes noires des grands arbres plaqués sur le reste d'azur et dont les branches sont nuageuses, de vagues enlacements circulent, et c'est à peine si on distingue les deux moitiés dont ils sont faits. L'ombre les enferme dans son temple.

Une très vieille hutte de pêcheur se profile sur la pente herbue ; plus bas, des roseaux pressés bruissent dans le courant, puis, plus clairsemés, pétrissent d'orbes concentriques la surface luisante et fuyante de l'eau. Le paysage a quelque chose d'exotique ou bien d'antique. On est n'importe où dans les espaces et dans les siècles. On est sur quelque coin de la terre éternelle où les deux sexes se rapprochent, et s'attachent l'un à l'autre en se revêtant de mystère.



Je remonte, rêveur, vers les bruits et les fourmillements

de la ville. Là, les rendez-vous du dimanche soir — la grande affaire des hommes — sont moins discrets. Les désirs se déploient plus crûment sur la chaussée, sur le trottoir. Des voix jacassent, des rires fusent, même au travers des portes; des cris, des chants.

On y voit clair ; l'éclat brusque des becs de gaz, le reflet des devantures vitrées, dévoilent les figures. Antonia passe entourée d'hommes qui, parmi la criaillerie des conversations, la regardent, le cou tendu, et ont envie d'elle. Elle m'a vu Elle a un petit gloussement d'appel à travers l'escorte qui l'étreint. Mais je me détourne et je la laisse passer.

Quanq elle est disparue avec son attelage d'hommes, je hume dans ce sillage l'odeur de Pétrolus. C'est le lampiste de l'usine. Jaune, grumeleux, terreux, l'œil écorché, il sent le rance et semble nourri avec du pétrole. C'est un personnage effacé. On ne le voit guère, on le sent.

D'autres femmes sont là. Je me suis, bien des dimanches, mêlé à tout cet amour.

***

Parmi ces êtres qui conversent, s'agrippent l'un à l'autre, une solitaire se dresse comme un poteau, faisant le vide autour d'elle.

C'est Louise Verte. Elle est laide à faire peur, et elle a été trop vertueuse, jadis, quand elle aurait pu, dit-on, ne pas l'être. Elle le regrette, et le raconte sans pudeur, pour se venger de la vertu. Elle voudrait avoir un amant, mais personne n'en veut, à cause de sa figure osseuse et raclée par une sorte d'eczéma. Les enfants se moquent d'elle : ils savent ce besoin qu'elle a : les révélations des grandes personnes ont déteint sur eux. Une petite fille de cinq ans gazouille, en pointant sur elle son doigt minuscule : « A voudrait oune homme. »

Sur la place, voici aller au hasard, comme une feuille morte, Véron ; Véron qui tourne, quand il peut, autour d'Antonia. Dégingandé, avec un diminutif de tête penché sur la droite, souriant d'un sourire incolore, il vit sans rien

faire, de petites rentes. Il est bon et tendre, et parfois des accès de pitié l'effondrent.

Véron et Louise Verte s'aperçoivent — et font un détour pour s'éviter. Ils ont peur l'un de l'autre.

Voici encore, en marge de l'amour, M. Joseph Bonéas, bien piteux, malgré sa supériorité intellectuelle. Entre le rebord rabattu de son chapeau et son foulard blanc gonflé, épais comme une serviette, une triste face jaune est mastiquée.

Je les plains, ces isolés qui cherchent, qui se cherchent eux-mêmes ! J'ai pitié à voir flotter là ces ombres vaines, inconsistantes comme des revenants, ces pauvres passants, incomplets, déchirés.

Où suis-je?

Devant les maisons ouvrières, colossal décor plat découpé de fenêtres. C'est là qu'habite Marie Tusson, dont le père, employé chez MM. Gozlan, comme moi, est gérant de ces immeubles. Je me suis dirigé ici instinctivement, en effleurant, sans m'y mêler, les êtres et les choses, et sans me l'avouer.

Marie est ma cousine et pourtant je ne la vois guère. Nous nous disons seulement bonjour, et elle me sourit, lorsque nous nous rencontrons.

Je pense à Marie, appuyé à un platane. Elle est grande, blonde, forte et douce, et va, comme une Vénus aux larges hanches, modestement vêtue ; ses belles lèvres brillent comme ses yeux !

De la savoir tout près d'ici, je suis remué dans mon ombre. Je tremblerais si elle faisait son apparition devant moi comme la dernière fois que je l'ai rencontrée : si, au milieu du noir, je voyais luire le rayonnement de sa figure, le balancement de sa taille dessinée d'une ligne de soie, et la main de sa petite sœur dans sa main.

Mais cet événement n'a pas lieu. Je ne vois dans le froid décor bleuté que les deux fenêtres du second chauffées doucement de clartés dont l'une est peut-être elle. Ces clartés ne prennent point forme, et restent dans un autre monde.

Je quitte enfin des yeux la façade constellée de fenêtres entre les arbres, le firmament vertical et muet. Puis je me dirige vers ma demeure, dans ce soir qui est au bout de tous les jours que j'ai vécus.



La petite Antoinette — comment se fait-il qu'on la laisse ainsi toute seule? — se dresse devant moi, et tend la main de mon côté. C'est son chemin qu'elle mendie. Je la conduis. Je l'interroge, l'écoute, en me penchant sur elle et en faisant de petits pas. Mais elle est trop petite, trop balbutiante, et ne peut rien expliquer. Je mène avec précaution l'enfant si faiblement voyante que déjà elle est aveugle le soir, jusqu'à la porte basse du logis délabré où elle niche.

Dans ma rue, devant sa maison en forme de lanterne, à la lucarne bouchée d'une grille, le père Eudo est debout, sombre avec son capuchon, et pointu comme la maison.

Il me fait un peu peur. Il n'a certainement pas la conscience nette. Mais si coupable qu'il soit, il est pitoyable ; je m'arrête et je lui parle. Il lève sur moi, hors de la nuit de son capuchon, une figure blanchâtre, démolie. Je lui parle du temps qu'il fait, du printemps qui vient. Il m'écoute, distrait, fait « oui » du bout des lèvres, et dit :

— Voilà douze ans que ma femme est morte, douze ans que je suis absolument seul, douze ans que j'entends les dernières paroles qu'elle m'a dites.

Et je vois se glisser plus loin le pauvre maniaque encapuchonné dans son deuil incompréhensible, et qui ne m'entend certainement pas lui souhaiter le bonsoir.

Au fond de la froide pièce d'en bas, du feu est allumé. Mame est assise sur l'escabeau près de la cheminée, dans le reflet du charbon flambant, tendant ses mains, cramponnée au feu.

J'aperçois en entrant la boule de son dos. Sa maigre nuque a l'air cassée et est blanche comme un os. Ma tante, en songerie, saisit et tient d'oisives pincettes. Je m'assois à

ma place. Mame souffre du silence où je m'enferme. Elle lâche les pincettes qui font entendre un hoquet métallique. Alors, avec vivacité, Mame se met à me parler des habitants du quartier :

— Y a d'tout, ici. L'dimanche, qui commence toujours joliment; i's disent tous : « Me voilà ! » T'as pas besoin d'aller à Paris, ni même seulement à l'étranger. L'quartier, c'est un petit monde coupé sur le modèle des autres, ajoute-t-elle en branlant fièrement son chef usé. Y en a pas beaucoup qui ont d'quoi, et c'est des petites gens. Des pantins, ça, oui. C'est ce qu'on voit, parce qu'au fond, y a pas d'pantins : y a des gens qui pensent à eux autres, parce que chacun mérite toujours d'être heureux, mon p'tit. Et y a, comme partout, les deux espèces de gens qu'y a : les malcontents, et les comme il faut, parce que, mon p'tit, c'qui a toujours été sera toujours.

•

V

III

SOIR ET AUBE

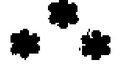
Au moment où — je me rappelle ce détail — je m'appliquais à apurer le compte Sesmaisons, il se fit un bruit insolite de pas et de voix, et, à travers la porte vitrée, avant même de me retourner, j'entendis qu'on disait : « La tante de M. Paulin est très mal. »

La phrase m'étourdit. Je suis debout... Quelqu'un est debout en face de moi. La porte bat dans un courant d'air.

Nous sommes partis tous les deux. C'est Benoît qui est venu me chercher. On se dépêche. Je souffle... Dans l'usine en plein travail, nous croisons des indifférents qui me sourient, sans savoir le changement.

La nuit est froide, sale. Un vent aigre ; le ciel dégoutte de pluie. On marche, on saute dans des flaques. Je m'hypnotise sur les épaules si carrées et les basques dansantes de la jaquette de Benoît qui me précède, bousculé par le vent sur la voie nocturne.

Le long du faubourg, le vent souffle si fort entre les maisons rares que, de chaque côté, les buissons, frissonnants, se poussent vers nous et ont l'air de déferler. Ah ! on n'est pas fait pour les grands événements !

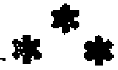


Dans la chambre, c'est d'abord l'éclat sonore d'un feu de bois, et une chaleur presque repoussante. Une odeur de camphre et d'éther me prend à la gorge. Des personnes que je connais sont debout autour du lit. Elles se tournent vers moi et me parlent à la fois.

Je me penche pour regarder Mame. Elle est incrustée dans les blancheurs du lit, qui est immobile comme du marbre. Sa figure est enfoncée dans le trou de l'oreiller. Ses yeux, à moitié clos, sont fixes. Sa peau s'est obscurcie. Chaque expiration chantonne dans sa gorge, et à part ce faible remuement du larynx et de la lèvre, son petit corps frêle ne bouge pas plus qu'une poupée. Elle n'a pas son bonnet; des cheveux grisâtres s'effilochent sur son crâne comme des flocons de poussière.

Plusieurs voix en même temps, m'expliquent : c'est une congestion double, et aussi le cœur. Elle a été prise d'étourdissements, de grelottements sans fin, terribles. Elle a déliré, a parlé de moi, puis, brusquement, a baissé. Le médecin n'a plus d'espoir; il va revenir. L'abbé Piot est venu à cinq heures.

Le silence plane. Une femme pose une bûche dans la cheminée, au milieu du paquet éblouissant de flammes qui gronde et dont le reflet bouleverse la chambre de fond en comble.



Je contemple longuement cette face où se mêlent d'une façon déchirante la laideur et la bonté. Je cherche ces yeux presque fermés déjà, dont la lumière se fige. Quelque chose de ténébreux, qui vient d'elle, s'épand sur elle, une ombre intérieure la défigure. On voit à quel point elle était usée, et qu'elle tenait par miracle.

Cette suppliciée, cette condamnée, c'est tout ce qui s'est occupé de moi pendant vingt ans. Pendant vingt ans, elle m'a pris la main, puis elle m'a pris le bras. Elle m'a empêché de jamais comprendre que j'étais orphelin. Si longtemps, chétive et menue, elle a été plus grande et plus forte et meil-

leure que moi ! Et en ce moment où je revois d'un seul coup le passé, je me souviens qu'elle a embelli les choses de mon enfance comme une vieille magicienne. Et je baisse la tête en pensant à cette admiration infatigable qu'elle avait pour moi. Comme elle m'a aimé ! Elle doit m'aimer encore confusément, si une lueur subsiste au fond d'elle. Tout seul, qu'est-ce que je vais devenir !

Elle était si sensible, et si remuante ! Son activité ressuscite à mes yeux en cent détails. Je contemple, hébété, le tisonnier, les pincettes, la grande cuiller, tous ces objets qu'elle avait coutume d'agiter en bavardant, et qui sont là, tombés, paralysés et muets.

Je remonte comme en rêve aux temps où elle parlait, où elle criait, à des jours de jeunesse, à des jours de printemps et de toilettes, tandis que je fixe, trouant cette légère vision colorée, la tache de sa main posée là, toute noirâtre, comme l'ombre d'une main sur le drap.

Mes yeux se brouillent. Je revois notre jardin par les premiers beaux jours; notre jardin, qui est derrière ce mur-ci — si étroit que le reflet du soleil sur les vitres de nos deux fenêtres le moire tout entier, et qu'il ne contient que des plantes encagées dans des pots, sauf les trois groseilliers qui y ont toujours été. Dans des écharpes de rayons, un oiseau, un rouge-gorge, sautille sur les branchettes comme un bijou d'étoffe. Tout poussiéreux au soleil, Mirliton, notre chien de chasse roux, si efflanqué qu'on eût pu croire qu'il courait vite, se chauffe... Il court après les lapins entrevus, le dimanche, dans la campagne. Mais il n'a jamais attrapé de lapins ; il n'a jamais attrapé que des puces... Quand je reste en arrière à cause de ma petitesse, ma tante se retourne en levant les bras en l'air au bord du sentier, et je galope vers elle qui se penche sur ma venue en m'appelant par mon nom.

***

— Simon ! Simon !

Une femme est devant moi. Je m'arrache à la rêverie qui était entrée dans la chambre et prenait consistance devant moi. Je me dresse. C'est ma cousine Marie.

Elle me tend les mains parmi les bougies qui palpitent autour du lit. Dans ce pauvre étoilement, elle présente une figure défaite et mouillée. Ma tante l'aimait. Ses lèvres tremblent sur la frange de ses dents qui étincellent; sa poitrine, de toute sa largeur, se soulève précipitamment.

Je suis retombé dans le fauteuil. Les souvenirs recommencent, tandis que le souffle de la malade s'étire en longueur, que son immobilité se fait de plus en plus impitoyable. Des paroles qu'elle disait me reviennent aux lèvres. Puis mes yeux se lèvent, cherchent, et se dirigent vers Marie.

***

Elle s'est appuyée au mur et reste là, accablée. Elle met, dans le coin où elle se tient, comme une luxueuse et profane beauté. Ses cheveux châtain changeant, comme le bronze et l'or, forment des volutes humides et désordonnées sur son front et ses joues pures. Son cou, surtout, son cou blanc m'apparaît. Dans cette atmosphère d'incendie où on suffoque et qui, visible et lourde, nous ensevelit, elle s'est décolletée, et sa gorge est illuminée par le flamboiement des bûches. Je lui souris faiblement. Mes regards errent sur l'ampleur de ses hanches, ses épaules déployées, et dans cette chambre en ruines, s'attachent à sa gorge, blanche comme l'aurore.

***

Le médecin est revenu. Il a regardé le lit quelque temps en silence. Nos cœurs, à mesure qu'il regardait, se sont glacés. Il a dit que ce serait fini cette nuit. Il a remis dans sa poche le flacon qu'il tenait. Puis, s'excusant de ne pouvoir rester, il a disparu.

Nous sommes demeurés là, aux côtés de l'agonisante si fragile que nous n'osons pas la toucher ni même essayer de lui parler.

Mme Piot s'est installée sur une chaise. Elle a croisé les bras, baissé la tête, et du temps s'est écoulé.

De loin en loin, des formes se modèlent dans l'ombre, du côté de la porte : des gens qui entrent sur la pointe des pieds, nous parlent tout bas et s'en vont.

La moribonde agite ses mains et ses pieds. Elle a grimacé. Un gargouillement sort de son cou qu'on aperçoit à peine dans le trou qui se creuse sous son menton, dans une sorte de nid d'ombre. Elle a pâli. On voit blêmir d'instant en instant la peau tirée sur les os de sa figure comme un linceul.

En épiant son souffle, nous nous pressons autour d'elle. On lui tend les mains, si près, et si loin ; on ne sait que faire.

Je regarde Marie. Elle s'est affaissée sur le petit escabeau que son jeune corps largement épanoui déborde.

Elle se dérange, le mouchoir aux dents, pour remonter l'oreiller. Inclinée sur le lit, elle a mis un genou sur une chaise. Ce mouvement a découvert un instant sa jambe, gonflée comme une belle amphore et dont la chair semble briller en moirures d'or à travers la transparence du bas de fil noir... Ah ! je me suis tendu vers elle avec un commencement d'appel étouffé, au-dessus de ce lit qui se change en tombeau. Le bord de la robe tragique est retombé ; mais je ne puis détacher mes yeux de cette obscurité profonde. Je regarde Marie, je la regarde. Moi qui la connaissais, il me semble que je la découvre toute.

— On n'entend plus rien, fait une femme.

— Mais si...

— Mais non... Mais non ! répète l'autre.

Je perçois alors le dos énorme de Crillon se courber. La bouche de ma tante s'ouvre lentement, et reste ouverte. Les paupières se sont relevées aux trois quarts sur le rayon coagulé des yeux, qui louchent dans le masque d'ossements gris. J'ai vu la grosse main de Crillon planer sur le petit visage momifié, abaisser les paupières, les maintenir fermées.

Marie pousse un cri quand elle s'aperçoit à ce geste que notre tante vient de mourir.

Elle vacille. J'étends la main vers elle, je la prends, je la soutiens, je l'enlace. Défaillante, elle s'accroche à moi;

un instant, je supporte doucement, lourdement, tout le poids de la jeune fille. Le haut de son corsage est dégrafé, il est béant et comme effeuillé sur sa gorge, et j'ai entrevu à nu, dans sa palpitation éperdue, la vraie courbe de son sein.

Son corps tressaille ; elle cache sa figure dans ses mains, puis la tourne vers moi. Il s'est trouvé que nos figures se sont rencontrées, et ma bouche a recueilli le goût extraordinaire de ses larmes !

***

La chambre s'emplit de lamentations. Il s'y installe un bruit continu de plaintes. Des voisins changés en amis la parcourent, auxquels on ne prête plus attention.

Alors, dans ce réduit sacré, où la mort est toute saignante encore, je ne peux pas empêcher mon cœur de battre à grands coups vers la jeune fille prostrée comme les autres, mais qui règne là, malgré moi, malgré elle, malgré tout. Je me sens remué d'une obscure et immense ivresse. Ma chair et mes entrailles naissent dans ces ténèbres-ci. Aux côtés de cette pauvre créature qui fut tellement mêlée à moi, et qui tombe, qui tombe, dans un enfer d'éternité, je suis soulevé par une sorte d'espérance !

Je veux immobiliser mon attention sur l'immobilité du lit. J'applique ma main sur mes yeux pour ne penser qu'à la morte, sans défense déjà, couchée sur la terre où elle va s'enfoncer. Mais à travers mes doigts, mes regards, poussés par une surhumaine curiosité, s'échappent vers cette femme nouvelle, entr'ouverte devant moi dans le désordre de la douleur, — et mes regards ne peuvent pas sortir d'elle.

Mme Piot a changé les bougies et attaché un bandeau pour soutenir le menton de la morte. Encadrée par cette serviette qui est nouée au sommet du crâne dans la laine des cheveux gris, la figure semble un masque de bronze vert au nez crochu avec une ligne vitrifiée d'yeux. Les genoux

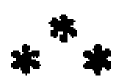
font, nettement, deux pointes sous le drap ; l'œil suit les baguettes grêles des tibias, et les deux pieds soulèvent la toile comme deux clous plantés.

Marie, lentement, s'apprête à partir. Elle a refermé le haut de son corsage, revêtu son manteau, s'est cachée. Elle s'approche de moi et, endolorie, les larmes un instant éteintes, sans parler, me sourit.

Je me suis à demi redressé, mes mains ont tremblé vers son sourire comme pour le toucher, par-dessus le passé, et la poussière de ma seconde mère.

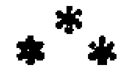
Vers la fin de la nuit, alors que le feu mort répandait du froid, une à une, les femmes sont parties. Une heure, deux heures, je demeure seul. Je marche dans un sens, dans l'autre, puis je regarde en frissonnant. Ma tante n'est plus. Il ne reste plus d'elle qu'une chose confuse, abattue, de couleur souterraine, et sa place est dévastée. Auprès d'elle, maintenant, je suis seul ! Seul, agrandi par mon deuil, maître de mon avenir, bouleversé et glacé par les temps nouveaux qui commencent. A la fin, la fenêtre blanchit, le plafond se grise : les premières traces du jour où clignote l'inflammation des bougies.

Je grelotte infiniment. Au fond de mon aube, au cœur de cette chambre où je suis depuis toujours, j'évoque l'image d'une femme qui la remplit. Une femme debout près de la cheminée où flamberait un feu joyeux, parée du reflet de pourpre, le corsage vermeil, la figure d'or, tendant vers le foyer ses mains transparentes et belles comme des flammes. Dans l'ombre, à l'affût, je la regarde.



Les deux nuits qui suivirent cette nuit se passèrent en lugubres immobilités au bout de la chambre où l'essaim tremblant des lumières faisait semblant d'animer les choses. Pendant les deux journées, diverses occupations m'apportèrent des distractions d'abord désespérées, puis mornes.

La dernière nuit, j'ouvris le coffret à bijoux de ma tante. On l'appelait « la petite boîte ». Il était sur la commode, au fond d'un fouillis empilé. J'y trouvai des boucles d'oreilles de l'ancien temps en topaze, une croix d'or, lointaine, petite et svelte, de fillette ou de jeune fille, puis, enveloppé dans du papier de soie, comme une relique, un portrait de moi enfant. Et enfin une page d'écriture, arrachée à un de mes vieux cahiers d'école qu'elle n'avait pu se résoudre à jeter tout entier ; la feuille de papier élimée, transparente aux plis, était fragile comme de la dentelle et donnait l'illusion d'être aussi précieuse. C'était là tout le trésor amassé par ma tante. Ce coffret à bijoux contenait la pauvreté de sa vie et la richesse de son cœur.



Il pleuvait à verse le jour de l'enterrement. Depuis le matin se succédaient, dans le grand caveau de notre chambre, des entassements de gens, des allées et venues soupirantes. La mise en bière se fit vers deux heures. Puis on passa le cercueil dans le couloir où les pieds des visiteurs avaient mis de la terre et des mares. On attendit une couronne en retard, ensuite les parapluies s'ouvrirent et le cortège s'ébranla dans leur moutonnement noir.

Lorsqu'on sortit de l'église, il n'était pas loin de quatre heures. La pluie n'avait pas cessé et des ruisseaux se précipitaient de chaque côté de l'écoulement lent du cortège dans la rue. Il y avait beaucoup de fleurs : le char faisait une tache assez belle. Il y avait du monde : je me retournai plusieurs fois. Je voyais surtout le père Eudo, avec son capuchon tout noir, sautiller dans la boue, bossu comme un corbeau. Marie marchait entre des femmes dans la seconde moitié de cette file à la légère toiture ruisselante que le corbillard traînait irrégulièrement, par à-coups. Elle avait la démarche brisée. Elle ne pensait qu'à notre deuil ! Tout s'assombrit encore à mes yeux, dans la laideur du soir.

Le cimetière est plein de boue sous les mousselines de l'eau.

Le piétinement y fait un bruit visqueux. Il y a quelques arbres, nus, paralysés. Le ciel est marécageux, et semé de corbeaux.

Le cercueil, avec son informe forme humaine, est descendu du char, et disparaît dans la terre fraîche.

Le défilé. Marie et son père se placent à côté de moi. Je dis merci à chacun, du même ton. Ils se ressemblent tous, avec leur geste d'impuissance, leur figure désappointée, les paroles qu'ils préparent, puis qu'ils versent en passant devant moi, et leur uniforme sombre. Personne n'est venu du château; mais, malgré cela, il y a beaucoup de monde et tout ce monde converge vers moi. Je reprends courage.

M. Lucien Gozlan s'avance, m'appelle « cher monsieur », m'apporte les condoléances de ses oncles, tandis qu'on nous regarde.

Joseph Bonéas m'a dit : « Cher ami », et cela m'a beaucoup touché. M. Pocard m'a dit : « Si j'avais été averti à temps, j'aurais prononcé quelques paroles. C'est regrettable... »

D'autres... Puis on ne voit plus que des dos dans la pluie, le vent et le soir.

— C'est fini... Allons-nous-en.

Marie lève sur moi sa figure baignée de douleur. Elle est douce, elle est tendre, elle est malheureuse, mais elle ne m'aime pas...

On s'en va en désordre, le long des arbres aux squelettes carbonisés par l'hiver.

Quand nous arrivons dans le quartier, le crépuscule a envahi les rues. On entend parler, par bouffées, de l'affaire Pocard. Ah! les gens vivent, férocement, et cherchent à réussir!

La petite Antoinette, qui côtoie un grand mur avec précaution, entend passer ce monde. Elle s'arrête, et elle regarderait, si elle pouvait. On avise sa forme vague et fine comme un pistil, dans le crépuscule dont elle commence à faire partie.

— Pauv' petit ange! dit une femme en passant.

Je n'ai plus près de moi que Marie et son père quand nous longeons le débit de Rampaille. Des hommes qui ont assisté à la cérémonie sont attablés là, noirs.

On arrive chez moi. Marie me tend la main. On hésite.

— Entre...

Elle entre. On regarde la chambre morte. C'est mouillé par terre, et il fait du vent comme si on était dehors. Tous deux nous sommes larmoyants. Elle dit :

— Je viendrai demain, pour arranger... A demain.

On se donne les mains, confusément, à tâtons.



Un peu plus tard, on a gratté à la porte, on a frappé timidement, et quelqu'un de long s'est montré.

C'est Véron. Il s'introduit ; il a l'air embarrassé. Son grand corps mal emboîté se balance comme une enseigne pendue en l'air. C'est un être original, sentimental. Personne ne s'est jamais donné la peine de savoir ce qu'il est. Il commence :

— Mon petit ami, *meusis* (il répète tous les trois mots ce mot informe comme une espèce de tic sonore). On peut avoir besoin d'argent, quoi, de quelque chose... On peut avoir besoin d'argent... meusis, meusis... Tous ces frais... Je me suis dit : je vais lui en apporter...

Il m'examine en répétant : « Meusis. » Je lui secoue la main, les larmes aux yeux. Je n'ai pas besoin d'argent. Mais je sais bien que je n'oublierai jamais ce geste si bon, si surnaturel.

Et lorsqu'il est parti en se dandinant, intimidé par mon refus, gêné de ses grandes jambes et de sa grande âme, je m'assois, pris d'un frisson, dans un coin, puis je me blottis dans un autre coin, aussi désert. Il me semble que Marie s'en est allée avec tout ce que j'ai. Je suis en deuil, je suis tout seul, à cause d'elle.



IV

MARIE

Le banc s'appuie contre le mur gris, à l'endroit où le mur est surmonté d'un rosier et où le chemin se met à descendre à la rivière. J'ai dit à Marie de venir, et je l'attends dans le soir.

Quand, me décidant soudain, après tant de jours d'incertitude, je lui ai demandé de me retrouver ici ce soir, elle s'est tue, étonnée. Mais elle n'a pas refusé ; elle n'a rien dit. Des gens sont venus ; puis elle est partie. Je l'attends, après cette prière.

Je gagne lentement les bords de la rivière. Lorsque je remonte, quelqu'un est assis sur le banc, et trône dans l'ombre. La figure est indistincte, mais on voit le vague cœur pâle du décolletage dans le vêtement noir, et l'épanouissement brumeux de la jupe. Je me courbe et j'entends sa voix basse :

— Je suis venue, tu vois.

Je dis :

— Marie !

Je m'assois à côté d'elle. Nous restons muets. Elle est là tout entière. Je discerne la blancheur de sa figure, de son cou et de ses mains, hors de ses voiles noirs : toute sa beauté comme de la lumière enveloppée.

Elle n'était pour moi qu'une image extasiante, mais qui passait, séparée, vivant sa vie. Maintenant elle m'a entendu, elle est venue à mon appel ; elle s'est apportée ici.

***

La journée a été torride ; à la fin de l'après-midi, une pluie orageuse s'est abattue sur le monde, puis a cessé. On entend encore des gouttes tardives qui descendent des branches dépassant le mur. L'air est chargé d'odeurs de terre, de feuilles et de fleurs, et il passe de lourdes guirlandes de vent.

Elle parle la première, d'une chose, d'une autre.

Je ne sais pas ce qu'elle me dit ; je m'approche pour voir sa bouche. Je lui réponds :

— Je pense à toi toujours.

Elle écoute ces mots. Elle se tait. Son silence s'agrandit, s'agrandit dans l'ombre. Je me suis approché encore, si près que j'ai senti sur ma joue l'aile de son souffle, et que son silence m'a caressé.

Puis par contenance, pour fumer, j'ai allumé une allumette ; mais cette lueur au bout des doigts, je ne m'en sers pas ; je distingue Marie pâle, dorée, un peu palpitante. Sur sa figure émerge un sourire ; je l'ai vue pleine de ce sourire.

Mes yeux se voilent, mes mains tremblent. Je voudrais qu'elle parle.

— Dis...

Son cou bombé se déploie, elle lève la tête pour parler. A ce moment, nous apercevons à l'éclat de la petite flamme que je tiens, que je garde avec sa grande douceur révélatrice, une inscription creusée sur le mur : un cœur, et dans ce cœur deux initiales : H. S.. Ah, cette inscription fut tracée par moi-même, un soir! La petite Hélène était alors blottie là, et moi, je croyais l'adorer. Un instant, je suis confondu devant cette apparition des restes de l'erreur passée et oubliée. Marie ne sait pas, mais rien que d'avoir vu ces commencements de noms, ce semblant de présence entre nous, elle n'ose plus parler.

Comme l'allumette va s'éteindre, je la jette par terre. Le dernier sursaut de la flammèche a éclairé à mes yeux le bas de la pauvre robe de serge noire, si usée qu'elle brille un peu même le soir, et le soulier de la jeune fille. Sur la cheville, le bas est troué et nous avons tous les deux vu ce trou. Marie, honteuse, a dissimulé vite son pied sous sa jupe. Moi, j'ai tremblé plus fort d'avoir touché des yeux un peu de sa chair cachée, une parcelle de sa vraie blancheur.

Elle se lève doucement dans la grisaille, mettant fin à cette première rencontre qui change la destinée.

On rentre. L'ombre est tendue tout autour, tout contre nous. Nous allons seul à seule dans les chambres successives de l'ombre. Sur le fond vaguement éclairé du mur, je suis des yeux le balancement de sa personne dans sa robe. Parmi la nuit, sa robe est de la nuit : elle est là tout entière ! Mes oreilles bourdonnent ; un hymne remplit le monde.

Dans la rue où il n'y a plus de passants, elle marche sur le bord du trottoir. Pour que ma figure soit à la hauteur de la sienne, je marche à côté d'elle dans le ruisseau, et l'eau glacée pénètre dans mes chaussures.

Et ce soir-là, gonflé d'un désir fou, je suis si triomphant de certitude que je n'ai même pas songé à lui prendre la main. Devant sa maison, je lui ai dit : « A demain. » Elle m'a répondu : « Oui. »

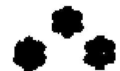
Un des jours qui ont suivi, m'étant trouvé libre dans l'après-midi, je me suis dirigé vers la grande maison populeuse où elle vit. J'ai gravi les deux étages sombres, étroitement encagés, et suivi un long couloir coudé. C'est là : la porte est entr'ouverte. Je frappe. J'entre ; un silence complet m'accueille. Il n'y a personne ; une désillusion aiguë me parcourt la chair.

Je fais quelques pas hésitants dans le désert du tout petit vestibule éclairé par la porte vitrée de la cuisine derrière laquelle suinte un bruit d'eau. J'ouvre une porte qui est là. Je vois une chambre que des rideaux enveloppent d'une clarté brodée, et qui contient un lit à couverture de

satinette bleu-ciel, brillante comme sur les chromos. C'est la chambre de Marie! Son chapeau de taffetas gris garni d'une rose est accroché à un clou sur le papier à fleurettes ; elle ne le met plus depuis le deuil ; mais, à côté, pendent des robes noires. Je pénètre dans cet asile clair et bleu, en ordre et sage comme une image, et qui n'est habité que par une froide lumière neigeuse.

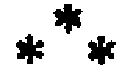
Je tends la main ainsi qu'un voleur. J'effleure, je touche ces robes qui ont l'habitude de la toucher. Je me retourne vers le lit voilé de bleu.

Sur une étagère, des livres, dont les titres me sollicitent : ce qu'elle pense, ce à quoi s'occupe son esprit... Mais je laisse cela ; j'aime mieux m'approcher du lit... Dans un geste fou et palpitant et effrayé, j'ai soulevé la couverture qui le revêt. Et mes regards s'y posent, y entrent, et mes genoux s'appuient en tremblant sur le bord de cette grande chose qui, parmi les choses, a une chair souple et douce.



Ma vie coutumière continue et mon travail est toujours pareil. J'enregistre toujours en passant les honnêtes rengaines de Crillon, les éclats intempestifs de Brisbille, les échos de l'affaire Pocard, et les progrès de *La Revanche*, société du réveil national, fondée par M. Joseph Bonéas. La même existence complexe et monotone m'emporte comme elle emporte tout le monde. Mais depuis la nuit tragique où ma douleur s'est transfigurée en joie dans la chapelle ardente de la vieille chambre, le monde n'est plus, en vérité, ce qu'il était. Les choses et les êtres m'apparaissent inconsistants et lointains, quand je sors dans le flot de la foule; quand, dans ma chambre, je m'habille et trouve que le noir me va bien; quand, à ma table, je veille, ensoleillé. De temps à autre, le souvenir de ma tante me revient tout entier. Quelquefois, j'entends prononcer le nom de Marie ; mon corps tressaille en écoutant ceux qui disent : Marie, et ne savent pas ce qu'ils disent.

Et il y a des moments où notre séparation est si pantelante et si chaude, que je ne sais pas si elle est absente ou si elle est là.



... Pendant cette promenade que nous venons de faire tous deux, l'été et la douceur de vivre ont pesé plus que jamais sur mes épaules...

Sa vaste maison, si grouillante à certaines heures, est immensément vide dans le dédale de ses escaliers noirs, de ses paliers où débouchent les minces rues closes de ses corridors et où, dans des encoignures, des robinets s'égouttent sur des éviers... Nous sommes pénétrés par notre immense solitude nue. Une émotion divine s'empare de moi, tandis que nous montons lentement le chemin vertical et régulier. L'escalier a quelque chose d'humain avec les formes nécessaires de sa spirale et de ses marches taillées à vif, de ses marches rythmées, battantes. Une lucarne ronde est percée là-haut dans la toiture en pente : cette partie de la maison populaire, de cette pauvre cité intérieure, n'est éclairée que par là. L'ombre qui suinte sur les parois du puits dont on essaye de sortir pas à pas, recouvre notre ascension pesante vers la fissure du jour. Sombres et cachés comme nous sommes, il me semble que nous montons au ciel.

Oppressés d'une langueur commune, nous nous sommes enfin assis côte à côte sur une marche. Aucun bruit dans la maison, sous la simple lucarne ronde penchée sur nous. Nous sommes appuyés l'un sur l'autre à cause de l'étroitesse de l'escalier. Sa tiédeur entre en moi ; je me sens tourmenté par cette lumière obscure qui rayonne d'elle. Je partage avec elle la chaleur de son corps, et sa pensée en personne. L'ombre a baissé autour de nous. Je vois à peine la femme assise là, pliée, chaude et creuse comme un nid.

Je l'appelle tout bas par son nom — et on dirait que c'est un aveu que je crie ! Elle se tourne, et il me semble que c'est la première fois que je vois sa figure nue. Je mets mon bras autour de ses épaules. Elle me dit : « Embrasse-moi. » On ne parle pas, on balbutie, on murmure, on rit.

***

Nous contemplons tous les deux ce petit carré de papier. Je l'ai trouvé sur le banc surmonté du rosier, au bord du chemin qui descend. Plié soigneusement, il avait l'air oublié, et il attendait là, retenu un instant par son poids craintif. Il est couvert de quelques lignes d'une écriture appliquée. Nous le lisons :

« Je ne sais pas comment parlent les cœurs pieux, je ne sais rien; je suis l'extase et le martyre, je ne sais que les pleurs qui me montent aux yeux quand je vois ta beauté mêlée à ton sourire. »

Puis, après avoir lu, nous relisons cela, frappés par une influence mystérieuse. Et nous manions ce papier capturé au hasard, sans savoir ce que c'est, et sans bien comprendre ce qu'il dit.

***

Quand je lui ai demandé d'aller au cimetière, ce dimanche-là, elle a consenti, comme à tout ce que je lui demande. Je l'ai vue arriver par les jardins en coudoyant les rosiers. Nous avons cheminé en silence; nous perdons de plus en plus l'habitude de nous parler. Nous avons contemplé le carré grillagé et fleuri où dort notre tante — ce jardin qui n'a que les dimensions d'une femme. En revenant du cimetière à travers les champs, dans le soleil déjà bas, nous nous prenons la main et nous sommes pris d'une joie triomphale.

Elle a une robe de mousseline de laine noire dont la jupe, les manches et le col ondoient à la brise ; elle tourne vers moi, par moments, son visage si lumineux, qui, lorsqu'elle me regarde, me paraît encore s'illuminer. Elle marche un peu penchée, le front et les joues ornés d'un reflet vert, parmi la grâce des herbes et des fleurs, comme une géante. Un papillon nous devance sur notre chemin et se pose sous nos yeux, et quand nous arrivons à lui, il se renvole et se

pose un peu plus loin, pour recommencer sur nos pas, et nous sourions à ce papillon qui pense à nous.

Dorés par le soleil oblique, nous nous conduisons par la main jusqu'à la statue de Flore, qu'un seigneur du temps passé a élevée à l'orée du bois. Sur le fond immuable des cimes lointaines, la déesse se dresse demi-nue dans la belle lumière mûre ; sa hanche blonde est drapée d'un voile de pierre plus blanche, comme de la lingerie. Devant le vieux piédestal amolli de mousse, j'ai étreint désespérément Marie sur mon cœur. Puis dans la solitude de ce bois sacré, j'ai porté la main sur elle. J'ai dégrafé son corsage noir, j'ai rabattu les épaulettes enrubannées de sa chemise; pour qu'elle ressemble à la déesse, j'ai dénudé ses larges seins bombés et droits.

Elle se laisse adorer, la tête baissée, le regard magnifiquement trouble, rougissante de sang et de soleil.

Je mets mes lèvres sur les siennes. Jusqu'à ce jour, quand je l'embrassais, sa bouche se laissait faire. Cette fois, elle m'a rendu mon baiser profond, et même ses yeux se sont fermés sur cette caresse. Puis elle reste là, croisant ses mains sur sa gorge éclatante, la bouche entr'ouverte mouillée et rouge, elle reste là, détachée mais jointe encore à moi, saignante et le cœur aux lèvres.

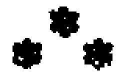
Elle a recouvert son sein. La brise a des coups plus brusques : on voit les pommiers des vergers secouer et semer leurs oiseaux dans l'espace, et dans un enclos vert vif, au loin, du linge étendu en files danse au soleil. Le ciel s'est obscurci. Puis le vent s'élève et règne. Ce fut ce jour-là qu'il y eut tant de vent. Il assaille nos deux corps sur le flanc du coteau. Il vient de l'infini ; il fait rugir les fauves frondaisons de la forêt, et on les voit remuer derrière la grille des troncs noirs.

Le ciel, en se déplaçant rapidement avec ses voiles grises, donne le vertige, et d'un nuage à l'autre, un oiseau semble lancé comme une pierre. Nous descendons vers le fond de la vallée, cramponnés sur la pente, offerts au souffle profond du ciel, poussés en avant et nous retenant l'un à l'autre.

Ainsi, gorgés de vent, étourdis par cet universel concert de l'espace qui passe par nos oreilles, nous nous réfugions sur les bords de la rivière. L'eau coule entre des arbres dont les feuillages supérieurs se rejoignent. Nous longeons, par un noir sentier mou et humide, sous l'ogive des branches, ce cloître d'ombre verte aux dalles de cristal. Nous découvrons une barque à fond plat qui est là, et qui sert aux pêcheurs. Je fais monter Marie dans cette barque qui fléchit et geint sous le poids de son corps. Au battement des deux vieilles rames, nous descendons le fil de l'eau.

Il semble à nos yeux créateurs et à nos cœurs, que les rives fuient de chaque côté : c'est le décor d'arbres et de buissons qui recule. Nous, nous demeurons ! Mais la barque s'arrête sur un fond, entre de hautes herbes. Marie est à demi couchée et ne dit rien. Je me traîne vers elle à genoux, dans l'embarcation qui palpite comme moi. Sa figure m'appelle en silence ; elle m'appelle toute, de son corps abattu, abandonné, désordonné, et — sous les légers tissus qui vivent sa vie — de ses seins tendus, de son ventre entr'ouvert.

Je l'ai possédée. Défaillante, docile, sublime, elle s'est laissé caresser violemment et pénétrer. Maintenant, elle est à moi, elle est à moi à jamais ! Désormais, tout peut survenir, le temps peut passer, les hivers succéder aux étés, elle est à moi, ma vie est exaucée ! Je pense orgueilleusement aux grands amoureux célèbres auxquels nous ressemblons ; je vois qu'il n'y a pas de loi admise qui tienne devant la force de l'amour. Et sous l'aile éphémère des feuillages, dans le décor sans cesse emporté du ciel et de la terre, nous répétons : « Jamais », nous répétons : « Toujours », et nous crions à l'éternité.



Les feuilles tombèrent, l'année approcha de sa fin. On fixa le mariage aux environs de la Noël.

C'est moi qui pris cette décision : Marie disait oui, toujours, et son père, plongé toute la journée dans des chiffres,

en émergeait le soir comme un naufragé, éberlué, passif, sauf pourtant de rares cas où, on ne sait pourquoi, il s'entêtait jusqu'à la folie

Au point du jour, tandis que je montais au travail par la colline des Châtaigniers, parfois Marie, à un tournant, s'offrait à mes yeux, dans l'aube pâle et rougissante. Nous cheminions, baignés par ces flammes fraîches, et regardions, à nos pieds, la ville renaître de ses cendres. Ou bien, au retour, soudain, elle était là, et nous allions ensemble à la rencontre de sa maison. Nous nous aimions trop pour savoir nous parler. A peine échangions-nous quelques mots pour enlacer nos voix, et en parlant des autres, on se souriait.

Un jour de cette époque, M. le marquis de Monthyon eut l'aimable pensée de nous inviter tous deux en soirée au château, avec quelques personnes notables du quartier. Quand tous les invités furent réunis dans une vaste galerie ornée de bustes trônant entre de hauts rideaux de damas rouge, le marquis qui, en grand seigneur, aimait les grosses farces, eut l'idée d'éteindre l'électricité. J'étais en train de sourire à Marie qui se tenait près de moi au milieu de l'assemblée compacte, quand l'obscurité, subitement, se fit. Dans les ténèbres, je tendis les bras, je la pris et je l'attirai. Elle s'abattit sur moi avec plus d'élan qu'elle n'avait fait jusque-là, nos bouches se rencontrèrent plus acharnées que jamais, notre corps commun chancela, tandis que nous étions coudoyés et bousculés par l'invisible cohue qui s'exclamait de toutes parts. L'électricité se ralluma. On s'était lâchés... Ah ! ce n'était pas Marie que j'avais tenue ! La femme s'enfuit avec une exclamation étouffée de honte et de révolte, vers celui qu'elle avait cru étreindre et qui n'avait rien vu. Bouleversé, comme aveuglé encore, je rejoignis Marie; mais je rentrai difficilement en moi-même. Malgré tout, ce baiser qui m'avait brusquement mis en contact, à nu, avec une étrangère totale, gardait pour moi une extraordinaire douceur infernale. Je crus, après,

reconnaître la femme, à sa robe bleue entrevue en même temps que l'éclair de sa nuque après la brève scène éblouie. Mais il y en avait trois à peu près semblables. Je ne sus jamais laquelle de ces inconnues renfermait dans sa chair d'amante la moitié de ce frisson que je ne pus, toute cette soirée ôter de moi.



Au mariage, il y eut une nombreuse assistance. Le marquis et la marquise de Monthyon parurent à la sacristie. Brisbille, par bonheur, s'abstint : en bon sectaire qu'il était, il n'admettait que les mariages civils. J'eus un peu honte de voir défiler, prenant leur part du beau sourire calme distribué par Marie, des femmes qui avaient été jadis mes maîtresses : Mme Lacaille, nerveuse, électrique, mystique ; la grosse Victorine aux rotondités bonasses, qui m'avait accueilli tant que je voulais, chez elle et n'importe où, et Madeleine Chaine, et surtout la maigre Antonia avec sa tête allumée et théâtrale d'Italienne, encadrée d'ébène, chapeautée avec un luxe parisien, et fort élégante depuis qu'elle avait épousé Véron. Je ne pus m'empêcher de sourciller quelque peu en voyant s'empresser autour de nous, cérémonieusement vêtu, ce corps sec qui, certains soirs, s'était cramponné au mien dans des chambres hasardeuses, et m'avait soutiré du plaisir. Mais comme tout cela était lointain et effacé !

V

LES JOURS

On refit l'arrangement de la maison. On ne changea pas les dispositions d'ensemble ni la place des gros meubles : c'eût été un trop grand changement ; mais on jeta les vieilleries poussiéreuses qu'avait accumulées Mame, ses bibelots fossiles sans valeur. On désencadra de leur simili écaille, pour les enterrer au fond de tiroirs, les photographies qui, sur les murs, se mouraient de jaunisse et de langueur, et qui, au reste, à cause de la grandeur du temps, ne représentaient plus personne.

J'achetai des meubles. Nous disions, en humant l'odeur de vernis qui persista longtemps dans la pièce du bas : « C'est un vrai appartement. » De fait, notre intérieur se rapprochait des installations bourgeoises du quartier, et de partout. N'est-ce point la seule vraie fierté, que de pouvoir dire ici-bas : « Moi aussi ! »

Les années passèrent. Il n'y eut plus rien de notable dans notre existence. Le soir, quand je rentrais, Marie qui, souvent, n'était pas sortie et avait gardé son peignoir, et ses nattes roulées, venait me dire :

— Aujourd'hui, il n'y a rien eu.

Il y eut, à ce moment du temps, les aéroplanes. On en parlait, on en voyait les photographies publiées par les journaux. Un dimanche, de notre fenêtre, nous en aperçûmes un : Nous avions entendu s'épandre dans le ciel entier le fracas haché du moteur ; en bas, sur les seuils, les citadins levaient la tête vers le plafond de leur rue. L'espace grinçant était taché d'un point ; nous ne l'avons pas quitté des yeux et nous avons vu grossir, grossir, silhouettant le noir de ses lignes cloisonnées et de ses angles sur l'ouate légère des nues, le grand insecte horizontal et tapageur. Quand il fut passé précipitamment, qu'il eût diminué à nos yeux et à nos oreilles au centre de ce nouveau monde de bruits qu'il traînait, Marie soupira, rêveuse.

— Je voudrais, dit-elle, monter en aéroplane dans le vent, dans le ciel !

Pendant un printemps, on a beaucoup parlé d'un voyage qu'on ferait un jour. Des affiches de Compagnies de chemins de fer avaient été apposées sur les murs de l'ancienne ferblanterie que l'affaire Pocard allait transformer. Le jour où elles étaient éclatantes de fraîcheur dans leur vernis mouillé et leur odeur de colle de pâte, nous les avons regardées. Nous avons préféré celle de la Corse, qui représentait des paysages marins, des ports, avec des êtres pittoresques au premier plan, et la masse d'une montagne pourprée — entre des guirlandes. Et après, même déchiquetée et pétrifiée, et tictaquante au vent, cette affiche nous attirait.

Un soir qu'on venait de rentrer, dans la cuisine — il y a des souvenirs qui, par un mystère, survivent aux autres — Marie, le chapeau sur la tête, tout en allumant le feu, ses mains effacées dans la pénombre par le noircissement du charbon, me dit :

— Plus tard, on fera ce voyage !

Il nous arrivait parfois de sortir, elle et moi, pendant la semaine. J'observais autour de moi, et lui faisais part de mes réflexions. Peu loquace, elle m'écoutait. Au sortir de la place de l'Église qui nous émouvait tant naguère, on

rencontrait souvent, près de la borne fendue, là où gît par terre une vieille boîte de conserves, Jean et Geneviève Trompson, dont tout le monde disait : « Ils vont se séparer ; voilà ce que c'est que de s'être trop aimés ! C'était de la folie. Je l'disais bien. » En entendant ces propos, malheureusement justes, Marie murmurait avec une sorte de douceur obstinée :

— L'amour est sacré.

Quand nous revenions, non loin de la tanière de l'anachronique et interlope Eudo, nous entendions le perroquet qui tousse. Ce vieil oiseau, râpé jusqu'à la corde, et d'un vert déteint, imitait interminablement les quintes de toux qui, deux ans auparavant, avaient déchiré les poumons d'Adolphe Piot, mort au milieu des siens dans des circonstances si tristes. Nous rentrions, ces jours-là, les oreilles pleines du cri tenace de l'animal enregistreur, acharné à éterniser ce bruit qui passa un instant dans le monde, à agiter l'écho d'un vieux malheur auquel personne ne croyait plus.

Il n'y a guère autour de nous que Marthe, ma petite belle-sœur, qui a six ans et ressemble à sa sœur comme une miniature surprenante, mon beau-père, qui s'annihile graduellement, et Crillon. Celui-ci, tandis que le temps coule, vit toujours content dans sa même échoppe, comme son père, son grand-père, et le savetier de la fable, son ancêtre éternel. Il monologue, sous son bonnet carré, au bord de sa niche de verre, en fumant sa courte pipe juteuse qui parle et crache avec lui, et à qui il semble répondre. Sa destinée de travailleur solitaire est de plus en plus dure, et presque misérable. Il vient souvent chez nous pour de petites besognes : raccommoder un pied de table, rempailler une chaise, remettre un carreau. Il dit :

— Y a qué'qu' chose qu'il faut que je dis...

Et il raconte les histoires du quartier, ayant, comme il l'avoue ingénument, le remords de cacher ce qu'il connaît. Et Dieu sait s'il y a des histoires dans le quartier ! Tout un réseau, en haut et en bas de tracasseries, d'intrigues et de

tromperies autour de l'homme, de la femme, et du public. On dit : « Ce n'est pas possible ! » puis on pense à autre chose.

Lui, devant toute la méchanceté, tout le mal, il sourit ! J'aime voir ce beau sourire de simplicité sur cette figure d'humble travailleur. Il est meilleur que moi, et même, il comprend mieux la vie, avec son infaillible bon sens.

Je lui dis :

— N'y a-t-il pas des abus, des vices? L'alcoolisme?...

— Oui, dit Crillon, mais à condition de pas exérager. Moi j'aime pas les exarégations et j'trouve qu'il y en a autant chez les pessimistes que chez les opticiens. L'alcoolisme, quoi? C'est surtout qu'on manque de charité, va. On jette la pierre à tous ces pauvres bougres qui boient et on s'croit malin ! Et on est envieux aussi : si on n'y était pas, dis-moi, est-ce qu'on s'rait là à rester piétrifiés devant les manigances de Pierre ou de Paul? C'est ça, l'fond d'nous. J'vais vous dire, moi : J'parle pas d'Termite, i' braconne, et pour les gens du château c'est pire que tout, mais c'bandit d'Brisbille ne s'rait pas l'anarchiste qu'il est et qui fait peur à tout l'monde, que j'y pardonnerais de s'salir le nez et même de n'pas déboire tout l'long d'la s'maine. C'est pas un crime, si c's'rait qu'un brave pochard. Faut voir loin et avoir l'esprit large, comme dit M. Joseph. D'l'indulgence ! Nous en avons tous besoin, hé?

— Vous êtes un brave homme, dis-je.

— J'suis un homme comme tout l'monde, répond orgueilleusement Crillon. C'est pas que j'tienne aux idées reçues : j'suis pas antiquitaire, mais j'aime pas m'singuliériser. Si j'bricole dans la vie, c'est que j'suis comme les autres ; pas moins, fait-il en se redressant.

Et se redressant encore davantage, il ajoute :

— Pas plus non plus !

Quand on ne cause pas, on lit tout haut. Il y a à l'usine une très belle bibliothèque choisie par Mme Valentine Gozlan, à l'usage du personnel parmi des œuvres à tendances

éducatrices et morales. Marie, dont l'imagination vagabonde plus que la mienne, et qui n'a pas mes préoccupations, dirige les lectures. Elle ouvre un livre, elle lit à haute voix tandis que je me repose, désœuvré, les yeux sur le portrait au pastel accroché juste en face la fenêtre. Sur le verre où s'ensevelit l'image, on voit s'agiter doucement, se gonfler, le reflet des rideaux bougeurs de la fenêtre, et la figure de ce portrait glacé se brouille de traits brisés et de je ne sais quelle moirure.

— Les aventures, soupire parfois Marie à la fin des chapitres, ces choses qui n'arrivent jamais !

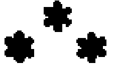
— Dieu merci ! m'écrié-je

— Hélas ! répond-elle.

Même quand on vit ensemble, on diffère plus qu'on ne le croit !

D'autres fois, Marie lit pour elle, tout bas. Je la surprends plongée dans cette occupation. Il arrive même que c'est de la poésie à laquelle elle s'adonne ainsi. Ses yeux, dans sa figure figée et penchée, vont et viennent sur la page où se dessinent les lignes écourtées des vers. De temps en temps, elle lève la tête et regarde dans le ciel, et bien plus loin encore que le ciel visible, tout ce qui s'échappe de cette petite cage de mots.

Parfois on est effleuré par l'ennui.



Un soir, Marie m'apprit que le serin était mort ; et elle se mit à pleurer en me montrant la cage ouverte et l'oiseau qui, les lignes de ses pattes recroquevillées, gisait au fond, chiffonné et immobilisé comme un petit joujou jaune de poupée. Je compatis à son chagrin, mais ses larmes ne tarissaient pas, et je trouvai sa douleur disproportionnée : « Eh quoi, lui dis-je, après tout, un oiseau c'est un oiseau, un point qui remuait dans un petit coin de la chambre... Alors, quoi? les milliers d'oiseaux qui meurent, et les gens qui meurent, et les malheureux?... » Mais elle secouait le front, s'entêtait à se désoler, essayait de me prouver

que c'était important, que c'était elle qui avait raison...

Pendant un instant, je suis resté confondu de cette incompréhension, de cette différence entre sa façon de sentir et la mienne. C'est une révélation désagréable d'inconnu. Souvent, à propos de détails, on pourrait faire un monde de réflexions si on voulait ; mais on ne veut pas.



Ma situation à l'usine et dans le quartier se renforce insensiblement. A l'occasion d'une gratification régulière que je reçus, nous pûmes enfin mettre de l'argent de côté chaque mois, comme tout le monde.

— Dites donc, me dit Crillon, un soir que je rentrais, en m'entraînant dehors avec lui, j'dois vous dire qu'on a parlé de vous spontanecment pour le conseil municipal, pour le prochain renouvellement. On fait un gros effort, vous savez : M. le marquis va se présenter aux élections législatives... Mais nous sommes dans l'aut' quartier, dit Crillon en s'arrêtant net. Revenons, revenons.

On fait demi-tour.

— Cette société patriotique de M. Joseph, continua Crillon, a fait beaucoup du mal aux anarchistes. Il faut tous qu'on nous sente les coudes, c'est une tricte nécessité. Vous avez un pied dans l'usine, pas? Voyez les ouvriers, causez-y. Faites-vous bien v'nir d'eux pour obtiendre qu'y en ait qué'q's-uns qui votent pour vous. Parce que c'est eux qu'est le danger.

— C'est vrai que je leur suis très sympathique, murmurai-je, impressionné par ces perspectives.

Il s'arrêta devant un établissement de bains.

— C'est l'dix-sept, m'expliqua-t-il, l'jour du mois où il faut que j'prende un bain. Ah ! je sais que vous, vous y allez chaque jeudi. Moi, j'suis pas d'cet avis. Mais vous êtes jeune : y a les amours ! Mais croyez-moi, voyez tout d'même l'monde ouvrier. Il faut se bouger et se contraigner un peu, que diable ! Moi j'ai fini ma carrière politique pour l'ordre. A vot' tour !

Il a raison. Je le regarde, vieillissant, sa charpente un peu courbée, ses joues bossuées et mal rasées où, maintenant, des bouts de poils blancs cristallisent. Dans son humble sphère, il a fait ce qu'il devait faire. Je pense aux oboles d'efforts des petites gens, aux devoirs anonymes qui s'amassent. Il en faut, de ces multitudes d'êtres ressemblant étroitement les uns aux autres ; les villes sont bâties sur la pauvre fraternité des pavés.

Il a raison, comme toujours. Moi qui suis encore jeune, moi qui suis d'un niveau supérieur au sien, je dois jouer un rôle, et vaincre cette envie qu'on a de laisser aller les choses comme elles vont.

Un sursaut de volonté se marque à travers mon existence qui se résumait normalement.

VI

UNE VOIX DANS LE SOIR

Je me suis rapproché des ouvriers avec toute la sympathie possible. Du reste, la destinée des travailleurs soulève d'intéressants problèmes, qu'il faut connaître, Je me documente auprès de ceux qui m'entourent.

— Vous voulez voir le travail de l'ouvrier graisseur? Me v'là, me dit Marcassin surnommé Pétrolus. J'suis lampiste. Avant, j'étais graisseur. Ça vaut-il mieux? J'n'en sais rien. C'est ici qu'ça s'tient, t'nez, là. Ma place, on la r'trouv'rait la nuit en s'laissant conduire par son nez.

Le fait est que le coin de l'usine où il me conduit exhale un relent agressif. Les murs informes de cette espèce de grotte sont garnis de planches pleines de lampes, suintantes, et sales comme des bêtes. Dans un baquet, des mèches, des carcasses ; au pied d'une armoire en bois qui semble en fer, des verres de lampe enchemisés de papier; plus loin, des bandes de bidons. Tout est délabré, ruineux, tout est noir, dans cet angle de l'immense bâtiment, où s'élabore la lumière. Le spectre d'une fenêtre géante s'y dresse. Les carreaux sont à moitié éclatés, tellement encrassés qu'ils semblent couverts de papier jaune. Les grosses pierres, les rochers des murs sont tapissés d'un dépôt ténébreux de graisse comme des fonds de marmite, et des nids de pous-

sière y sont pendus ; par terre, des flaques noires miroitent et le grattage des lampes a déposé par places des bancs limoneux.

Lui, remue là dedans, avec son bourgeron cuirassé, encroûté d'une crasse aussi sombre que du marc de café. Il serre dans sa pauvre griffe son instrument de travail : un chiffon de crêpe. Des traces d'huile minérale font luire sa main terreuse, embourbent et charbonnent ses ongles comme des bouts de mèches de lampe. Toute la journée, il nettoie, répare, dévisse, remplit, essuie des lampes. Il attire sur lui la saleté et la noirceur de cette population d'appareils, et travaille comme un nègre.

— Parce que faut que c'soye bien fait, dit-il, et même quand on n'en peut plus, faut frotter avec amour.

« Y en a six cent soixante-trois, monsieur (il dit : monsieur, dès qu'il entre dans des explications techniques), en comptant les belles des beaux bureaux et les lanternes du chantier d'bois et des veilleurs. Pourquoi, vous m' direz, on n'a pas l'électricité qui s'allume lui-même? C'est qu'i' s'fait payer pour ça et on a l'pétrole presque pour e'rrien, paraît, par une combine qu'i's savent, eux autres, là-haut. Moi, j'suis toujours sur mes jambes, depuis l'matin quand on est fatigué d'avoir mal dormi, depuis après l'déjeuner quand on est dégoûté d'avoir mangé, jusqu'au soir, quand on est dégoûté d'tout. »

La cloche a sonné. Nous nous en allons ensemble. Il a retiré son pantalon bleu puis sa blouse et jeté dans un coin ces objets alourdis et rouillés comme des ustensiles. Cette sale carcasse de travail l'étoffait un peu. Il en sort plus décharné, terriblement serré dans la petitesse d'une veste de torture. Ses jambes desséchées aux pantalons larges, mais trop courts, s'épointent en bas dans de tristes et longs souliers montueux semblables à des crocodiles. Ses semelles imprégnées de pétrole traînent dans la boue plastique des empreintes oléagineuses irisées.

Peut-être à cause de ce lugubre compagnon aux longues armatures vers lequel je tourne la tête et que je vois galoper lentement et péniblement à mes côtés dans les grisailles

grondantes de la sortie du soir, j'ai eu tout d'un coup, le temps d'un éclair, une vision tragique du peuple. (J'entrevois parfois des choses dans la vie, en certaines minutes.) Le portail semble déchiré en deux dans le soir. A travers ces deux fantômes, se répand la cohue noire. La foule charge la plaine hérissée de noires cheminées, de grues et d'échelles de fer noires et droites posées sur les nues, et vaguement brouillée de lignes géométriques — rails et chemins de cendre, — la plaine utilisée et stérile. On a jeté par endroits, aux abords de l'usine, des tombereaux de mâchefer et de cendre dont des parties continuent à brûler comme des bûchers en secouant des flammes foncées et des voiles noirs. Plus haut, les obscures nuées vomies par les grandes cheminées s'accumulent en montagnes spacieuses dont les assises effleurent le sol et couvrent le pays d'un ciel d'orage. Dans le fond de ces nuages se déchaîne l'humanité. L'étendue immense d'hommes s'ébranle, crie, et roule dans le même sens le long du faubourg. Un inépuisable écho de clameurs nous entoure ; c'est comme un enfer en activité encerclé dans un horizon de bronze.

A ce moment, j'ai eu peur de la foule. Elle crée quelque chose d'illimité qui nous dépasse et nous menace, et il m'apparaît que celui qui ne sera pas avec elle sera écrasé un jour.

Je songe et je baisse la tête. Je marche près de Marcassin qui, soit à cause de son nom, soit à cause de sa puanteur, me fait l'effet d'un animal qui fuit, en sautelant, dans les pénombres. Le soir s'assombrit. Le vent arrache des feuilles, se charge de pluie et se met à mordre.

La voix de mon misérable compagnon me parvient par lambeaux. Il essaye de m'expliquer la loi du travail incessant. La fin de son murmure m'arrive dans la figure :

— ... et v'là c'qu'on n'se doute pas. Pa'ce que c'qui est près de nous, souvent, on n'le voit pas.

— Oui, c'est vrai, dis-je un peu lassé par la monotonie de sa plainte.

Je le réconforte par quelques paroles : je sais qu'il est marié depuis peu :

— Après tout, on ne vient pas vous ennuyer dans votre petit coin. C'est toujours ça. Et puis, après tout, vous rentrez chez vous. Votre femme vous attend. Vous êtes heureux...

— J'ai pas l'temps, ou plutôt j'ai pas la force. J'vas vous dire... Le soir, quand j'rentre, j'suis trop fatigué... Alors, quoi, vous comprenez, j'suis trop fatigué pour être heureux avec elle, vous comprenez... Chaque matin, je l'crois, j'l'espère jusque vers midi, mais le soir, j'suis trop moulu d'avoir marché et frotté pendant onze heures, et l'dimanche, j'suis décidément démoli d'la semaine. Y a même des fois où je m'lave même pas en rentrant : j'reste avec mes pattes terreuses, et l'dimanche où j'suis nettoyé, ça n'rate pas qu'on m'dit : « Vous avez bonne mine. »

Et tandis que j'écoute ce récit de tragi-comédie qu'il débite comme un monologue sans me demander de réponse — heureusement, parce que je ne saurais pas quoi répondre — je me souviens en effet des jours de fête où la figure de Pétrolus est colorée par les traces visibles de l'eau.

— A part ça, continue-t-il en rentrant son menton dans la ficelle grise de son col trop large, à part ça, Charlotte elle est très gentille. Elle s'occupe de moi, range la maison, et c'est elle qu'allume not' lampe à nous ; et elle me cache avec soin les livres, rapport que j'les graisse et qu'mes doigts y marquent des traces comme celles des criminels. Elle est gentille, mais ça tourne pas bien comme j'vous ai dit, et quand on est malheureux, tout est bon pour le malheur.

Il se tait pendant un bout de temps, puis ajoute en guise de conclusion à tout ce qu'il a dit et à tout ce qu'on peut dire :

— Mon père, à cinquante ans, a crevé. Moi, à cinquante ans, p't'êt'r avant, j'crèverai.

Il désigne du pouce ces espèces de ténèbres indélébiles que fait la foule à travers le crépuscule :

— Eux autres, c'est pas la même chose. Y a ceux qui veulent tout changer, et s'nourrissent avec c't' idée. Y a ceux qui boivent et veulent boire, et s'nourrissent avec ça.

Je l'écoute à peine tandis qu'il m'explique les griefs des différents groupes de travailleurs.

— Les mouleurs, eux, monsieur, c'est pour la chose des équipes...

Tout à l'heure, en contemplant le peuple de l'usine, j'ai eu presque peur. Il m'avait paru que ces travailleurs-là étaient d'autres espèces d'êtres que les gagne-petits isolés qui vivent autour de moi. Quand je regarde celui-ci, je me dis : ce sont les mêmes, ce sont tous les mêmes.

De loin et d'ensemble, ils font peur, — et ce qui est menaçant, c'est leur réunion — mais de près, ce ne sont que les mêmes. Il ne faut pas les regarder de loin.

Pétrolus s'excite. Il fait des gestes et enfonce et défonce du poing son chapeau, posé de travers sur sa tête conique et ses oreilles pointues comme la feuille de l'artichaut. Il me précède et chacune de ses semelles est percée d'une soupape aspirant l'eau du sol spongieux.

— Les syndicats, monsieur, me souffle-t-il dans le vent, c'est dangereux à mett' le doigt. On n'a plus l'droit de penser — c'est c'qu'ils appellent la liberté. Là dedans, faut pas aimer les curés (j'veux bien, mais qu'est-ce que ç'a à voir avec le travail), et quelque chose de plus grave, ajoute le lampiste avec un accent tout à coup changé, faut pas aimer l'armée... L'armée !

Alors, le pauvre cuisinier des lampes semble se décider, s'arrête, et illuminé, roulant des yeux de Don Quichotte dans sa face étique et assombrie, il me dit :

— Moi, j'pense à quelque chose, toujours. A quoi? vous allez dire. Eh bien, voilà, j'suis de la Ligue des Patriotes.

Ses yeux s'allument encore au vent comme deux petits bouts de braise dans le noir.

— Déroulède ! s'écrie-t-il. C't homme-là, c'est mon Dieu, à moi.

Pétrolus parle haut, il gesticule, il fait de vastes mouvements dans le soir à l'image de son idole, avec laquelle sa maigreur et ses longs bras élastiques lui donnent quelque ressemblance. Il figure son ombre sur le piteux chemin que bat sa semelle baveuse — son ombre captive, encagée, les ailes de redingote rognées...

— I' veut la guerre, i' veut l'Alsace-Lorraine. I' veut ça

lui, et surtout, i' veut rien d'autre. Ah! c'est tout c'qu'i' y a! Ah ! il faut que les Alboches disparaissent de la terre, ou bien, ce s'ra nous. Ah ! moi, en politique, quand on m'en parle, j'leur demande : « Est-ce que vous êtes pour Déroulède, oui ou non? » Ça suffit. J'me suis instruit d'bric et d'broc, j'sais à peu près rien, mais j'trouve que c'est beau de n'penser qu'à ça, et dans la réserve, j'suis adjudant, presque officier, monsieur, tout lampiste que je suis.

Il me raconte, presque par cris et par signes, à cause du vent du plateau, que son adoration date d'une cérémonie où Paul Déroulède lui a parlé.

— Il a parlé à tout le monde, pis i' m'a parlé à moi, de tout près comme voilà vous : mais c'était lui ! J'avais besoin d'une idée, qu'i' m'a donnée !

— C'est très bien, lui dis-je, très bien... Vous êtes patriote, c'est très bien.

Ce culte dont je sens que la grandeur dépasse les revendications égoïstes du travail — bien que je n'aie jamais eu le temps de beaucoup réfléchir à toutes ces choses, — me paraît touchant et noble... Pétrolus est pris d'un dernier sursaut d'ardeur en apercevant au loin la maison pointue d'Eudo, et il crie que le jour de la grande revanche, il y aura des comptes à régler. Puis la véhémence de ce porteur d'idéal s'éteint, se décolore, et s'use à la longueur du chemin. Ce n'est plus qu'une espèce de pauvre coq noir sans envolée possible. Sa figure se réveille tristement au soir. Il traîne la jambe, courbe sa faible et longue échine, et aborde, à bout de vie et d'énergie, le portillon de sa maison, où Mme Marcassin l'attend.

VII

LE RÉSUMÉ

Les ouvriers me témoignent de la méfiance et même de l'antipathie. Pourquoi? Je ne sais pas; mais ma bonne volonté, peu à peu, s'est lassée.

Des femmes, successivement, ont peuplé mon existence Ce fut d'abord Antonia Véron. Son mariage, le mien, l'obstacle, l'emprisonnement, nous ont rejetés l'un vers l'autre comme jadis. Un jour, dans ma maison où rien n'advenait jamais, nous nous sommes trouvés seuls, et, irrésistiblement, elle m'a offert sa bouche. Puis sa sensualité s'est incorporée à la mienne et j'ai eu souvent besoin d'elle. Mais la joie sans cesse refaite qui me pousse dans ses bras aboutit toujours à des réveils tristes. Elle est restée égoïste, fantasque, incompréhensive, et lorsque je rentre de chez elle à travers le quartier nocturne plein d'êtres fuyants comme moi, je n'emporte plus que le souvenir de son rire nerveux et agaçant, avec cette ride nouvelle qui se cramponne à sa bouche ainsi qu'un appareil.

Puis de jeunes désirs anéantissent les vieux, et les aventures d'amour se créent l'une l'autre. C'est fini de celle-ci et de celle-là, que j'ai adorées. En les revoyant, je m'étonne qu'on puisse dire en même temps d'une créa-

5

ture qui n'a pas changé : « Comme je l'ai aimée! » et : « Comme je ne l'aime plus ! »

Tout en accomplissant ainsi qu'un devoir ma tâche quotidienne, tout en prenant les précautions convenables pour que Marie ne sache pas et ne souffre pas, je cherche le bonheur vivant. Et vraiment, lorsque je sens dans l'univers un consentement nouveau qui balance et se prépare, ou que je vais à un premier rendez-vous, je me sens surélevé de gloire et capable de tout!

Cela emplit ma vie. Le désir use le cerveau autant que l'use la pensée, et l'amour remplace tout. Tout mon être épie les occasions de rayonner et de se partager. Quand on dit devant moi, d'une jeune femme : « Elle n'est pas heureuse », je suis labouré d'un frisson de joie.

Je me suis souvent senti, le dimanche, dans les foules, le cœur serré de misère en regardant les inconnues. Souvent, j'ai été rêveur toute la journée à cause d'une passante qui avait passé et s'était perdue, me laissant distinctement le fantôme de sa chambre voilée, de sa personne tombée et vibrant comme une harpe, et de la brusque volupté tenace. Celle-là, je l'aurais peut-être aimée toujours, c'était peut-être celle que je cherche à tâtons, désespérément, de l'une à l'autre... Ah ! comme une femme, quelle qu'elle soit, est toujours, de loin, un objet délicieux pour l'œil et pour la pensée !

Il y a des moments où je souffre et où je suis à plaindre. Certes, si on lisait en moi, personne ne me plaindrait. Et pourtant, tous les hommes, sont pareils à moi. Lorsqu'ils sont doués d'un physique acceptable, ils rêvent d'aventures à corps perdu, ils les essayent, et notre cœur ne s'arrête jamais. Mais personne n'avoue cela, personne, jamais.

Il y eut aussi les femmes qui n'ont pas voulu. Parmi toutes, Mme Pierron, une belle bourgeoise de vingt-cinq ans, aux bandeaux noirs et au profil marmoréen, qui gardait encore la gaucherie claire et l'œil vide des jeunes mariées. Elle allait, venait, vivait, calme, posée et taciturne, totalement aveugle à mes regards d'admiration.

Cette insensibilité parfaite a exaspéré mon amour en pas-

sion. Je me rappelle l'angoisse avec laquelle j'ai vu, par un matin de juin, du linge de femme étendu sur la haie verte à l'intérieur de son jardin. Ces délicates choses blanches rangées là attendaient, remuées par les feuilles et la brise ; ainsi, le printemps leur prêtait fragilement la forme, la douceur, — la vie. Je me rappelle aussi une façade décharnée et brûlante dans le soleil, et une fenêtre qui se fermait après avoir lancé un éclair ! La fenêtre demeurait close comme une dalle ; tout au monde se taisait ; et la magnifique vivante était murée là. J'ai souvenance enfin d'un soir où dans le paysage bleuté, vert-noir et crayeux de la ville noyée de jardins arrondis, je vis, à mes pieds, au loin, s'éclairer cette fenêtre. Une étroite lueur rose et dorée s'y était encadrée, et appuyé sur le mur bas qui surplombe la ville, j'ai distingué, au cœur de ce resplendissement, une forme féminine qui bougeait à mes yeux, avec une inaccessible charité. Longuement, les genoux tremblants, j'ai regardé cette fenêtre éclose dans l'étendue, comme le pâtre regarde Vénus qui se lève. Ce soir-là, lorsque je suis rentré, seul un moment — Marie besognait en bas, dans la cuisine — seul dans notre chambre sans attrait, je me suis blotti à la fenêtre étoilée, traqué par des pensées immenses. Ces espaces, ces séparations et ces durées incalculables... Tout cela nous réduit en poussière, tout cela a une espèce de splendeur affreuse contre laquelle on essaye de se protéger en se cachant.

***

Je n'ai pas gardé un souvenir précis d'une période de jalousie qui m'a fait souffrir pendant une année. A certains faits, et à de profonds changements d'humeur de Marie, il me sembla qu'il y avait quelqu'un entre elle et moi. Mais en dehors de vagues indices et de ces terribles reflets sur elle, je ne sus jamais rien. La vérité, partout autour de moi, n'était qu'un fantôme de vérité. Je ressentis des blessures aiguës d'entrailles, de l'humiliation, de la honte, de la révolte! Je luttai pauvrement, comme je pus, contre ce mystère trop grand pour moi, puis mes soupçons s'usèrent.

J'ai fui ce cauchemar et par un énergique effort, je l'ai oublié. Mes accusations n'étaient peut-être pas fondées; mais c'est étrange comme on arrive à ne croire que ce qu'on veut.

***

Il se tramait quelque chose depuis longtemps dans les bas-fonds socialistes, et brusquement se produisit à l'usine un arrêt du travail suivi de démonstrations qui roulèrent dans la ville terrorisée. Partout, les persiennes se fermaient. Les commerçants mettaient leurs volets, effaçaient leurs boutiques, et on aurait dit un dimanche tragique.

— C'est une révolution ! me dit Marie pâlissante quand Benoît, sur le pas de notre porche, nous eût crié la nouvelle d'une marche en avant des travailleurs. Comment se fait-il que tu n'aies rien su à l'usine?

— Je suis passé à côté de cela, avouai-je.

Une heure plus tard, on apprit qu'une délégation composée des plus dangereux meneurs précédait l'armée des manifestants et était chargée d'extorquer, par des menaces, à MM. Gozlan, des avantages exorbitants.

Le quartier avait un aspect défait, décousu. Des gens y passaient furtivement, l'oreille aux informations. Des portes s'entr'ouvraient à regret. Par-ci, par-là, quelques groupements se formaient et déploraient, à mi-voix, le manque de prévoyance des pouvoirs publics, l'insuffisance des mesures d'ordre.

On colportait des bruits sur les progrès de la manifestation.

— Ils traversent la rivière.

— Ils sont au carrefour de la Croix.

— C'est une marche contre le château !

J'entrai chez Fontan. Fontan n'était pas là. Des hommes conversaient dans la pénombre des volets clos.

— La baronne est dans tous ses états. Elle a vu au loin une masse noire. Des jeunes gens de l'aristocratie, armés, veillent sur elle. Elle a dit : « C'est une Jacquerie ! »

— Ah, Dieu de Dieu ! fit Crillon, quel gâchis !

— C'est le commencement de la fin ! proclama le vieux père Ponce, en hochant son front gris-jaune tout rempaillé de rides.

Puis le temps passa. Plus de nouvelles. Qu'est-ce qu'ils font, là-bas? Qu'est-ce qu'on va apprendre !

Enfin, vers trois heures, Postaire s'encadre dans la porte. Il transpire et exulte.

— C'est fini ! Tout va bien, ah, farceur ! halette Postaire. J'te garantis qu'i's sont arrivés en troupe à la villa Gozlan. Y avait MM. Gozlan. Les délégués, j'te garantis qu'i's s'mettent à crier et à menacer, farceur ! « C'est pas tout ça dit un des messieurs Gozlan, mais faut boire. J'vous garantis qu'on causera mieux après ! » Y avait une table et j'te garantis qu'y avait du champagne. On leur a donné à boire, pui' encore à boire, pui' encore. J'te garantis qu'i' s' sont envoyé qué'qu'chose, farceur! dans l'gilet. J'te garantis qu'les bouteilles de champagne sortaient comme par enchantement de terre. Fontan en apportait toujours, comme s'il les inventait. Faut dire que c'était un champagne garanti archi-extra, dont i' faut s'méfier. Alors, au bout de trois quarts d'heure, presque toute la délégation était saoule. I's tournaient là, la langue clouée, i's s'embrassaient, j'te garantis. Y en avait qui s'tenaient mais i's n'comptaient pas, farceur ! Les autres ne savaient, même pas c' qu'i's étaient v'nus faire — et les patrons, qui avaient eu la frousse, i's s'gênaient pas pour s'tordre tout haut, j'te garantis, farceur ! Et pis, demain, s'i's veulent recommencer, y aura d'la troupe !

Il y eut un joyeux abasourdissement. La grève avait été noyée dans le vin ! Et on se répéta :

— Demain, il y aura de la troupe !

— Ah ! béa Crillon en roulant des yeux émerveillés. C'est fort ! Ben, c'est très fort, ça ! Ben, mon vieux...

Il rit d'un gros rire vengeur, et il répéta à gorge déployée son refrain familier sur « l'peup' souv'rain qui n'peut même pas s'tenir sur ses jambes ! »

A côté de quelques citoyens pusillanimes qui, depuis le matin avaient déjà modifié leurs opinions politiques, une grande figure se dresse à mes yeux : Fontan. Je me rappelle

la nuit déjà ancienne où j'ai vu par hasard à travers le soupirail de sa cave des cargaisons de bouteilles de champagne, accumulées, nombreuses et pointues comme des obus. Il prévoyait pour quelque jour la victoire d'aujourd'hui. Celui-là est vraiment fort, voit juste et voit loin. Il a su sauver l'ordre par une espèce de génie.

La contrainte qui a pesé toute la journée sur les gestes et les paroles, explose en joie. On se débarrasse bruyamment des allures de conspirateurs qu'on a endossées depuis le matin. Les fenêtres fermées durant les heures pesantes de l'insurrection se sont rouvertes largement ; les maisons respirent.

— On est délivré de cette bande ! se disent les gens en s'abordant.

Ce sentiment de salut gagne les plus humbles. J'avise, au pied de la buvette-restaurant couleur de sang caillé, M. Mielvaque qui sautille d'aise. Il grelotte aussi, mal vêtu d'un mince veston gris cassé de plis, qui semble en papier d'emballage, et sur sa figure réduite, on dirait qu'ont déteint à la longue les feuillets qu'il s'acharne à copier entre ses longues journées et ses courtes nuits, pour ramasser quelques brindilles de suppléments. Il reste là, n'osant pas, pour des raisons à lui connues, entrer au restaurant, mais comme il est ravi du résultat social de la journée ! Et Mlle Constantine, ouvrière en chambre, incurablement pauvre, et usée par sa machine à coudre, ne se sent pas de joie. Elle écarquille ses yeux qui semblent éternellement pleins de larmes, et, blême, fiévreuse, mal lavée, la peau grise, toujours à demi en deuil — elle bat des mains.

Marie et moi, nous écoutons les tapements furibonds, désespérés, de Brisbille dans sa forge, et nous nous mettons à rire comme nous n'avons pas ri depuis longtemps.

La nuit, avant de m'endormir je me souviens de mes velléités démocratiques d'antan. Grâce à Dieu, j'ai échappé à un grand péril ! Je le vois clairement à la terreur qu'a répandue dans les milieux honnêtes la menace des ouvriers, à la félicité universelle qui a salué leur reculade !

Mes tendances profondes me reprennent à jamais, et tout s'arrange comme avant.

***

Beaucoup de temps passa. Voilà dix ans que je suis marié. Il n'y a guère eu dans ce laps de temps d'événement que je me rappelle, sinon la désillusion de la mort de la riche marraine de Marie, qui ne nous laissa rien. Il y eut la déconfiture de l'affaire Pocard, qui n'était qu'une escroquerie, et qui ruina beaucoup de petites gens. La politique s'empara du scandale, tandis que certaines personnes se hâtaient de porter de l'argent à M. Boulaque, dont l'affaire était autrement sûre et sérieuse. Il y eut aussi la maladie de mon beau-père et sa mort, qui fut un grand coup pour Marie, et nous mit dans des vêtements noirs.

Je n'ai pas changé. Marie s'est modifiée, elle : Elle s'est épaissie, empâtée, elle a les paupières fatiguées et rougies, et elle s'enfonce dans le silence. Nous ne sommes plus guère d'accord sur les détails de la vie. Elle qui, jadis, me disait toujours : oui, son premier mouvement est toujours, maintenant, de dire : non. Si j'insiste, elle défend son opinion, pied à pied, avec âpreté et souvent avec mauvaise foi. Par exemple, à propos de la démolition de la cloison du bas, si on nous avait entendus élever la voix, on aurait cru à une dispute. A la suite des discussions qu'on a, elle garde la figure crispée, rancunière, ou bien prend des airs de martyre, et il y a parfois entre nous des secondes de haine.

Souvent, elle dit, à propos de tout autre chose :

— Ah ! si nous avions eu un enfant, tout aurait été différent !

Je me néglige, par une sorte de paresse contre laquelle je n'ai pas de raisons suffisantes de réagir. J'ai parfois, à table, quand nous sommes entre nous, les mains douteuses. De jour en jour, de mois en mois, je diffère d'aller chez le dentiste et remets les soins à prendre ; je laisse ma mâchoire s'ébrécher.

Marie ne témoigne jamais de jalousie, pas même de

soupçons quant à mes aventures personnelles. Sa confiance est presque excessive ! Elle n'est pas très perspicace, ou bien je ne suis pas grand'chose pour elle, et je lui en veux de cette apathie.

Maintenant, je vois autour de moi des femmes qui sont trop jeunes pour m'aimer. Le plus définitif des obstacles : la différence d'âge, commence à me séparer des amoureuses. Et cependant, je ne suis pas blasé de l'amour et me tends, moi, vers la jeunesse ! Marthe, ma petite belle-sœur, m'a dit un jour : « Vous qui êtes vieux. » Ce jugement ingénu que peut se permettre, vis-à-vis d'un homme de trente-cinq ans, une enfant de quinze ans, toute fraîche éclose et vraiment neuve, c'est un premier avertissement du destin, le premier jour triste qui, au milieu de l'été, annonce qu'il y aura l'hiver.

Un soir, en entrant dans la chambre, j'ai vu confusément Marie qui rêvassait, assise près de la fenêtre. A ma venue, elle s'est levée. C'était Marthe ! La lumière céleste, pâle comme une aube, avait pâli les cheveux dorés de la jeune fille et changé en un semblant de ride, sur la joue, la marque d'un sourire ; cruellement, le jeu des reflets avait amolli son cou et flétri sa figure ; et même, elle avait les yeux humides d'avoir bâillé, ce qui, durant quelques secondes lui avait rougi et abîmé les paupières.

La ressemblance des deux sœurs m'a torturé. Cette petite Marthe, somptueuse et savoureusement coloriée avec ses yeux brillants, ses joues roses et chaudes et sa bouche juteuse, cette adolescente au large bassin et dont les mollets s'arrondissent sous la jupe demi-courte, me présente l'image émouvante de ce que fut Marie. C'est une sorte de révélation terrible. En vérité, Marthe ressemble plus que la Marie d'aujourd'hui à la Marie que j'ai aimée jadis, à celle qui venait de l'inconnu, et que j'ai vue un soir, sous le rosier du banc, assise, silencieuse et éclairée, en face de l'amour.

Il m'a fallu un gros effort pour ne pas tenter pauvrement et vainement de me rapprocher de Marthe : le rêve impossible, le rêve des rêves ! Elle a une amourette avec un enfant

à peine mué en adolescent, un peu ridicule, qu'on entrevoit de temps en temps s'esquiver d'auprès d'elle ; et le jour qu'elle a tant chanté malgré elle, c'était parce qu'une petite rivale était malade. Je suis aussi étranger à sa victoire grandissante de fillette et à ses songeries que si j'étais un ennemi pour elle ! Un matin qu'elle trépignait en riant, couronnée de fleurs sur le seuil de la porte, elle m'est apparue comme une créature d'un autre monde.

***

Un jour d'hiver que Marie était sortie, je trouvai, en rangeant mes papiers, une lettre écrite par moi naguère, et non envoyée à sa destinataire, et j'ai jeté au feu cet inutile document. Le soir, lorsque Marie est rentrée, elle s'est installée devant la cheminée pour se sécher, a ranimé le foyer dans la chambre crépusculaire, et la lettre qui n'avait été qu'en partie consumée, a repris feu. Tout d'un coup, dans la nuit brilla un lambeau de papier avec un lambeau de mon écriture : *Je t'aime autant que tu m'aimes !*

Et elle était tellement claire, cette inscription flamboyant dans les ténèbres, que ce n'était même pas la peine d'essayer une explication.

Nous n'avons pas su parler, ni même nous regarder ! Dans la communion fatale de pensée qui, à ce moment, nous a pris, nous nous sommes détournés l'un de l'autre, même voilés d'ombre comme nous étions. Nous avons fui la vérité ! Dans ces grandes circonstances, nous devenons des étrangers l'un à l'autre, parce que nous ne nous sommes jamais approfondis. Ici-bas, on est vaguement séparé de tous les autres, mais on est puissamment éloigné de ses proches.

***

Après toutes ces choses, mon existence d'antan a repris tant bien que mal. Certes, je ne suis pas aussi malheureux que d'autres le sont avec la plaie saignante d'un deuil ou d'un remords, mais je ne suis pas heureux comme, au temps

jadis, j'avais espéré l'être dans la vie. Ah ! l'amour des hommes et la beauté des femmes sont trop éphémères ici-bas, et pourtant, n'est-ce point par cela seulement que nous existons et qu'elles existent? On dirait que l'amour, cette chose si pure, la seule qui vaille la peine de vivre, est un crime puisqu'elle est toujours châtiée tôt ou tard. Je ne comprends pas. Nous sommes tous de pauvres gens, et il y a partout autour de nous, dans nos gestes, dans nos murs, dans nos heures, une médiocrité qui nous étouffe. La fatalité est grise.

Cependant ma situation personnelle s'est assise et progressivement agrandie. Je gagne trois cent soixante francs par mois à l'usine et, en plus, j'ai sur les bénéfices du contentieux une participation — cinquante francs par mois environ. Il y a un an et demi que je ne végète plus dans le petit bureau vitré, où M. Mielvaque, monté en grade, m'a remplacé. Il advient qu'on me dit : « Vous avez de la chance ! » Moi qui jadis enviais tant de gens, voilà qu'on m'envie. Cela m'étonne d'abord, puis je m'y habitue.

J'ai raccommodé mes projets politiques, mais je poursuis cette fois un plan rationnel et normal. Je me trouve désigné pour la succession de Crillon au Conseil municipal. J'arriverai sans doute tôt ou tard à ce but. Je continue à devenir quelqu'un par la force des choses, sans m'en apercevoir, sans que personne, autour de moi, s'intéresse vraiment à moi.

Il y a maintenant toute une partie de ma vie qui est passée. Je suis surpris quand, parfois, j'y réfléchis, de la longueur des temps écoulés, du nombre des jours et des années mortes. Cela est venu vite et sans que j'aie, d'autre part, beaucoup changé, et je me détourne de cette vision à la fois réelle et surnaturelle. Pourtant, malgré moi, mon avenir se dessine à mes yeux, s'achève. Mon avenir ressemblera à mon passé ; il lui ressemble déjà. J'entrevois toute ma vie, d'un bout à l'autre, tout ce que je suis, tout ce que j'aurai été.

VIII

LE CRIEUR

Lors des grandes manœuvres de septembre 1913, Viviers fut un centre important d'opérations. Toute la région s'anima d'un fourmillement bleu et rouge, et d'un entrain martial.

Seul, Brisbille dénigrait, systématiquement. Du haut de la colline des Châtaigniers où l'on assistait à un déploiement stratégique, il montrait du doigt le fourmillement militaire.

— Les manœuvres qu'est-ce que ça ressemble? C'est à crever d'rire ! Les képis rouges ont creusé des tranchées, et les képis à manchon blanc les ont r'bouchées. Otez l'conseil de guerre, et vous aurez des jeux d'gosses.

— C'est la guerre ! expliqua un influent correspondant militaire qui était là.

Puis le journaliste parla des Russes avec un confrère.

— Les Russes !... se mêla alors de dire Brisbille, ceux-là. quand i's s'ront en république...

— Il est simpliste, dit en souriant le journaliste.

L'alcoolique renfourcha son dada.

— Guerre ou pas guerre, c'est-i' pas d'la folie ! Et t'nez, tenez, r'gardez-moi ça, ces pantalons rouges qui s'voient à des kilomètres. Faut croire que c'est exprès pour faire

tuer l'soldat, qu'on l'habille pas en couleur de rien du tout?

— Changer le pantalon rouge de nos petits soldats ! ne put s'empêcher d'interrompre une dame, il n'y a pas de raison qui tienne, c'est impossible ! Jamais ils ne voudraient! Ils se révolteraient.

— Parbleu ! dit un jeune officier. Ce serait à démissionner tous ! Au reste, les pantalons rouges ne présentent pas le danger qu'on croit. S'ils se voyaient tant que cela, notre haut commandement s'en serait aperçu et aurait pris des décisions, tout au moins pour une tenue de campagne — sans toucher à la tenue de parade !

— Le jour de la revanche, trancha en guise de conclusion l'adjudant maître d'armes avec un vibrant mépris, en se tournant vers Brisbille, il faudra bien que nous soyons là pour vous défendre, vous autres !

Et Brisbille n'émit qu'une réponse informe, parce que l'adjudant était un athlète doué d'un mauvais caractère — surtout lorsqu'il y avait du monde.

Le château logea un état-major. A cette occasion, des chasses furent données dans le domaine seigneurial, et on vit passer des processions chamarrées d'invités. Parmi les généraux et les nobles, brillait un prince autrichien, un prince du sang, qui portait un des grands noms du Gotha et qui venait officiellement en France pour suivre les opérations militaires.

La présence de l'hôte quasi impérial de la baronne fit planer sur le pays une grande impression d'idéal historique. On répétait son nom. On se montrait ses fenêtres au milieu de la façade principale. On s'estimait heureux d'en voir remuer les rideaux. Il y eut beaucoup de familles de pauvres gens se détachant de leurs quartiers, le soir, dans le but de stationner devant le mur derrière lequel il était.

Marie et moi, nous l'aperçûmes de près deux fois.

Un soir, après le dîner, nous le croisâmes comme on croise un passant parmi tous. Il marchait tout seul. Il était couvert d'un grand imperméable gris. Son chapeau de feutre était orné d'une courte plume. Il présentait les traits caracté-

ristiques de sa race : un long nez cassé, un front fuyant.

Quand il fut passé, Marie et moi, nous nous dîmes en même temps, un peu éblouis :

— Un aigle !...

***

Nous le revîmes à la fin d'une chasse à courre. On avait forcé un cerf dans la forêt de Morteuil. L'hallali et la curée eurent lieu dans une clairière du parc, près du mur d'enceinte. La baronne, qui pensait toujours à la population, avait ordonné qu'on ouvrît la petite porte donnant sur cette partie du domaine, afin que le public pût assister au spectacle.

Celui-ci était magistral. Les lieux où l'on se trouvait, en quittant la campagne ensoleillée et en franchissant la porte, formaient un cirque démesuré de verdure sombre au sein de la forêt antique. On n'apercevait d'abord dans l'espace que des cimes majestueuses, des montagnes d'arbres qui, de tous côtés, comme des pics et des ballons perdus dans les nues, surplombaient la clairière et la baignaient d'un demi-jour verdâtre.

Dans cette solennité grandiose de la nature, en bas, parmi l'herbe, la mousse et le bois mort, ondoyait, rapetissée, une cohue brillante autour des derniers préparatifs de l'exécution du cerf.

L'animal était agenouillé par terre, écrasé, diminué. On se pressait, et les yeux se faufilaient entre les têtes et les épaules pour le voir. On distinguait le buisson gris de ses bois, sa grande langue pendante, et les battements énormes de son cœur qui pétrissaient son corps épuisé. Collé à lui, un petit faon blessé saignait abondamment, coulait comme une fontaine.

Alentour, la cérémonie était organisée en plusieurs cercles. Les piqueurs, rangés, mettaient une note rouge criante dans l'atmosphère verte et rouillée. Les chasseurs, hommes et femmes, à jaquette vermillon et à lampion noir, ayant tous mis pied à terre, se massaient. A l'écart, les chevaux de selle et d'équipage s'ébrouaient, avec des bruissements de cuir

et des cliquetis de métal. Maintenue à distance respectueuse par une corde tendue à la hâte sur des piquets, la foule des curieux affluait et grossissait d'instant en instant.

Le sang qui sortait du petit faon faisait une flaque élargissante, et on voyait les dames de la chasse qui venaient le regarder le plus près possible, retrousser leurs amazones pour qu'elles ne trempassent pas dans le sang. La vue du grand cerf broyé de fatigue qui baissait progressivement sa tête branchue, harcelé par les abois des chiens que le chef de meute contenait à grand'peine, et de son petit qui se mourait, la gorge ouverte, blotti contre lui, eût été touchante si on s'était laissé aller à la sensiblerie.

La mise à mort imminente du cerf excitait, je le remarquai, une certaine fièvre étrange. Autour de moi, les femmes et les jeunes filles surtout, donnaient des coups d'épaule et de coude, pour mieux voir, et frissonnaient, et étaient joyeuses.

On égorgea les bêtes — la grande et la petite — au milieu d'un silence parfait et religieux, un silence de messe. Mme Lacaille vibrait des pieds à la tête ; Marie était calme mais avait des lueurs dans les yeux ; et la petite Marthe qui s'accrochait à moi, m'enfonçait ses ongles dans le bras.

Le prince se dressait de notre côté. Il regardait le dernier acte de la chasse. Il était resté à cheval, lui. Il était plus magnifiquement rouge que les autres, empourpré, semblait-il, d'un reflet de trône. Il parlait haut comme quelqu'un qui est habitué à dominer et aime discourir, et sa silhouette avait la forme même du commandement. Il s'exprimait admirablement dans notre langue, dont il connaissait les nuances familières. Je l'entendis qui disait :

— Les grandes manœuvres, au fond, c'est de la frime. C'est de la guerre de music-hall, réglée par des régisseurs. La chasse, c'est meilleur, parce qu'il y a du sang. On se déshabitue trop du sang, à notre époque prosaïque, humanitaire et bêlante. Ah ! tant que les peuples aimeront la chasse, je ne désespérerai pas d'eux !

En ce moment, le fracas des cors et le tonnerre de la meute lâchée couvrirent tout. Le prince, dressé sur ses étriers, élevant sa tête altière, à la moustache rousse, au-

dessus du peuple ensanglanté et rampant des chiens, ouvrait les narines, semblait flairer un champ de bataille

Le lendemain, comme nous étions quelques-uns à causer dans la rue près de la borne fendue, à l'endroit où gît la vieille boîte de conserves, Benoît se présenta, plein d'un récit. Il s'agissait du prince, naturellement. Benoît était oppressé, et sa lèvre était tirée par un frémissement.

— Il a tué un ours ! dit-il, l'œil étincelant. Fallait voir ça, ah ! ... Un ours captif, bien entendu. Voilà : I' rentrait d'chasse avec le marquis et M[lle] Berthe, et des gens à la suite. Quand i' tombe sur un montreur d'ours. Un bonhomme avec des longs cheveux noirs comme des plumes, et un ours qui se mettait sur son derrière, faisait des grâces et avait une ceinture. L'prince tenait son fusil. Je n'sais pas comment ça s'est fait, mais il a été pris d'une idée, c'prince. Il a dit : « J'voudrais tuer c't ours, comme dans mes chasses à moi. Dites donc, mon bonhomme, combien voulez-vous que j vous paye pour tirer sur c'te bête? Vous n'y perdrez rien, j'vous en réponds », qu'i' dit. Le bonhomme se met à trembler, à lever les bras en l'air. Il aimait son ours ! « Mon ours, c'est comme mon frère ! » qu'i' disait. Alors, vous n'savez pas c'qu'a fait le marquis de Monthyon? Il a tout simplement sorti son portefeuille, l'a ouvert, et mis sous l'nez du type. Et tous les gens chic de la chasse rigolaient de voir le changement de tête du bonhomme quand il a vu tant de fafiots. Et naturellement, il a fini par faire signe qu'i' marchait ; et même, il en a tant vu que lui qui pleurait, il a fini par rire ! Alors le prince a chargé son fusil à dix pas de l'ours et l'a tué d'un seul coup, mon vieux, à un moment où i' s'balançait de droite et de gauche, assis debout comme un homme. Fallait voir ! Y en a pas beaucoup qui étaient là. Moi, j'y étais !

Le récit impressionna. On ne dit rien d'abord. Puis quelqu'un hasarda :

— Sans doute que c'est comme ça, en Hongrie ou en Bohême, où qu'i' règne. C'est pas chez nous qu'on verrait ça, ajouta-t-on naïvement.

— Il est d'Autriche, rectifia Tudor.

— Oui, marmottait Crillon, mais qu'i' soit d'Autriche ou qu'i' soit Bohémien ou Hongre, c'est un grand, alors il a bien l'droit de faire c' qu'i' veut, pas?

Eudo qui avait eu peu de temps en ça, l'idée baroque de recueillir et de soigner une biche estropiée échappée à une précédente chasse (ce qui avait fort déplu en haut lieu), faisait mine d'intervenir et cherchait des mots. Mais dès qu'il ouvrit la bouche, on le fit taire : Eudo jugeant les princes !

Et les autres, dans les coins, baissaient la tête, la hochaient et murmuraient :

— C'est un grand...

Cette petite phrase se propageait à voix basse, timidement, obscurément.

***

Beaucoup d'invités marquants du château étaient encore là, à la Toussaint. Cette fête donne lieu chaque année chez nous à une cérémonie traditionnelle de très grand caractère. A deux heures, toute la population qui compte se réunit avec des bouquets, sur l'esplanade ou devant le cimetière, à mi-flanc de la colline des Châtaigniers, pour la messe en plein air et la cérémonie.

Je me suis rendu sur les lieux avec Marie dès le début de l'après-midi. J'ai mis un gilet de fantaisie chiné noir et blanc, et mes bottines vernies neuves qui attirent mes regards. Il fait beau, en ce dimanche des dimanches. Les cloches sonnent. Partout la foule se presse et remonte vers la colline : des paysans aux bonnets ras, des familles de travailleurs endimanchés, des jeunes filles aux figures blanches et lisses comme du satin de mariée, couleur de leurs pensées, des jeunes gens portant des pots de fleurs. Tout ce monde se présente sur l'esplanade où les tilleuls grisonnants sont réunis comme une assemblée. Des enfants s'assoient par terre.

M. Joseph Bonéas, en noir, avec son air de suprême

distinction, passe, tenant le bras de sa mère. Je les salue profondément. Il me désigne tout le spectacle qu'on découvre et, en passant, me dit :

— C'est la fête de la race.

Cette parole me fait contempler plus gravement ce que j'ai devant les yeux : toute cette agitation calme et recueillie au sein de la nature en fête. La réflexion et les amertumes de l'existence m'ont mûri l'esprit. Il se dégage enfin dans mon cerveau l'idée d'un ensemble, d'une foule immense dans l'espace, et infinie dans le temps, une foule dont je fais partie intégrante, qui m'a façonné à sa ressemblance, continue à me maintenir semblable à elle, et m'entraîne dans sa direction : les miens.

La baronne Grille, en son costume d'amazone qu'elle revêt presque toujours lorsqu'elle se mêle à la masse populaire, se tient près de l'entrée imposante du cimetière. M. le marquis de Monthyon dresse sa superbe prestance, sa belle figure énergique. Solide, sportif, les manchettes éblouissantes, de beaux souliers d'ébène — il promène un sourire. Il y a là un député, ancien ministre, très empressé, qui cause avec le vieux duc; MM. Gozlan, et des personnalités illustres dont on ne connaît pas les noms, membres de l'Institut, des grands corps savants, ou riches à millions.

M. Fontan se dresse non loin de ces groupes que sépare du reste une écarlate barrière de piqueurs avec la chaîne brillante de leurs cors en bandoulière. Le vaste cafetier-négociant occupe une place intermédiaire et isolée entre les maîtres et la population. Sa face est blême, grasse et étagée comme un ventre de Bouddha. Monumentalement immobile, il ne parle point. Il crache tout autour de lui avec tranquillité. Il rayonne de crachats.

Et pour cette cérémonie qui semble une apothéose, tous les notables du quartier sont massés, et aussi ceux de l'autre quartier, qui semblent différents et sont pareils.

On coudoie des types coutumiers. Apolline va de biais. Elle s'est mise en frais. Elle a répandu sur sa peau de l'eau de Cologne. L'œil est vif, la peau bien frottée, l'oreille fleurie.

Elle est toujours un peu sale et ses poignets sont couleur de branches, mais elle a des gants de fil. Quelques ombres au tableau : Brisbille est venu avec son compère Termite, le braconnier, pour protester par sa présence malsonnante et débraillée. Une autre fait tache : c'est une femme d'ouvrier, qui parle dans des meetings et qu'on montre du doigt.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, celle-là !

— Elle ne croit pas en Dieu, dit quelqu'un.

— Ah ! fait une mère qui est là, c'est qu'elle n'a pas d'enfants.

— Si, elle en a deux.

— Alors, dit la pauvre femme, c'est qu'ils n'ont jamais été malades.

Voici la petite Antoinette, que le vieux curé tient par la main. Elle doit avoir maintenant quinze ou seize ans, n'a pas grandi — où, du moins, on ne s'en est pas aperçu. L'abbé Piot, toujours blanc, doux et murmurant, a un peu rapetissé, lui; il se penche de plus en plus vers la tombe. Tous deux s'avancent à pas menus.

— On va la guérir, paraît-il. On s'en occupe sérieusement.

— Oui... le remède extraordinaire et inconnu qu'on a dit qu'on va essayer?

— Mais non, ce n'est plus ça. C'est le médecin nouveau qui est venu s'installer ici, qui a dit, qu'on dit, qu'il en fait son affaire.

— Pauvre petit ange !

L'enfant presque aveugle dont on ne connaît que le prénom, et dont la santé est l'objet de tant de sollicitude, passe figée, comme si elle était également muette, et sourde à tous les vœux qui l'accompagnent.

Après la messe, quelqu'un s'avance et prend la parole. C'est un vieillard, officier de la Légion d'honneur, dont la voix est faible, mais dont la physionomie est noble.

Il parle des Morts, dont c'est le jour. Il nous explique que nous ne sommes pas séparés d'eux : non seulement en raison de la vie future et des saintes croyances, mais parce que notre vie terrestre doit continuer purement et simple-

ment celle de nos morts. Il faut faire ce qu'ils ont fait, et croire ce qu'ils ont cru, sinon on tombe dans l'erreur et dans l'utopie. Nous sommes tous liés les uns aux autres et liés au passé ; nous sommes liés à un ensemble de traditions et de commandements. Il faut laisser s'accomplir cette destinée normale, adéquate à notre nature, sur la voie tracée, sans écouter les tentations de la nouveauté, de la haine et de l'envie — l'envie, surtout, cancer social, ennemie de la grande vertu civique : la discipline.

Il se tait. L'écho des grands mots magnifiques flotte dans le silence. Tous ne comprennent pas tout ce qui vient d'être dit, mais tous ont l'impression profonde qu'il est question de simplicité, de sagesse, d'obéissance, et les fronts remuent ensemble au souffle des phrases comme un champ à la brise.

— Oui, fait Crillon, rêveur, i' parle dans la perfection, c'monsieur. Tout c'qu'on pense, on lui voit sortir de la bouche. L'bon sens, l'respect, on est attaché par qué'qu' chose.

— On est attaché par l'ordre, dit Joseph Bonéas.

— La preuve qu'c'est la vérité, appuie Crillon, c'est que c'est dans les disettes de tout le monde.

— Pardi, renchérit Benoît, pisque tout l'monde le dit, et qu'c'est une répétition générale !

Le bon vieux curé, au cœur d'un cercle attentif, égrène quelques commentaires :

— Bi, dit-il. Il ne faut pas blasphémer. Ah ! s'il n'y avait pas le bon Dieu, il y aurait bien des choses à dire, mais du moment qu'il y a le bon Dieu, tout ce qui arrive est adorable, comme disait Monseigneur. On amélicrera, bien sûr. La misère, les catastrophes publiques, la guerre, on changera ça, on arrangera tout ça, eh bi ! Laissez-nous faire surtout, ne vous mêlez pas de cela, vous gâteriez tout, mes enfants. Nous ferons tout cela, nous, mais pas tout à l'heure.

— Oui, oui, dit-on en chœur.

— Etre heureux tout d'un coup, reprend le vieillard, changer le malheur en joie, la pauvreté en richesse ! Voyons

ce n'est pas possible, et je vais vous dire pourquoi : si c'était si simple que cela, ça se serait déjà fait, pas?

Les cloches se mettent à sonner. Les quatre coups de l'heure s'élèvent en ce moment du clocher, déjà touché par les brumes, mais que le soir use en dernier, et on dirait alors que l'église, en même temps qu'elle chante, se met à parler.

Les grands personnages montent à cheval ou en voiture, et s'en vont — cavalcade où rutilent des uniformes, où brille de l'or. On entrevoit le cortège des puissants du jour se profilant sur la crête de la colline qui est pleine de nos morts. Ils montent et disparaissent un à un ; nous, nous descendons ; mais eux en haut, nous en bas, nous formons dans le soir, une même masse qu'on voit.

— C'est beau, on dirait qu'ils galopent sur nous ! dit Marie.

Ils sont l'avant-garde brillante qui nous protège, le grand cadre éternel où la patrie est maintenue, les forces du passé qui l'éclairent et la défendent contre les ennemis et les révolutions.

Et nous, nous nous ressemblons tous, malgré nos âmes différentes, par la grandeur de l'intérêt commun, et aussi par la petitesse même de nos buts personnels. Cette harmonie étroite de la masse, en dessous d'une vaste hiérarchie qui inspire le respect, j'en ai acquis de plus en plus conscience. Elle comporte une sorte de consolation hautaine, et s'adapte exactement à une existence comme la mienne. Ce soir, dans la lumière du couchant, je la lis de mes yeux, et je l'admire.

Nous descendons tous ensemble le long de ces champs où pousse le blé tranquille, de ces jardins, de ces vergers où les arbres domestiques sont en train de faire leurs fruits — la fleur odorante, qui se prête, le fruit qui se donne. Les campagnes forment d'immenses steppes assombries et penchantes avec des vallonnements bruns, sous l'azur qui seul, maintenant, verdoie. Une petite fille qui vient de la fontaine et a posé son seau, se tient au bord du chemin comme une borne, et regarde de tous ses yeux. Elle regarde avec une

curiosité radieuse la multitude qui marche. Elle embrasse cette immensité avec sa petitesse, parce que tout cela est dans l'ordre. Un paysan qui a travaillé, malgré la fête, courbé sur les ténèbres intenses de son champ, se soulève de la terre qui lui ressemble, et tourne vers le soleil d'or l'ostensoir de sa face.

***

Mais quel est cet homme, cette espèce de fou qui se dresse au milieu du chemin et a l'air de vouloir, à lui tout seul, barrer la route à la foule? Nous avons reconnu Brisbille, déséquilibré par l'ivresse dans le crépuscule. Il y a un remous et un grondement.

— Veux-tu que j'te dise où ça va, tout ça? hurle-t-il — et on n'entend plus que lui. — Ça va aux abîmes ! C'est la vieille société pourrie, avec la profiterie de tous ceux qui peuvent, et la bêtise des autres ! Aux abîmes, j'te l'dis ! Demain, gare à vous ! Demain !

Une voix de femme crie au milieu des ombres, dans une espèce de bagarre :

— Taisez-vous, vilain homme, vous faites peur !

Mais l'ivrogne continue à crier à plein gosier :

— Demain ! Demain ! Vous croyez qu'ça va s'passer comme ça toujours? Vous êtes bons à tuer ! Aux abîmes !

Des gens, impressionnés, ont disparu dans le soir. Ceux qui piétinent autour de l'obscur énergumène, grommellent :

— Il n'est pas seulement méchant, il est fou, cette sale bête.

— C'est une honte, dit le jeune vicaire.

Brisbille va à lui :

— Veux-tu m'dire, toi, c'qui va s'passer un jour, jésuite, guignol, avocat ! On t'connaît, toi et ton sale méquier d'empoisonneur !

— Répétez !

C'est moi qui ai crié cela : quittant le bras de Marie, instinctivement je me suis élancé et me suis posé devant le sinistre personnage. Après le murmure horrifié qui a suivi l'outrage, un grand silence s'est fait en cet endroit de la

plaine. Abasourdi, la figure soudain plâtrée par la peur, Brisbille fait un faux pas et bat en retraite.

On se rassure, on rit, on me félicite, on injurie le dos de l'homme qui sombre dans le remous.

— Tu as été très beau, me dit Marie, lorsque je repris son bras avec un léger tremblement.

Je revins à la maison exalté par mon acte d'énergie, tout frémissant encore, fier et joyeux. J'ai obéi à la voix du sang. C'est le grand instinct ancestral qui m'a fait serrer les poings et m'a jeté tout entier, comme une arme, contre l'ennemi de tous.

Après le dîner, je fus, naturellement, à la retraite militaire à laquelle, par une indifférence sans excuse je n'assistais pas habituellement, bien que ces manifestations patriotiques aient été organisées par M. Joseph Bonéas, et sa société *La Revanche*. Un long frisson sonore et éclatant se déploya dans les principales rues, emplissant les assistants et surtout les jeunes gens, d'enthousiasme pour les grandes actions glorieuses de l'avenir. Et Pétrolus, au premier rang de la foule, faisait des enjambées à la lueur cramoisie des lampions, et semblait ainsi revêtu d'un rouge uniforme de rêve.

Ce soir-là, je me rappelle avoir parlé beaucoup dans notre quartier puis dans la maison. Le quartier est un peu comme toutes les villes, un peu comme toutes les campagnes, un peu comme partout. C'est l'image en raccourci de toutes les sociétés du vieil univers, comme ma vie est l'image de la vie.

IX

L'ORAGE

— Nous allons avoir la guerre, dit Benoît, sur la porte un soir de juillet.

— Non, dit Crillon qui était là. Je sais bien qu'il y aura la guerre un jour, vu qu'on a toujours refait la guerre depuis que le monde est monde et que, par conséquent, on la refera. Mais maintenant, tout de suite, une grande affaire comme ça? Allons donc ! Ce n'est pas vrai. Non.

Quelques jours s'écoulèrent, tranquilles, semblables aux jours. Puis la grande nouvelle reparut, s'accrut, se ramifia universellement : l'Autriche, la Serbie, l'ultimatum, la Russie. Bientôt l'idée de la guerre fut partout. On la voyait distraire et ralentir les hommes dans l'allée et venue du travail. On la devinait derrière les portes et les fenêtres des maisons.

Un samedi soir, alors que Marie et moi nous ne savions que penser, comme la plupart des Français, et parlions dans le vide, nous entendîmes le tambour de ville qui, dans le quartier, fonctionne comme au village.

— Ah ! dit-elle.

Nous sortîmes, et au loin, nous aperçûmes de dos l'homme qui tapait sur son tambour. Il avait la blouse gonflée. Il

semblait poussé de côté par le vent et se raidir, dans ce crépuscule d'été, pour frapper un roulement assourdi. Bien qu'on le vît mal et qu'on l'entendît à peine, le passage de cet être à travers la rue avait quelque chose de grandiose.

Un groupe accumulé dans un coin nous dit :

— La mobilisation.

Aucune autre parole ne sortait des bouches. J'allai d'attroupement en attroupement pour me faire une opinion, mais les gens se retiraient, la face fermée, ou levant automatiquement les bras au ciel. Maintenant qu'on était enfin renseignés, on ne savait pas davantage que penser.

Nous rentrâmes dans la cour, le couloir, la chambre, et je dis alors à Marie :

— Moi, je pars le neuvième jour — après-demain en huit — à mon dépôt, à Motteville.

Elle me regarda, comme incertaine.

Je pris dans l'armoire à glace et j'ouvris sur ma table mon livret militaire. Serrés l'un contre l'autre, nous contemplâmes chastement le feuillet rouge où était inscrit le jour de mon départ, et nous épelâmes ce qu'il y avait là, comme si nous venions d'apprendre à lire.

Le lendemain et les jours suivants, tout le monde se précipita en cohue à la rencontre des journaux. On lut dans les feuilles — qui, avec leurs titres différents, se ressemblaient toutes, alors — qu'un grand sursaut unanime électrisait la France, et la petite foule que nous étions se sentit prise aussi d'un élan d'enthousiasme et de résolution. On se regardait, les yeux brillants, et on s'approuvait. Moi-même, je m'entendis crier : « Enfin ! » Tout notre patriotisme remontait à la surface.

Le quartier s'enfiévra. On discourait, on proclamait des vérités morales, ou bien, on expliquait. L'écho de vastes ou de menues nouvelles passait en nous. Dans les rues, les officiers de la garnison marchaient, grandis, révélés. On annonçait que le commandant de Trancheaux s'était rengagé, malgré son âge, que les armées allemandes nous avaient attaqués par trois points à la fois. On maudissait le kaiser,

et on se réjouissait de son châtiment proche. Au milieu de tout cela, la France apparaissait comme une personne et on songeait à sa grande vie qui, soudain, se montrait à nu et était exposée.

— C'était bien à prévoir, c'te guerre, pas? disait Crillon.

M. Joseph Bonéas résumait le drame mondial :

— Nous étions tous pacifiques jusqu'à la bêtise. Nous étions de petits saints. Personne, en France, ne parlait plus de la revanche, personne n'en voulait; personne ne songeait seulement à se préparer à la guerre; nous n'avions tous dans le cœur que des rêves de bonheur universel de progrès, tandis que l'Allemagne a tout machiné dans l'ombre pour se jeter sur nous. Mais, ajoutait-il, en s'emballant lui aussi, on lui fichera la pile, et tout sera dit !

L'envie de la gloire perçait et on entrevoyait on ne savait quel recommencement de Napoléon.

Seuls, en ces jours-là, les matins et les soirs se succédaient comme d'ordinaire. Tout le reste était bouleversé et semblait provisoire. Les travailleurs remuaient et parlaient dans un désert d''oisiveté, et on voyait d'invisibles changements sur les décors de notre vallée et le creux de notre ciel.

On regarda partir dans le soir les cuirassiers de la garnison. Les pelotons massifs de cavaliers aux jeunes visages, dont le solennel encombrement martelait puissamment les pavés de la rue, étaient séparés par des chevaux chargés de balles de fourrages, et des voitures régimentaires, des voitures, et des fourgons, qui retentissaient à n'en plus finir. On faisait la haie sur les trottoirs crépusculaires ; on regardait tout cela disparaître. Tout à coup, on les acclama. Les chevaux et les hommes eurent un frisson qui les redressa, et ils s'en allèrent grandis comme s'ils revenaient !

— C'est magnifique comme on est belliqueux en France ! dit Marie enfiévrée en me serrant le bras de toute sa force.

Les départs, individuels ou par groupes, se multipliaient. Une sorte de mise en coupe méthodique et inévitable —

conduite parfois par des gendarmes — fouillait la population, la raréfiait de jour en jour autour des femmes.

Et partout, c'était un tohu-bohu grandissant. Toutes les mesures complexes, si sagement prévues, et attachées les unes aux autres ; et les affiches nouvelles par-dessus les vieilles, et les réquisitions d'animaux et de locaux, et les commissions, et les allocations, et le vent grondant et important d'automobiles chargées d'officiers et de nobles infirmières, et tant d'existences sens dessus-dessous et d'habitudes coupées en deux. Mais l'espoir éblouissait tous les soucis et bouchait momentanément les vides. Et on admirait la beauté de l'ordre militaire, et la préparation de la France.

Parfois, alors, apparaissaient aux tournants des rues ou aux fenêtres, des personnages couverts d'uniformes frais. On avait beau les connaître, on ne les reconnaissait pas d'abord : le comte d'Orchamp, lieutenant de réserve, le docteur Bardoux, major de 2e classe, la Légion d'honneur déployée, se voyaient entourés d'un respectueux étonnement. L'adjudant Marcassin se dressa brusquement aux yeux comme s'il était sorti de terre, flambant neuf, raidi dans le bleu et le rouge, avec son galon d'or. On l'avisait de loin, fascinant comme un brillant étranger les bandes de gamins qui, il y avait huit jours, lui lançaient des cailloux.

— L'vieux monde, les p'tits, les moyens et les gros, s'rhabille tout ! dit triomphalement une femme du peuple.

Une autre dit que c'était l'avènement d'un nouveau règne.

***

A partir du vendredi, je fus accaparé par mon départ. C'est ce jour-là que nous allâmes acheter les chaussures.

Nous admirâmes le bel agencement du hall du cinéma en hôpital de la Croix-Rouge.

— On a pensé à tout ! dit Marie en examinant l'amas des lits, des meubles, des caisses précieuses, tout un opulent matériel perfectionné, mis en place avec un joyeux entrain bien français par une équipe d'infirmiers que commandait

le jeune Varennes, joli sergent infirmier, et M. Lucien Gozlan, officier gestionnaire.

Autour de l'hôpital, un centre de vie s'était créé. Une buvette en plein air y avait été installée en un tour de main. Apolline pour laquelle, depuis le bouleversement de la mobilisation tous les jours étaient des dimanches, venait s'y approvisionner de goutte. On la voyait clopiner, tout en large, serrant son demi-setier entre ses bras courts de tortue ; les ronds de carotte de ses pommettes rougeoyaient, et elle titubait déjà d'espoir.

Au retour, en passant devant le café de Fontan, nous entrevîmes celui-ci, empressé et la face lubréfiée d'un sourire. Autour de lui, on chantait *la Marseillaise* dans la fumée ; son personnel était augmenté, et lui se dédoublait, servait, servait. Ses affaires croissaient, par la fatalité des choses.

Quand nous regagnâmes notre rue, elle était déserte comme autrefois. Les palpitations de *la Marseillaise*, au loin, se mouraient. On entendait Brisbille, ivre, taper à tour de bras sur son enclume. Les mêmes ombres que toujours, et les mêmes lumières se rangeaient dans les maisons. Il semblait qu'après six jours d'un dérangement surnaturel, la vie ordinaire reprenait telle quelle dans notre coin et que le passé était déjà plus fort que le présent.

Avant de gravir nos marches, nous aperçûmes, accroupi devant la porte de son échoppe, à la lumière d'une lampe encapuchonnée de moustiques tourbillonnants, la masse de Crillon qui, gravement, s'escrimait à emmancher sur une trique un tampon destiné à écraser les mouches. Attentive, sa bouche entr'ouverte laissait pendre à demi une langue globuleuse et vernie par la salive. Il nous avisa, avec nos paquets. Il rejeta son attirail, rugit un soupir, et dit :

— C'bois ! D'l'amadou, oui. Pour scier ça, c'est l'fil à couper l'beurre qu'i' faudrait prendre !

Il se leva, découragé, puis, changeant d'idée, éclairé d'en bas par la lampe et flambant dans le soir, il étendit son bras bordé de fauve, et me frappa sur l'épaule :

— On disait au commencement : la guerre, la guerre... Ben quoi, on y est en guerre, pas?

Dans notre chambre, je dis à Marie :

— Plus que trois jours.

Marie, tout en recousant les boutons en zinc de la musette neuve cartonnée par l'apprêt, allait et venait, parlait continûment autour de moi. Elle semblait faire effort pour me distraire. Elle avait un corsage bleu, usé et doux, entr'ouvert sur le cou. Elle tenait une grande place dans cette chambre grise.

Elle me demanda si je resterais longtemps absent, puis comme les autres fois qu'elle me posait cette question, elle répondit : « Tu n'en sais rien, bien sûr ». Elle regretta que je ne fusse que simple soldat comme tout le monde. Elle espérait que ce serait fini bien avant l'hiver.

Je ne parlais pas ; je vis qu'elle me considérait à la dérobée, et elle m'enveloppa pêle-mêle des nouvelles qu'elle avait recueillies.

— Tu sais, le vicaire est parti simple soldat, ni plus ni moins, comme tous les prêtres. Et M. le marquis, qui a dépassé l'âge d'un an déjà, a écrit au ministre de la Guerre pour se mettre à sa disposition, et le ministre, par courrier, lui a répondu pour le remercier.

Elle achevait d'empaqueter et de ficeler des objets de toilette, et aussi des provisions comme pour un voyage.

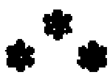
— Toutes tes petites affaires sont là. Tu ne manqueras absolument de rien, tu vois.

Alors elle s'assit et soupira.

— Ah ! dit-elle, la guerre, après tout, c'est plus terrible qu'on ne se figure.

Elle paraissait pressentir des choses tragiques. Son visage était plus pâle que de coutume. La fatigue régulière de ses traits était pleine de douceur, ses paupières étaient roses comme des roses. Puis elle sourit faiblement, et dit :

— Il y a des jeunes gens de dix-huit ans qui se sont engagés, mais pour la durée de la guerre seulement. Ils ont raison : ça leur servira à tous plus tard dans la vie.



Le lundi, on traîna dans la maison, que je quittai enfin à quatre heures pour aller à la mairie et, de là, à la gare.

A la mairie, piétinait un groupe d'hommes semblables à moi. Ils étaient chargés de colis ficelés ; des brodequins neufs pendaient aux épaules. Je m'approchai de ces nouveaux compagnons pour me mêler à eux. Tudor était coiffé d'un képi d'artilleur. M. Mielvaque s'empressait, embarrassé, exactement comme au bureau, par des papiers qu'il tenait à la main, et il avait troqué ses lorgnons pour des lunettes, ce qui lui constituait un commencement d'uniforme. Chacun parlait de soi et donnait des indications sur son régiment, son dépôt, sur quelque particularité personnelle.

— Moi, dit l'adjudant maître d'armes qui au milieu du brouhaha et des groupes aux teintes neutres, se dressait impeccable dans son uniforme de l'active, moi, je reste : Je suis propriétaire de mon grade : on n'a pas le droit de m'envoyer aux armées.

On attendit longtemps et des heures se passèrent. Le bruit circula qu'on ne partirait que le lendemain. Soudain, silence, redressement, et salut militaire à la ronde : la porte venait de livrer passage au commandant de Trancheaux.

Les femmes s'écartèrent. Un civil qui guettait l'officier s'approcha de lui et, le chapeau à la main, lui parla à mi-voix.

— Mais mon ami, s'écria le commandant en quittant le solliciteur avec une brusquerie toute militaire, ce n'est pas la peine : dans deux mois, la guerre sera finie !

Il vint à nous. Il portait une bande blanche à son képi.

— Il commande la gare, dit-on.

Il nous adressa une allocution patriotique brève, et entraînante. Il parla de la grande revanche tant attendue par les cœurs français, nous assura que nous serions fiers, plus tard, d'avoir vécu ces heures-là, nous fit tous vibrer, et ajouta :

— Allons, faites vos adieux aux vôtres. Plus de femmes, maintenant. Et partons, car je vais avec vous jusqu'à la gare.

Une dernière mêlée confuse — avec des bruits mouillés de baisers et des litanies de recommandations — se resserra dans la grande salle publique.

Après avoir embrassé Marie, je rejoignis ceux qui se rassemblaient près de la route. On sortit par files de quatre.

Tous les trottoirs étaient garnis de monde, à cause de nous. J'éprouvai à cette seconde une exaltation d'émotion et un vrai frisson de gloire.

A un tournant de rue, j'aperçus Crillon et Marie qui avaient couru en avant pour se poster sur notre passage. Ils me firent des gestes.

— Allons, bon courage, les enfants, et puis quoi, vous n'en mourrez pas ! nous lança Crillon.

Marie, elle, me regardait et ne pouvait parler.

— Au pas ! Une, deux ! cria l'adjudant Marcassin, qui faisait des enjambées le long du détachement.

Nous traversâmes le quartier sur lequel le jour baissait. Le campagnard qui marchait à côté de moi secoua la tête et dans l'immensité charbonneuse, parmi le monde des choses qu'on quittait à grands pas réguliers, fondus en un seul pas, il sema de vagues paroles :

— C'est un emportement ! murmura-t-il. Moi, d'puis tout ça, j'ai pas encore eu le temps de comprendre. Et, tu sais, y en a qui disent : « J'comprends », eh bien, j'vais t'dire : c'est pas vrai.

La gare. On ne s'arrête pas : on a ouvert devant le détachement la longue barrière jaune qu'on n'ouvre jamais. On nous fait traverser des dédales de voies indistinctes, et on nous masse le long d'un quai sombre et couvert, entre des colonnes de fonte.

Et là, tout d'un coup, nous voyons que nous sommes seuls.

***

La ville, la vie sont là-bas, au delà de cette morne plaine de rails, de trottoirs, de bâtiments bas et de brumes, qui nous environne à perte de vue. La fraîcheur glisse, en même temps que le crépuscule et tombe sur notre transpiration et sur notre enthousiasme. On tressaille. On attend. Il fait gris ; puis il fait noir. La nuit vient nous emprisonner

chacun dans son étroitesse infinie. On grelotte, et on ne voit plus rien. A peine je perçois, sous le hangar où on piétine, un moutonnement sombre, le bruissement des voix et l'odeur du tabac. Quelque flamme d'allumette, quelque point rouge de cigarette font, par-ci par-là, phosphorer une figure. Et on attend, désœuvrés et harassés d'attendre jusqu'à s'asseoir par terre, serrés l'un contre l'autre, dans l'ombre et le désert.

Quelques heures après, l'adjudant Marcassin s'avance une lanterne à la main, et d'une voix stridente, fait l'appel, Puis il s'en va, et on recommence à attendre.

A dix heures du soir, après plusieurs fausses alertes, le vrai train est annoncé. Il approche, se gonfle, noir et rouge. Il est déjà bondé et hurle. Il s'arrête, changeant le quai en rue. On monte, on se case, non sans avoir, à la lueur des falots qui circulent çà et là, entrevu, dessinés à la craie sur les wagons, des têtes de cochons coiffés de casques à pointe et des inscriptions « A Berlin ! » — les seules choses qui indiquent à peu près où on va.

Le train part. Nous qui venons de monter, nous nous tassons aux portières et essayons de regarder dehors, vers le passage à niveau où, peut-être, les gens en qui nous vivons, nous guettent encore ; mais l'œil ne peut plus ramasser qu'un vague grouillement estompé, confondu avec la nature. Aveugles, nous retombons chacun à notre place. Quand on est enveloppé par le roulement martelé de fer de la marche, on installe ses affaires, on se dispose pour la nuit, on fume, on boit, on parle. Le compartiment mal éclairé et opaque de fumée ressemble à un coin de cabaret, ramassé et emporté dans l'inconnu.

Dans le ronron du train, ronronnent quelques conversations. Mes voisins s'entretiennent de la culture, du soleil et de la pluie. D'autres, gouailleurs et Parisiens, parlent de gens connus et principalement de chanteurs de café-concert. D'autres dorment, accotés tant bien que mal sur le bois ; leur bouche ouverte murmure, et le roulis les heurte sans

parvenir à les arracher à la torpeur. Je repasse dans ma tête les détails du dernier jour, et même le souvenir des époques révolues où il n'y avait rien.

***

On voyagea toute la nuit. De loin en loin, aux stations, parfois, quelqu'un baissait la glace; on sentait pénétrer dans l'odeur cuite du compartiment, un souffle de cave, et on voyait des ténèbres, et quelque lanterne d'employé dansant dans l'abîme nocturne.

On s'arrêta très longtemps à diverses reprises ; il fallait laisser passer les convois d'active. Dans une gare où notre train stationna des heures, nous en vîmes plusieurs de suite filer en grondant à nos côtés : la vitesse estompait les séparations des portières et les articulations énormes des wagons, semblait mêler les soldats entassés là, et l'œil qui plongeait à l'intérieur du convoi découvrait dans un pauvre éclairement vertigineux, une longue chaîne trépidante et continue vêtue en bleu et rouge. Sur le trajet, plusieurs fois, on entrevit ainsi, précipités mécaniquement de partout vers les frontières, et presque à la remorque les unes des autres, d'interminables longueurs humaines.

X

LES MURS

A la pointe du jour, il y eut un arrêt. On nous dit : c'est là.

Nous débarquâmes, bâillant et claquant des dents, tout noirâtres de la nuit, sur un quai barbouillé en noir par la bruine, au milieu d'une nappe de brouillard que des coups de sifflet déchiraient au loin. Déterrées des wagons, nos ombres s'amoncelèrent là, et attendirent, comme des marchandises, dans l'hiver de l'aube.

L'adjudant Marcassin, qui était allé chercher les ordres, revint enfin.

— C'est par là.

Il nous fit mettre en rangs par quatre.

— En avant ! Et redressez-vous ! Et au pas ! Faut avoir l'air de quelque chose, hein?

La régularité du pas cadencé nous tirait les pieds et nous emboîtait l'un dans l'autre. L'adjudant marchait à l'écart, le long de la petite colonne. Interpellé par l'un de nous qui le connaissait intimement, il ne répondit point. De temps en temps, il jetait un bref coup d'œil comme un coup de fouet pour s'assurer si on était au pas.

Je pensais que j'allais retrouver la vieille caserne où j'avais fait mon congé ; mais j'eus une désillusion plus triste que de raison. A travers un terrain en construction,

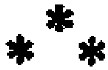
taillé à vif, plâtreux et sali de blanc, on arriva à une caserne neuve, et sinistrement blanche dans un velours de brume. Devant la grille peinte de frais, il y avait déjà une foule : des hommes comme nous, vêtus de mornes teintes civiles, dans la poussière cuivrée des premiers rayons. On nous fit entrer dans la caserne par la petite grille, qu'on referma.

On nous fit asseoir sur des bancs autour du corps de garde. Nous attendîmes là toute la journée. Le soleil torride tourna et nous força à changer de place plusieurs fois. On mangea sur ses genoux, et en défaisant les petits paquets faits par Marie, il me sembla que je touchais ses mains. Quand le soir fut tombé, un officier qui passait nous aperçut, s'enquit, et on nous rassembla. Nous nous engouffrâmes dans le noir du bâtiment. Nos pieds cognèrent et gravirent pêle-mêle, entre des parois goudronnées, les degrés d'un escalier humide, qui sentait la pipe et le coaltar, comme dans toutes les casernes. On nous mena dans un couloir obscur troué de petites fenêtres bleu clair, où des courants d'air allaient et venaient violemment, et que piquaient à chaque bout des becs de gaz nus à la flamme bousculée et grondante.

Une porte éclairée était bouchée par une cohue : le magasin. Je finis par y entrer à mon tour sous l'effort de la file compacte qui me suivait et me poussait comme un ressort à boudin. Des gardes magasins s'y démenaient avec autorité parmi des piles d'effets qui sentaient le neuf, des tas de képis et d'ustensiles clinquants. Engrené dans la bousculade saccadée dont on se détachait un à un, je fis le tour du local, et j'en sortis vêtu d'un pantalon rouge et portant sur mon bras mes vêtements civils et une veste bleue ; et n'osant mettre ni le chapeau ni le képi que je tenais à la main.

Nous nous sommes habillés tous pareillement. Je regarde les autres puisque je ne peux pas me regarder, et je m'entrevois ainsi moi-même. On mange mélancoliquement le rata, à l'éclairement misérable d'une chandelle, dans un désert épais de chambrée. Puis, les gamelles nettoyées, on descend

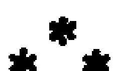
jusqu'au seuil de la grande cour grise, stagnante. Au moment où l'on s'y coule, grince un bruit de grille qu'on referme et de chaîne qu'on tend. Une sentinelle en armes va et vient devant l'entrée. Défense de sortir sous peine de conseil de guerre. On voit, à l'ouest, au delà des terrains vagues, la gare enterrée qui rougeoie, fume comme une usine et d'où sortent des éclairs rauques. De l'autre côté, c'est le fossé d'une rue : dans ce trou allongé, quelques points clairs de fenêtres, et le rayonnement d'une boutique. La face entre les barreaux de la grille, je contemple ce reflet de l'autre vie, puis je rentre dans l'escalier noir, le couloir et le dortoir, moi qui suis quelque chose et pourtant ne suis rien, comme une goutte d'eau dans un fleuve.



On s'étend sur la paille dans de maigres couvertures. Je m'endors, la tête sur le paquet de mes habits civils. Le matin, je me retrouve, je me défais d'un long rêve tout d'un coup impénétrable...

Mon voisin, assis sur sa paille, les cheveux sur le nez, est en train de gratter ses pieds ; il bâille aux larmes, et me dit :

— J'ai rêvé à moi.

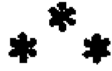


Plusieurs jours se succédèrent. On restait emprisonnés dans la caserne, dans l'ignorance. Il n'y avait que les événements racontés le matin par les journaux qu'on nous passait à travers la grille. La guerre traînait en longueur ; s'immobilisait, et nous, nous ne faisions rien, entre les appels, le rapport, les rassemblements et de temps à autre quelque corvée de nettoyage de chambre ou de quartier. On ne pouvait pas sortir en ville, et on attendait le soir, debout, assis, déambulant dans la chambrée qui ne semblait jamais vide, tellement une lourde odeur l'emplissait, errant à travers les escaliers sombres et les couloirs sombres comme du fer, dans la cour, jusqu'à la grille ou jusqu'aux cuisines, situées

sur le derrière des bâtiments, et qui sentaient successivement, le long de la journée, le marc de café, et la graisse.

On disait que peut-être, que sans doute, on resterait là jusqu'à la fin de la guerre. On s'ennuyait. Quand on se couchait, on était fatigués d'être restés immobiles ou d'avoir marché trop doucement. On aurait voulu aller au front.

Marcassin, logé dans le bureau de la compagnie, n'était jamais loin et nous suivait de l'œil en silence. Un jour, je fus brusquement pris à partie par lui pour avoir fait couler de l'eau dans les lavabos à une heure autre que celle qui était affichée! Surpris, je fus obligé de rester devant lui lié dans la position du garde à vous. Il me demanda avec grossièreté si je savais lire, parla de punition, et ajouta : « N'y revenez pas ! » Cette sortie, peut-être justifiée au fond, mais jetée sans tact par l'ex-Pétrolus, m'humilia profondément, et me rendit sombre toute la journée. Quelques autres incidents me montrèrent que je ne m'appartenais plus.



Un jour, après le rapport, alors que le rassemblement se dispersait, un Parisien de la section s'approcha de l'adjudant Marcassin et lui demanda :

— Mon adjudant, on voudrait savoir si on va partir

Le sous-officier prit mal la chose.

— Savoir ! Toujours savoir ! s'écria-t-il. On est malade, en France, de vouloir savoir. Eh bien, mettez-vous bien dans la tête que vous ne saurez pas ! On sait pour vous ! C'est fini des paroles. Il y a une autre chose qui commence, c'est la discipline et le silence.

Le zèle qu'on avait éprouvé pour aller au front se refroidit en peu de jours. Un ou deux cas très caractérisés d'embusquage furent contagieux, et on entendit répéter ce refrain.:

— Puisque les autres se défilent, je serais bien bête de ne pas en faire autant.

Mais il y avait toute une masse qui ne disait jamais rien

On afficha enfin un départ de renforts; des vieux, des

jeunes, pêle-mêle : une liste élaborée au bureau parmi des va-et-vient d'intrigues. Des protestations s'élevèrent et retombèrent dans le calme du dépôt.

Je demeurai là quarante-cinq jours. Vers le milieu de septembre, il fut permis de sortir après la soupe du soir, ainsi que le dimanche. Le soir, nous nous rendions devant l'hôtel de ville pour voir les communiqués, réguliers et monotones comme la pluie. Puis nous allions au café, un camarade et moi, au pas, les bras pareillement ballants, échangeant quelques paroles, oisifs et vaguement partagés en deux. Ou bien on pénétrait en bande dans l'établissement, ce qui m'isolait. La salle du café renfermait les mêmes odeurs que chez Fontan, et c'était comme un lambeau de long rêve du passé, un souvenir étroit qui m'habillait, tandis que je restais là, enfoncé dans la banquette flasque, les brodequins sur le carrelage crissant, l'œil sur le marbre blanc. J'y écrivais à Marie, et j'y relisais les lettres que je recevais d'elle, et où elle me disait : « Rien n'est changé depuis ton départ. »

Un dimanche, échoué sur un banc du square et bâillant aux larmes sous le ciel vide, je vis passer une jeune femme. A cause de quelque similitude de silhouette, je pensai à une femme qui m'avait aimé; j'évoquai l'époque où la vie était la vie, et ce beau corps caressant de jadis ; il me sembla la tenir dans mes bras, si proche que je sentis sur mes paupières son souffle comme du velours.

On entrevit, à une revue, le capitaine. A un moment, il fut question d'un nouveau départ pour le front, mais c'était un faux bruit. Alors, on dit : « Nous ne ferons jamais la guerre, » et ce fut un soulagement.

Mon nom éclata à mes yeux dans une liste de départ affichée au mur. On le lut au rapport et il me sembla qu'on ne lisait que lui. Je n'eus pas le temps de me préparer : le lendemain soir, notre détachement sortit de la caserne par la petite porte.

XI

AU BOUT DU MONDE

« On va en Alsace », disaient des renseignés. « Dans la Somme », disaient, plus haut, de mieux renseignés.

On voyagea trente-six heures sur le plancher d'un wagon à bestiaux —, calés et paralysés dans l'étau des havresacs, des musettes, des armes et des corps moites. A de longs intervalles, le convoi se remettait à rouler. Il m'a laissé le souvenir d'avoir été surtout immobile.

On descendit, un après-midi, sous un ciel bondé de masses sombres, dans une gare naguère canonnée et disloquée, au toit en arête de poisson. Cette gare dominait un bourg à demi détruit où, dans une sale neige de ruines, quelques rares familles vivotaient à la pluie.

— Paraît qu'on est dans l'Aisne, dit-on.

Une averse coulait. Après un déchargement et une distribution de pains, dont on s'occupa tous en grelottant, les mains gourdes et mouillées, on mangea à la hâte, debout sur la route dont l'épaisse peinture grise luisait en touches parallèles à perte de vue. Chacun pensait à soi et on ne voisinait guère. De chaque côté de la route, des déserts flasques et plats, sans borne, avec des hampes d'arbres, et des champs moisis et plaqués de boue verte.

— Sac au dos, et en avant ! commanda l'adjudant Marcassin.

Où allait-on? On ne savait pas. On traversa le reste du village. Les Allemands l'avaient occupé pendant la retraite d'août ; il était en démolition, et cette démolition commençait à vivre, à se couvrir de débris frais et d'ordures, à s'enfumer et à s'user. La pluie avait mélancoliquement cessé. En haut, dans les clairières du ciel, des shrapnells pointillaient l'air en grappes, autour d'aéroplanes, et on percevait leurs lointaines et fines détonations. On rencontrait sur la route pâteuse, précipitées sur les rails de boue, des automobiles de la Croix-Rouge dont on ne voyait pas le dedans. Pendant les premiers pas, on s'intéressait à tout, et on questionnait, comme des étrangers. Un blessé guéri qui rejoignait le régiment avec nous répondait de temps en temps, et il ajoutait invariablement : « C'est rien, d'ça. Tu vas voir ». Puis la marche fit rentrer les hommes en eux-mêmes.

Mon sac si ingénieusement dense, mes cartouchières férocement pleines, mes musettes sphériques aux sangles coupantes, me bousculaient puis me meurtrirent le corps à chaque pas. Cette douleur devint vite aiguë, impossible à supporter. J'étais suffoqué, poigné, aveuglé d'un masque de sueur, malgré la cinglante humidité, et je sentis bientôt que je n'arriverais pas à la fin des cinquante minutes de l'étape. J'y arrivai cependant, parce que je n'avais pas de raison pour m'arrêter à une seconde plutôt qu'à une autre et que je pouvais toujours, tout de même, *faire un pas de plus*. Je sus dans la suite que c'est là presque toujours la raison machinale qui fait que les soldats accomplissent jusqu'au bout des efforts physiques surhumains.

La bise vint nous transir tandis que nous nous traînions dans les plaines amollies que le soir noircissait. Un des hommes qui, au dépôt, s'agitaient pour aller au front, m'apparut, à une pause, écroulé au pied des faisceaux, rendu méconnaissable par l'effort et me dit qu'il en avait assez, de la guerre ! Et le petit Mélusson, que j'avais entrevu jadis à Viviers, leva vers moi sa figure jaunâtre délavée par la transpiration et où les plis des paupières semblaient crayon-

nés à la sanguine — et il m'annonça qu'il se ferait porter malade le lendemain.

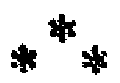
Après quatre étapes d'une longueur désespérante, sur la terre sans couleur, sous le ciel sans lumière, on stationna deux heures, brûlants et humides, en haut d'une colline froide, où s'ouvrait un village. Une maladie de tristesse s'empara de nous. Pourquoi s'arrêtait-on ainsi? On n'en savait rien.

Le soir on s'engouffra dans le village. Mais on fit halte dans une rue. Le ciel s'était lourdement assombri. Les façades avait verdi et se réfléchissaient et s'enracinaient dans le ruissellement de la rue. Devant nos yeux, s'arrondissait la place, noire avec des traînées brillantes, comme une vieille glace dont le tain n'est resté que par longues plaques.

Enfin, en pleine nuit, on dit « Marche ! » on nous fit avancer, puis reculer à grands cris dans les tunnels des rues, dans des ruelles, des cours. Au falot on nous répartit dans des escouades. Je fus affecté à la 11e, qui cantonnait dans une villa dont les parties encore debout apparaissaient toutes neuves. L'adjudant Marcassin devint mon chef de section. Je m'en réjouis obscurément ; dans le morne désarroi, on s'attachait comme des chiens aux figures qu'on connaissait.

Les nouveaux camarades de l'escouade, logés dans l'écurie ajourée comme une cage, m'expliquèrent qu'on était très loin du front : à dix kilomètres ; qu'on restait quatre jours au repos, puis qu'on allait occuper pendant quatre jours, là-bas, les tranchées, à la verrerie. Ils disaient que ce serait comme ça, par coups de quatre jours, jusqu'à la fin de la guerre, et qu'au surplus, il ne fallait pas s'en faire.

Ces paroles réconfortèrent les arrivants affalés çà et là dans la paille. Leur fatigue s'adoucit. Ils se mirent à écrire et à jouer aux cartes. Ce soir-là, je datai du front ma lettre à Marie, avec un geste d'orgueil. Je compris que la gloire, c'est de faire ce que d'autres ont fait, et de pouvoir dire : « Moi aussi. »



Trois jours se passèrent dans le cantonnement de repos. Je m'habituai à cette existence encombrée d'exercices aux

vivants engrenages, et de corvées, et j'oubliais déjà mes existences antérieures.

Le vendredi à trois heures, rassemblement en armes, dans la cour de l'école. Sur l'herbe abandonnée, de grandes pierres détachées des murs et des arcades étaient semées comme des tombes. Malmenés par le vent nous fûmes passés en revue par le capitaine qui fouilla nos cartouchières et nos sacs, dans le but de punir de prison ceux qui n'avaient pas leur compte de cartouches et de vivres de réserve. Le soir, on partit, en riant et en chantant sur les grandes courbes de la route. La nuit, on arriva, balancés de fatigue et sauvagement muets, à une montée glissante, interminable. qui se profilait sur des nimbus orageux épais comme du fumier. Beaucoup de masses noires trébuchaient le long de cet immense cloaque en pente, et tombaient, avec un gros bruit de ferraille. Les hommes grouillant dans le chaos d'ombre oblique qui les repoussait, donnaient des signes d'épuisement et de colère. Nous étions environnés de tous côtés par des cris : « En avant ! en avant ! » stridents, comme des abois, et j'entendis près de moi la voix de l'adjudant Marcassin qui grondait : « Eh bien quoi ! c'est pour la France ! » Arrivés au sommet de la côte, on redescendit l'autre versant. L'ordre vint d'éteindre les pipes et d'avancer en silence. Un monde de bruits naissait au loin.

Une poterne fit une brusque apparition dans le noir. Nous nous répandîmes parmi des constructions plates dont les murs présentaient par places des trous noirs comme des fours, et dont les abords étaient obstrués de gravats et de poutres pleines de clous. De-ci, de-là, l'écrasement récent des pierres, du ciment et du plâtre, mettait des blancheurs neuves et vives, visibles dans l'ombre, sur les bâtisses.

— C'est la verrerie, me dit un soldat.

On fit la pause dans un couloir aux murs et aux carreaux cassés où on ne pouvait faire un pas ou s'asseoir sans casser du verre. On sortit de la verrerie par des sentiers visqueux, pleins de détritus, puis pleins de boue. A travers des savanes marécageuses, glacées, sinistres, qu'éclairait confusément

la nuit, on parvint au bord d'un immense cratère blême. Le fond de cet abîme, autour duquel les humides campagnes d'encre miroitaient à l'infini, était peuplé de lueurs et de bourdonnements.

— C'est la carrière, m'annonça-t-on.

On continua la marche sans fin et sans fond. On descendit, on glissa, on s'enfouit vers ces profondeurs, où l'on rencontra, à tâtons, le tohu-bohu du train de voitures et de l'avant-garde du régiment qu'on relevait. On dépassa des baraquements tassés au pied de la crayeuse falaise circulaire qu'on voyait s'estomper dans les cercles noirs de l'espace. Des coups de feu se rapprochaient, se multipliaient de toutes parts ; des tremblements de canon s'étendaient sous nos pieds et sur nos têtes.

Je me trouvai tout d'un coup devant une étroite gorge terreuse où les autres un à un, plongeaient.

— C'est la tranchée, me souffla l'homme qui me suivait. On la voit bien qui commence, mais on n'en voit plus jamais la fin. Ben quoi, avance !

On suivit la tranchée pendant trois heures. Pendant trois heures, on continua à s'enfoncer dans la distance et la solitude, à se murer dans la nuit, râclant les parois de l'ombre avec le chargement, violemment arrêtés parfois, en des étranglements du défilé, par le subit coincement des musettes. Il semblait que la terre faisait continuellement effort pour nous serrer, nous étouffer, et que par moments, brusque, elle nous frappait. Au-dessus des plaines inconnues dans lesquelles nous nous cachions, des coups de feu criblaient l'étendue. Quelques fusées blanchissaient mollement des quartiers de nuit, révélaient les entrailles mouillées de l'excavation et évoquaient une file d'ombres massives, écrasées par de hauts fardeaux, piétinant dans une impasse noire, bouchée de noir, et se tamponnant aux remous. Quand de gros coups de canon partaient, toute la voûte céleste se soulevait, illuminée, puis se remettait en place.

— Attention ! Le passage découvert !

Un mur de terre s'étageait devant nous. Plus d'issue. La tranchée cessait soudain pour reprendre plus loin, paraît-il.

— Pourquoi? demandai-je machinalement.

On m'expliqua :

— C'est comme ça.

On ajouta :

— Tu te baisseras et tu grouilleras.

Les hommes gravissaient les marches molles en pliant le cou, prenaient leur élan un à un et se jetaient au galop dans la zone qui n'était plus défendue, que par la seule obscurité. Le tonitrument des shrapnells, fracassant et éblouissant l'air çà et là, me montrait affreusement combien nous étions tous fragiles et saignants. Malgré la fatigue cramponnée à mes membres, je m'élançai à mon tour de toutes mes forces, m'attachant avec acharnement aux traces d'un corps surchargé et sonnant qui courait en avant, et je me retrouvai dans un boyau, hors d'haleine, — ayant entrevu en passant le champ sombre, claquant de balles et troué de puits, avec des taches muettes étendues ou pliées, et des fouillis de croix et de piquets fantastiques et noirs comme de grands tisons éteints, sous le firmament où se battaient immensément le jour et la nuit.

— Il me semble que j'ai vu des cadavres, dis-je d'une voix entrecoupée, à celui qui marchait devant moi.

L'homme se mit à rire :

— Toi, tu viens d'ton village, dit-il. Tu parles qu'y a qué'qu' macchabées par ici !

Je ris aussi, dans la joie d'avoir passé. Nous recommençâmes à marcher l'un derrière l'autre, ballants, bousculés par l'étroitesse du sillon creusé à l'antique profondeur des tombes, ahannant sous le faix, tirés vers le sol par les choses et poussés en avant par la volonté, à travers la nue stridente d'une grille vertigineuse de balles, zébrée de rouge et par secondes imprégnée de lumière. Aux bifurcations, nous tournions tantôt à droite tantôt à gauche, nous touchant tous, la chair géante de la compagnie fuyant à l'aveugle vers son but.

On fit halte pour la dernière fois, au milieu de la nuit. J'étais si las que je butai à genoux sur le talus mou et que je restai là, agenouillé plusieurs minutes, béatement.

Mon tour de garde commençait aussitôt. Le lieutenant me posta devant un créneau. Il me fit mettre la figure au trou et m'expliqua qu'il y avait, juste devant nous, une pente boisée dont le fond était occupé par l'ennemi et à droite, à trois cents mètres, la route de Chauny : « Ils sont là. » Il fallait surveiller l'enfoncement noir du petit bois et, à chaque coup de fusée, la crémeuse étendue qui séparait notre refuge de la lointaine grille vaporeuse des arbres de la route. Il me dit ce que j'avais à faire en cas d'alerte, et me laissa tout seul.

Seul, je frissonnai. La fatigue m'avait vidé la tête et me pesait sur le cœur. M'approchant du créneau, j'écarquillai les yeux à travers la nuit ennemie, la nuit insondable et pensante.

Il me sembla voir des ombres se déplacer dans les ombres blafardes de la plaine, dans le gouffre du bois, partout ! En proie à la terreur et au sentiment de mon énorme responsabilité, j'étouffai à peine un cri d'angoisse. Mais non ! A mes yeux, les préparatifs effrayants des ténèbres s'évanouirent ; et l'immobilité des choses finit par m'apparaître.

Je n'avais plus mon sac ni mes musettes ; je m'enveloppai dans ma couverture. Je restai tranquille, encerclé jusqu'à l'horizon dans la guerre mécanique, surmonté par les coups de tonnerre vivants. Tout doucement, ma veille me soulagea, me calma. Je ne me rappelais plus rien de moi-même. Je m'appliquais à regarder. Je ne voyais rien, je ne savais rien.

Au bout de deux heures, le bruit du pas débonnaire, naturel, de la sentinelle qui venait me remplacer, me fit redevenir complètement moi-même. Je me détachai du lieu où je me sentais rivé, et j'allai dormir dans la grotte.

La grotte était très spacieuse, mais si basse qu'à un endroit il fallait ramper sur les coudes pour se glisser sous son puis-

sant plafond raboteux. Elle était pleine d'épaisse humidité et chaude d'hommes.

Étendu à ma place sur de la poudre de paille, la nuque calée par mon sac, je fermai les yeux avec bien-être. Lorsque je les ouvrais, je percevais un groupe de soldats assis en rond qui mangeaient au même plat, leurs têtes effacées dans la ténèbre de la voûte basse. Leurs pieds posés autour du plat, en bloc, étaient informes, noirs et ruisselants comme des pierres déterrées. Ils mangeaient en commun, sans couverts, chacun n'ayant à soi que ses mains.

Mon voisin s'équipait pour prendre la garde. Il ne se pressait pas. Il bourra sa pipe, tira de sa poche une mèche d'amadou longue comme un ver solitaire, et me dit :

— Tu ne reprendras la garde qu'à six heures. Ah ! tu es bien heureux.

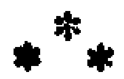
Il mêla attentivement les grosses fumées de son tabac aux émanations de tous les corps qui, autour de nous, gisaient et dormaient en râlant. Agenouillé à mes pieds pour ranger ses affaires, il me donna un conseil :

— T'en fais pas, va. Ici, i' n'arrive jamais rien. L'plus pire, c'est l'voyage pour venir. Quand tu l'fais, tu souffres, surtout quand t'as l'malheur d'avoir sommeil, (et encore, i' n'a pas plu), mais, après, t'es peinard, et chaque fois, après, tu t'en rappelles plus. L'plus pire, c'est l'passage découvert. Mais personne que j'connais n'a jamais été amoché là. C'est des autres. C'est comme ça d'puis deux mois, mon vieux, et nous pourrons dire que nous aurons fait la guerre sans bobo, nous autres.

A l'aube, j'ai repris ma garde au créneau. Tout près, sur la déclivité du petit bois, les buissons et les branchages nus sont brodés de gouttes d'eau. Devant, sous l'espace de mort où l'éternel passage des projectiles est aussi indistinct que la clarté dans le jour, le champ ressemble à un champ, la route ressemble à une route. On arrive à discerner quelques cadavres, mais quelle chose étrangement petite est un cadavre sur un champ : une touffe de fleurs neutres, que les moindres brins d'herbe dissimulent! A un moment, un rayon de soleil ressemble au passé.

C'est ainsi que s'écoulèrent des jours, des semaines et des mois : quatre jours de première ligne, l'aller et le retour harassant, les gardes monotones, l'ouverture sur la plaine, l'hypnose du décor vide, et des déserts d'attente ; après quoi, quatre jours de repos pleins de marches, de revues et de grands nettoyages des choses et des rues, avec un règlement très strict qui prévoyait tous les divers cas de punition, mille consignes où l'on se heurtait rudement au moindre geste ; la litanie des phrases optimistes, abstraites et utopiques des rapports, et un capitaine qui songeait surtout aux deux cents cartouches et aux vivres de réserve. Le régiment n'avait pas de pertes, ou presque pas : pendant la relève, des blessures, quelquefois une ou deux morts qu'on annonçait comme des accidents. On ne subissait que de grosses fatigues, et les fatigues s'en vont à mesure qu'elles viennent. Les soldats disaient que, somme toute, on vivait en paix.

Marie m'écrivait : « On a parlé de toi gentiment chez les Piot » ; on bien : « Le fils Trompson est sous-lieutenant » ; ou bien : « Si tu savais toutes les manigances qu'on fait pour cacher son or depuis qu'on le réclame si fort ! Si tu savais quelles vilaines histoires ! » ; ou bien : « Tout est toujours pareil ».



Une fois, au retour des lignes, comme on arrivait au village habituel, on ne s'y arrêta pas, à la grande détresse des hommes qui étaient à bout, ployés sous la force du sac. On continua la route en baissant la tête à travers le soir, et une heure après, on s'égrena autour de façades assombries, mornes enseignes d'un lieu inconnu, et on nous casa dans des ombres qui avaient des formes nouvelles. Dès lors, à chaque repos, on changea de village, sans jamais le savoir que lorsqu'on était arrivés. Je fus logé dans des granges où l'on s'insinuait par une échelle, dans des écuries spongieuses et vaporeuses, dans des caves où le

courant d air ininterrompu dérangeait les odeurs moisies qui semblaient y pendre, dans des hangars frêles et crevés, brassés par le mauvais temps, dans des baraquements blessés, malades dans des villages refaits, à travers leurs fantômes, en boyaux et en caves — un monde à l'envers. On recevait le vent et la pluie dans son sommeil; quelquefois, on était trop brutalement secourus contre la pression du froid par des braseros dont l'ardeur empoisonnée rompait la tête. On oubliait tout cela à chaque changement de décor. J'avais commencé à noter les noms des localités où je passais, mais je me perdais dans le fourmillement noir de ces mots lorsque je me relisais. Et la diversité et la cohue des hommes était telle autour de moi que j'arrivais difficilement à maintenir sur les figures des noms fugaces.

Mes compagnons n'étaient pas mal disposés à mon égard, mais, pour eux, je n'étais pas plus qu'un autre. Dans les intervalles des travaux de l'arrière, j'errais sans entrain, effacé par le misérable uniforme de simple soldat, tutoyé par n'importe qui et n'arrêtant pas les regards des femmes, à cause des gradés.

Je ne serais pas officier, comme le fils Trompson. Ce n'était pas aussi facile dans mon secteur que dans le sien. Il aurait fallu que pour cela arrivassent des choses qui n'arriveraient pas. Mais j'aurais voulu être pris au bureau. D'autres y étaient qui n'étaient pas aussi désignés que moi pour ce travail. Je me considérais comme victime d'une injustice.

***

Je me trouvai un matin nez à nez avec Termite, le vieux compère, le complice de Brisbille — qui arrivait à la compagnie comme engagé volontaire !

Il était toujours aussi maigrelet et déjeté, le corps grimaçant, à travers son uniforme. Sa capote neuve semblait usée et ses souliers mis de travers ; il avait toujours sa vilaine figure clignotante aux joues noires de fourrure, et sa voix rocailleuse. Je lui fis bon accueil puisque, par son engagement, il rachetait sa vie passée. Il profita de la situation

pour me tutoyer. Je lui parlai de Viviers et lui fis même part de la nouvelle que Marie venait de m'écrire : M. Joseph Bonéas passait un examen pour être officier de gendarmerie.

Le braconnier n'avait pas complètement dépouillé le vieil homme : il me regarda de travers, remua en l'air son poignet noirci où pendait une plaque d'identité en cuivre grosse comme une plaque de garde champêtre (quelque trophée d'antan, peut-être). La haine du riche et du gradé reparut sur sa figure poilue et sournoise :

— Ces sacrés nationalistes, grommela-t-il. Ça a passé son temps à fourrer la revanche dans les têtes, à rabibocher toujours la haine à coups de Ligue des Patriotes et d'retraites militaires, à coups d'parlottes et d'journaux, et quand vient leur guerre, ça dit : « Battez-vous. »

— Il y en a qui sont morts au premier rang. Ceux-là ont fait plus que leur devoir.

Avec sa mauvaise foi de révolutionnaire, le petit homme ne le reconnut pas :

— Non. Ceux-là n'ont fait que leur devoir à eux, pas plus.

J'allais arguer de la faiblesse de constitution de M. Joseph, mais devant ce gringalet à mince figure fourrée, qui aurait pu rester chez lui, je m'en abstins. Au reste, je résolus de ne plus aborder avec lui ces sujets où je le sentais plein d'âcre hostilité, et toujours prêt à mordre.

On voyait continuellement, à l'écart, fixé sur nous, l'œil de Marcassin. Sa nouvelle personnalité galonnée avait recouvert complètement l'image falote de Pétrolus. Même, il semblait tout d'un coup être devenu plus instruit, et ne faisait pas de fautes en parlant.

Il se multipliait, payait de sa personne, et trouvait moyen de s'exposer : lorsqu'il y avait des patrouilles, la nuit, dans les grands cimetières nus bornés par les fosses des vivants, il en était toujours.

Mais il se renfrognait : on manquait de feu sacré, à son avis, et cela le désespérait. Aux corvées, qui fracassent, aux

attentes qui usent, aux déceptions démolissantes, aux misères, aux coups de froid pluvieux, il répondait avec violence :

— Mais vous ne voyez donc pas que c'est pour la France ! Mais sacré nom de bon sang ! Du moment que c'est pour la France !

Un matin qu'on revenait des tranchées, blêmes dans le temps blême, un soldat laissa échapper en haletant, dans les dernières minutes d'une étape : « J'en ai marre, à la fin ! »

L'adjudant bondit vers lui :

— T'es pas honteux, cochon ! Crois-tu que la France ne vaut pas ta sale peau et toutes les peaux !

L'autre, tendu et tenaillé aux jointures, se rebiffa.

— La France, eh ben quoi, c'est les Français, grommela-t-il.

Et dans le rang, son copain, aiguillonné aussi par la fatigue, éleva la voix :

— Bien sûr, après tout, c'est les hommes que v'là.

— Nom de Dieu ! vint leur hurler l'adjudant dans la figure, la France, c'est la France, et rien d'autre, et toi tu comptes pas, ni toi !

Mais le soldat, tout en redressant par coups de reins son sac et en baissant le ton devant l'agitation agressive du gradé, s'obstinait, se cramponnait à son idée, et murmura entre des soufflements :

— Les hommes, c'est l'humanité, quoi... Alors quoi, c'est pas la vérité, p't'êt'?

Marcassin se mit à galoper dans la bruine le long de la colonne en marche, en criant et frissonnant d'émotion :

— Je m'fous pas mal de l'humanité ; et la vérité, j'm'en fous pas mal. On les connaît, tes idées : la justice universelle, 1789 : j'm'en fous aussi. Il n'y a qu'une chose qui compte sur toute la terre : c'est la gloire de la France. Flanquer la pile aux Boches et reprendre l'Alsace-Lorraine et l'argent, voilà où on te mène, et voilà tout. Une fois ça fait, tout sera dit. C'est simple, même pour un crétin comme toi. Si tu l'comprends pas, c'est que tu ne peux pas lever ta tête de cochon pour voir l'idéal, ou bien que tu n'es qu'un socialiste et qu'un vendu !

Il s'écarta à grand'peine des rangs devenus muets, l'œil torve, menaçant, parcouru d'un grondement. L'instant d'après, comme il passait près de moi, je remarquai ses mains encore palpitantes, et je fus infiniment remué de voir des larmes dans ses yeux !

Il va et vient en des surveillances batailleuses, des fureurs à grand'peine contenues masquées par une crispation de la figure. Il invoque Déroulède, il dit que la croyance se commande comme le reste. Il vit perpétuellement dans la stupéfaction et aussi dans la détresse que tout le monde ne pense pas comme lui. Il exerce une réelle influence, car il y a, quoi qu'on dise, dans la masse, de beaux instincts profonds toujours prêts.

Le capitaine qui, bien que sévère et prodigue de prison quand il y avait le moindre trou dans le chargement, était un homme pondéré, trouvait l'adjudant animé d'un excellent esprit, mais lui n'était pas aussi ardent. Le capitaine, sur le compte de qui je revenais, savait juger les hommes. Il avait dit que j'étais un bon soldat consciencieux et qu'il en faudrait beaucoup comme moi.

Le lieutenant, très jeune, paraissait gentil et bon enfant.

— C'est un brave petit gars, disaient les hommes reconnaissants. Y en a qui t'font peur quand tu leur parles, et qui t'la soudent. Lui, i' t'parle, même si t'es bête. Quand tu y causes de toi et d'ta famille, c'qui n'est pourtant pas bien intéressant, eh bien, mon vieux, i' t'écoute.

* *

L'été de la Saint-Martin nous alluma doucement pendant que nous piétinions dans un village nouveau. Un de ces jours-là, je me souviens que j'entraînai Margat (en train de déblatérer contre l'épicier du lieu, seul de son espèce, inévitable et implacable détrousseur de clients), et que j'entrai avec lui dans une maison naguère bombardée. La charpente à nu, elle était pleine de clarté et de plâtras, et elle tremblait comme un bateau. Nous grimpâmes dans le salon de cette

maison dont tout le mystère s'était exhalé et qui était pire que vide. La pièce laissait voir des restes de luxe et de coquetterie : un piano éventré avec des paquets de cordes sorties, une armoire mal ajustée et pourrissante, comme déterrée, un parquet saupoudré de blanc, semé de barreaux dorés, de livres retroussés et de débris fragiles qui criaient quand on les foulait. A travers la fenêtre encadrée de verre cassé, un rideau pendu par un coin se débattait comme une chauve-souris. Sur la cheminée partagée en deux, seule une glace était intacte et pure, debout dans son cadre.

Alors, tous les deux, devenus soudain profondément pareils l'un à l'autre, nous avons été fascinés par la virginité de cette longue glace. Son intégrité parfaite lui faisait comme un corps. Nous avons chacun ramassé une brique et, de toute notre force, nous l'avons brisée, sans savoir pourquoi. Nous nous sommes enfuis dans la spirale oscillante de l'escalier où l'épaisseur des gravats dissimulait les marches. En bas, on s'est regardés, agités encore et déjà honteux de l'accès de barbarie qui si brusquement était monté en nous et nous avait poussé le bras.

— Qu'est-c'que tu veux ! On r'devient homme, c'est humain, fit Margat.

N'ayant rien à faire, nous nous assîmes là. Nous dominions le vallon. La journée avait été belle.

Margat promena ses regards de-ci, de-là ; il fronça son front, et décria le village parce qu'il ne ressemblait pas au sien. Quelle drôle d'idée de l'avoir bâti comme ça ! Il n'aimait pas l'église, sa forme bizarre, le clocher là au lieu d'être là.

Orango et Rémus vinrent et s'assirent près de nous dans le soleil mûrissant du soir.

Très loin, on vit l'éclatement d'un obus, comme un arbuste blanc. On ricana de ce coup inoffensif dans la distance vague. Rémus fit une observation juste :

— Du moment qu'i' n'est pas tombé ici, on dirait qu'on s'doute pas, pas? qu'il est tombé qué'qu' part, pas?

A ce moment un nuage de fumée terreuse se forma à

cinq cents mètres, à nos pieds, en bas du village, et un gros bruit roula jusqu'à la hauteur où nous étions.

— I's tapent sur le bas du village, constata laconiquement Orango.

Margat, qui suivait son idée, s'écria :

— Ce n'est pas sur l'épicier qu'elle est tombée, la marmite, vu qu'il habite juste à l'autre bout. Tant pis. I' vend l'prix qu'il veut, et i' vous dit en plus : « Si t'es pas content, va t'faire fout', mon garçon. » Ah ! tant pis.

Il soupira, et reprit :

— Ah ! les épiciers, ça m'dépasse, moi. « Crevez, ruinez-vous, vous autres, ça m'occupe pas : moi, faut que j'gagne ! »

— Pourquoi qu'tu leur jettes la pierre, aux épiciers, interrogea Orango, pisqu'ils ont toujours été comme ça? C'est voleur et compagnie.

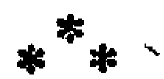
Après un silence, Rémus toussa pour assurer sa voix, et dit :

— J'suis épicier.

Alors Margat lui dit avec simplicité :

— Qu'est c' que tu veux, mon pauv' vieux... J' sais bien, va, qu'sur la terre, l'intérêt, c'est plus fort que tout.

— Mais oui, pardi, mon pauv' vieux, répondit Rémus.



Un jour, pendant que nous portions au cantonnement notre paille, un de mes humbles compagnons s'approcha de moi et me demanda tout en marchant :

— J'voudrais qu'tu m'expliques pourquoi y a plus d'justice. J'ai été demander au capitaine une permission que j'avais droit, et j'ui montre une lettre comme quoi ma tante était décédée prochainement. « C'est un bourre-mou », qu'i' m'dit. « Ça, j'me dis, c'est encore plus fort ! » Alors dis-moi, toi. Pourquoi, quand la guerre a commencé, i' n'a pas commencé aussi une grande justice pour chacun, puisqu'on l'pouvait, puisque personne n'aurait dit : « J'veux pas », à c' moment-là? Pourquoi c'est-i' tout l'contraire?

Et faut pas croire qu'y a seul'ment c'qu'i' m'arrive, mais des gros industriels qui gagnent tout d'un coup, qu'on dit, des cent francs par jour en plus à cause de la tuerie, et leur peau d'jeune homme en plus, et des embusqués élégants de l'arrière qui sont dix fois plus forts que cette flopée de territoriaux à moitié crevés qu'on n'a pas évacués d'ici ce matin encore, et des ribouldingues dans les villes avec des poules, des perles et du champagne, que Jusserand nous racontait?

J'ai répondu que la justice parfaite était impossible, qu'il fallait voir le grand ensemble des choses. Puis ceci dit, j'ai été embarrassé devant la curiosité obstinée, gauche et précise de mon camarade qui, à lui seul, cherchait la lumière !

A la suite de cet incident, pendant ces jours monotones, j'ai essayé souvent de rassembler mes idées sur la guerre. Je n'ai pas pu. Je suis sûr de certains points, dont j'ai toujours été sûr. Plus loin, je ne sais pas. Je m'en remets à ceux qui nous guident et détiennent la raison d'État. Mais parfois je regrette de n'avoir plus un directeur de conscience comme Joseph Bonéas.

Au reste, les hommes qui m'entourent — sauf quand l'intérêt direct s'en mêle et sauf quelques bavards qu'on entend tout d'un coup verser des théories où il y a des morceaux entiers d'articles de journaux, — se désintéressent de tout problème trop lointain ou trop profond sur les enchaînements de malheurs inévitables qui nous emportent. Au delà des choses immédiates et surtout des questions personnelles, ils ont sagement conscience de leur ignorance et de leur impuissance.

Un soir que je rentrais pour dormir au sein de l'étable où nous couchions, les hommes étalés là, en long et en large, sur les bottes de paille, avaient parlé ensemble, et étaient du même avis. Quelqu'un venait de conclure :

— Du moment qu'on marche, ça suffit.

Mais Termite, couché en rond comme une marmotte sur la litière commune, veillait. Il leva sa tête pleine de poils,

se trémoussa, comme pris au piège, agita la plaque de cuivre de son poignet comme une sonnette, et dit :

— Non, ça suffit pas. Faut penser, mais penser avec ton idée, pas avec celle des autres.

Des faces amusées se levèrent tandis qu'il s'engageait dans des considérations qu'on prévoyait interminables.

— Attention, vous autres, il va parler du militarisme, annonça un loustic nommé Pinson dont j'avais remarqué déjà l'esprit éveillé.

— Il y a la question du militarisme... poursuivit Termite.

On rit en observant le nabot hirsute qui se débattait sur la paille crépusculaire au milieu de ses grands mots de réunion publique, et promenait des ombres chinoises sur le rideau de toiles d'araignée de la lucarne.

— Tu veux-t-i' dire, questionna un de nous, que les Boches ne sont pas militaristes?

— Pardi oui, qu'i's y sont, consentit à reconnaître Termite.

— Hé ! ça t'en bouche un coin ! s'empressa de constater Pinson.

— Moi, mon vieux, dit un territorial qui était un bon soldat, j'vais pas chercher si loin et j'suis pas si malin que toi. J'sais qu'on nous a tombé d'ssus, que nous n'demandions tous qu'à être tranquilles et amis de tout l'monde. Tiens, chez nous, par exemple, dans la Creuse, j'sais...

— Tu sais ! Tu sais rien à rien ! criailla Termite rageur. Tu n'es qu'un pauv' petit animal domestique comme les millions d'camarades. I's nous réunissent mais i's nous séparent. I's nous disent c'qu'ils veulent ou i's nous l'disent pas, et tu l'crois. I's t'disent : « Voici c'qu'i' faut qu'tu aies dans ton cœur ! » I's...

Je me sentais m'irriter sourdement contre Termite par le même instinct qui m'avait jadis jeté sur son complice Brisbille. Je l'interrompis :

— Qui ça : i's?

— Les rois, dit Termite.

A ce moment, la silhouette de Marcassin apparut dans le gris de la ruelle qui aboutissait chez nous.

— Attention, v'là l'juteux, ferme ta gueule, conseilla charitablement un assistant.

— J'ai pas peur de pas dire c'que j'pense ! déclara Termite, tout en baissant instantanément la voix et en se faufilant à travers la paille qui séparait l'étable voisine de la nôtre.

On rit encore. Margat était sérieux :

— Toujours, nous dit-il, y aura les deux espèces de gens qu'y a toujours : les rouspéteurs et les obéisseurs.

On demanda :

— Pourquoi qu'i' s'est engagé, c'numéro-là !

— I' n'avait pas d'pain à manger chez lui, répondit le territorial, interprète de l'opinion publique.

Ayant ainsi parlé, le vieux soldat bâilla, se mit à quatre pattes, arrangea la paille de sa place, et ajouta :

— N'nous en f'sons pas, et laissons faire. Surtout qu'on peut pas faire autrement.

C'était l'heure du sommeil. L'étable était béante sur le devant et sur le côté. Mais l'air n'était pas froid.

— C'est fini des mauvais jours, dit Rémus. On les r'verra pus.

— Enfin ! dit Margat.

On s'étendit coude à coude. Celui du coin noir souffla sa chandelle.

— Viv'ment la fin d'la guerre ! marmotta Orango.

— Qu'on m'accorde seul'ment ma d'mande pour être cycliste, repartit Margat.

On se tut, faisant chacun cette même grande prière vague, et quelque petite prière analogue à celle de Margat. On s'enveloppa doucement à même la nuit tombante, sur la paille ; on ferma les yeux.

***

En bas du village, dans la longue maison rose, il y avait une fermière charmante, qui souriait en clignant des yeux. Au sortir des pluies et des brumes, ces jours-là, baigné par la jeunesse de l'année, je la regardai de toute mon âme.

Elle avait un petit nez, et de grands yeux, un léger duvet blond comme des traces d'or sur la lèvre et sur le cou. Son mari était mobilisé. On lui faisait la cour. Elle souriait, en passant, aux soldats, bavardait volontiers avec les sous-officiers, et le passage des officiers l'immobilisait dans un vague respect. Je pensais à elle, et j'en oubliais d'écrire à Marie.

Beaucoup demandaient, à propos de la fermière : « Y a-t-il quelque chose à faire? » Mais beaucoup répondaient : « Y a rien à faire. »

Par une matinée claire entre toutes, après la soupe dans la grange, mes camarades étaient occupés à se tenir les côtes autour d'un copain saoul qu'ils interpellaient, excitaient et qu'on arrosait de temps à autre à petits coups de vin pour l'entretenir et en profiter mieux. Ces innocents amusements, semblables à ceux que provoquait Termite quand il dissertait sur le militarisme et l'univers, ne me retinrent pas, et je gagnai la rue.

Je descendis la pente pavée. Les bourgeons tendaient, dans les jardins et les enclos, une foule de lilliputiennes mains vertes encore toutes fermées, et les pommiers avaient des roses blanches. Le printemps se hâtait partout. J'arrivai en vue de la maison rose. Elle était seule sur le chemin et prenait tout le soleil pour elle. J'hésitai. Je la dépassai... Mes pas eurent un ralentissement lourd, je m'arrêtai, et revins vers la porte. Presque malgré moi, j'entrai.

D'abord, lumière ! Sur le carrelage rouge de la cuisine, un carré de soleil faisait son illumination. Des casseroles, des bassines rayonnaient.

Elle était là ! Près de l'évier, les bras et le cou nus, elle faisait couler un filet d'argent dans un seau luisant, parmi le lumineux reflet rouge du sol vernissé, et l'or des cuivres. La clarté verdâtre des vitres mouillait sa peau. Elle me vit et elle sourit.

Je savais qu'elle souriait toujours à tous. Mais nous étions seuls ! Je sentis sourdre un désir fou. Il y eut en moi quelque chose de plus fort que moi, qui violait son image.

De seconde en seconde, elle devenait plus belle. Sa robe charnue offrait aux yeux ses formes et son jupon tremblait sur ses sabots vernis. Je regardai son cou, sa gorge, ce commencement extraordinaire. Un parfum fort lui enveloppait les épaules et était comme la vérité de son corps. Poussé, je m'avançai vers elle sans même savoir parler.

Elle avait baissé un peu la tête ; ses sourcils s'étaient rapprochés sous le bouquet serré de ses cheveux ; de l'inquiétude passa dans ses yeux. Elle était habituée à la mimique puérile des hommes éblouis. Mais cette créature n'était pas pour moi ! Elle me frappa d'un rire sec, et, s'éclipsant, me ferma la porte au nez.

J'ouvris la porte ; je la suivis dans un hangar. Je balbutiai quelque chose, je repris contact avec sa présence, je tendis la main. Elle se déroba ; elle m'échappait à jamais... Mais elle a été arrêtée par la monstrueuse épouvante !

Les murs et le plafond se rapprochèrent dans un fracas sifflant de tonnerre, une trappe effroyable s'ouvrit dans le plafond et tout s'emplit de feu noir. Et tandis que j'étais lancé contre le mur par un souffle de volcan, les yeux brûlés, les oreilles déchirées et le cerveau martelé, et qu'autour de moi les pierres étaient défoncées, transpercées, j'aperçus la femme enveloppée fantastiquement de rouge et de noir, se soulever, se retourner dans une mêlée blanche et rouge de vêtements, de linges ; et quelque chose d'énorme, de nu et de débordant d'entrailles, avec deux jambes, me sauta à la figure et m'enfonça dans la bouche un goût de sang.

Je me sentis crier, hoqueter. Assailli par l'horrible baiser, par l'ignoble étreinte qui meurtrit la main que j'avais tendue à la beauté de cette femme, et qui était encore tendue, submergé par un tourbillonnement de vapeur et de cendre et par le bruit terrible qui se retirait majestueusement, je parvins à sortir de là, entre les murs chancelants comme moi. Derrière moi, en bloc, la maison s'écroula. Je fus effleuré dans ma fuite sur le sol mouvant, par les amas de pierres affolées qui se précipitaient, le cri des décombres et leur affaissement dans les vastes poussières comme dans un tumultueux battement d'ailes.

Toute une rafale tombait sur ce coin. A quelque distance, des soldats s'exclamaient devant une petite maison qui venait d'être cassée en deux. On n'en approchait pas, à cause des sifflements terribles qui s'enfonçaient çà et là, à la ronde, et des éclats qui la criblaient à chaque coup. A l'abri d'un mur, on la voyait apparaître sous une voûte de vapeur, aux lueurs fulgurantes de l'orage artificiel.

— Mais tu es plein de sang ! me dit un camarade, le regard troublé.

Hébété, encore foudroyé, je regardais cette maison aux os et à l'échine broyée, cette maison humaine.

Elle avait été cassée en hauteur, toute la façade par terre. On voyait les alvéoles des chambres cautérisées en une seconde, et la trace géométrique des cheminées ; un édredon, comme un viscère, sur un squelette de lit. A l'étage, un plancher subsistait, surplombait, et là, on voyait les cadavres de deux officiers, troués et cloués autour d'une table où ils étaient en train de déjeuner quand la foudre était tombée : un déjeuner fin, car on distinguait des assiettes et des verres, et une bouteille de champagne.

— C'est le lieutenant de Norbert et le lieutenant Ferrière.

L'un de ces spectres, debout, souriait avec sa mâchoire fendue, doublée de largeur, qui lui entr'ouvrait la tête, — un bras levé, dans un geste de fête qu'il avait commencé à jamais. L'autre, ses beaux cheveux blonds intacts, était assis, les coudes sur la nappe rouge comme un tapis d'andrinople, hideusement attentif, la face barbouillée d'un cirage de sang, et plein de taches immondes. Ils semblaient tous deux, encadrés dans l'horreur, des statues de la jeunesse et de la joie de vivre.

— Il y en a un troisième ! cria-t-on.

Celui-là, qu'on n'avait pas vu d'abord, pendait en l'air, les bras ballants, accroché par le fond de son pantalon à une poutre, le long du mur à pic. Sur la paroi plâtreuse, une flaque de sang en faisait comme une ombre portée qui s'allongeait. A chaque nouvelle décharge, des éclats s'éparpillaient autour de lui ou le secouaient, comme si ce mort était encore visé et préféré par l'aveugle anéantissement.

L'attitude de pantin du cadavre ainsi suspendu avait quelque chose d'odieusement poignant.

La voix de Termite s'éleva alors.

— C'pauv' petit, dit-il.

Il sortit de l'abri du mur.

— T'es pas fou ! lui cria-t-on. Il est mort, quoi !

Une échelle était là. Termite l'empoigna, la traîna vers la maison éventrée, cinglée à chaque minute par des bordées d'éclats.

— Termite, s'écria le lieutenant, je vous défends d'y aller ! Ça ne sert à rien.

— Mon lieutenant, j'suis propriétaire de ma peau, répondit Termite sans s'arrêter ni se retourner.

Il appliqua l'échelle, monta et décrocha le mort. Autour d'eux, sur le plâtre du mur, déferla une vague de chocs assourdissants et de fusements blancs. Il descendit avec le corps, fort adroitement, le posa par terre où il resta plié, revint vers nous en courant — et tomba sur le capitaine, qui avait assisté à la scène.

— Mon ami, lui dit le capitaine, on m'a dit que vous étiez anarchiste. Mais je vois que vous êtes brave, et c'est déjà la bonne moitié d'un Français.

Il lui tendit sa main. Termite la prit en affectant d'être peu touché de cet honneur.

Quand il fut revenu à nous, il nous dit, en fourrageant avec sa main sa barbe d'oursin :

— C'gosse, j'sais pas pourquoi, c'est bête, mais j'pensais à sa mère.

On le regardait avec une sorte de respect : d'abord parce qu'il était monté, ensuite parce qu'il était passé à travers la grêle de fer, en vainqueur. Personne, parmi nous, qui n'eût ardemment voulu avoir tenté et avoir réussi ce qu'il venait de faire ! Mais, décidément, on ne comprenait rien à ce soldat étrange.

Une accalmie s'était faite dans le bombardement.

— C'est fini, concluait-on.

En revenant, on entourait Termite. L'un parla pour les autres.

— Alors, t'es anarchiste?

— Non, dit Termite. Je suis internationaliste. C'est pour ça que je me suis engagé.

— Ah !

Il essaya d'éclairer sa pensée :

— Tu comprends, j'suis contre toutes les guerres.

— Toutes les guerres... Il y a des fois où elle est bien, la guerre : il y a la guerre défensive.

— Non, dit à nouveau Termite. Il n'y a que la guerre offensive, parce que s'il n'y avait pas l'offensive, il n'y aurait pas la défensive.

— Ah ! refit-on.

On continua à causer, sans passion, pour causer, en déambulant dans les rues peu sûres, assombries parfois par des vols de débris, sous le ciel à surprises formidables.

— Tout de même, c'est-i' pas des gens comme toi qui ont empêché la France de s'préparer?

— Y a pas assez d'gens comme moi pour empêcher qu'é'qu' chose, et s'i' y en avait eu plus, y aurait pas eu la guerre.

— C'est pas à nous, c'est aux Boches et aux autres, qu'il faut dire ça.

— C'est à tout le monde entier, dit Termite. C'est pour ça que je suis internationaliste.

Pendant que Termite se glissait ailleurs, son interlocuteur dessina un geste d'incompréhension.

— Ça ne fait rien, nous dit-il, c't'homme-là, il est plus bon que nous.

Petit à petit, dans l'escouade, il arriva qu'on se mit à consulter Termite sur toute espèce de choses, avec une ingénuité qui me faisait sourire et qui même, parfois, m'agaçait. C'est ainsi qu'on lui demanda, cette semaine-là :

— Avec tous ces tirs, est-ce que c'est une offensive qui se prépare?

Mais il ne savait pas plus que les autres.

XII

LES OMBRES

On ne partit pas aux tranchées le jour qu'on devait y partir. La soirée, puis la nuit... Rien. Le matin du cinquième jour, pleins de désœuvrement et d'incertitude, nous étions quelques-uns adossés contre la façade d'une maison trouée et rebouchée, à l'entrée d'une rue. L'un de nos compagnons me dit :

— On restera peut-être ici jusqu'à la fin de la guerre.

On fit signe que non, mais, malgré tout, cette petite rue que l'on n'avait pas quittée au jour réglementaire nous parut en ce moment ressembler aux rues d'autrefois !

Près de l'endroit où nous regardions s'en aller les heures — en farfouillant dans les paquets de gros tabac qui ont des squelettes, — était installée l'infirmerie. Nous vîmes entrer par la porte basse une débandade de soldats pauvres, creux et salis, aux lents regards de mendiants, et parmi eux se détachait l'uniforme net et sain du caporal qui les guidait.

C'étaient toujours à peu près les mêmes qui hantaient les salles de visite. Beaucoup de soldats mettent un point d'honneur à ne jamais se faire porter malades, et il y a dans cette obstination d'obscurs et profonds héroïsmes. D'autres ne résistent pas, et viennent aussi souvent qu'ils le peuvent dans les mornes locaux du service sanitaire, s'échouer

devant la porte du major. Parmi ceux-là se trouvent de véritables débris humains en qui persiste un mal visible ou caché.

La salle de visite était aménagée dans une chambre de rez-de-chaussée dont on avait reculé les meubles en tas. Par la fenêtre ouverte sortait la voix du major, et, en allongeant furtivement le cou, on l'entrevoyait, attablé, avec ses galons et son lorgnon. Devant lui, quelque indigent à demi dénudé, le képi à la main, la veste sur le bras, ou la culotte sur les pieds, montrait piteusement l'homme à travers le soldat, et essayait de faire valoir les fils de fer saignants de ses varices, ou son bras d'où pendait le bandage défait et cadavéreux et que creusait quelque plaie opiniâtre, ou sa hernie, ou, à travers ses côtes, son inusable bronchite. Le major était un brave homme, et, paraît-il, un bon médecin. Mais cette fois, il examinait à peine les parties du corps qui se présentaient, et son verdict monotone s'envolait dans la rue :

— Peut marcher. — Bon. — Consultation sans punition.

Les « consultations », qui renvoient purement et simplement le soldat dans le rang, se succédaient indéfiniment. Personne n'était exempté de marche. A un moment, la voix enrouée et miséreuse d'un bonhomme qui se rhabillait, récrimina. Le médecin discuta, bon enfant, puis il dit, d'une voix soudain plus grave :

— Que veux-tu, mon brave, je ne peux pas te dispenser de marche. J'ai des instructions. Fais un effort. Tu le peux encore.

On voyait sortir une à une, des créatures à la carcasse déformée ou au geste diminué, appuyées et comme attachées les unes aux autres, qui marmottaient :

— Rien à faire. Rien.

Le petit Mélusson, concentré et souffreteux avec son long nez rose entre ses pommettes enflammées, stationnait avec nous, dans la file oisive à laquelle la matinée tenait vaguement compagnie. Il ne s'était pas présenté à la visite, mais il disait :

— Ça ira encore aujourd'hui ; mais demain, je cale. Demain...

On ne faisait pas attention aux paroles de Mélusson. Quelqu'un près de nous, dit :

— Ces instructions-là du major, c'est un signe.

***

Ce même matin, au rapport, le chef, le nez sur un papier, dit : « Par ordre supérieur. » Et il ânonna des noms : des soldats du régiment formant brigade avec le nôtre qui, pour refus d'obéissance, avaient été fusillés. Il y en avait une longue liste. Au début de cette lecture, un faible grognement circulaire se fit entendre. Puis, à mesure que les noms propres sortaient, qu'ils se répandaient en foule autour de nous, on se tut ; ce contact direct avec les fantômes des condamnés fit passer un vent de terreur et courber les têtes.

Ce fut la même chose les jours suivants. À l'issue d'un rapport, le commandant qu'on voyait rarement, réunit les quatre compagnies en armes dans un terrain vague. Il nous parla de la situation militaire, particulièrement favorable pour nous sur tout le front, et de la victoire définitive qui ne pouvait plus tarder. Il nous fit des promesses : « Bientôt vous serez chez vous », et nous sourit pour la première fois. Il nous dit :

— Mes amis, je ne sais pas ce qui va se passer, mais au cas où il le faudrait, je compte sur vous. Comme toujours, faites votre devoir, et taisez-vous. Il est si simple de se taire et d'agir !

On rompit les rangs, on s'éclipsa. De retour au cantonnement, on apprit qu'il y avait revue de cartouches et de vivres de réserve, par le capitaine. On avait à peine le temps de manger. Majorat s'indigna et confia son indignation à Termite, qui était un bon public :

— Tout ça, c'est d'la faute de c'pitaine de malheur. On est des esclaves !

Il montrait le poing, en parlant de la sorte, du côté de la place de la Mairie.

Mais Termite haussa les épaules, le regarda méchamment, et lui dit :

— Comme un œuf, voilà comme quoi tu parles. C'capiston-là, et tous les gens à ficelles, c'est pas eux qu'inventent les règlements. I's sont des machines dorées et moins bon marché, mais des machines comme toi. Si tu veux supprimer la discipline, supprime la guerre, mon salaud ; c'est plus faisable que de la rendre amusante pour le troufion.

Il laissa Majorat décontenancé, et les autres aussi. Moi, j'admirais l'habileté spéciale avec laquelle l'antimilitariste savait répondre à côté et se donnait toujours l'air d'avoir raison.

Ces jours-là, on multiplia les marches d'entraînement et les exercices destinés à permettre aux officiers de reprendre la troupe en mains. Ces manœuvres nous harassèrent, et notamment des assauts fictifs de mamelons boisés, exécutés un soir dans des fondrières et des ronces. En rentrant, la plupart des hommes s'endormirent lourdement comme ils étaient tombés, à côté de leurs sacs, sans avoir le courage de manger.

En plein milieu de ce sommeil paralysé et de la nuit, un cri retentit à travers les murs :

— Alerte ! En armes !

On était si las, que ce réveil brutal parut d'abord, aux hommes clignotants et rouillés, le heurt d'un cauchemar. Puis tandis que la porte ouverte soufflait le froid, qu'on entendait galoper les hommes de liaison dans les rues, et que les caporaux allumaient la chandelle et nous secouaient de la voix, on s'assit de travers, on s'accroupit, on prépara ensuite ses affaires, on se mit debout et on se rangea en grelottant, les jambes amollies, le cœur brouillé, dans la rue teinte en noir.

Après l'appel et quelques ordres et contre-ordres, on entendit : « En avant ! », et on quitta le cantonnement, à bout de forces comme lorsqu'on y rentrait. C'est ainsi qu'on partit on ne savait où.

Ce fut d'abord le même exode que toujours. Ce fut par le même chemin que nous disparûmes et dans les mêmes grands cercles de noir que nous nous enfonçâmes.

On arriva à la verrerie cassée, ensuite à la carrière que le petit jour lavait, salissait, dont il rendait la désolation plus parfaite. La fatigue s'accumulait obscurément en nous et ralentissait la marche. Les faces apparaissaient hâves, dures et comme couvertes d'une grille. On était enveloppé par des : « En avant ! » jetés de toutes parts entre le crépuscule du ciel et la nuit de la terre. Chaque fois, c'était un plus grand effort pour s'arracher aux haltes.

Nous n'étions pas le seul régiment en mouvement dans ces parages. Le fond de la pénombre était plein. A travers les espaces qui environnaient la carrière, des hommes passaient, sans cesse, sans limites, leurs pieds crevant et sillonnant la terre comme des charrues. Et l'on devinait que l'ombre aussi était pleine de multitudes allant, comme nous, aux quatre coins de l'inconnu. Puis les glaises aux mille ornières stériles, les cadavres de champs, s'infléchirent. Sous la cendre du demi-jour, des brumes d'hommes descendirent les pentes. Du sommet, j'ai vu presque tout le régiment rouler vers les profondeurs. Comme un soir des temps jadis, j'ai eu le sentiment de l'immensité et de la force menaçante de la foule, de cette force qui dépasse tout, et qui est poussée par les ordres invisibles.

On s'arrêta, on souffla, et même, sur le bord lugubre de cet abîme, quelques soldats s'amusèrent à exciter Termite et à le faire parler sur le militarisme et l'antimilitarisme. Je vis des faces qui riaient à travers le dessin noir et triste de la fatigue, autour du petit homme qui gesticulait, impuissant. Puis il fallut repartir.

On n'était jamais passé là que dans l'ombre, et on ne reconnaissait plus ces lieux maintenant qu'on les voyait. De la ruelle qu'on descendit, en se retenant, pour gagner la tranchée, nous découvrîmes pour la première fois le désert au travers duquel nous étions passés tant de fois :

Des lagunes illimitées de plaines. Les grandes campagnes mêlées d'eau avec leurs étangs battus et leurs îlots fumeux d'arbres, semblaient n'être que le reflet du ciel livide embourbé de nuages. Les talus, blanchâtres comme des banquises, dessinaient, de leur long rampement sinueux, les tranchées d'où ils avaient été arrachés petit à petit par les pelles. Ces reliefs, ces canaux, formaient un réseau compliqué et innombrable : de près, maculé par des corps et des débris; de loin, triste et planétaire. On distinguait les piquets précis et brouillés alignés dans les distances, à perte de vue, et çà et là les renflements et les taches d'encre rondes des abris. On distinguait même, parfois, en des tronçons de boyaux, des lignes noires, comme un sombre mur entre les murs; ces lignes remuaient : c'étaient les ouvriers de la destruction. Au nord, toute une région, s'échouait, plus haute, hérissée de mâts comme un rivage, avec sa forêt envolée. Il tonnait au ciel, mais il bruinait, et les flammes elles-mêmes étaient grises au-dessus de cet infini déliquescent où chaque régiment était perdu comme un homme.

Nous entrâmes dans la plaine, nous disparûmes dans la tranchée. Le passage découvert était maintenant traversé par un boyau, mais ce boyau était à peine ébauché. Au milieu du crépitement des balles qui en mâchuraient les bords, il fallut ramper à plat ventre sur le fond gluant de ce goulet. Les parois resserrées arrêtaient et empoignaient le chargement, et on dut se débattre comme des nageurs pour avancer en pleine terre, sous l'espace tuant. Une seconde, l'angoisse et l'effort m'arrêtèrent le cœur, et je vis se refermer en un cauchemar, la petitesse cadavérique de ma fosse.

Au bout de ce supplice, on se releva, en résistant aux sacs. Les dernières fusées promenaient des aurores boréales sanglantes dans le matin. De subits halos attiraient les yeux. des coups de fumée noire montaient comme des cyprès. De tous côtés, en avant, en arrière, on entendait le suicide effroyable des obus.

***

On marcha dans l'intérieur de la terre jusqu'au soir. De temps en temps, on remontait le sac, et on assujétissait d'un coup de poing le képi sur la sueur du front : s'il était tombé par terre, il aurait été impossible de le ramasser, dans la machine de la marche; et on se remettait à lutter contre la distance. La main qui se crispait à la bretelle du fusil était tuméfiée à cause des courroies de l'épaule et le bras plié était cassé.

Je percevais comme un refrain régulier la plainte de Mélusson, qui disait qu'il allait s'arrêter, mais il ne s'arrêtait jamais, et même, il allait se buter contre le dos de l'homme qui le précédait, au coup de sifflet des haltes.

La masse des hommes ne disait rien. Et la grandeur de ce mutisme, ce mouvement absolu et écrasant, irritaient l'adjudant Marcassin, qui aurait voulu de l'entrain. Il nous secouait, nous fouaillait, bousculait la file dans l'étroitesse du boyau en se collant aux tournants, pour parcourir son peloton. Mais lui n'avait pas de sac.

Dans le lourd bruit lointain que faisait notre piétinement, dans la douceur endeuillée de l'ensommeillement, on entendait la voix cuivrée de l'adjudant admonestant avec violence l'un ou l'autre.

— Où as-tu vu, cochon, qu'il peut y avoir du patriotisme sans haine ! Tu crois comme ça qu'on peut aimer son pays si on ne déteste pas les autres?

Comme quelqu'un avait parlé de militarisme en goguenardant, car personne, sauf Termite qui ne comptait pas, ne prenait le mot au sérieux, Marcassin gronda désespérément :

— Le militarisme français et le militarisme prussien, ce n'est pas la même chose, puisque l'un est français et l'autre prussien !

Mais on sentait que toutes ces disputes le rebutaient et le lassaient. Il se tut tout de suite, sombre.

On s'arrêta pour la garde, dans un endroit où on n'était

jamais venus et qui nous parut d'abord pour cela, pire que les autres. Il fallut s'éparpiller et courir toute la nuit dans le fossé sans abri pour éviter les rangées plongeantes d'obus. Cette nuit ne fut qu'un grand fracas au milieu duquel nous étions semés dans des flaques noires, et des décors — ou des fantômes — terreux. On repartit le matin, éblouis, et couleur de nuit. En avant de la colonne, on entendait toujours crier : « En avant ! » On redoublait alors de violence, on arrachait de soi de la hâte, et la bande mouillée et glacée allait sous les cathédrales de nuages qui s'écroulaient et s'incendiaient, en proie à un destin dont on n'avait pas le temps de chercher le nom, et qui ne faisait sentir que sa force, comme Dieu.

La plaine humide, entrevue aux échancrures sembla brûler d'un bout à l'autre, et le ciel ne fut plus que l'immense et triste fumée de la terre.

Dans la journée, loin de là, on dit : « Halte ! » et le bruit écrasé de la marche se cabra et se tut. De la tranchée où nous nous écroulâmes sous nos sacs, tandis qu'une autre troupe s'en allait, le regard rampait jusqu'à un talus de chemin de fer. Au fond du conduit du créneau s'encadraient des masures, des cabanes, des jardins au sol bouleversé, dont les herbes et les fleurs étaient enterrées, des enclos masqués par des palissades, des pans de maçonnerie avec, même, des restes parlants d'affiches — tout un coin garni de détails artificiels, de choses humaines, de tromperies. Le talus de la voie était proche, et dans le réseau de fils de fer qui s'étendait entre cette voie et nous, de nombreux corps étaient pris comme des mouches.

Peu à peu, les intempéries avaient dissous ces corps, et le temps les avait usés. Avec leurs gesticulements disloqués et le point de leur tête, ils étaient accrochés légèrement sur les fils. Pendant des heures, nous fixâmes des yeux ce pays barré d'une machinerie de fils, et plein d'hommes qui ne posaient pas par terre. L'un émergeait et se balançait à la brise plus nettement que les autres comme un écran troué cent fois de part en part, avec du vide à la place de son

cœur. Un autre spectre, tout près, se désagrégeait sans doute depuis longtemps, soutenu par ses vêtements. Au moment où l'ombre du soir commençait à nous saisir avec sa grandeur, le vent s'éleva, le vent secoua l'être desséché, et il se vida d'une masse de terreau et de poussière. L'on vit le tourbillon de l'espace s'assombrir et s'écheveler à l'endroit où l'homme avait été ; le soldat fut emporté par le vent en fragments immenses, enterré dans le ciel.

Vers la fin de l'après-midi, les sifflements pénétrants des balles redoublèrent. On était criblés et battus par ce bruit. Les précautions avec lesquelles on épiait le paysage qui nous épiait semblèrent exaspérer Marcassin. Il ruminait une idée. Tout d'un coup, il prit une décision et s'écria victorieusement :

— Regardez !

Il monta sur le parapet, s'y dressa debout dans un geste aveugle et simplifié d'apôtre qui offre son exemple et son cœur, et il tendit le poing à l'espace en criant :

— Mort aux Boches !

Il redescendit, palpitant de don de soi-même et de foi.

— Faudrait pas r'commencer, grommelèrent les quelques soldats qui s'alignaient dans la tranchée, médusés par le spectacle extraordinaire d'un vivant debout en plein jour, sans raison, sur un parapet de première ligne; par cette témérité qu'ils admiraient, bien qu'elle les dépassât.

— Pas recommencer? Tiens !

Marcassin s'élança à nouveau, et maigre, et tout droit et levant ses bras tout droits en l'air comme un peuplier, il hurla :

— Je ne crois qu'à la gloire de la France !

Rien d'autre n'existait plus pour lui : il n'était qu'une conviction. A peine avait-il parlé ainsi en plein ouragan invisible, qu'il ouvrit les bras, eut sur le ciel une forme de croix, pirouetta et tomba avec bruit au milieu de la tranchée et de nos cris. Il avait roulé sur le ventre. On l'entoura. D'un sursaut, il se retourna sur le dos, et, ses bras s'amollirent, son regard se noya dans son œil. Son sang se mit à s'étendre autour

de lui, et nous écartâmes nos gros souliers pour ne pas marcher sur ce sang.

— Il est mort comme un idiot, dit Margat d'une voix étranglée. Ah ! nom de Dieu, c'est beau !

Il ôta son képi, salua gauchement et resta tête baissée.

— S'suicider pour une idée, c'est beau, marmotta Vidame.

— C'est beau ! C'est beau ! dirent d'autres voix.

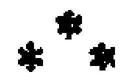
Et ces petits mots s'effeuillaient comme des pétales sur le corps du grand soldat tué.

— Où est son képi, qu'il y t'nait tant ! geignit son tampon Aubeau, après avoir regardé de tous les côtés.

— Là-haut, pardi. J'vais l'chercher, dit Termite.

Le drôle d'homme alla chercher la relique. Il monta à son tour sur le parapet, tranquillement, mais en se baissant. On le vit qui furetait, frêle comme un pauvre singe, à vif sur la crête terrible. Enfin il mit la main sur le képi, sauta dans la tranchée. Un sourire brasillait dans ses yeux au milieu de sa barbe, et sa plaque de cuivre cliquetait sur son poignet couvert d'une peluche de poils.

On emmena le corps. Deux hommes le portaient. Un troisième suivait portant le képi. Quelqu'un de nous dit : « La guerre est finie pour lui ! » et tandis que le mort allait à l'arrière, nous fûmes rassemblés et nous continuâmes à nous rapprocher de l'inconnu. Mais tout semblait reculer à mesure qu'on avançait, même les événements.



On erra cinq jours, six jours dans les lignes, presque sans dormir. On stationnait des heures, des demi-nuits, des demi-jours, en attendant que fussent libres des passages qu'on ne voyait pas. On nous faisait sans cesse revenir sur nos pas et recommencer. On gardait des tranchées, on s'adaptait à quelque sinistre coin dénudé qui se profilait sur le crépuscule carbonisé ou sur le feu. On était condamnés à voir les mêmes gouffres toujours.

Pendant deux nuits, on s'acharna à raccommoder une vieille tranchée de troisième ligne par-dessus ses vieux

raccommodages cassés; on répara le long squelette mou et noir des charpentes; on ramona l'égout desséché plein de débris d'équipements, d'armes pétrifiées, de vêtements décomposés et de mangeaille, d'une sorte de démolition de forêt et de maison,—sale, épiquement sale, sale à l'infini. On travaillait la nuit, on se cachait le jour. Il n'y avait d'éclaircie pour nous que dans l'aube lourde du soir où on nous tirait du sommeil : la nuit éternelle était répandue sur la terre.

Après le labeur, dès que le petit jour commençait à remplacer la nuit par la tristesse, on s'ensevelissait en ordre au fond des cavernes qui étaient là. Il n'y pénétrait qu'une rumeur amortie, mais la pierre remuait à cause des tremblements de terre. Quand quelqu'un allumait sa pipe, à cette lueur on se regardait. On était tout équipés, on pouvait repartir d'un moment à l'autre; il était défendu d'ôter d'autour de soi la lourde chaîne cliquetante des cartouchières.

J'entendais quelqu'un dire :

— Moi, dans mon pays, il y a des champs, des chemins, la mer; nulle part au monde il n'y a ça.

Dans les ombres de la caverne semblable à celles des premiers hommes, je voyais saillir la main qui vivait le spectacle des champs et de la mer, essayait de le montrer et de le saisir; ou bien j'apercevais, autour d'un vague halo, quatre joueurs de manille s'acharnant à retrouver quelque chose d'un attachement ancien et paisible sur les faces des cartes; ou bien Margat brandissant un journal socialiste tombé de la poche de Termite, et pouffant à cause des blancs qu'il contenait. Et Majorat s'irritait contre la vie, il embrassait son bidon de réserve à perdre haleine, et, calmé et la bouche gouttante, disait que c'était son seul moyen de sortir de sa cage. Puis le sommeil tuait les paroles, les gestes, les pensées. Je me répétais quelque phrase en essayant en vain de la comprendre, et le sommeil me submergeait, le sommeil ancestral, si morne et si profond qu'il semble qu'il n'y a jamais eu qu'un seul sommeil ici-bas, au-dessus duquel flottent nos quelques actions et qui revient toujours remplir de nuit la chair humaine.

En avant ! Les nuits nous sont arrachées par parties. Les corps envahis par le caressant poison et même par des confidences et des fantômes se secouent et se redressent. On s'extrait du trou, on sort de l'épaisseur des respirations inhumées, on monte en trébuchant dans l'espace glacé et inodore, l'espace illimité. Pendant les pauvres arrêts si courts qu'amène le flottement de la marche battue de chaque côté, on s'appuie sur le talus, on s'y jette. On embrasse la terre puisqu'on n'a plus qu'elle à embrasser.

Puis le mouvement nous reprend. Rythmé par des cahots réguliers, par les coups de chaque pas, et les respirations captives, il ne nous lâche plus et s'incarne en nous. Il fait résonner dans les têtes, entre les dents, une parole basse : « En avant ! », plus longue, plus infinie que les clameurs du bombardement. Il nous fait faire vers l'est ou vers le nord des bonds qui ont des jours et des nuits de longueur. Il nous change en une chaîne qui roule avec son bruit d'acier : martellement mécanique du fusil, de la baïonnette, des cartouches, et du quart qui luit sur les ensembles noircis comme un boulon. Rouages, engrenage, machine. On voit la réalité des choses et la vie se frapper l'une l'autre, s'user et se forger.

On savait bien qu'on allait vers quelque tragédie que les chefs savaient ; mais la tragédie c'était surtout d'aller jusque-là.

* * *

On changea de région. On quitta les tranchées, on remonta sur la terre. C'était le long d'un grand versant qui nous cachait l'horizon ennemi et nous protégeait contre lui.

Le soir qu'on remonta, il y avait un océan de brume où nageaient les étendues plates, aux fantômes d'arbres, et qui balançait le monde, et où on allait noyé. L'humidité charbonneuse changeait le froid en une chose, et nous appliquait des frissons glacés. Une pestilence nous environnait confusément, largement, et parfois, le long de notre passage, des lignes de croix pâles écrivaient la mort d'une façon plus précise.

C'était notre dixième nuit, et cette nuit qui était au bout de toutes nos nuits paraissait plus grande qu'elles. Les distances geignaient, rugissaient, grondaient, dessinaient brusquement dans les suaires du brouillard la crête du versant, et les tressaillements de lumière me montraient par intermittences le soldat qui marchait devant moi. Mes yeux qui reposaient sur lui, fixes, découvraient sa casaque en peau de mouton, son ceinturon cramponné aux épaules par les bretelles de suspension, tiré par les cartouchières bondées de métal, par la baïonnette, par la pelle-bêche; ses musettes rondes refoulées en arrière, son fusil emmailloté et encapuchonné, son sac chargé en hauteur pour ne pas donner prise à la terre qui passe de chaque côté, la couverture, le couvre-pied, la toile de tente, pliés sur le dessus en accordéon, le tout surmonté de la gamelle qui sonnait comme une morne cloche plus haut que la tête. Combien un soldat en armes, vu de près et lorsqu'on ne contemple que lui, est une masse énorme, lourde et puissante !

A un moment, par suite d'un ordre mal donné ou mal compris, il y eut un flottement dans la compagnie qui, refoulée, piétina en désordre sur le versant. Une cinquantaine d'hommes qui se ressemblaient tous, à cause de leurs casaques de peaux de mouton, couraient çà et là et un à un, vague assemblage de créatures obscures, menues et fragiles, ne sachant que faire, et autour desquelles galopaient des sous-officiers qui les engueulaient et les rassemblaient. L'ordre recommença, et sur les nappes blanchâtres et bleuâtres qu'étendaient les fusées, je vis de nouveau, sous le long corps d'ombre s'aligner les balanciers des pas.



Il y eut dans la nuit une distribution d'eau-de-vie. On voyait, aux falots, les quarts se tendre et frémir et miroiter. Cette libation nous tira des entrailles un instant de joie et d'exaltation. L'âpre coulée du liquide éveilla des impulsions profondes, nous rendit l'allure martiale, et nous fit serrer nos fusils avec une triomphante envie de tuer.

Mais la nuit fut plus longue que ce rêve. Bientôt l'espèce

de déesse superposée à nos ombres quitta nos mains et nos têtes, et ce frisson de gloire ne servit à rien.

Et même, son souvenir nous chargea le cœur d'une sorte d'amertume :

— T'as vu, y a pas d'tranchées nulle part par ici, grognaient les hommes.

— Et pourquoi donc y a pas d'tranchées? dit une mauvaise tête. Alors, c'est qu'on s'fout d'la vie des soldats?

— Ballot ! interrompit le caporal, qu'est-c' que ça peut faire d'avoir pas d'tranchées en arrière, s'y en a une en avant, ballot !

***

— Halte !

Nous vîmes passer l'état-major de la Division dans le faisceau d'un projecteur. On eût dit, en cette vallée de nuit, une procession de princes surgissant d'un palais souterrain. Aux poignets, aux manches, aux cous, des insignes bougeaient et phosphoraient ; des nimbes d'or encerclaient les têtes dans ce groupe d'apparitions.

Cet éblouissement nous donna un sursaut et nous réveilla de force, comme il réveilla la nuit.

Les hommes avaient été refoulés sur le côté du bas fond éboulé pour dégager la voie, et mêlés au bloc des ténèbres, ils regardaient. Chaque grand personnage pénétrait à son tour dans l'éventail de soleil poussiéreux, et chacun pendant quelques pas, s'illuminait. A voix très basse, les ombres des hommes, cachées et honteuses, se mirent à parler dans l'ombre de ceux qui passaient ainsi comme des flambeaux.

Ceux qui passèrent d'abord étaient, guidant l'état-major, des officiers de la compagnie et du bataillon. On les connaissait. Les humbles commentaires qui s'exhalaient de l'ombre consistaient soit en louanges, soit en malédictions : les uns sont des officiers clairvoyants et bons, les autres, des jouisseurs ou des poltrons.

— En v'là un qui a fait tuer des hommes!

— En v'là un pour qui on s' f'rait tuer !

— L'officier d'infanterie qui fait vraiment tout ce qu'il doit, eh bien, il est tué, conclut Pélican.

— Ou alors, c'est l'hasard.

— Y a du noir et du blanc, dans les officiers de compagnie. Au fond, tu sais, j'vais t'dire : c'est des hommes. C'est une chance que t'as d'tomber sur la bonne espèce ou sur la mauvaise. Y a rien à faire. C'est l'hasard.

— Tant pis pour nous.

Le soldat qui disait cela souriait vaguement, éclairé par le reflet des chefs. On lisait sur sa figure un consentement qui me rappela certains beaux sourires entrevus autrefois sur de modestes figures de travailleurs. Ceux qui m'entourent pensent « C'est écrit », et ne pensent point plus avant, indistincts, massés dans les ténèbres comme de vagues populations noires.

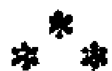
Puis passèrent des officiers dont on ne parla plus parce qu'on ne les connaissait plus. Ces gradés ignorés impressionnaient plus que les autres, et puis, leur importance et leur pouvoir s'accroissaient. On voyait, sur les képis, s'étager des couronnes grandissantes. Alors, les ombres des hommes se turent. Les éloges et les critiques adressés à ceux qu'on avait vus à l'œuvre n'avaient plus de prises sur ceux-là, et tous ces détails s'évanouissaient. On les admirait en bloc.

Cette superstition me fit sourire. Mais le général de division lui-même s'offrit aux regards, isolé, presque sacré : les aiguillettes, les foudres et les galons de ses satellites n'étincelaient qu'à distance respectueuse. Alors il me sembla que je voyais face à face la fatalité même : la volonté de cet homme. Une sorte d'instinct m'éblouit devant lui.

— Sac au dos, en avant !

On remit sur les reins et la nuque le sac qui a la forme et la pesée d'un joug et que chaque minute qui tombe appuie plus fortement. La marche commune reprit ; elle emplit un grand espace ; elle ébranlait les pentes rocheuses avec son poids. J'avais beau baisser la tête, je n'entendais pas le bruit de mes pas tellement il était mêlé aux autres. Et je me

répétai obstinément qu'il fallait admirer la force intelligente qui met toute cette masse profonde en mouvement, qui nous dit ou qui nous fait dire : « En avant ! » ou : « Il faut ! » ou : « Tu ne sauras pas ! » et qui lance le monde que nous sommes dans un tourbillon si grand qu'on ne s'aperçoit même pas en quels sens on y tombe, dans des profondeurs qu'on ne voit pas, puisque ce sont des profondeurs. Nous avons besoin des maîtres qui savent tout ce que nous ne savons pas.



La fatigue se multipliait, débordait, et il semblait, à cause d'elle, qu'on s'agrandissait à chaque pas ! Puis, on ne se rendit plus compte de la fatigue. On l'avait oubliée, comme on avait oublié le nombre des jours et même le nom des jours. On faisait toujours, toujours, un pas de plus.

Les soldats d'infanterie, les pauvres qui marchent toujours, les juifs-errants ! Ils marchent mathématiquement par rangées de quatre chiffres, ou bien en file dans les boyaux, carrés, pleins de fer, mais séparés, séparés. Ils vont, penchés en avant, presque prosternés, traînant la jambe, donnant des coups de pied aux morts. Ils sont lentement blessés, petit à petit, par la longueur du temps, la répétition incalculable des gestes, la grandeur des choses. Ils sont écrasés par leurs os et leurs muscles, par leurs poids d'humanité. Aux haltes de dix minutes, ils s'effondrent. — Mais tu n'as pas le temps de dormir ! — Ça ne fait rien, disent-ils, et ils s'endorment comme des bienheureux.



Tout d'un coup, on apprit qu'il ne se passerait rien ! C'était fini pour nous, et on allait retourner au repos. On se le répéta. Un soir, on dit : « On retourne », bien qu'on ne sût pas si on allait en avant ou en arrière en allant droit devant soi.

Dans le four à plâtre devant lequel on défile, il y a un

lumignon et, enfoncés dessous en un éclairement de crèche, quatre hommes. Mais de près, on voit que c'est un soldat gardant trois prisonniers. Le spectacle de ces soldats ennemis en loques verdâtres et rouges nous donne une impression de puissance, de victoire. Quelques voix les interpellent en passant. Ils sont terrassés, abrutis, et leurs poings sur leurs pommettes jaunes font saillir des caricatures triangulaires de traits. Parfois, au cinglement d'une question nette, ils font mine de relever la tête, et, gauchement, essaient d'exhaler une réponse.

— Qu'est-ce qu'il dit, c'ui-là? demanda-t-on au sergent Müller.

— Qu'la guerre, c'est pas de leur faute : c'est les grands.

— La vache ! grogne Margat.

On gravit une colline, on la redescend de l'autre côté. On se dirige, par des méandres, vers les lueurs infernales qui sont là-bas. En bas de la colline, on s'arrête. On devrait y voir clair, mais c'est le soir à cause du mauvais temps et du ciel plein de choses noires et de nuées chimiques aux couleurs fausses. L'orage se mêle à la guerre. Au-dessus des cris féroces et furieux des obus, j'ai entendu, dominant tout, le grondement pacifique du tonnerre.

On nous plante en rangée souterraine devant une large plaine en pente douce qui s'incline de l'horizon vers nous, brouillée de broussailles houleuses et d'arbres, que l'ouragan prend aux cheveux. Il y passe des bourrasques pleines de froid et de pluie qui l'immensifient, et sur les trajectoires des batteries, des fleuves et des débâcles de clameurs. Là-bas, sous la masse du ciel ferrugineux, aux flammes souillées, s'ouvre une éclaircie jaune où se profilent des arbres comme des gibets. Le sol est dépecé. La couche de terre a sauté par plaques : l'intérieur du monde est rougeâtre et calcaire ; à perte de vue, boucherie.

Il n'y a plus qu'à s'asseoir et à s'appuyer le dos le plus commodément possible. On reste là à respirer, à vivre un peu, à être tranquilles, grâce à cette faculté qu'on a de ne jamais voir le passé ni l'avenir.

XIII

OU VAS-TU?

Mais bientôt, un frisson nous a saisis tous.

— Écoute, ça s'est arrêté. Écoute !

Le sifflement des balles a complètement cessé, et le canon aussi. Cette accalmie est fantastique. A mesure qu'elle se prolonge, elle nous pénètre d'une inquiétude animale. Nous vivions dans le bruit éternel ; en se cachant, il nous secoue et nous réveille, et nous rendrait fous.

Tandis qu'on est là à piétiner, à regarder, voici qu'on aperçoit tout le fond de la plaine remuer.

— Qu'est qu'c'est qu'ça?

On se frotte les paupières, on écarquille les yeux. On hausse la tête, sans précaution, au-dessus du talus écrasé. On s'interpelle : « Tu vois? »

Plus de doute : l'ombre bouge à terre partout où l'on regarde. Il n'y a pas un point dans la distance où elle ne bouge pas.

Quelqu'un dit enfin :

— Ben, c'est les Boches, pardi !

On distingue alors sur la plaine inclinée, la forme immense, géographique, de l'armée qui vient sur nous !

***

Des crépitements terribles éclatent en même temps derrière nous et devant nous, et nous enferment, sombres, au fond d'une vallée de flammes. Ces flammes éclairent la plaine d'hommes qui marche sur la plaine. Elles la montrent au loin, incalculable, avec ses premiers rangs se détachant, flottant un peu, et formant sur le sol crayeux des suites de points et de lignes comme quelque chose d'écrit !

Une stupéfaction lugubre nous rend muets devant l'immensité vivante. Puis nous comprenons que cette multitude dont la source est hors de vue, est épouvantablement canonnée par nos 75 ; les obus partent derrière nous et arrivent devant nous. Au milieu des rangées lilliputiennes, les fumées géantes bondissent comme des dieux infernaux. On voit les éclairs des obus qui entrent dans cette chair éparpillée sur la terre. Elle est écrasée et brûlée par places entières, et ce peuple s'avance comme un brasier.

Sans arrêt, il déborde vers nous. L'horizon fournit continuellement des vagues. On entend monter une vaste rumeur douce. Ils ressemblent, au loin, avec leurs illuminations déchirantes et leurs lueurs sourdes, à toute une ville en fête dans le soir.

On ne peut rien contre la grandeur de cet assaut, cette grandeur de chiffre. Quand un canon a tiré court, on voit de plus près la petitesse de chaque coup. Toute cette vie noie la flamme et l'acier et se referme et se reforme comme la mer.

— Commencez le feu !

Nous tirons éperdument. Mais nous n'avons pas beaucoup de cartouches. Depuis que nous sommes en première ligne, on a cessé de surveiller le chargement en munitions, et beaucoup d'hommes, surtout ces derniers jours, se sont débarrassés en partie de ce fardeau qui meurtrit les hanches et le ventre et en arrache la peau. Ceux qui viennent ne tirent pas, et par-dessus le long buisson ardent de notre ligne, on les voit qui continuent à refluer de l'est. Ils sont

agglomérés étroitement par rangs. On dirait qu'ils se tiennent, soudés l'un à l'autre. Ils ne se servent pas de leurs fusils. Ils n'ont pour arme que l'infini de leur nombre. Ils viennent nous ensevelir sous leurs pieds.

Tout à coup, un mouvement du vent nous apporte une odeur d'éther. Les divisions qui avancent sur nous sont ivres ! On le constate, on se le dit avec affolement :

— Ils sont incendiés, ils sont incendiés ! s'écrie d'une voix frémissante l'homme qui est à côté de moi, et dont les épaules sont secouées par les coups de feu qu'il jette.

Ils approchent. Déjà, on discerne, grandissantes et éclairées d'en bas sur la pente par la rampe fulgurante de nos salves, leurs formes de soldats. Ils sont à la fois en ordre et en désordre. Leurs silhouettes sont raides, on devine des visages pétrifiés ; ils portent le fusil à la bretelle, et n'ont rien dans les mains. Ils marchent comme des somnambules, ne sachant que poser un pied l'un devant l'autre — et on dirait aussi des gens qui chantent. Le canon continue à démolir tant qu'il veut, là-bas, dans le gros de l'invasion, des murs entiers, et des architectures vivantes. Sur le bord, des silhouettes isolées et des grappes tombent distinctement, avec des séries de figures commes des torches.

Maintenant ils sont là, à une cinquantaine de pas, à nous souffler à la figure leur haleine d'éther. Nous ne savons que faire. Nous n'avons plus de cartouches. Nous mettons baïonnette au canon, les oreilles pleines de cette indécise rumeur sans bornes qui sort de leur bouche, et du sourd roulement de l'inondation qui marche.

Un cri se propage derrière nous :

— Ordre de se replier !

On se baisse et on évacue la tranchée par des ouvertures qui sont derrière. Nous sommes peu nombreux, nous qui croyions être beaucoup ; la tranchée est bientôt vide, et l'on gravit la colline qu'on avait descendue pour venir. Nous montons vers nos 75 défilés derrière la crête et qui tonnent toujours. Nous montons au hasard, à découvert, par de vagues chemins, des traînées de boue ; il n'y a pas de boyaux. Pendant cette ascension grise — il fait un peu plus clair

que tout à l'heure — on ne tire pas sur nous. Si on tirait sur nous, nous serions tués. On monte par bonds ralentis, par secousses, broyés par l'essoufflement, talonnés par le bruissement de ces vagues de noyés qui nous poussent devant elles, ne nous retournant pas pour voir. Nous nous haussons sur les flancs tremblants du volcan qui clame là-haut ; nous essayons d'échapper à la nudité de l'espace sous le crépuscule immense. Avec nous, il y a des batteries vides qui escaladent aussi, des chevaux, des fumées, et toute l'horreur moderne. Et chacun pousse cette retraite et est poussé par elle, nous montons, annulés parnotre poids qui veut retomber, déformés par le sac, courbes et silencieux comme des bêtes, avec notre souffle qui devient presque une longue parole.

Du sommet, nous apercevons à nos pieds l'inondation frissonnante, vaguement murmurante et éblouie, qui remplit les tranchées que nous venons de quitter, et qui, déjà semble les déborder. Mais nos yeux et nos oreilles sont violemment accaparés par les deux batteries entre lesquelles nous passons, qui tirent sur l'infini de l'assaillant et dont chaque coup plonge dans la vie. Jamais les déchirants spectacles d'artillerie ne m'ont paru si pathétiques. Les tubes aboient et glapissent avec un fracas à peine supportable, et vont et viennent sur leurs freins, en sursauts d'une netteté et d'une violence fantastiques.

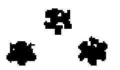
On voit, dans les excavations où sont tapies les batteries, émerger, au milieu d'un éventail de phosphorescence, les silhouettes des artilleurs qui enfournent les obus. Leurs bras, leurs torses, s'écorchent d'un reflet roux chaque fois qu'ils manœuvrent les culasses. On dirait d'acharnés ouvriers de hauts fourneaux : les culasses sont rougies par la chaleur des explosions; l'acier des canons est allumé dans le soir.

Depuis quelques minutes, ils tirent plus lentement. On dirait qu'ils s'épuisent. Des coups espacés... Les batteries ne tirent plus, et après que se sont éteintes les salves, on voit s'éteindre l'incendie de l'acier.

Dans l'abîme du silence, on entend un artilleur geindre :

— Y a plus d'obus.

L'ombre crépusculaire reprend sa place dans le ciel désormais vide. Il fait froid. C'est un deuil mystérieux et terrible. Autour de moi, jaillissant de la pénombre, des gémissements, des halètements, des dos chargés qui s'éclipsent, des yeux hébétés et des gestes de gens qui essuient la sueur de leur front. On répète l'ordre de se replier, avec un accent d'émotion qui nous empoigne; on dirait un cri de détresse. Après un piétinement confus, décontenancé, on descend, on s'en va par où on était venu, et la foule se suit elle-même lourdement et fait des pas de plus dans le gouffre.



Quand on a redescendu le versant de la colline, on se trouve encore dans le fond d'une vallée, car une autre hauteur commence. Avant de la gravir, on s'arrête pour souffler, prêts à repartir si l'inondation se profilait là-bas. Nous nous trouvons au milieu d'étendues d'herbe, sans tranchées ni défense, et nous sommes étonnés de ne pas voir les troupes de soutien. Il y a comme une absence au milieu de laquelle on va...

On s'assoit çà et là. Traduisant tout à coup la pensée commune, un être assis et le front courbé presque sur ses genoux, dit :

— C'est pas d'not' faute.

Notre lieutenant est là. Il s'approche de l'homme, lui met la main sur l'épaule et lui dit doucement :

— Non, mes amis, ce n'est pas de votre faute.

A ce moment, nous rejoignent quelques sections qui nous disent : « Nous sommes l'arrière-garde. » Il y en a qui ajoutent que, là-haut, les deux batteries de 75 sont déjà prises. Un coup de sifflet retentit.

— Allons, en marche.

On continue la retraite. Nous sommes deux bataillons en tout : aucun soldat devant nous, aucun soldat français derrière nous. On a des voisins inconnus, des hommes débandés, stupéfaits et bigarrés, artillerie et génie: des

voisins inconnus qui viennent et s'en vont, qui semblent naître et qui semblent mourir.

A un moment, on entrevoit quelque confusion dans les ordres supérieurs :

Un officier d'Etat-Major, sorti on ne sait d'où, se jette devant nous, nous barre la route et nous interpelle d'une voix dramatique :

— Qu'est-ce que vous faites, malheureux ! Vous fuyez ! En avant, au nom de la France ! Je vous adjure de retourner en avant !

Les soldats — qui n'auraient jamais songé à reculer sans un ordre — sont abasourdis et n'y comprennent rien.

— Ben quoi, on se r'pliait parce qu'on nous avait dit de se r'plier.

Ils obéissent. Ils font demi-tour. Une partie de la troupe a déjà commencé à marcher en avant et appelle les camarades :

— Et là-bas ! I' paraît qu'c'est par là !

Mais l'ordre de se replier revient définitivement, et on obéit à nouveau, en maugréant contre ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent, et le flot entraîne avec lui l'officier qui criait à contre-sens.

La marche s'accélère, elle se fait précipitée, hagarde. On est emporté par un élan qu'on subit, sans savoir d'où il vient. On entreprend la montée de la seconde colline qui, dans la nuit tombée, paraît une montagne.

Arrivés aux premières assises, nous entendons autour de nous, de toutes parts, de tout près, des tapements terribles et de longs sifflements doux d'herbe fauchée. Des tictac partent, au loin, du ciel, et ceux qui se retournent une seconde dans l'orage effroyable voient s'allumer horizontalement des crêtes de nuages. On comprend que l'ennemi a installé des mitrailleuses sur le sommet que nous venons d'abandonner et que l'endroit où nous sommes est haché par les lames de balles. De tous côtés, des soldats tournoient et dégringolent avec des jurons, des soupirs et des cris. On s'accroche, on s'empoigne et on se heurte comme si on se battait.

Le reste parvient enfin au faîte de la butte. A cet instant exact le lieutenant s'écrie, d'une voix claire et déchirante :

— Adieu, ma compagnie !

On le voit qui tombe et est emporté par les survivants qui sont autour de lui.

Arrivés sur le sommet, on redescend quelques pas sur la pente opposée, et on se couche sur le silence de la terre.

Quelqu'un demande :

— Le lieutenant?

— Il est mort.

— Ah ! dit le soldat, comme il nous a dit adieu !

On respire un peu. On ne pense plus, sinon qu'on est enfin sauvés, et qu'on est enfin couchés.

Des artificiers lancent des fusées pour reconnaître l'état du terrain que nous avons évacué. Quelques-uns d'entre nous ont la curiosité de risquer un coup d'œil là-bas. Sur le haut de la première colline — là où étaient nos canons — les grandes sondes éblouissantes montrent une ligne d'agitation. On entend des bruits de pioches et des coups de maillet.

Ils ont arrêté leur avance. Ils s'organisent là: Ils creusent leurs tranchées et plantent leurs réseaux de fils de fer — qu'il faudra reprendre un jour. Nous regardons cela, étalés sur le ventre, ou à genoux ou assis en contre-bas, avec nos fusils vides à côté de nous.

Margat réfléchit, hoche la tête et dit :

— Des fils de fer les auraient arrêtés tout à l'heure. Mais nous n'avions pas de fils de fer.

— Et des mitrailleuses, donc ! Mais où étaient-elles, nos mitrailleuses?

On a nettement l'impression qu'il y a eu une faute énorme de commandement. Imprévoyance : les renforts n'étaient pas là : on n'avait pas pensé aux renforts. Il n'y avait pas assez de canons pour barrer le passage, ni assez de munitions d'artillerie ; nous avons vu de nos yeux les deux batteries cesser le tir en pleine action : on n'avait pas pensé aux obus.

Dans toute une zone, à perte de vue, il n'y avait pas de travaux de défense, pas de tranchées : on n'avait pas pensé aux tranchées.

C'est visible, même pour nos yeux simples de simples soldats.

— Qu'y faire ! dit l'un de nous. C'est les chefs.

On le dit, on le répéterait si on n'était pas redressés et emportés dans la bousculade d'un nouveau départ, et jetés à des préoccupations plus immédiates et plus importantes.

***

On ne sait pas où on est.

On a marché toute la nuit. Plus de fatigue encore nous plie l'échine, plus d'obscurité bourdonne dans nos têtes. On a suivi le lit d'un vallon. On a retrouvé des tranchées, puis des hommes. Les ruelles — qui s'écrasent et s'évasent, avec leurs sacs de terre gras qui fondent, leurs étais qui pourrissent comme des membres, — se déversent en des poches plus larges où règne de l'agitation : des postes de commandement ou des postes de secours. Vers minuit nous avons aperçu, dans la ligne d'or d'une porte entr'ouverte d'abri, des officiers attablés devant une table blanche : une nappe ou une carte. Un cri : « Ils ont de la chance ! » Les officiers de compagnie s'exposent au danger comme nous, mais seulement dans les assauts et les relèves : nous, nous souffrons longtemps. Ils n'ont ni la veille au créneau, ni le sac, ni la corvée. Ce qui dure est plus grand.

Puis les murailles aux dalles flasques, les caves béantes ont recommencé. Le matin se lève, long et étroit comme notre destinée. On aboutit à un carrefour plein de monde. Une puanteur me prend à la gorge : quelque fosse où les rues suspendues dans la terre, évacuent leurs ordures. Non : on voit des civières rangées ; elles sont vivantes, gonflées chacune d'un mort. Il y a là une tente de toile grise qui claque comme un drapeau, et sur cette muraille palpitante, l'aube éclaire une croix de sang.

***

Parfois, d'une hauteur d'où l'œil se déterre, j'entrevois au loin des tracés géométriques, si confus, si déserts de distance, que je ne sais pas si c'est notre pays ou l'autre : même quand on voit, on ne sait pas. Le regard s'use à regarder. On ne voit pas, on est impuissant à peupler le monde. Nous n'avons, tous, de commun que des yeux de soir et une âme de nuit.

Et toujours, toujours, dans les tranchées aux parois ruisselantes comme des vagues, aux relents de chlore et de soufre, des enchaînements de soldats avancent sans fin, à la remorque les uns des autres. Ils vont le plus vite qu'ils peuvent, comme si les murailles allaient se refermer sur eux. Ils sont courbés comme s'ils montaient toujours, tout noirs sous les sacs colossaux qu'ils portent sans arrêt d'un lieu à un autre lieu, ainsi que des rochers d'enfer. Nous remplissons instant par instant la place des multitudes abolies qui ont passé là comme le vent ou sont restées là comme la terre.

On fait halte dans un entonnoir. On s'accote du dos aux parois en appuyant son sac aux aspérités qui les hérissent. Mais on a tâté les choses qui sortent de la terre, et on a senti que ce sont des genoux, des coudes et des têtes. Un jour, ils ont été enterrés là, puis les jours qui suivent, peu à peu les déterrent. A l'endroit où j'étais et dont je me suis brusquement et pesamment reculé avec toute ma ferraille, un pied sort d'un corps souterrain, et dépasse. On essaie de l'écarter, il est durement incrusté ; pour le faire disparaître, il faudrait casser le cadavre d'acier. Je regarde ce morceau de mort. La pensée, sans qu'on puisse l'arrêter, est attirée par ce corps horizontal qu'écrase le monde ; elle entre dans le sol avec lui et lui sculpte une forme. Sa figure... Quelle expression s'écrase et se décompose au fond du noir de la terre, au sommet de cette dépouille ! Ah ! on entrevoit ce qu'il y a sous les champs de bataille. Partout dans la spacieuse paroi, des membres, des gestes noirs et boueux ; c'est une grande ébauche, un bas-relief de glaise qui se dresse en hauteur devant les yeux. C'est l'entrée de l'enfer ; oui, c'est l'entrée du dedans de la terre.

***

Pour venir ici, tout en marchant j'ai dormi. Maintenant, j'ai l'illusion d'être caché dans cette petite cave, emboîté contre la courbe de la voûte. Je ne suis plus que ce doux cri de la chair : dormir. Comme je commence à somnoler, à me peupler de rêves, un homme entre. Il est sans armes, et furette avec le point blanc, blessant, de sa lampe électrique. C'est le planton du colonel. Il dit à notre adjudant, dès qu'il l'a découvert :

— Il faut six hommes de corvée.

La masse de l'adjudant se soulève, bâille :

— Butoire, Vidame, Margat, Termite, Paulin, Rémus ! commande-t-il en se rendormant.

On sort de la cave et, plus lentement, de la somnolence. On se trouve debout dans une rue de village. Mais dès qu'on touche l'air libre, des rugissements éblouissants précèdent et suivent la poignée d'hommes que nous sommes, nous montrant brusquement les uns aux autres. On se jette, comme une meute, à tâtons, dans la première porte ou le premier trou béant, et il y en a qui crient « qu'on est repérés, qu'on est trahis » !

Après la corvée de portage, on rentre. Je m'installe dans mon coin, plus lourd, plus défait, plus enseveli au fond de tout. Je commence à dormir, à m'en aller de moi-même bercé par une voix qui cherche en vain depuis combien de jours on est partis et répète les noms des nuits : jeudi, vendredi, samedi... — quand l'homme à la lampe aiguë revient, réclame une équipe, et que je repars avec les autres. Et il en est ainsi une troisième fois encore. Aussitôt que nous sommes sortis, la nuit qui semble nous guetter, envoie une rafale avec sa tonitruante démolition d'espace ; elle nous disperse, puis on s'attire et on se rejoint dans l'ombre. On porte des madriers, deux à deux, ensuite des piles de sacs qui aveuglent les porteurs d'une poussière plâtreuse et les font vaciller comme des mâts.

Puis enfin, la dernière fois, la plus terrible, ça a été le fil de fer : le fil-brun. Chacun de nous reçoit entre les mains

un grand cerceau de fil enroulé, qui est aussi haut que lui, et qui pèse une trentaine de kilos. Quand on la porte, cette roue souple s'étire comme une bête ; et elle danse au moindre mouvement, pétrit la chair de l'épaule et bat les pieds. La mienne essaye de se cramponner à moi, de m'arrêter et de me jeter par terre. Avec cette chose, animée d'une lourdeur malfaisante et de puissants mouvements barbares, je traverse les ruines d'une gare, pierres et poutres. On escalade un talus qui glisse et qui se dérobe — et là-dessus, on se débat douloureusement, on tire, on pousse le fardeau rebelle et acharné. C'est impossible à atteindre, ce sommet qui recule. On l'atteint pourtant.

Ah ! je suis un homme normal : je tiens à l'existence et j'ai le sentiment du devoir. Mais à ce moment-là, j'ai appelé du fond du cœur la balle qui m'aurait délivré de la vie.

On rentre, les mains vides, en une sorte de sinistre bien-être. Je me rappelle qu'en rentrant, un voisin m'a dit, ou a dit à un autre :

— Les plaques de tôle ondulée, c'est pire.

Au point du jour, on est obligé d'arrêter les corvées, bien que les hommes du génie s'exclament devant les masses de matériel qui bondent inutilement le dépôt. On dort de six heures à sept heures du matin. Dans les dernières traces de la nuit, on émigre de la cave comme des hiboux.

— Et le jus? demande-t-on.

Il n'y en a pas : les cuisiniers ne sont pas là, ni l'ordinaire On répond :

— En avant !

Dans le matin dur, blême, écœurant, nous apparaissent, aux abords d'un village, des jardins qui n'ont plus forme humaine. Tout le terrain est brûlé, noyé, les murs semés partout comme des os. A la place des cultures, on voit, dans les flaques et la boue, se moirer, se barbouiller les ombres jaunâtres et rayées des soldats. La guerre salit la campagne comme les figures et comme les âmes.

Notre compagnie s'ébranle, grise, blanchâtre, démolie, dans la lassitude infamante. On s'arrête devant un hangar.

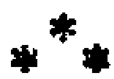
— Ceux qui sont fatigués peuvent laisser leur sac, conseille le nouveau sergent, ils le retrouveront ici.

— Si on laisse son sac, c'est qu'on va attaquer, dit un ancien.

Il dit cela, mais il ne sait pas.

Un à un, sur le sol charbonneux du hangar, les sacs tombent, comme des corps. Quelques hommes pourtant se méfient et préfèrent garder leurs sacs : en toutes circonstances, il y a toujours des exceptions.

En avant ! Les mêmes cris nous remettent en mouvement. En avant ! Allons, debout ! Allons, marchez ! Surmontez votre chair rebelle, inerte, levez-vous du sommeil comme d'un cercueil, recommencez-vous sans cesse, donnez tout ce que vous pouvez donner, en avant, en avant ! Il le faut. C'est un intérêt supérieur, une loi d'en haut. On ne sait pas ce que c'est. On ne sait que le pas qu'on fait, et, même le jour, on marche dans la nuit. Et puis, on n'y peut rien. C'est fini de la vague pensée et des petites volontés qu'on avait, au temps où on s'occupait de soi. Plus moyen d'échapper aux événements et aux rouages, plus moyen de se détourner de la fatigue, du froid, du dégoût et de la douleur. En avant ! Il le faut ! L'ouragan du monde pousse droit devant eux ces aveugles terribles qui tâtonnent avec leurs fusils.

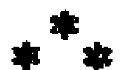


On a traversé un bois, puis on s'est renfoncé dans la terre. Dans un boyau, on est pris en enfilade par des tirs. C'est terrible de passer en plein jour dans ces boyaux d'accès perpendiculaires aux lignes et où on est en vue d'un bout à l'autre. Des soldats sont frappés et tombent. Il y a de légers remous et de brefs engorgements aux endroits où ils plongent. Les autres, un instant arrêtés devant la barrière parfois encore vivante, regardent en sourcillant dans la direction grande ouverte de la mort, puis ils disent :

— Ben quoi, allons-y puisqu'il le faut. Oust, avance !

Ils livrent leurs corps tout entiers. Leurs corps chauds que le froid aigu et le vent, et la mort invisible touchent

comme des mains de femmes. Ces contacts entre les créatures et les forces, ont quelque chose de charnel, de virginal et de divin.



On m'a fait aller dans un trou d'écoute. Pour y parvenir, j'ai dû me faufiler en me pliant, dans une sape basse tout encombrée... Les premiers pas, je prenais des précautions pour ne pas marcher sur l'encombrement, puis il a fallu le faire, et j'ai osé. Mon pied tremblait sur les masses dures et souples qui peuplaient cette sape.

Sur le bord du trou — au-dessus duquel s'élevait jadis une route, ou peut-être même une place — un tronc d'arbre coupé près du sol s'érigeait, bas comme une stèle. Ce spectacle m'arrêta quelques instants, et mon esprit, amolli sans doute par mon dénuement physique, s'apitoya devant cette espèce de tombe d'arbre !

Deux heures après, j'ai rejoint la section dans sa fosse. On demeure là. La canonnade redouble. Le matin passe, puis l'après-midi. Puis c'est le soir.

On nous fait entrer dans un large abri. Il paraît qu'une attaque se déclanche quelque part. De temps en temps, on va voir, par une brèche pratiquée entre des sacs de terre si décomposés et si suintants qu'on dirait qu'ils ont vécu, — dans un petit carrefour hivernal et triste. On consulte le ciel pour déterminer les directions de la tempête. On ne peut rien savoir.

Les tirs d'artillerie éblouissent puis bouchent la vue. Les cieux font un tumulte de lames. Des monuments de fer se disloquent et s'écroulent dans les airs au-dessus de nos têtes. Sous le ciel, noir comme avant la pluie, les éclatements jettent des ensoleillements livides dans tous les sens. D'un bout à l'autre du monde visible, les champs bougent, descendent et fusent, et l'immensité trébuche autant que la mer. Explosions monumentales à l'est, rafale au sud ; au zénith, rangée de shrapnells pareils à des volcans sans bases.

Les fumées qui passent, et aussi l'heure qui passe assombrissent l'enfer. Nous venons, à deux ou trois, risquer notre figure à la fente de terre, et nous regardons autant pour nous appuyer sur la terre que pour voir. On ne voit rien, rien sur l'étendue infinie, pleine de pluie et de soir, sur laquelle s'effilochent et se mêlent les nuages du ciel, et les nuages qui sortent de la terre.

Puis, dans la pluie oblique et la grisaille sans limites, on voit un homme, un seul, qui s'avance, la baïonnette en avant, comme un spectre.

On regarde cet être informe, cette chose, quitter nos lignes et s'en aller là-bas.

On n'en voit qu'un — peut-être y a-t-il, à sa gauche, l'ombre d'un autre.

On ne comprend pas, puis on comprend. C'est le bout de la vague d'assaut.

A quoi peut-il bien penser, cet homme seul sous la pluie comme un excommunié, qui s'en va, debout, en avant, dans l'espace changé en une machine hurlante ! A la lueur d'une cascade d'éclairs, j'ai cru voir son étrange visage monacal ; puis, j'ai mieux vu : un visage d'homme ordinaire, emmitouflé dans un cache-nez.

— C'est un type du 150e, non du 129e, balbutie une voix qui est à côté de moi.

On ne sait pas, sinon que c'est le bout de la vague d'assaut.

Quand il a disparu dans les tourbillonnements, de loin un autre le suit, puis un autre. Ils passent là, séparés, solitaires, espèces d'envoyés de mort, sacrificateurs et sacrifiés. Leurs capotes s'éploient. Et nous, nous nous serrons les uns contre les autres dans notre coin de nuit, et nous nous poussons et nous haussons avec nos muscles rouillés, pour voir ce vide et ces grands soldats espacés.

On rentre dans l'abri, qui est plongé dans l'ombre. La voix du motocycliste s'y impose, au point qu'on croit voir miroiter sa carapace noire. Il décrit la ribouldingue de Bordeaux, en septembre, quand le gouvernement y était; il

raconte les fêtes, les orgies, les dépenses — et il y a presque un accent de fierté dans la voix du malheureux qui évoque d'un seul coup tant de fêtes fastueuses.

Mais on se tait à cause du fracas du dehors. Notre guitoune tremble et craque. C'est un barrage — le barrage contre lequel ceux que nous avons vus sont partis lutter corps à corps... Un coup de foudre, tombé juste à l'orifice, a lancé une illumination sur nous tous, a éclairé sur chacun l'émotion suprême et la croyance que tout était fini ! L'un est grimaçant, comme un malfaiteur surpris, un autre ouvre d'étranges yeux désappointés, un autre bouge sa tête dolente et battante, en proie à l'amour de dormir, un autre, accroupi, le front dans ses mains, forme un enchevêtrement sombre. Nous nous sommes vus : redressés, assis ou crucifiés dans cette seconde de plein jour qui est venue dans le fond de la terre ressusciter notre ombre.

A un instant où le canon reprend haleine par hasard, une voix, à l'entrée, nous appelle :

— En avant !

— On y restera, c'coup-ci, grondent les hommes.

Ils disent cela, mais ils ne le savent pas. On sort, dans un chaos de fracas et de flammes.

— Vous feriez bien de mettre vos baïonnettes, dit le sergent. Allons, baïonnette au canon.

Le temps d'ajuster l'arme à l'arme ; on court pour rattraper les autres.

On descend. On monte. On piétine, on avance — comme les autres. On n'est plus dans la tranchée.

— Baissez-vous, agenouillez-vous.

On s'arrête, on s'agenouille. Une fusée nous perce de son regard insoutenable.

A la lumière de la fusée, on voit, à quelques pas devant nous, une tranchée béante. On allait tomber dedans. Elle est immobile, vide... Non, elle est peuplée... Si, elle est vide. Elle est pleine d'une file de veilleurs tués. La rangée d'hommes saillissait de la terre, sans doute, lorsque l'obus a éclaté et a frappé les figures. On voit, dans le balançant rayon

blanc, que la foudre a défoncé les fronts et les tempes, ôté les chairs de la face, et il ne reste, au-dessus du niveau du monstrueux champ de bataille, que des têtes effroyablement asymétriques ; l'une est cassée et brouillée ; l'autre émerge comme un pic, toute une moitié écroulée dans le néant. A la fin de la rangée, le ravage a été moindre, les yeux seulement sont crevés. Les têtes de marbre aux orbites creuses regardent devant elles avec de l'ombre desséchée. Les plaies profondes et ténébreuses des faces font des effets de grottes et d'entonnoirs, de grands trous de terre bouleversés, des effets lunaires ; et des étoiles de boue sont plaquées sur les figures aux endroits où elles rayonnaient.

On a enjambé cette tranchée. On marche plus vite, sans plus s'occuper maintenant des fusées qui, au milieu de nous qui ne savons rien, disent : « Je sais », et « Je veux ». Tout est changé, des habitudes et des lois : on marche à découvert, debout, en pleins champs. Alors, je comprends brusquement ce qu'on nous a caché jusqu'au dernier moment : Nous allons à l'assaut !

Oui, la contre-attaque s'est engagée sans qu'on le sût... Je m'applique à suivre les autres. Pourvu que je ne sois pas tué comme les autres ; pourvu que je sois préservé comme les autres ! Mais si je suis tué, tant pis.

Je me porte en avant. Mes paupières sont ouvertes, mais je ne regarde rien; de confuses images s'impriment dans mes yeux fixes. Les hommes, autour de moi, font comme des flots étranges; des cris s'entre-croisent ou descendent. Les coups mettent sur les talus fantastiques de la nuit, des sursauts et des éclairs. La terre et le ciel sont bondés d'apparitions, — et de la dentelle d'or de piquets incendiés se déploie.

Un homme se trouve devant moi, un homme à la tête enveloppée d'un linge.

Il vient de l'autre sens. Il vient de l'autre pays ! Il me cherchait, je le cherchais. Il est tout près; brusquement il est sur moi.

La peur qu'il me tue ou bien qu'il m'échappe — je ne sais pas — me fait jeter un effort désespéré. Ouvrant mes mains

qui lâchent le fusil, je le saisis. Mes doigts s'enfoncent dans son épaule, dans sa nuque — retrouvant, avec une joie débordante, la forme éternelle de la charpente humaine. Je le tiens par le cou de toute ma force, et au delà de toute ma force, et nous frissonnons de mon frisson.

Il n'a pas eu aussi vite que moi l'idée de lâcher son fusil. Il cède, s'effondre. Je me cramponne à lui comme si c'était le salut. La parole dans sa gorge fait un bruit de chose. Il agite une main qui n'a que trois doigts, et que j'ai vue distinctement se profiler sur les nuages comme une fourche.

Au moment où il vacille dans mes bras en résistant à la mort, un coup de tonnerre l'a frappé au dos. Ses bras retombent, sa tête, violemment, plie en arrière, mais son corps se jette sur moi comme un projectile, comme un souffle surhumain.

J'ai roulé à terre ; je me remets debout, et tandis que j'essaie à la hâte de me retrouver moi-même, je sens un léger choc à la ceinture. Qu'est-ce donc? Je marche en avant, toujours en avant, avec mes mains vides. Je vois les autres passer, passer devant moi. Moi, je n'avance plus. Soudain, je tombe par terre.

XIV

RUINES

Je tombe à genoux, puis je m'étends. Je fais ce qu'ont fait tant d'autres.

Je suis seul sur la terre, face à face avec la boue, et je ne peux plus remuer. Autour de moi s'abat le tâtonnement effroyable des obus. L'ouragan rauque qui ne me connaît pas veut pourtant trouver l'endroit où je suis !

Puis la bataille s'en va, et cet éloignement est déchirant. Malgré tous mes efforts, le bruit de la fusillade s'efface, je suis seul ; le vent souffle, je suis nu.

Je vais rester cloué au sol. Me cramponnant par terre, plongeant mes mains dans le fond de la mare, jusqu'aux pierres, je tourne un peu le cou pour voir l'énorme fardeau que supporte mon dos. Mais non : je n'ai que l'immensité sur moi.

Mes regards rampent. Devant moi, des choses ténébreuses s'enchaînent, et semblent se saisir ou s'embrasser. Je regarde ces noirceurs qui me bouchent l'horizon comme des collines et qui imitent des gestes et des hommes. La multitude écroulée là m'enferme dans ses ruines ; je suis muré par ceux qui sont couchés, comme avant, j'étais muré par ceux qui étaient debout.

Je ne souffre pas. Je suis d'un calme extraordinaire; Je suis ivre de calme. Sont-ils morts, tous ceux-ci? On ne sait pas. Les morts sont des spectres de vivants, mais les vivants sont des spectres de morts. Quelque chose de chaud me lèche la main. La masse noire qui me surplombe frémit. C'est un cheval échoué dont le grand corps se vide, et dont le sang coule comme de pauvres coups de langue sur ma main. Je ferme les yeux et, ébloui, je pense à une fête du passé, et je me souviens d'avoir vu, dans le décor d'opéra d'une forêt, à la fin d'une chasse, un animal-enfant qui ruisselait au milieu de la joie de tous.

Une voix parle à côté de moi.

Sans doute — car je ne peux pas voir jusqu'en haut des nuages escarpés, jusqu'à l'orifice du ciel — la lune s'est dévoilée. Ce jour blanchissant fait briller les cadavres comme des tombeaux.

J'essaie de trouver la voix basse. Deux corps sont l'un sur l'autre. Celui du dessous est gigantesque car ses bras sont rejetés en arrière dans un geste d'ouragan; ses cheveux épars et durs, lui posent une couronne démolie. Ses yeux sont opaques et glauques comme deux crachats, et son immobilité est plus grande que tout ce qu'on peut rêver. Sur l'autre, le rayon astral fait scintiller des points et des lignes et argente de l'or.

C'est lui qui parle à mi-voix, sans fin. Mais bien qu'il parle bas comme un ami, il dit des mots sans suite. Il est fou ! Je suis abandonné par lui! N'importe, je me traînerai d'abord jusqu'à lui. Je le regarde encore. Je me secoue, je cligne des yeux pour le regarder mieux. Il porte sur son corps un uniforme maudit!

Alors, avec un sursaut, et la main en griffe, je me tends vers la proie brillante pour m'en emparer. Mais il m'est impossible de m'en rapprocher : il semble que je n'ai plus de corps. Il m'a regardé. Il a reconnu mon uniforme, s'il est reconnaissable, mon képi, si je l'ai. Il a peut-être reconnu le sceau indélébile de ma race que je porte imprimé dans mes traits. Oui, sur ma figure, il a reconnu cette marque.

Un reflet de haine a comme effacé sa figure que j'avais vue éclore si près de moi. Nos deux âmes font un effort éperdu pour nous jeter l'un sur l'autre. Mais nous ne pouvons pas plus nous frapper que nous séparer.

Mais m'a-t-il vu ? Je ne sais plus. Il est remué par la fièvre comme par le vent ; il est étouffé par le sang. Il se débat, et cela me fait voir les ailes abattues de son manteau noir.

Tout près, des blessés ont crié, et, plus loin, on dirait qu'ils chantent, au delà des piquets bas tellement tordus et crispés qu'ils ont l'air décapités.

Il ne sait pas ce qu'il dit. Il ne sait même pas qu'il parle, et que sa pensée sort. Dans la nuit que de soudains éclats déchirent en haillons et qui s'emplit au hasard de paquets d'éclairs, c'est son délire qui m'entre dans la tête. Il murmure que la logique a des chaînes terribles et que tout se tient. Il profère des phrases d'où des mots clairs jaillissent comme les brusques lueurs éparses qu'on comprend dans les hymnes : Bible, histoire, majesté, folie. Puis il crie :

— Il n'y a au monde que la gloire de l'Empire.

Ce cri secoue des récifs qui étaient immobiles. Et moi, comme un écho invincible, je crie :

— Il n'y a que la gloire de la France !

Je ne sais si j'ai réellement crié t si nos paroles se sont heurtées dans la nuit épouvantable.

Sa tête est toute nue. Il a porté sa main à sa figure et y a laissé un signe. Il a un col de fourrure d'où sort son cou mince et son profil d'oiseau. Ce sont des espèces de bijoux qui brillent sur sa poitrine. Il me semble que tout autour, dans les cerveaux, dans les poumons des sombres prisonniers qui nous emprisonnent, le silence se creuse, et qu'on l'écoute.

Il divague plus fort, comme s'il portait un secret étouffant ; il évoque des multitudes, et toujours des multitudes. Il est obsédé par les multitudes : « Les hommes, les hommes ! » dit-il. Quelques bruits de soupirs affreusement doux, des confidences qui s'échangent sans le vouloir, caressent le sol. Par instants, il y a un écroulement du ciel dans la lumière, et ce coup de soleil instantané change chaque fois, selon sa direction, la forme de la plaine. Puis

la nuit reprend tout, à travers le roulement des échos.

— Les hommes, les hommes !

— Ben quoi, les hommes? fait subitement une voix goguenarde qui tombe là comme une pierre.

— Il ne faut pas que les hommes se réveillent, continue d'un accent sourd, hébété, l'ombre qui brillait.

— Sois tranquille ! dit la voix ironique, qui à ce moment me terrifie.

Plusieurs corps se soulèvent sur leurs poings dans l'ombre, — je les vois, à leurs gémissements lourds, — et regardent autour d'eux.

L'ombre se parle et répète sa parole de fou :

— Il ne faut pas que les hommes se réveillent.

La voix, qui, en face, chavire et rit, et se gonfle d'un râle, reprend :

— Sois tranquille.

Là-bas, dans l'hémisphère de nuit, glissent des comètes qui mêlent leurs cris de machines et de hiboux et leurs entrailles flamboyantes. Le ciel retrouvera-t-il jamais la paix immense du soleil et l'azur sans tache !

Un peu d'ordre, de lucidité me reviennent dans l'esprit. Alors je me mets à penser à moi.

Vais-je mourir, oui ou non? Où donc suis-je blessé? Je suis parvenu à regarder mes mains, une à une ; elles ne sont pas mortes, je n'ai rien vu dans leur ruissellement noir. C'est extraordinaire d'être immobilisé comme cela sans savoir par où ni comment. Je ne puis plus ici-bas que lever un peu les yeux sur le bord du monde où j'ai roulé.

Soudain je suis poussé par un mouvement que fait le cheval sur lequel je repose. Je vois qu'il a tourné sa grande tête de côté, et que, tristement, il mange de l'herbe. Ce cheval qui a du blanc dans la crinière, je l'ai vu naguère au milieu du régiment, se cabrer et hennir comme les vrais chevaux de bataille, et maintenant, fracassé quelque part, il est muet comme le sont les vrais malheureux. Encore une fois, j'évoque le petit du cerf égorgé sur son tapis de pourpre fraîche, et l'émotion que je n'ai pas eue dans ce jour du

passé remonte à ma gorge. La bête est l'innocence en personne. Ce cheval est comme un enfant énorme, et si on voulait montrer face à face l'innocence de la vie, il faudrait figurer non un petit enfant, mais un cheval. Mon cou fléchit, et je pousse un gémissement, et ma face tâtonne sur le sol.

Le soubresaut de l'animal m'a changé de place et versé sur le flanc, plus près encore de l'homme qui parlait. Celui-ci se détend, se couche sur le dos. Il présente ainsi son visage comme un miroir à la pâleur lunaire, et montre hideusement qu'il est blessé au cou. Je sens qu'il va mourir. Ses paroles ne sont plus guère que des bruissements d'ailes... Il a dit des choses incompréhensibles sur un peintre espagnol et des portraits immobiles dans des palais : l'Escurial, l'Espagne, l'Europe... Soudain, il repousse avec violence des êtres qui sont dans son passé.

— Arrière, les rêveurs ! dit-il plus fort que le ciel orageux où les flammes sont sombres comme du sang, plus fort que les éclairs qui tombent et le vent déchirant, plus fort que toute la nuit qui nous ensevelit et qui pourtant continue à nous lapider.

Il est pris d'une fureur qui, dans l'ombre, met son âme à nu comme sa gorge.

— La vérité est révolutionnaire, halette la voix nocturne. Arrière, les gens de vérité, ceux qui jettent le désordre dans l'ignorance, ceux qui sèment les paroles, qui sèment le vent ; les inventeurs, arrière ! Ils apportent le règne des hommes !... Mais la multitude les hait et se moque d'eux !

Il rit, comme s'il entendait rire la multitude.

Et autour de nous, un autre éclat de rire convulsif grandit démesurément au sein de la plaine noire.

— Qu'est c'qu'il raconte, c'ui-là encore !

— Laisse-le tranquille. Tu vois bien qu'i' sait p'usc' qu'i' dit.

— Ah là là !

Je suis si près de lui que seul je recueille le reste de sa voix, et il me crie tout bas :

— J'ai confiance dans le gouffre du peuple.

Et cette parole m'a poigné le cœur et m'a dilaté les yeux d'horreur, parce qu'il m'a semblé tout d'un coup, en un éclair, qu'il comprenait ce qu'il disait ! Une image s'incarne devant mes yeux : le prince, que j'ai vu d'en bas, autrefois, dans le cauchemar de la vie, et qui aimait le sang de la chasse... Non loin, un shrapnell bouleverse l'ombre, battant et soulevant la terre en nuages, et on dirait que cette explosion a, elle aussi, pensé et crié.

Autour de nous, la nuit épaisse s'est implantée partout. Mes mains baignent dans le sang noir ; sur ma nuque, sur ma joue, de la pluie, noire aussi, saigne.

La procession des nuages mortuaires frangés d'argent passe encore une fois et, de nouveau, un rayon lunaire argente le marécage qui a coulé des soldats, et met des suaires à ceux qui sont couchés.

Tout à coup une houle de plaintes suscitée on ne sait par quoi, glisse à la surface de la plaine :

— Au secours ! Au secours !

— Alors quoi, i's n'vont pas venir nous chercher ! Alors quoi !

Et on voit remuer des gestes, très doucement, comme au fond de la mer.

Au milieu de l'encombrement de rumeurs, sur cette étendue encore rebelle et tiède que couve la mort froide, le profil aigu a sombré en arrière. Le manteau pantelle. Le grand et riche oiseau de proie est en train de s'envoler.

Le cheval n'a pas cessé de saigner. Son sang tombe goutte à goutte sur moi avec une régularité d'horloge — comme si aboutissait là, à travers lui, tout le sang qui filtre dans les couches de cette plaine et tout le châtiment des blessés. Ah ! il semble que la vérité va dans tous les sens plus loin qu'on ne le croyait ! On se penche sur le mal que souffrent les animaux, parce que ceux-là, on les comprend tout entiers.

Les hommes, les hommes !... Partout, la plaine a un profil déchiqueté. Sur le fond d'horizon tantôt bleu noir et tantôt rouge noir, la plaine est monumentale !

XV

APPARITION

Je n'ai pas changé de place. J'ouvre les yeux. Ai-je dormi? Je ne sais pas. Il y a maintenant de la lumière calme. C'est le soir ou le matin. Seuls, mes bras peuvent trembler. Je suis enraciné comme un buisson tordu. Ma blessure? c'est elle qui me colle à la terre.

Je parviens à redresser ma figure, dont les vagues mouillées de l'espace viennent assaillir les yeux. Je découvre patiemment dans la pâleur terreuse qui mélange tout, dans l'eau qui descend et l'infini sale, des épaules de brouillard, des angles nuageux de coudes, des déchirements de mains. Je découvre la ronde immobile qui m'enferme; des faces traînent par terre, sales comme des pieds, ou, tendues à la pluie, contiennent comme des vases, des larmes croupies.

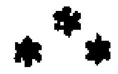
Une figure, de tout près, me regarde d'un air triste, penchée sur le côté. Elle émerge du bas du monceau, comme une bête. Les cheveux retombent semblables à des clous. Le nez est un trou triangulaire où pointe un peu de la blancheur du marbre humain. Il n'y a plus de lèvres et les deux rangées de dents apparaissent comme des lettres. Les joues claires sont semées d'une moisissure de barbe. Ce corps n'est que boue et pierres; cette face, devant la mienne, n'est plus qu'un miroir profond.

Tout autour, les capotes noircies d'eau couvrent et habillent la terre entière.

Je cherche, je cherche...

Je suis glacé par une masse où je suis appuyé ; mon coude s'y enfonce. C'est le ventre du cheval ; sa jambe raidie barre obliquement le cercle étroit d'où mon regard ne peut pas dérailler. Ah ! il est mort... Il me semble que ma poitrine est vide et pourtant j'ai un retentissement au cœur. Ce que je cherche, c'est la vie.

Au loin, le ciel résonne, et chaque coup sourd vient me pousser l'épaule. Plus près, des obus tonitruent lourdement. Sans les voir, je vois le reflet fauve que répand leur flamme et aussi l'ombre brusque jetée par leur nuage d'ordures. D'autres ombres vont et viennent par terre autour de moi : alors, j'entends dans l'air des plongées de battements d'ailes et des cris si sauvages que je sens qu'ils me fouillent la tête.



La mort n'est pas encore morte partout. Des points, des surfaces résistent encore et bougent et crient, sans doute parce que c'est l'aurore. A un moment, le vent a balayé une fanfare assourdie. Il en est qui brûlent encore dans l'incendie invisible de la fièvre, malgré les durées glacées qu'ils ont traversées. Mais le froid les pétrit. L'immobilité des choses s'introduit en eux, et le vent qui passe se vide.

Les voix sont usées ; les regards se soudent aux yeux. Les plaies sont étanchées ; elles ont fini. Il n'y a que les pierres et la terre qui saignent. J'ai vu en ce moment des morts entr'ouverts, encore tièdes, fumer, sous le matin ruisselant, comme les décombres obscurcies d'un village. Je regarde planer cette respiration morte des morts. Les corbeaux tourbillonnent autour de la viande nue avec leur claquement d'oriflamme et leur cri de guerre. J'en vois un qui trouve des rubis brillants sur la gangue noire d'un pied ; un qui, tumultueusement, s'approche d'une

bouche comme si elle l'appelait. Parfois un mort fait un mouvement pour tomber plus bas. Ils n'auront pas plus de sépulture que s'ils étaient les derniers hommes.

***

Il y a une présence dressée que j'entrevois, tout près, tout près, et que je veux voir. En faisant effort avec mon coude sur le corps ballonné du cheval, je parviens à modifier la direction de ma tête et du couloir de mes regards. Alors, tout d'un coup, j'ai découvert au loin toute une nouvelle population d'hommes de bronze cabrés, dans des habits pourris ; mais surtout, dressée sur des genoux pliés, une capote grise, laquée de sang et creusée d'un grand trou autour duquel s'agglomère une corbeille d'épaisses fleurs carminées. Je soulève lentement le fardeau de mes yeux pour explorer ce trou. Dans les chairs bouleversées aux couleurs changeantes et à l'odeur si forte qu'elle met dans ma bouche un goût fade, au fond d'une cage où des os croisés sont noirs et rouillés comme des barreaux de fer, il y a quelque chose : quelque chose d'isolé, de sombre et de rond. Je vois que c'est un cœur.

Posés là je ne sais comment (car je ne vois pas jusqu'en haut du corps), le bras, la main. La main n'a que trois doigts, une fourche... Ah ! j'ai reconnu ce cœur ! C'est celui que j'ai tué. J'ai crié vers l'homme approfondi, vers l'homme surhumain — prosterné sur la boue devant lui à cause de ma défaite et de ma ressemblance. Puis mes yeux se sont baissés, et j'ai vu, sur les bords de la plaie infinie remuer des vers J'étais tout près de ce remuement. Ce sont des vers blanchâtres dont la queue est pointue comme un dard ; ils se courbent et se détendent, tantôt en forme d'i, tantôt en forme d'u. La perfection de l'immobilité est dépassée. Le matériel humain est émietté dans la terre pour une autre destination.

Celui-là, je le haïssais, lorsqu'il avait sa forme et sa chaleur. Nous étions étrangers et faits pour nous détruire. Mais il me semble, en face de ce cœur bleuissant, encore

attaché à ses cordes rouges, que je comprends la valeur de la vie. Elle se comprend de force comme une caresse; il me semble que je vois combien de temps, de souvenirs et d'êtres il avait fallu, là-bas, pour composer cette destinée — tandis que je reste, sur un point de la plaine, devant lui, comme une veilleuse. J'entends la voix que sa chair exhalait quand il vivait encore un peu, quand mes mains féroces tâtaient à travers lui le squelette que dous avons tous. Il prend toute la place. Il est trop de choses à la fois. Comment peut-il y avoir, dans le monde, nes mondes? Cette idée fixe dévaste tout.

... Ce parfum de tubéreuse, c'est l'exhalaison de la pourriture. Par terre, je vois des corbeaux de près, comme des poules.

Moi ! Je pense à moi, à tout ce que je suis. Moi ! ma maison, mes heures, et le passé, et l'avenir pareil au passé ! Et à cet instant-là, je sens pleurer en moi, se traînant sur quelque détail ancien, un regret tragique et neuf de mourir, un besoin d'avoir chaud encore dans la pluie et le froid, de m'enfermer en moi malgré l'espace, de me retenir, de vivre. J'ai appelé au secours, puis je suis demeuré haletant, guettant la distance dans l'attente éperdue... Les brancards ! Je crie, je ne m'entends pas ; mais si les autres m'entendaient !

Maintenant que j'ai fait cet effort, je n'en peux plus faire d'autre, et ma tête reste là, à l'entrée de cette plaie grande comme un monde.

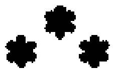
Il n'y a plus rien.

Il y a pourtant celui-là... Il était étendu comme un mort. Mais, tout d'un coup, à travers ses yeux clos, il a souri ! Celui-là reviendra sans doute ici-bas, et quelque chose en moi l'a remercié de son miracle.

Et il y avait celui-là encore, que j'ai vu mourir. Il élevait sa main qui se noyait. Enfoui au fond des autres, il ne vivait, il n'appelait, et ne voyait plus que par cette main. A un doigt brillait une alliance qui me racontait une espèce d'histoire.

Quand sa main s'est figée en tremblant et est devenue une plante morte avec cette fleur d'or, j'ai senti un commencement d'adieu monter en moi comme un sanglot. Mais il y en a trop pour qu'on sache les regretter. Combien y en a-t-il dans toute cette plaine-ci? Combien, combien y en a-t-il dans tout ce moment-ci? Notre cœur n'est fabriqué que pour un cœur à la fois. On s'use à regarder tout. On dit bien : « Il y a les autres », mais ce n'est qu'une parole. Tu ne sauras pas ; tu ne sauras pas.

Le froid et la stérilité sont descendus sur tout le corps de la terre. Plus rien ne bouge, que le vent chargé d'eau froide, les coups de canon enveloppés dans l'infini, les corbeaux, et la pensée qui roule emmurée dans ma tête.



Ils sont enfin immobiles, ceux qui marchaient toujours, ceux pour qui l'espace était si grand! On voit, reposant sur la terre, leurs pauvres mains, leurs pauvres jambes, leurs pauvres dos. Ils sont enfin tranquilles. Les obus qui les éclaboussent ravagent un autre monde. Ils sont dans l'éternelle paix.

Tous est consommé, tout a abouti là. C'est là, en ce cercle étroit comme un puits que s'est arrêtée, de cercle en cercle, la descente aux fonds furieux de l'enfer, dans les lentes tortures, et la fatigue inexorable et les rayonnements de la tempête. Nous sommes venus ici parce qu'on nous a dit d'y venir. Nous avons fait ce qu'on nous a dit de faire. Je pense à la simplicité de notre réponse au Jugement dernier.

Le canon continue. Toujours, toujours, les obus qui viennent, et toutes ces balles qui ont des kilomètres de longueur. Cachés derrière les horizons, des hommes vivants font corps avec les machines et s'acharnent contre l'étendue. Ils ne voient pas leurs coups. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Tu ne sauras pas, tu ne sauras pas.

Mais puisque la canonnade revient, on se rebattra ici. Toutes ces batailles, qui naissent d'elles-mêmes, se nécessitent à l'infini !... Une seule bataille, ce n'est pas assez, ce n'est pas complet, il n'y a pas de raison. Rien n'est fini, rien n'est jamais fini. Ah ! il n'y a que les hommes qui meurent ! Personne ne comprend la grandeur des choses, et moi, je sais bien que je ne comprends pas toute l'horreur où je suis.

***

Voici le soir, l'heure où s'allument les coups. Les horizons du jour sombre, du soir sombre, et de la nuit illuminée tournent autour de mes restes comme autour d'un pivot.

Je suis comme ceux qui s'endorment, comme les enfants. Je m'affaiblis, je m'adoucis, je ferme les yeux ; je rêve à la maison. Je ne voudrais pas mourir, je me supplie de ne pas mourir, et j'ouvre les yeux et je cherche les brancardiers qui peut-être, justement, pensent à moi... Je rêve à la maison.

Là-bas, on se met sans doute à plusieurs pour supporter les soirées, avant de se retirer dans l'immobilité familière des chambres et de s'endormir au milieu des choses qui ne se réveillent jamais. Marie est là, et d'autres femmes, en train d'apprêter le dîner ; la maison devient une odeur de cuisine. J'entends Marie qui parle, debout, puis assise à table. J'entends le bruit du couvert qu'elle remue sur la nappe en s'installant. Ensuite, comme quelqu'un a approché l'allumette de la lampe, en soulevant le verre, Marie se lève pour aller fermer les volets. Elle ouvre la fenêtre. Elle se penche, ses bras s'écartent ; mais elle reste un instant plongée dans la nuit nue. Elle a un frisson que j'ai. Au loin, naissante dans l'ombre, elle regarde, comme moi. Nos yeux se sont rencontrés. C'est vrai, puisque cette nuit-ci, c'est la sienne aussi bien que la mienne, la même nuit, et la distance n'est pas quelque chose de palpable ni de réel ; la distance n'est rien. C'est vrai, ce grand contact étroit.

Où suis-je? où est Marie ; et même qu'est-ce qu'elle est ! Je ne sais pas, je ne sais pas. J'ignore la blessure de ma chair, et est-ce que je sais la blessure de mon cœur?

***

Les nuées se couronnent de faisceaux étoilés. C'est une volière de feu, c'est un enfer d'argent et d'or. Des cataclysmes sidéraux font tomber autour de nous d'immenses parois de lumière. Des palais fantasmagorieues d'éclairs hurleurs, avec des arceaux de fusées, se créent et s'évanouissent au milieu de forêts de lueurs pâles.

Le bombardement qui plaque sur le ciel ses flammes continentales se rapproche encore. Des volées d'éclairs s'enfoncent çà et là, soulevant la terre et dévorant les autres lumières. L'armée surnaturelle arrive! Toutes les routes de l'espace se comblent. Plus près encore, un obus éclate de toute sa force, luit, et parmi nous tous que le hasard défend, se cherche effroyablement des entrailles. Les obus se succèdent dans une cavité qui est là... Je vois encore une fois, parmi les choses terrestres, un homme ressuscité, qui se traîne vers cette cavité ! Il est empaqueté de blanc et le dessous du corps, qui frotte par terre, est noir. En accrochant la terre avec ses bras raidis, il rampe, long et plat comme une barque; il entend encore crier : en avant ! Il s'oriente vers le trou ; il ne sait pas, et il se traîne exactement vers l'embûche monstrueuse du trou. L'obus va réussir ! La griffe vertigineuse de l'espace va, d'une seconde à l'autre, frapper ce flanc et y pénétrer comme dans un fruit. Je n'ai pas la force de lui crier de fuir ailleurs de toute sa lenteur, je ne peux qu'ouvrir la bouche et devenir une espèce de prière devant la divinité de cet homme. Et cependant, c'est le survivant : et, avec le dormeur, à qui un rêve parlait tout bas, il n'y a que lui qui me reste.

Sifflement !... Le coup suprême l'atteint, et dans un éclair, je vois la larve bicolore s'écraser sous le poids du sifflement, et tourner une face hagarde de mon côté.

Mais non, pas lui ! Un coup de lumière me remplit les

yeux ; toute la lumière. Je suis soulevé, je suis brandi par une lame inconnue au milieu d'une sphère de clarté extraordinaire. L'obus... Moi ! Et je tombe, je tombe sans cesse, je tombe fantastiquement hors de ce monde, ayant eu le temps de me revoir dans cette cassure d'éclair, de penser à mes entrailles et à mon cœur jetés au vent, et d'entendre des voix qui, tout bas, se répètent au loin, au loin : Simon Paulin est mort à trente-six ans.

XVI

DE PROFUNDIS CLAMAVI

Je suis mort. Je tombe, je roule comme un oiseau cassé, dans des éblouissements de lumière, dans des gorges d'ombre. Le vertige m'appuie sur les entrailles, m'étrangle, et s'enfonce dans moi. Je coule à pic dans le vide, et mon regard tombe plus vite que moi.

Je vois, dans le souffle fou des profondeurs qui m'assaillent, poindre, en bas, le rivage de la mer. Ce fantôme de grève que, cramponné à mon propre corps, j'entr'aperçois, est nu, illimité, noyé de pluie, d'une surnaturelle tristesse. Mes yeux cherchent, à travers les longues brumes épaisses et concentriques que font le nuage, l'eau et le sable. Je vois sur le rivage un être, un seul, qui rôde, enveloppé jusqu'aux pieds par un voile. C'est une femme. Ah ! je suis uni à cette femme. Elle pleure. Ses larmes coulent sur le sable où déferlent les vagues ! Tandis que je chancelle à l'infini, j'ai tendu vers elle mes deux bras pesants, ces ailes terribles de ma chute. Elle s'efface à mes yeux.

Longtemps il n'y a rien et je ne sais plus si je tombe. Il n'y a rien, que le temps invisible, et l'inutilité immense de la pluie sur la mer.

***

Ces coups de lumière... J'ai des lueurs de flamme dans les yeux ; trop de clarté se jette sur moi. Je ne peux plus me retenir à rien... Le feu et l'eau !

Au commencement, c'est la lutte du feu et de l'eau. Le monde qui tourne précipité, dans les griffes recourbées de ses flammes, et les espaces d'eau qu'il repousse en nuages. Mais l'eau finit par assombrir la spirale tourbillonnante du bûcher, et y prend place. Sous la voûte des ténèbres denses charpentées d'éclairs, il y a des averses triomphales qui durent cent mille ans. Pendant des siècles de siècles, le feu et l'eau s'affrontent : le feu debout et léger, qui saute, l'eau plate qui rampe, glisse, étend sa ligne et sa surface. Quand l'eau et le feu se touchent, est-ce l'eau qui siffle et hurle, est-ce le feu ? Et l'on voit régner le calme d'une plaine brillante, d'une plaine à la grandeur incalculable. Le météore globuleux se fige dans des formes et des îles continentales sont sculptées par la main sans borne de l'eau.

Je ne suis plus seul et abandonné sur l'antique champ de bataille des éléments. Près de ce roc, une sorte de roc prend forme, se tient droit comme le feu, et remue. Cette ébauche pense. Elle reflète l'étendue, le passé et l'avenir, et la nuit, sur la colline, elle est le piédestal des astres. Le règne animal aboutit à la chose dressée, à la pauvre chose dressée qui a une figure et un cri, qui cache un monde intérieur et dans laquelle travaille obscurément un cœur. Un seul être, un cœur !... Mais le cœur, dans la gangue des premiers hommes ne bat que pour l'effroi. Celui dont la figure est apparue au-dessus de la terre et qui traîne son âme comme un chaos, discerne au loin des formes pareilles à la sienne, il discerne l'autre, la silhouette d'épouvante qui épie, qui vague et qui tourne, avec le piège de sa tête. L'homme poursuit l'homme pour le tuer et la femme pour la blesser. Mordre pour pouvoir manger, abattre pour pouvoir étreindre — furtivement, dans le creux des

cachettes sombres ou au fond du lit de la nuit, se débat l'amour noir — vivre uniquement pour protéger, dans une caverne disputée, les tisons caressants de son bûcher, et ses yeux, et sa poitrine, et son ventre.

***

Il s'est fait un grand calme aux alentours de moi.

Les hommes se sont réunis de place en place. Il y a des bandes, des troupeaux d'hommes avec des veilleurs, dans la buée de l'aube, et au milieu, on distingue les enfants et les femmes amoncelés comme des biches. Je vois à l'est dans un silence de grande fresque, les raies divergentes de l'aurore resplendir à travers l'image interposée et sombre du couple de chasseurs aux longs cheveux de broussailles mêlés ensemble, et qui se tiennent par la main, debout sur la montagne.

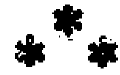
Les hommes sont allés les uns vers les autres à cause de ce rayon de clarté que chacun d'eux renferme, et la clarté ressemble à la clarté. Elle montre que l'isolé, trop libre dans l'étendue, est, malgré les apparences, voué au malheur comme un captif, et qu'il faut se réunir pour être plus forts, pour être tranquillisés, et même pour pouvoir vivre.

Car les hommes sont faits pour vivre leur vie dans sa profondeur, et aussi dans toute sa longueur. Plus fort que les éléments, et plus intense que tous les effrois, il y a le besoin de durer, l'amour de posséder ses jours jusqu'au bout et d'en profiter. Ce n'est pas seulement un droit, c'est une vertu.

Le contact fait fondre la terreur et rapetisse le danger. La bête féroce attaque l'homme solitaire et recule devant l'harmonie d'un ensemble d'hommes. Autour du foyer, humble dieu qui rampe, c'est la multiplication de la chaleur et même la pauvre richesse du reflet. A travers les embûches du plein jour, c'est la distribution meilleure des diverses formes du travail ; c'est, à travers les embûches de la nuit, celle du tendre et uniforme sommeil. De l'animation occupée des matins et des soirs, s'élève dans la vallée un murmure

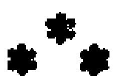
qui est le chant de toutes les paroles seules et perdues.

La loi qui règle l'intérêt commun s'appelle la loi morale. La morale n'a nulle part, ni jamais, d'autre but que celui-là, et s'il n'existait qu'un homme sur la terre, elle n'existerait pas. Elle élague le faisceau des appétits de l'individu selon ceux des autres. D'elle-même, elle émane à la fois de tous et de chacun, à la fois de la raison et de l'intérêt personnel. Elle est inflexible et naturelle, autant que la loi qui, devant nos yeux, adapte parfaitement ensemble les ombres et les lumières. Elle est si simple qu'elle parle à chacun et dit ce qu'elle est. Elle n'est sortie d'aucun idéal ; c'est tout l'idéal qui est sorti d'elle.



Le cataclysme primordial a recommencé sur la terre. Ma vision, belle comme un beau rêve où, dans le soleil levant se dessinait l'appui calmé des hommes l'un sur l'autre, s'affole en cauchemar.

Mais la fulgurante dévastation n'est pas incohérente comme au temps de la bagarre des éléments neufs et du tâtonnement des choses. Ses crevasses et ses reflux de feu dessinent une symétrie qui n'est pas celle de la nature, elle montre la discipline déchaînée, et la fureur de la sagesse. Elle est faite de pensée, de volonté et de souffrance. Des masses d'hommes éparses, pleines d'un infini de sang, s'affrontent comme des déluges. Une vision vient et s'abat sur moi, me secoue sur le sol où je suis sans doute étendu : l'inondation qui marche. Elle approche du fossé, de toutes parts et s'y verse. Le feu siffle et crie dans l'armée, comme dans l'eau. Le feu s'éteint aux sources humaines !



Il me semble que je me débats contre ce que je vois, couché, cramponné quelque part, et il me semble qu'on me retient ; et même, à un moment, j'ai entendu des exhortations surnaturelles à mon oreille, *comme si j'étais ailleurs...*

Je cherche des hommes : le secours d'une parole, d'un

mot. Combien j'ai entendu, autrefois, de paroles ! Je n'en voudrais plus qu'une. Je suis dans les régions où les hommes sont terrés. Une plaine écrasée, sous un ciel vertigineux qui passe, peuplé d'autres astres que ceux du ciel, et tendu d'autres nuages et éclairé continûment, de coup en coup, par un jour qui n'est pas le jour.

De près, on distingue la forme humaine de grands amoncellements ou de champs montueux, multicolores et vaguement floraux : le cadavre d'une section ou d'une compagnie. De plus près, on distingue à ses pieds la laideur des crânes. J'en ai vu, des blessures grandes comme des hommes! Dans le cloaque frais teint en rouge, la nuit par l'incendie, le jour par la foule, titubent, debout, des corbeaux ivres.

Là, c'est le trou d'écoute qui garde les cycles. Ils sont là cinq ou six veilleurs captifs enterrés dans le noir de cette citerne, la face grimaçante à travers le soupirail, la calotte barrée de rouge comme un reflet d'enfer, l'air désespéré et carnassier.

Quand on leur demande pourquoi ils se battent, ils disent :

— Pour sauver mon pays.

De l'autre côté des campagnes immenses où les flaques jaunes sont semées de flaques noires (le sang tache même la boue), et de buissons de fer, et d'arbres qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, je rôde ; j'entends grelotter et claquer le squelette de ma mâchoire. Au milieu du cimetière béant, écorché, des morts et des vivants, un large espace de ruines est nivelé, lunaire dans la nuit. Ce n'était pas un village qui était là, c'était un coteau dont les ossements pâles sont semblables à ceux d'un village. Les autres — les miens — ont creusé des trous fragiles et tracé de malheureux chemins avec leurs mains et avec leurs pieds. Ils ont la face tendue en avant, ils scrutent, ils flairent.

— Pourquoi te bats-tu?

— Pour sauver mon pays.

Les deux réponses sont tombées pareilles dans la distance comme les deux notes d'un glas, pareilles comme les voix du canon.

Quand vient la guerre que tu n'as jamais voulue, — quel que soit ton pays et ton nom — la fatalité terrible qui t'empoigne se démasque nettement, agressive et complexe. Le souffle de condamnation s'est levé.

On réquisitionne ta personne. On se saisit de toi par des mesures menaçantes qui ressemblent à des arrestations, et auxquelles rien de ce qui est pauvre ne peut échapper. On t'emprisonne dans des casernes. On te met nu comme un ver et on te rhabille avec un uniforme qui t'efface ; on marque ton cou d'un numéro. L'uniforme t'entre dans la peau ; les exercices te façonnent et te taillent à l'emporte-pièce. Il surgit autour de toi, t'encerclant, des étrangers vêtus brillamment. On les reconnaît : ce ne sont pas des étrangers. Alors, c'est un carnaval, mais un carnaval farouche et suprême : ce sont les nouveaux maîtres, absolus, arborant leurs pouvoirs dorés sur leurs poings et leurs têtes. Ceux qui sont près de toi ne sont eux-mêmes que les serviteurs d'autres qui portent un pouvoir plus grand peint sur leurs habits. C'est une existence de misère, d'humiliation et de rapetissement où tu tombes de jour en jour, mal nourri et mal traité, assailli dans toute ta chair, fouetté par les ordres des gardiens. A chaque minute, tu es rejeté violemment dans ton étroitesse, tu es châtié au moindre geste qui en sort, ou tué par ordre de tes maîtres. Il t'est défendu de parler pour t'unir à ton frère qui te touche. Autour de toi règne un silence d'acier. Ta pensée ne doit être qu'une souffrance profonde. La discipline est indispensable pour fondre la foule en une seule armée, et nonobstant la vague parenté qui se fait parfois entre toi et ton chef proche, l'ordre mécanique te paralyse pour mieux faire remuer ton corps au gré de la cadence de la file et du régiment — où, annulant tout ce qui est toi, tu pénètres déjà comme une espèce de mort.

— Ils nous réunissent, mais ils nous séparent ! crie une des voix du passé.

S'il en est quelques-uns qui fuient à travers les mailles, c'est que ces lâches sont en même temps des puissants. Ils sont rares, malgré l'apparence, comme le sont les puissants.

Toi, homme isolé, homme ordinaire, humble milliardième d'humanité, tu ne fuis rien, et tu marches jusqu'au bout des événements ou de toi-même.

Tu seras broyé. Ou tu iras dans le charnier, détruit par ceux qui sont pareils à toi puisque la guerre n'est faite que de vous, ou tu reviendras dans ton point du monde, diminué ou malade, n'ayant conservé que l'existence, sans la santé, sans la joie, ou dépaysé après trop de jours, pauvre à jamais du temps gaspillé. Même élu par le miracle de la chance, même indemne dans la victoire, toi, tu seras vaincu. Quand tu rentreras dans la machine insatiable des heures de travail, parmi les tiens, dont les vendeurs, en leur rage de gain, auront sucé la misère, la tâche sera plus dure qu'avant, à cause de la guerre qu'il faudra payer dans toutes ses incalculables conséquences. Toi qui peuplais les cachots des villes ou les granges, va peupler l'immobilité des champs de bataille, et, si tu survis, paye ! Paye une gloire qui n'est pas la tienne ou des ruines que d'autres ont faites par tes mains.

Brusquement, à quelques pas devant moi, à mon chevet — comme si j'étais dans un lit et dans une chambre et que je me sois tout d'un coup réveillé — une forme gauche surgit de travers. Même dans l'ombre, on voit qu'elle est défigurée. On perçoit vaguement, vers sa face, quelque chose d'anormal qui luit ; on perçoit aussi à sa démarche titubante, perdue dans le sol noir, que ses souliers sont vides. Il ne peut pas parler, mais il ramène en avant son bras maigre d'où pendent, d'où dégouttent des loques, et sa main incomplète, torturante à l'esprit comme un accord faux, me montre la place de son cœur. Je vois ce cœur enfoui dans l'ombre de la chair, dans le sang noir des vivants — car seul le sang répandu est rouge. Je le vois profondément, avec mon cœur. S'il disait quelque chose, il dirait ces mots que j'entends encore, là-bas, tomber goutte à goutte : « Rien à faire, rien. » J'essaie de me remuer, de m'ôter de lui. Mais je ne peux pas, je suis ligoté dans une sorte de cauchemar, et s'il ne s'était pas de lui-même effacé, je serais resté là à jamais, ébloui devant son ombre. Il n'a rien dit, celui-là. Il s'est montré comme une chose qu'il est. Il est parti. Peut-

être s'est-il anéanti, peut-être est-il entré dans la mort qui n'est pas plus mystérieuse pour lui que la vie dont il sort — et je suis retombé en moi-même.

***

Il est revenu me présenter sa face. Ah ! maintenant, il a autour de la tête un bandeau, alors je le reconnais à cette couronne de fange. Je recommence l'instant où je l'ai serré contre moi à l'écraser, où je l'ai appuyé sur l'obus, où j'ai senti dans mes bras ses os craquer autour de son cœur ! C'était lui !... C'était moi ! Il ne dit rien dans les abîmes éternels où il est resté mon frère de silence et d'ignorance. Le cri de remords où se déchire ma gorge, me dépasse, cherche quelqu'un d'autre.

Qui?

La fatalité qui l'a tué à travers moi n'a-t-elle point des faces humaines?

— Les rois ! dit Termite.

— Les grands ! dit l'homme qu'on avait pris au piège, le prisonnier allemand tondu, au facies hexagonal de forçat, verdâtre des pieds à la tête.

Les rois, les majestés, les hommes surhumains, éclairés par un nom fantastique et qui ne se trompent jamais, tout cela n'est-il pas aboli depuis longtemps? On ne sait pas.

Ceux qui règnent, on ne les voit pas. On ne voit que ce qu'ils veulent, et ce qu'ils font avec les autres.

Pourquoi commandent-ils toujours? On ne sait pas. Les multitudes ne se sont pas données à eux ; ils les ont prises et ils les gardent. Leur pouvoir est surnaturel. Il est parce qu'il fut. Son explication, sa formule, son souffle, c'est : Il le faut.

Comme ils ont pris les bras, ils prennent les têtes et font une croyance.

— Ils te disent, criait celui qu'aucun des humbles soldats ne daignait écouter, ils te disent : voilà ce qu'il faut que tu aies dans ton esprit et dans ton cœur.

Une religion inexorable est tombée d'eux sur nous tous et elle maintient ce qui vit, et elle maintient ce qui est.

J'entends tout d'un coup à côté de moi, comme si j'étais dans une rangée de suppliciés, une agonie qui bégaie, et je crois voir celui qui se débattit comme un vautour frappé, sur la terre enflée de morts. Et ses paroles qui m'entrent dans l'âme, plus distinctement que lorsqu'elles étaient encore vivantes, me blessent à la fois comme des chocs de ténèbres et de clarté :

— Il ne faut pas que les hommes ouvrent les yeux !

— La croyance se commande comme le reste ! dit l'adjudant Marcassin qui s'agitait dans le rang comme un prêtre sanglant du Dieu de la guerre, avec sa culotte rouge.

Il avait raison ! Il avait saisi la chaîne quand il a jeté ce cri de vérité contre la vérité. Chaque homme est quelque chose qui compte, mais l'ignorance isole et la résignation disperse. Chaque pauvre porte en lui des siècles d'abandon et de servilité. C'est une proie sans défense pour la haine et l'éblouissement.

L'homme du peuple que je cherche, en me débattant à travers la confusion comme à travers la boue, le travailleur qui se mesure contre le travail plus grand que lui et n'échappe jamais à la peine, l'esclave moderne, je le vois comme s'il était là. Il sort de son échoppe, au fond de la cour. Il a un bonnet carré. On distingue les paillettes brillantes de la vieillesse semées dans sa barbe mal rasée. Il mâchonne et fume sa pipe boueuse qu'on entend. Il hoche la tête, il dit avec un bon et solide sourire :

— La guerre a toujours été, donc elle sera toujours.

Et tout autour de lui, les gens hochent la tête et pensent de même, dans le pauvre puits solitaire de leur âme. Ils contiennent la conviction, ancrée au fond de leur cerveau, que les choses ne peuvent plus jamais changer. Ils sont comme des bornes et des pavés, distincts mais cimentés ; ils croient que la vie universelle est une espèce de grand monument de pierre, et ils obéissent obscurément, indistinctement, à tout ce qui commande, et ils ne pensent pas loin, malgré les petits enfants. Et je me souviens de la

facilité qu'il y avait à se livrer corps et âme à la résignation compacte. Et il y a aussi l'alcool qui massacre, et le vin, qui noie.

On ne voit pas les rois, on ne voit que le reflet d'eux sur la foule.

Éblouissements, éblouissements dont on est la chose. Je songe, ébloui.

Mes lèvres récitent pieusement le passage d'un livre qu'un jeune homme vient de me lire alors que, tout enfant, je suis accoudé, ensommeillé, sur la table de la cuisine.

« Roland n'est pas mort. On a vu pendant des siècles l'ancêtre magnifique, le guerrier des guerriers, chevaucher sur les montagnes et les collines, à travers la France carolingienne et capétienne. Lors de toutes les grandes calamités publiques, il s'est dressé devant les yeux des populations, tel un signe de victoire et de gloire, avec son casque splendide et son épée. Il est apparu et s'est arrêté comme un archange militaire sur l'horizon flamboyant des incendies ou sur l'amoncellement noir des combats ou de la peste — penché sur la crinière ailée de son cheval, fantastique et balancé comme si la terre était ivre. On l'a vu partout, ressuscitant l'idéal et la vaillance du passé. On l'a vu en Autriche lors de la querelle sans fin du pape et de l'empereur, et par-dessus les remuements étranges des Scythes et des Arabes, et les civilisations colorées qui sont montées et descendues comme des vagues autour de la Méditerranée. Le grand Roland n'est pas mort, jamais. »

Après avoir lu ces lignes de la légende, le jeune homme me les faisait admirer, et il me regardait.

Celui que je revois ainsi, exactement, comme on revoit un portrait, tel qu'il fut en cette soirée extraordinairement lointaine, c'était mon père. Et je me souviens combien, à partir de ce jour enseveli entre tous, je crus à la beauté de ces choses parce que mon père me l'avait dite.

Dans la salle basse de la vieille maison, sous la lueur verte et aqueuse de l'étroite ogive de vitraux en losange, l'an-

tique citadin s'écrie : « Il y a des gens assez fous pour croire qu'un jour viendra où la Bretagne ne sera plus en guerre avec le Maine ! » Il apparaît dans le tourbillon du passé, dit cela, et replonge. Et une gravure, longtemps consultée sur une page, prend vie : Sur l'estacade en bois du port ancien, le corsaire au pourpoint cicatrisé, et roussi par le vent et le sel, son vieux dos gonflé comme une voile, montre le poing à la frégate qui passe au loin, et penché sur l'enchevêtrement des poutres goudronnées, comme il l'était sur le bastingage de son bateau de chasse, prédit la haine éternelle de sa race à l'Anglais.

« La Russie en république ! » On lève les bras au ciel. « L'Allemagne en république ! » On lève les bras au ciel.

Et les grandes voix, les poètes, les chanteurs; qu'ont dit les grandes voix? Elles ont célébré les lauriers sans savoir ce que c'est. Vieil Homère, chantre des tribus balbutiantes des rivages, avec ta face vénérable et sereine sculptée à la ressemblance de ton grand génie enfantin, avec ta lyre trois fois millénaire et tes yeux vides — toi qui guidas jusqu'à nous la Poésie ! Et vous, troupeau des poètes asservis, qui ne compreniez pas, qui viviez avant qu'on ne pût comprendre, à une époque où les grands hommes n'étaient que les domestiques des grands seigneurs, et vous, serviteurs de la gloire retentissante et opulente d'aujourd'hui, flatteurs éloquents et magnifiquement ignorants, inconscients ennemis des hommes !

Éblouissements, solennités, cérémonies qui amusent et allument la plèbe, l'éberluent par des couleurs vives, par le scintillement des galons et des étoiles qui sont des miettes de la royauté, l'attisent par des cliquetis de baïonnettes et de médailles, et le clairon, et le trombone, et la grosse caisse, et soufflent le démon de la guerre dans les sens excitables des femmes et la crédulité inflammable des jeunes gens. Les arcs de triomphe, les représentations militaires sur les vastes cirques des places, et les défilés de ceux qui vont mourir et qui, en cadence, marchent aux abîmes à

cause de leur force et de leur jeunesse, et les acclamations à la guerre, et l'orgueil réel que ressentent les humbles à se prosterner devant les maîtres. Leur cavalcade surmonte la colline : « C'est beau, on dirait qu'ils galopent sur nous ! » « C'est magnifique comme on est belliqueux ! » dit la femme éblouie de toujours, en serrant convulsivement le bras de celui qui part.

Et une autre exaltation s'ébauche, et me prend à la gorge dans les gouffres empestés de l'enfer : « Ils sont incendiés, ils sont incendiés ! » bégaye le soldat à bout de souffle comme son fusil devant le reflux des divisions allemandes extasiées, enchaînées coude à coude, qui, sous un nuage divin d'éther, s'avancent pour noyer les bas fonds avec leurs seules existences.

Ah ! des formes désordonnées, des ensembles, surnagent par lambeaux au-dessus des précipices peuplés. Quand deux maîtres, sertis d'étincelants états-majors, de chaque côté de leurs frontières palpitantes, mobilisées, proclament en même temps : « Nous voulons sauver la patrie ! », il y a une immensité trompée et deux immensités victimes. Il y a deux immensités trompées !

Rien d'autre n'existe que cela. Que ces cris puissent être proférés ensemble à la face du ciel, à la face de la vérité, cela prouve d'un seul coup la monstruosité des lois qui nous mènent et la folie des dieux.

Je me tourne sur un lit de souffrance, pour échapper à cette horrible vision de mascarade, à la fantastique absurdité où tout ramène, et ma fièvre cherche encore.

Les éblouissements qui aveuglent ; et aussi, les ténèbres. Le mensonge règne avec ceux qui règnent, effaçant partout la Ressemblance et créant partout la Différence.

Nulle part on ne peut se détourner du mensonge. Où donc n'est-il pas ! L'enchaînement des mensonges, la chaîne invisible, la chaîne !

Les murmures et les clameurs se croisent confusément. Ici et là-bas, à droite et à gauche, on dissimule. La vérité n'arrive jamais jusqu'aux hommes. Les nouvelles filtrent,

fausses ou atrophiées. Ici, tout est beau et désintéressé ; là-bas, les mêmes choses sont infâmes. « Le militarisme français, ce n'est pas la même chose que le militarisme prussien, puisque l'un est français et l'autre prussien. » Les journaux, la sombre nuée des grands journaux régnants, s'abattent sur les esprits et les enveloppent. Le ressassement quotidien attache, enchaîne, et défend de voir loin. Et les journaux pauvres montrent des vides aux places où la vérité était trop clairement inscrite. La dernière chose que sauront à la fin d'une guerre les enfants des tués et les survivants mutilés et usés, ce seront tous les buts de guerre des dirigeants.

On met brusquement les peuples en présence d'un fait accompli qui s'est élaboré dans l'inconnu des cours, et on leur dit : « Maintenant qu'il est trop tard, tu n'as plus qu'un recours : Tuer pour n'être pas tué. »

On agite l'incident superficiel qui, à la dernière heure, a fait déborder en guerre les armements et les ressentiments et les intrigues accumulés, et on leur dit : « Voilà la seule cause de la guerre. » Ce n'est pas vrai : la seule cause de la guerre, c'est l'esclavage de ceux qui la font avec leur chair.

On leur dit : « Une fois la victoire obtenue au gré de tes maîtres, toute tyrannie aura disparu comme par enchantement, et il y aura la paix sur la terre. » Ce n'est pas vrai : il n'y aura de paix ici-bas que lorsque le règne des hommes sera venu.

Mais viendra-t-il jamais? Aura-t-il le temps de venir, tant l'humanité aux yeux crevés se hâte de mourir ! Car toute cette réclame rayonnante au soleil, car toutes ces raisons provisoires, mensongères, bêtement ou habilement raccourcies, dont aucune n'atteint les nobles profondeurs de l'intérêt général, toutes ces raisons insuffisantes suffisent pour plier l'homme simple dans l'ignorance bestiale, pour le garnir de fer et le forger.

— Ce n'est pas avec de la raison, criait le spectre dont l'âme de tourmenteur s'arrachait sur le champ de bataille au corps encore doré, ce n'est pas avec de la raison qu'est faite la Bible de l'Histoire. Ou bien la loi des majestés et

l'antique dispute des drapeaux est d'essence surnaturelle et intangible, ou bien alors le vieux monde est fabriqué sur des principes de folie.

Il me touche avec sa main de pierre et j'essaie de me secouer, et je trébuche étrangement, quoique étendu. Une clameur bourdonne à mes tempes puis tonne à mes oreilles comme le canon, et me submerge, et je suis le naufragé de ce cri :

— Il le faut ! Il le faut ! Tu ne sauras pas !

C'est le cri de guerre, c'est le cri de guerre.



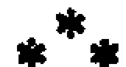
La guerre recommencera après celle-ci. Elle recommencera tant qu'elle pourra être décidée par d'autres que ceux qui la font. Les mêmes causes produiront les mêmes effets, et les vivants devront laisser tout espoir.

On ne peut pas savoir de quelles combinaisons historiques sortiront les tempêtes suprêmes, quels noms propres auront à ce moment du temps les idéals interchangeables imposés aux hommes. La cause, ce sera peut-être partout, la peur de la liberté réelle des peuples. Ce qu'on peut savoir, c'est qu'elles seront.

Les armements croîtront avec, chaque année, des élans vertigineux. L'acharné supplice de la précision me reprend. Nous faisions trois ans de service militaire ; nos enfants en feront cinq, en feront dix. Nous payons deux milliards par an pour la préparation à la guerre. Nous en paierons vingt, nous en paierons cinquante. Tout ce que nous avons sera pris ; ce sera la spoliation, la faillite, la banqueroute. La richesse est tuée par la guerre comme les hommes ; elle s'en va en débris et en fumée, et on n'invente pas plus de l'or que des soldats. On ne sait plus compter ; on ne sait plus rien. Un trillion — un million de millions... Le mot m'apparaît imprimé sur le vague des choses. Je m'épouvante à comprendre l'incompréhensible de ce mot nouveau, sorti hier de la guerre.

Il n'y aura plus sur la terre que la préparation à la guerre. Toutes les forces vivantes seront absorbées par elle, elle accaparera toutes les découvertes, toute la science, toutes les idées. La seule maîtrise de l'air, la mise en coupe réglée de l'espace suffira à dilapider les fortunes nationales — puisque la navigation aérienne, agrandissement merveilleux et enchanté, est devenu à sa naissance, au milieu des cercles jaloux, une riche proie que chacun a voulue, et qu'on s'est immensément déchirée.

Les autres dépenses se tariront avant celles de la destruction, et aussi les autres aspirations, et toutes les raisons de vivre. Tel sera le sens du dernier âge de l'humanité.



Les champs de bataille sont préparés depuis longtemps. Ils couvrent des provinces entières d'une seule cité noire, d'un grand bassin métallique d'usine, où tressaillent des planchers de fer et des bûchers de fer, bordé par un pays de forêts aux arbres d'acier et de puits où dort une ombre aiguë de pièges, et parcouru de faisceaux frénétiques de trains en formations parallèles épaisses comme des colonnes d'assaut, qui tombent horizontalement. A quelque point qu'on soit de la plaine, même si on se détourne, même si on s'enfuit, divergent et rayonnent des tentacules clairs de rails, et des gerbes nuageuses de fils montent à la volée. Sur ce territoire d'exécution s'élève et s'abaisse et se débat d'un horizon à l'autre, une machinerie si complexe qu'elle n'a même pas de noms, si vaste qu'elle n'a même pas de forme : à peine, en haut, par-dessus les tourbillonnements et les grondements qui s'enchaînent de l'est à l'ouest, à la lueur des jets de métal en fusion grands comme les jets d'un phare, ou des intermittentes constellations électriques, on discerne, se plaquant sur l'espace, un profil artificiel de chaîne de montagnes. Le colossal fourmillement est doublé et triplé dans les profondeurs par d'autres bassins semblables qui s'étagent, et que n'atteignent pas les projecteurs ennemis — des projecteurs tels, que leur illu-

mination n'est éclipsée que par la rotondité de la Terre

Cette ville immense, aux immenses maisons basses rectangulaires et sombres, ce n'est pas une ville, ce sont des chars d'assaut, qu'un frêle geste intérieur ébranle, prêts à foncer en roulant sur leurs rotules gigantesques. Ces canons illimités enfoncés dans des puits qui fouillent jusqu'à la brûlure les entrailles du globe, et s'y tiennent debout, à peine penchés comme la tour de Pise ; et ces tubes obliques, longs comme des cheminées d'usine, si longs que la perspective en déforme les lignes et qu'ils ont l'air parfois de s'évaser, comme des clairons d'apocalypse, ce ne sont pas des canons, ce sont des mitrailleuses, qui, alimentées par des rubans continus de trains, creusent dans des régions entières, par-dessus un pays, s'il le faut, des montagnes de profondeur.

Dans la guerre qui ressemblait autrefois à la campagne et qui maintenant ressemble d'un bout à l'autre à la ville — et même à une seule fabrique infinie — à peine voit-on les hommes. Sur les chemins de ronde et les casemates, les passerelles et les plates-formes mobiles parmi le labyrinthe des cavernes bétonnées, en haut du régiment échelonné en hauteur dans le gouffre, immensément debout —, on voit un troupeau hagard d'hommes hâves, penchés, d'hommes noirs et ruisselants, sortant de la tourbe de la nuit, et qui sont venus là pour sauver leur pays. Ils se sont terrés dans quelque zone des gorges perpendiculaires et on les voit, dans ce coin plus maudit que les autres, où l'ouragan titube. Ce matériel humain, on le perçoit au creux de ces grottes lisses, comme les ombres criminelles de Dante. Des lueurs infernales en découvrent des alignements longs comme des routes, minces espaces tremblants de nuit que le plein jour et même le soleil laissent encrassés d'ombre et d'une salissure cyclopéenne. Des nuages de matière, des ouragans pleins de haches, les surplombent, et des soubresauts de reflets incendient à chaque seconde les mines de fer du ciel, au-dessus des damnés dont les faces pâles sous la cendre n'ont pas changé.

Ils attendent, attentifs à la solennité et à la signification de ces vastes grondements lourds contre lesquels ils sont pour un moment emprisonnés. Ils s'étendront à jamais autour du point où ils sont. Comme les autres avant eux, ils seront ensevelis dans la perfection de l'oubli. Leurs cris ne dépasseront pas plus la terre que leurs bouches. Leur gloire ne quittera pas leurs pauvres corps.

Je suis emporté dans un des avions dont l'ensemble obscurcit la clarté du jour comme les nuées de flèches dans les contes d'enfants, et fait une armée en forme de voûte. Cette flotte peut débarquer en un instant et n'importe où un million d'hommes et leur ravitaillement. Nous avons entendu il y a peu d'années vagir les aéroplanes, Maintenant leur voix couvre toutes les voix. Leur développement n'a fait que se poursuivre normalement, et à lui seul, il suffit pour que ces garanties territoriales réclamées par les aliénés des générations précédentes apparaissent enfin à tous comme des bouffonneries. Emporté par le poids formidable du moteur, mille fois plus fort qu'il n'est lourd, qui cahote dans l'étendue et m'emplit les fibres de fracas, je vois diminuer les tertres où les canons démesurés et dressés fourmillent comme des épingles enfoncées. Je traîne à deux mille mètres. Un courant d'air m'a empoigné dans un couloir de nuages, et je suis tombé comme une pierre à mille mètres plus bas, étranglé par une aspiration furieuse d'air froid comme une lame, et bondé d'un cri qui s'enfonce. J'ai vu les incendies, et les explosions de mines, avec les crinières de fumée qui s'échevèlent et se délayent en un long zigzag noir aussi grandes que si c'était la chevelure du dieu de la guerre ! J'ai vu les cercles concentriques où se renouvelle encore la multitude pointillée. Les abris, striés d'ascenseurs, descendent obliquement, en parallélogrammes, dans les profondeurs. J'ai vu, une nuit effroyable, l'ennemi inonder tout cela d'un torrent inépuisable de liquides enflammés. J'ai eu la vision de cette vallée rocheuse et noire remplie jusqu'aux bords par la coulée de lave qui éblouit et fait une horrible

aurore terrestre éclairant toute la nuit. La Terre dont le centre flamboie semble devenue le long de cette crevasse, transparente comme du verre. Au milieu du lac de flammes des agglomérations vivantes surnageant, sur quelque radeau, se tordent comme des anges de damnation. Les autres hommes ont fui en hauteur, s'amoncellent en grappes sur les crêtes rectilignes de la vallée de fanges et de larmes. On voit ces ténèbres grouillantes entassées sur le bord supérieur de ces longs abîmes cuirassés que les explosions font remuer comme des paquebots.

Toute la chimie brûle en feu d'artifice dans les nues, ou s'étend en nappes empoisonnées aussi vastes exactement que les vastes villes; contre lesquelles aucun mur, aucun enfouissement ne cuirasse, et où le meurtre passe aussi invisible que la mort elle-même. L'industrie multiplie ses féeries. L'électricité déchaîne ses éclairs et sa foudre — et sa puissance miraculeuse qui lance la force comme un projectile.

Qui sait si ce pouvoir extraordinaire de l'électricité ne changera pas à elle seule la face de la guerre : le faisceau des ondes centralisé, les orbes irrésistibles allant à l'infini allumer et détruire tous les explosifs, déclouer du sol ses carapaces avec leurs racines, obstruer par des chargements d'hommes calcinés roulant comme du charbon stérile, les gouffres souterrains, et même peut-être réveiller les tremblements de terre, arracher des profondeurs le feu central comme un minerai !

Cela sera vu par des gens qui vivent aujourd'hui et, pourtant, cette vision de l'avenir si proche n'est qu'un pauvre grossissement qui passe par la tête. Il est terrifiant de savoir combien il y a peu de temps que la science est méthodique et travaille utilement. Et d'ailleurs la destruction est ce qu'il y a de plus merveilleusement facile ici-bas. Qui sait les moyens nouveaux qu'elle réserve, qui sait jusqu'où pourra sévir l'art du poison, qui sait si on n'asservira pas les épidémies comme on asservit les armées florissantes (ou si elles ne sortiront pas, invincibles et méticuleuses, de l'armée des morts.) Qui sait par quoi on fera

oublier cette guerre-ci qui ne jetait par terre que vingt mille hommes par jour; qui n'a inventé jusqu'ici que des canons tirant à cent vingt kilomètres, les torpilles aériennes d'une tonne, les avions fournissant deux cent cinquante kilomètres à l'heure, les tanks, et les sous-marins traversant l'Atlantique — et dont les dépenses n'ont pas encore atteint dans chaque pays, le montant des fortunes privées.

Mais les bouleversements entrevus, et qu'on ne peut guère dessiner qu'avec des chiffres, seront plus forts que la vie. Les disparitions acharnées et furieuses des soldats auront un terme. Nous ne savons plus compter, mais la fatalité des choses comptera. Un jour les hommes seront tués, et les femmes et les enfants. Ils disparaîtront aussi, ceux qui se tiennent debout sur la mort ignominieuse des soldats, ils disparaîtront avec le socle immense et pantelant qu'ils foulaient. Mais ils profitent du présent, ils croient qu'il durera autant qu'eux et en se succédant, ils disent : « Après nous le déluge. » ... Un jour, toute la guerre cessera faute de combattants.

Le spectacle de demain est un spectacle d'agonie. Les savants font des efforts dérisoires pour déterminer quelle peut être dans les millénaires à venir la cause de la fin du monde habité. Sera-ce une comète, la raréfaction de l'eau, ou l'extinction du soleil qui anéantiront les hommes? Ils ont oublié la cause la plus vraisemblable et la plus proche : le suicide.

Ceux qui disent : « Il y aura toujours des guerres », ne savent pas ce qu'ils disent. Ils sont rongés par la commune maladie intérieure de la courte vue. Ils se croient pleins de bon sens comme ils se croient pleins d'honnêteté. En réalité, ils exhibent la mentalité grossière et bornée des assassins eux-mêmes.

La lutte informe des éléments recommencera sur la terre cautérisée où les hommes se seront tués parce qu'ils étaient esclaves, parce qu'ils croyaient les mêmes choses, parce qu'ils étaient pareils.

Je pousse un cri désespéré et il me semble que, me retournant, je l'étouffe dans un oreiller.

***

Tout est folie. Et il n'y a personne qui osera se lever et dire que tout n'est pas folie, et que l'avenir ne se dessine pas ainsi, aussi fatal, aussi inchangeable qu'un souvenir.

Mais combien y aura-t-il d'hommes qui oseront se lever pour crier en présence du déluge universel qui est à la fin comme il était au commencement : « Non ! » — et pour proférer les conclusions irréfutables et terribles :

— Non, les intérêts des peuples et ceux de tous leurs maîtres actuels ne sont pas les mêmes. Il y a sur l'antiquité du monde deux races ennemies : les grands et les petits. Les alliés des grands sont, malgré les apparences, les grands. Les alliés des peuples sont les peuples. Ici-bas, il n'y a qu'une seule peuplade de parasites et de meneurs, qui est vainqueur, et qu'un seul peuple, qui est vaincu.

Comme aux premiers âges, des faces de pensée ne surgiront-elles pas çà et là des ombres, puisque c'est le chaos et le règne animal ; la raison est à naître puisqu'il n'y en a plus.

— Il faut penser, mais avec ta pensée, pas avec celle des autres !

L'humble parole, fétu de paille tourbillonnant dans le corps à corps démesuré des armées, rayonne entre toutes au fond de moi. Penser, c'est croire que les multitudes ont fait jusqu'ici trop de mal sans le vouloir, et que les anciennes autorités cramponnées partout, faussent l'humanité et séparent l'inseparable.

Il y a eu des audacieux magnifiques. Il y a eu des porteurs de vérité. Des hommes qui tâtonnent dans le désordre mondial pour essayer de faire un rangement clair. Ils découvrent ce qu'on ne savait pas encore ; ils découvrent surtout ce qu'on ne savait plus.

Mais quelle panique parmi les puissants et les puissances !

— La vérité est révolutionnaire ! Arrière, les porteurs de vérité, les inventeurs, arrière ! Ils apportent le règne des hommes !

J'ai entendu ce cri jeté à mes oreilles, tout bas, comme en profondeur, dans une nuit de torture, par l'agonisant aux ailes cassées quand il se débattait tumultueusement pour que les hommes n'ouvrent pas les yeux, mais je l'avais toujours entendu, toujours, autour de moi.

On parle comme les inventeurs, parfois, dans les discours officiels, lors des grandes flatteries publiques, mais ce n'est là qu'une diplomatie pour les mieux abattre. Les porteurs de lumière, on les force à se cacher, avec leur torche. Ils sont hués et bafoués, ces rêveurs, ces songe-creux, ces astrologues. Autour d'eux on déchaîne le rire, le rire mécanique, batailleur et bestial :

— Ton idée de paix n'est qu'une utopie, puisque tu n'as pas, du jour au lendemain, à toi seul, arrêté la guerre !

On leur montre le champ de bataille avec ses épaves :

— Tu dis que la guerre ne sera pas éternelle? Regarde, imbécile !

Le disque du soleil couchant empourpre l'horizon humain déchiqueté :

— Tu dis que le soleil est plus grand que la terre? Regarde, imbécile !

Puis, c'est l'anathème, le sacrilège, l'excommunication contre ceux qui accusent la magie du passé et l'empoisonnement de la tradition. Et les milliards de victimes ellesmêmes se moquent des révoltés et les frappent, dès qu'elles le peuvent. Tous leur jettent la pierre, tous, même ceux qui souffrent, pendant qu'ils souffrent, même les immolés, un peu avant de mourir.

Les soldats sanglants de Wagram crient : Vive l'empereur ! et les lamentables exploités, dans les rues, battent des mains à l'échec de ceux qui essaient de soulager une souffrance fraternelle à la leur. Les autres, prostrés de résignation, assistent, et disent en écho à ce qu'on dit en haut : « Après nous le déluge », et cette parole passe en un souffle énorme et fantastique par les plaines et les villes, parce qu'innombrables sont ceux qui la murmurent. Ah ! il a été dit :

— J'ai confiance dans le gouffre du peuple.

⁂

Et moi?

Moi, l'homme normal, qu'ai-je fait ici-bas? Je me suis agenouillé devant les forces qui brillent, sans chercher d'où elles venaient et où elles conduisaient. A quoi m'ont servi les yeux que j'avais pour voir, l'esprit que j'avais pour juger?

Écrasé par la honte, j'ai sangloté : « Je ne sais pas! » Et j'ai crié si fort qu'il m'a paru que je me réveillais un instant d'un sommeil. Des mains me tiennent, me calment, me bordent et m'enferment dans mon linceul.

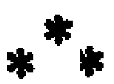
Il me semble que tout près, tout près, une forme s'est penchée et qu'une voix affectueuse m'a dit quelque chose, et il me semble alors que j'ai entendu avec un cher accent dont la caresse venait de très loin :

— Pourquoi n'en serais-tu pas un, toi, mon petit, un de ces grands crieurs?

Je ne comprends pas. Moi? Comment le pourrais-je?

Toute idée se brouille. Je retombe... J'emporte pourtant dans mes yeux l'image d'un lit de fer où était étendue une forme rigide. Autour, des formes étaient abattues, et quelqu'un debout, officiait. Mais le rideau de cette vision s'est tiré. Une grande plaine ouvre la chambre qui s'était un instant fermée sur moi, et l'efface.

De quel côté tourner les yeux? Dieu? Dieu... Le fragment de la litanie qui a vibré m'a fait souvenir de Dieu.



J'ai vu Jésus-Christ au bord du lac. Il est venu comme un homme ordinaire sur le sentier. Autour de la tête il n'a pas de nimbe. Il n'est révélé que par sa pâleur et sa douceur. Des plans de lumière se rapprochent, se superposent, se fondent, à l'entour de lui. Il brille comme dans le ciel, comme sur l'eau. Il a la barbe et les cheveux, comme on l'a rapporté, de la couleur du vin. Il contemple la tache immense faite par le christianisme sur le monde, tache

chaotique et noire, dont les bords seuls, à ses pieds nus, ont couleur rouge et forme humaine. Au milieu : des hymnes, des holocaustes, des files de cagoules et de persécutions pleines de haches, de hallebardes et de baïonnettes, et le choc, dans de longs nuages et des traînes d'armées, de deux croix qui n'ont pas tout à fait la même forme. Et tout près de lui, sur une façade de toile, je revois la croix sanglante. Des populations qui se déchirent en deux pour mieux se déchirer, et l'alliance cérémonieuse, par-dessus les pauvres, de ceux qui ont des tiares avec ceux qui ont des couronnes, et à l'oreille des rois, le geste des éminences grises ou des moines cauteleux de la couleur de l'ombre.

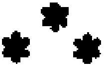
J'ai vu l'homme de lumière et de simplicité baisser la tête, et je sens sa voix extraordinaire qui dit :

— Je ne méritais pas le mal qu'ils ont fait avec moi.

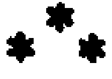
Il assiste, inventeur spolié, à la gloire féroce de son nom. Voilà longtemps que les vendeurs cupides et passionnés l'ont chassé du temple à leur tour, et mis les prêtres à sa place. Il est crucifié dans chaque crucifix.

Dans les campagnes, on voit des églises démolies par la guerre ; et déjà des hommes viennent avec la pioche, apportant des pierres pour remettre debout les murs. Il étend le rayon de son bras et dit clairement dans l'espace :

— Ne reconstruisez pas les églises. Elles ne sont pas ce que vous croyez qu'elles étaient. Ne reconstruisez pas les églises.



Il n'y a de recours que dans ceux-là que la paix condamne aux travaux forcés et que la guerre condamne à mort, — et qui n'ont besoin que de lumière. Il n'y a de recours que dans les pauvres.



Des formes blanches ont l'air de revenir dans la chambre blanche... La vérité est simple. Ceux qui disent que la vérité est compliquée, se trompent ; ce n'est pas elle... Je vois

encore, non loin de moi, un lit, un enfant, une enfant, qui dort dans la maison ; ses yeux ne sont que deux lignes... Dans la maison, nous avons conduit, après très longtemps, ma vieille tante. On lui montre l'existence plus riche, le nid arrangé. Elle approuve tendrement, mais elle a dit pourtant tout bas, en quittant le seuil des chambres perfectionnées : « C'était mieux de mon temps. » Et j'ai tressailli à cause d'une des fenêtres aux ailes grandes ouvertes dans l'ombre ; l'appel que faisait à travers la distance le vide de cette fenêtre, entrait en moi. Il m'a semblé qu'une nuit, elle était ouverte jusqu'au cœur.

Moi, mon cœur... Un cœur béant qui trône dans un rayonnement de sang. C'est le mien, c'est le nôtre. Le cœur, cette plaie qu'on a. J'ai pitié de moi.

Je revois le rivage pluvieux que j'ai vu avant les temps, avant le déroulement du drame des choses, et la femme au bord de la mer. Elle se plaint, elle pleure, parmi les images qu'offrent et que retirent les nuages mortels, et ce que tisse la pluie. Elle parle si doucement que je sens bien que c'est à moi qu'elle s'adresse. Elle est unie à moi. L'amour... Je me souviens : l'amour, c'est un malheureux et des malheureuses.

Je me réveille en poussant un léger cri comme un enfant qui naît.

Tout pâlit ; pâleur. Cette blancheur que j'ai pressentie, à travers les tourbillonnements et les clameurs, elle est là. Une odeur d'éther me rappelle un souvenir de souvenir affreux, mais sans forme. Chambre blanche, murs blancs, inclinaisons féminines vêtues de blanc.

Je dis d'une voix hésitante, sourde :

— J'ai fait un rêve, un rêve absurde.

Je promène ma main sur mes yeux pour le chasser.

— Vous vous êtes démené pendant votre délire, surtout quand vous croyiez tomber ! me dit une voix calme, posée, familière, une voix qui me connaît sans que je la connaisse.

— Oui, dis-je.

XVII

MATIN

Je me suis rendormi dans le chaos puis je me suis réveillé comme le premier homme.

Je suis dans un lit, dans une salle. Pas de bruit. Une tragédie de calme ; d'étroits horizons massifs. Le lit qui m'emprisonne fait partie d'une rangée qu'on voit, en face d'une autre rangée. Un long parquet, avec ses raies, va jusqu'à la porte lointaine. De hautes fenêtres, un jour enveloppé de linge. C'est là tout ce qui existe. J'ai toujours été ici, je finirai ici.

Des femmes blanches, furtives, ont parlé. J'ai recueilli ce bruit nouveau, puis je l'ai perdu. Un homme tout blanc s'est assis près de moi, m'a regardé et m'a touché. Ses yeux brillaient étrangement, à cause de ses lunettes.

Je dors, puis on me fait boire.

Le long après-midi passe dans le long couloir. Le soir, on allume ; la nuit, on éteint. Les lampes, qui sont en file, comme les lits, comme les fenêtres, comme tout, disparaissent. Seule, une lampe subsiste, au milieu, à ma droite, Le fantôme calme des choses ordonne le calme. Mais j'ai

les yeux ouverts, et je me réveille de plus en plus. Je prends conscience dans l'ombre.

Une agitation naît autour de moi parmi les formes abattues et rangées dans les lits. Cette longue salle est immense ; elle n'a pas de fin. Les lits enlinceulés palpitent et toussent. Ils toussent sur tous les tons et avec toutes les voix. Ce sont des cris gras ou secs ou déchirants, des respirations obstruées, bâillonnées, souillées et chantantes. Ces gens qui se débattent avec leurs paroles monstrueuses, s'ignorent. Je vois leur solitude comme je les vois. Il n'y a rien entre les lits, rien.

Je vois soudain se balancer dans la nuit une masse globuleuse, à face lunaire ; les mains tendues, tâtonnant sur les fers des lits, elle cherche son chemin ; la sphère de son ventre gonfle et tend comme une crinoline, et raccourcit sa chemise fendue sur les côtés. Elle est portée par deux petites jambes extrêmement minces, nouées aux genoux, et couleur de la ficelle. Elle atteint le lit voisin, celui qu'un seul fossé sépare du mien. Sur un autre lit, une ombre oscille régulièrement, comme un joujou. C'est un nègre dont la grosse tête à massacre est emmanché sur un cou tout mince.

Le concert rauque des poumons et des gorges se multiplie et s'étend. Il en est qui lèvent des bras de fantoches hors de la boîte de leur lit. D'autres restent enterrés dans la couverture grise. De temps à autre, des spectres chancelants traversent la salle, se penchent entre deux lits et on entend le bruit d'un seau de fer. Au fond de la salle, dans le fouillis noir de ces aveugles qui regardent devant eux, de ces muets qui toussent, on ne voit que l'infirmière à cause de sa blancheur. Elle va d'une ombre à l'autre, se penche sur des immobilités. C'est la vestale qui, autant qu'elle peut, les empêche de s'éteindre.

Je tourne ma tête sur l'oreiller. Dans le lit accolé au mien de l'autre côté, sous la lueur qui tombe de l'unique lampe survivante, il y a un nabot engoncé dans un chandail épais, couleur de cataplasme. Par instants, il s'assoit sur le lit, lève vers le plafond sa tête pointue, se secoue, et serrant et entre-choquant dans ses mains gourdes son crachoir

et son pot à tisane, il tousse comme un lion. Je suis si près de lui que je sens passer sur ma figure cet ouragan de sa chair, et l'odeur de sa plaie intérieure.

***

J'ai dormi. Je vois plus clair que la veille. Je n'ai plus ce voile qui était devant moi. Mes yeux sont attirés nettement par tout ce qui bouge. Une puissante odeur aromatique m'assaille ; j'en cherche la source. En face de moi, en pleine lumière, assise au bord d'un lit, l'infirmière frictionne avec une drogue des mains noueuses et charbonneuses, des pattes énormes que la terre des champs de bataille où elles se sont trop longtemps implantées, a presque moisies. Le liquide fortement odorant devient une couche de cirage écumeux.

La noirceur de ces mains m'épouvante. Avec un effort rassemblant mes esprits, j'ai dit tout haut :

— Pourquoi ne lui lave-t-on pas les mains ?

Mon voisin de droite — le gnome au chandail moutarde — semble m'entendre et hoche la tête.

Je retourne mes yeux de l'autre côté, et, pendant des heures, je me consacre à regarder obstinément, en détail, les paupières écarquillées, l'homme gonflé d'eau que j'ai vu flotter vaguement la nuit comme un ballon. La nuit, il était blanchâtre. Le jour il est jaune, il a de gros yeux gorgés de jaune. Il gargouille, fait un bruit d'eau souterraine et émet des soupirs mêlés à des mots et à des morceaux de mots. Des quintes de toux brunissent sa figure ocreuse. Il tousse, siffle, ravale et rend des filaments de blanc d'œuf et de jaune d'œuf. Son crachoir est toujours plein. On voit bien que son cœur où se pose sa main affouillée et soufrée, bat trop fort et presse ses poumons spongieux et la tumeur d'eau qui le distend. Il vit avec l'idée fixe de vider son ventre inépuisable. Il examine à tout instant son bocal à urine, et sa figure m'apparaît dans cette lueur jaune. Toute la journée j'ai

contemplé la torture et la punition de ce corps. Son képi et sa veste, qui ne lui ressemblent plus du tout, sont pendus à un clou.

A un moment où il était étendu et suffoquait, englouti, il m'a montré le nègre perpétuellement oscillant :

— Il a voulu se tuer parce qu'il regrettait chez lui.

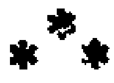
Le médecin m'a dit, à moi : « Ça va bien ». Je voulais lui demander de me parler de moi; mais en ai-je eu le temps!

Vers le soir, mon voisin à chandail, sortant de sa réflexion, répond à ma question du matin en continuant à hocher la tête :

— On ne peut pas lui laver les mains, c'est imprimé.

Un peu plus tard, ce jour-là, je me suis agité. J'ai levé mon bras revêtu de toile blanche. Je reconnais difficilement ma main amincie — cette silhouette d'étrangère! Mais j'ai reconnu à mon poignet ma plaque d'identité. Ah! celle-là est venue avec moi jusqu'au fond des abîmes!

Ma tête, pendant des heures, demeure vide, blanche et il y a une foule de choses que je perçois mal, qui sont, puis ne sont plus. J'ai répondu à des questions. Quand je dis : oui, c'est un soupir que je pousse, et rien que cela. D'autres fois, je suis encore à demi-entraîné dans des images de plaines tuméfiées et de montagnes couronnées; des retentissements de ces choses vibrent à mes oreilles, et je voudrais que quelqu'un vînt qui sût expliquer les songes.



Des souliers étrangers font crier le parquet, et s'arrêtent là. J'ouvre les yeux. Une femme est devant moi.

Ah! sa vue me bouleverse à l'infini. C'est la femme de ma vision. Ma vision était donc vraie? Je la contemple, les yeux grands ouverts. Elle me dit :

— C'est moi.

Puis elle se penche et ajoute doucement :

— Je suis Marie, tu es Simon.

— Ah ! dis-je, je me rappelle.

Je répète les mots profonds qu'elle vient de proférer. Elle me parle encore avec sa voix qui revient de loin. Je me soulève à demi, je revois, je me rapprends mot à mot.

C'est elle, naturellement, qui m'a annoncé que j'avais été blessé à la poitrine et à la hanche, et que j'étais resté trois jours abandonné : de larges déchirures, beaucoup de sang perdu, beaucoup de fièvre, et une fatigue énorme.

— Bientôt, dit-elle, tu seras debout.

Debout ! Je m'évoque debout — moi, l'être couché. J'ai de la surprise et de l'effroi.

Marie s'en va : elle agrandit ma solitude pas à pas, et je suis longtemps des yeux son départ et son absence.

Le soir, j'entends un conciliabule à voix basse au pied du lit du malade à chandail brun. Lui est recroquevillé et souffle humblement. On dit tout bas :

— Il va mourir ; d'ici une heure ou deux. Il est dans un tel état que demain matin il sera pourri. Il faudra le faire enlever à la minute.

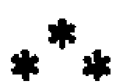
On dit cela à neuf heures du soir, puis on éteint les lumières et on s'en va. Je ne vois plus que lui. Il n'y a que l'unique lampe, proche, qui le veille. Il halette, ruisselle. Il brille comme sous la pluie. Sa barbe a poussé, charbonneuse. Ses cheveux sont plaqués sur son front collant ; sa sueur est grise.

Le matin, le lit est vide et garni de draps propres.

Et avec l'homme annulé, ont disparu toutes les affaires qui avaient été empoisonnées par lui.

— Ça va être le tour du 36, dit l'infirmier.

Je suis la direction de ses regards. Je vois l'homme condamné. Il écrit une lettre. Il parle, il vit. Mais il est blessé au ventre. Il porte sa mort comme un fœtus.



C'est le jour où on change de linge. Quelques malades y parviennent par leurs propres forces ; sur les lits, les bras

et la toile font des signaux. D'autres sont aidés par l'infirmière. On entrevoit sur les peaux nues, des balafres, des trous, des parties couturées, rapiécées, d'une autre nuance. Il y a même un amputé, bronchiteux, qui montre un moignon neuf, rose, comme un nouveau-né. Le nègre ne bouge pas pendant qu'on dépouille son maigre torse d'insecte, puis, de nouveau blanchi, il se remet à dodeliner de la tête dans le gris, et à regarder sans bornes le soleil et l'Afrique. On exhume de ses draps et on change le paralysé, en face de moi. Il reste d'abord immobile dans sa chemise propre, comme une masse. Puis il pousse un son guttural, qui attire l'infirmière. Avec une voix cassée, creuse, une voix de machine parlante, il demande qu'on lui change de place ses pieds qui sont pris dans le drap. Puis il reste, l'œil ouvert, rajusté, raidi, dans les planches de sa carcasse.

Marie revient. Elle s'assoit sur une chaise. Tous les deux, on épelle le passé qu'elle m'apporte abondamment. Un travail innombrable se fait dans ma tête.

— On est tout près de chez nous, tu sais, me dit Marie.

Ces mots dégagent la maison, le quartier, et ont des échos sans fin.

Ce jour-là, je me suis soulevé sur mon lit, et, pour la première fois, j'ai regardé dehors par la fenêtre qui était là, pourtant, depuis toujours, à portée de mes yeux. Et j'ai vu le ciel pour la première fois, et aussi une cour grise où il fait visiblement froid, et une journée grise, ordinaire, semblable à la vie, semblable à tout.

Les jours se sont vite effacés les uns les autres. Petit à petit, je me suis levé, au milieu de ces hommes qui commençants et maladroits ou gémissant plaintivement dans leurs lits, sont retombés en enfance. J'ai rôdé dans les salles, puis dans une allée. Il est question maintenant de formalités : convalescence, commission de réforme dans un mois.

Enfin Marie est venue me chercher un matin pour rentrer chez nous, en attendant.

Elle m'a trouvé sur le banc, dans la cour de l'hôpital qui était une école, sous l'horloge (c'est le seul coin où un rayon de soleil peut entrer). Je réfléchissais au milieu d'une assemblée de béquillards et d'hommes aux fronts ou aux bras bandés, aux accoutrements disparates et loqueteux, aux vêtements malades. Je me suis détaché de cette cour des miracles, et ai suivi Marie après avoir remercié l'infirmière et lui avoir dit adieu.

C'est le vicaire de notre église qui est caporal-infirmier : celui qui a dit et fait dire qu'il allait partager les souffrances des soldats comme tous les prêtres. Marie me dit : — « Tu ne vas pas le voir? » — « Non, dis-je ».

Nous partîmes pour la vie par un chemin ombragé; puis, ce fut la grande route. Nous marchions doucement. C'est Marie qui portait le paquet. Les horizons étaient unis, la terre était plate et se taisait, et le dôme du ciel ne battait plus comme une cloche. Les champs étaient vides jusqu'au fond, à cause de la guerre, mais les lignes de la route, droites et bibliques. Et moi, lavé, simplifié, lucide, quoique encore étonné du silence et remué par le calme, je voyais tout avec netteté, sans voile, sans rien. Il me sembla que je portais en moi une grande raison neuve, inutilisée.

On n'était pas loin. Bientôt, on découvrit le passé pas à pas. A mesure qu'on approchait, des détails de plus en plus petits se présentaient et se nommaient à nous : cet arbre, dans son rond de pierres, ces hangars abandonnés, penchés. Je trouvais même des réminiscences encloses dans les petits asiles des bornes.

Mais Marie m'observait avec une indéfinissable expression.

— Tu es glacé... me dit-elle, tout à coup, en frissonnant.

— Non, lui dis-je, non...

Nous nous sommes arrêtés pour nous reposer et manger

dans une auberge, et c'était déjà le soir lorsque nous sommes entrés dans les rues.

Marie me désigna un homme qui traversait, là-bas.

— M. Rampaille est devenu riche, à cause de la guerre.

Puis ce fut une femme habillée en blanc et bleu flottant, qui disparaissait à un tournant de maison :

— C'est Antonia Véron. Elle a été à la Croix-Rouge. Elle est décorée à cause de la guerre.

— Ah ! dis-je, tout est changé.

A présent, nous sommes en vue de la maison. La distance entre le coin de la rue et la maison me paraît plus petite qu'il ne faudrait. La place finit tout d'un coup : elle a une forme plus courte qu'*en réalité*. De même, tous les souvenirs de ma vie d'antan me paraissent diminués.

La maison, les chambres. J'ai monté et redescendu l'escalier, guetté par Marie. J'ai reconnu toutes les choses ; j'en ai même reconnues que je ne voyais pas. Personne d'autre que nous deux dans la nuit tombante, comme si les gens s'étaient entendus pour ne pas apparaître encore à cet homme qui revenait.

— Nous sommes chez nous, voilà, dit enfin Marie.

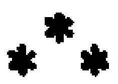
On s'assied l'un en face de l'autre.

— Qu'est-ce qu'on va faire.

— On va vivre...

— On va vivre...

Je songe. Elle me regarde à la dérobée, avec ce mystérieux accent d'angoisse qui me domine. Je remarque les précautions avec lesquelles elle me regarde. A un autre moment, il m'a semblé qu'elle a les yeux rougis de larmes. Moi, je pense à la vie d'hôpital d'où je sors, à la rue grise et à la simplicité des choses.



Un jour s'est écoulé déjà. En un jour, tout le temps passé s'est reconstitué. Je suis redevenu ce que j'étais. Sauf que

je ne suis pas aussi fort ni aussi tranquille qu'autrefois, c'est comme si rien n'était arrivé.

Mais la vérité est plus simple qu'avant.

Je m'enquiers, auprès de Marie, de l'un ou de l'autre, et je l'interroge.

Marie me dit :

— Tu dis toujours : « pourquoi? » comme un enfant.

Je ne parle pas beaucoup pourtant... Marie s'empresse ; elle a visiblement peur de mon silence. A un moment où, assis en face d'elle, j'étais resté longtemps sans rien dire, je la vois tout à coup qui cache son visage dans ses mains et c'est elle qui, à travers ses sanglots, me demande :

— Qu'est-ce que tu as?

J'hésite...

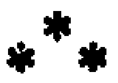
— Il me semble, lui dis-je enfin en guise de réponse, que je vois les choses comme elles sont.

— Mon pauvre petit ! dit Marie.

Et elle continue à pleurer.

Je suis touché par ce confus chagrin... C'est vrai, tout est visible, mais comme dépouillé, autour de moi. J'ai perdu le secret qui compliquait la vie. Je n'ai plus l'illusion qui déforme et qui cache, cette ardeur, cette espèce de bravoure aveugle et irraisonnée qui vous jette d'heure en heure et de jour en jour.

Et pourtant, je viens reprendre la vie où je l'ai laissée. Je suis debout, je suis de plus en plus fort. Je ne suis pas finissant, mais commençant.



J'ai dormi profondément, tout seul dans notre lit.

Le lendemain matin, j'ai vu Crillon planté dans la pièce du bas. Il m'a tendu les bras, s'est exclamé. Après des souhaits, il m'annonce tout d'une traite :

— Vous n'savez pas c'qu'y a eu au Conseil? Là-bas, du côté d'l'endroit qu'on appelle le p'tit Janvier, pas, y a une descente qui va en s'élargeant, y a un bec de gaz et

la maison du garde où tous les cyclistes qui veulent se cassent la figure ; dans quelques jours encore un pédard est v'nu s'emmancher là, et un dont on n'a toujours pas su le nom, s'est reçu sur la tête et est devenu mort. A côté de ce bec de gaz démoli à coups de cyclistes, on proposait d'mettre un écriteau bien que toutes les r'commandations soient superflutes. Vous saisissez qu'il s'agissait rien moins qu'une manœuvre pour enquiquiner l'maire?...

Les paroles de Crillon se dissipent. Je me détache, à mesure qu'il les énonce, de toutes ces pauvres vieilleries. Je ne peux pas lui répondre, après qu'il s'est tu, et que Marie et lui me regardent. Je dis : « Ah ! ». Il tousse, pour me donner une contenance. Bientôt, il se retire.

D'autres sont venus, parler de leurs affaires et du cours des événements dans le quartier. C'est un bourdonnement. Un tel a été tué, mais un tel est officier, un tel dans les bureaux. Ici, un tel est riche. Comment est-ce, la guerre?

Ils m'entourent, la figure interrogative. Et pourtant, c'est moi qui suis, plus qu'eux encore, une interrogation immense.

XVIII

LES YEUX

Deux jours sont passés. Je me lève, je m'habille, j'ouvre mes volets. C'est dimanche, et on le voit dans la rue.

Je mets mes vêtements d'autrefois. Je me surprends à apporter des soins coquets à ma toilette, puisque c'est dimanche, à cause de la force qu'on a pour refaire les mêmes choses.

C'est maintenant que je vois combien ma figure s'est creusée, en la comparant à celle que j'avais laissée dans le miroir familier.

Je sors. Quelques rencontres. Mme Piot me demande combien j'ai tué d'ennemis. Je lui réponds que j'en ai tué un. Son bavardage aborde un autre sujet. J'ai senti la différence énorme qu'il y avait entre ce qu'elle m'a demandé et ce que j'ai répondu.

Les rues s'endeuillent de devantures closes. C'est toujours la même face hermétique et vague du jour férié. Mes yeux remarquent près de la borne fendue, la vieille boîte de conserves, qui n'a pas bougé.

Je monte sur la colline des Châtaigniers. Il n'y a personne, parce que c'est dimanche. Dans ce linceul blanc, dans cette pâleur étendue du dimanche, se reconstitue maison par maison toute la destinée antérieure.

En haut de la colline, je regarde. Tout est pareil dans les

lignes et les tons. Le spectacle d'hier et celui d'aujourd'hui sont identiques comme deux cartes postales en couleurs. Je vois ma maison : le toit et la façade de trois quarts. J'ai un frisson doux. Je sens que j'aime ce coin de la terre, mais surtout ma maison.

Eh quoi, tout est pareil? Il n'y a rien de nouveau, il n'y a rien? N'y a-t-il de changé que l'homme que je suis, qui marche trop lentement dans ses habits trop larges, vieilli, appuyé sur une canne?

Le décor est stérile dans la simplicité inextricable du jour. Je ne sais pas pourquoi je m'attendais à des révélations. Mon regard erre vainement partout, à l'infini.

Mais un assombrissement d'orage charge et mouvemente le ciel, et revêt subitement la matinée d'un aspect de soir. A la faveur de ce grand crépuscule qui passe avec son invisible harmonie, la foule que je vois au loin sur l'avenue attire profondément mon attention.

Elles sont minuscules, toutes ces ombres qui s'égrènent le long du chemin, elles sont séparées les unes des autres, elles sont de même taille. Dans la distance, on voit combien un homme est pareil à un homme. Et c'est vrai, qu'un homme est pareil à un homme. L'un n'est pas d'une autre espèce que l'autre. C'est une certitude que j'apporte, la seule ; et la vérité est simple, puisque, ce que je crois, je le vois de mes yeux.

L'égalité de toutes les taches humaines, qui fait son apparition dans la sombre lueur de l'orage, mais c'est une révélation ! C'est un commencement d'ordre net dans le chaos. Comment se fait-il que je n'ai jamais vu ce qui est aussi visible, comment se fait-il que je ne m'étais jamais aperçu de cette évidence: qu'un homme et un autre homme, c'est la même chose, partout et toujours ! D'avoir vu cela, je me réjouis, comme si ma destinée était de mettre un peu de lumière sur nous et sur notre chemin.

***

Les cloches appellent nos yeux sur l'église. Elle est

entourée d'échafaudages, un long fourmillement s'y glisse, tâtonne autour, y pénètre.

La terre, le ciel... Je ne vois pas Dieu. Je vois partout, partout, l'absence de Dieu. Le regard qui parcourt l'espace revient, abandonné. Et je ne l'ai jamais vu, et il n'est nulle part, nulle part, nulle part.

Personne ne le vit jamais. Je sais — je le savais toujours, pourtant ! — qu'il n'y a pas de preuve de l'existence de Dieu, et que pour le prouver il faut d'abord y croire. Où se manifeste-t-il, que sauve-t-il, quels supplices des cœurs, quelles calamités, évite-t-il à tous et à chacun dans la défaite des cœurs? Où a-t-on senti, palpé, embrassé, autre chose que son nom? L'absence de Dieu entoure infiniment et comme réellement chaque suppliant agenouillé, assoiffé de quelque humble miracle personnel, et chaque chercheur accoudé sur des papiers, à l'affût des preuves comme un créateur, et l'antagonisme haineux, énorme et sanglant de toutes les religions armées les unes contre les autres. L'absence de Dieu surmonte comme le ciel les conflits angoissants du bien et du mal, et l'attention palpitante des justes, et l'immensité, qui me hante, des cimetières d'agonies, et le charnier des soldats innocents, et les cris pesants des naufragés. L'absence ! l'absence ! Depuis cent mille ans que la vie essaye de reculer la mort, il n'y a rien eu, ici-bas, de plus vain, que le cri de l'homme vers la divinité, rien qui donne une idée aussi parfaite du silence.

Comment se fait-il que j'aie duré jusqu'ici sans comprendre que je ne voyais pas Dieu ? Je croyais, pour la raison qu'on m'avait dit de croire. Il me semble que je suis capable de ne plus croire quelque chose parce qu'on me l'ordonne, et je me sens délivré.

Je m'appuie sur les pierres du mur bas, à l'endroit où je m'appuyais jadis, alors que je croyais être quelqu'un et savoir quelque chose.

Mon regard tombe sur les familles et les isolés qui se hâtent vers le trou noir du porche de l'église, vers l'obscu-

rité de la nef où l'on est enlacé par l'encens, où planent des roues de lumière et des anges de couleur, sous les voûtes qui contiennent un peu du grand vide des cieux.

Il me semble que je me penche plus près des créatures ; j'entrevois certaines profondeurs parmi les images passagères que me prête ma vue ; parmi les êtres, on dirait que je m'arrête, au hasard, devant la richesse d'un seul être. Je pense aux petites existences calmes, et il m'apparaît qu'on règle bien vite la réalité en quelques mots, et qu'il y a, dans ce qu'on appelle une petite existence calme, des attentes, des longueurs et des fatigues immenses.

Je comprends pourquoi on veut croire en Dieu, et par conséquent pourquoi on y croit, puisque la croyance se commande.

Je me souviens, tandis que je m'abaisse sur ce mur, en écoutant, que non loin d'ici, un jour du passé, une humble femme a élevé la voix et a dit :

— Celle-ci ne croit pas en Dieu ! C'est parce qu'elle n'a pas d'enfants, ou alors, qu'ils n'ont jamais été malades.

Et je me souviens aussi, sans pouvoir me les figurer, de tant et de tant de bouches qui ont dit :

— Ce serait trop injuste, si Dieu n'était pas !

Il n'y a pas d'autre preuve de l'existence de Dieu que le besoin qu'on en a. Dieu n'est pas Dieu, c'est le nom de tout ce qui nous manque. C'est notre rêve porté au ciel. Dieu, c'est une prière, ce n'est pas quelqu'un.

On met tous ses bienfaits dans l'éternel futur, on les cache dans l'inconnu. Les angoissantes échéances, on les noie dans des distances qui nous dépassent ; on résout ses contradictions dans le vague inaccessible. N'importe, on croit à l'idole construite avec un mot.

Et moi? Je me suis réveillé de la religion, puisque c'était un rêve. Il fallait bien qu'un matin mes yeux finissent par s'ouvrir et par ne plus rien voir.

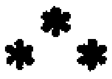
Je ne vois pas Dieu, mais je vois l'église et je vois les prêtres. Une autre cérémonie se développe en ce moment dans une autre direction : au château, une messe de

Saint-Hubert. Accoudé, je m'absorbe dans ce spectacle.

Ces ministres du culte officiant en grande pompe, chamarrés, côte à côte avec ces riches accoutrés militairement en chasseurs, les femmes comme les hommes, sur le perron d'un château, en face d'une foule contenue à l'écart par des cordes; et bénissant cette meute de chiens, ces fusils et ces couteaux de chasse — ce spectacle marque d'une façon plus éclatante que n'importe quelle parole la distance qui sépare l'église actuelle de l'enseignement du Christ, et tout ce qui, sur ces pures et frustes origines, s'est accumulé de pourriture dorée. Ce qui est ici est partout; ce qui est petit est grand.

Les prêtres, les puissants, tous toujours attachés ensemble. Ah! la certitude se lève au cœur de ma conscience. Les religions se détruisent spirituellement parce qu'elles sont plusieurs. Elles détruisent ce qui s'appuie sur leurs fables. Mais leurs dirigeants, ceux qui sont la force de l'idole, l'imposent. Ils édictent l'autorité ; ils dissimulent la lumière. Ce sont des hommes qui défendent leurs intérêts d'hommes, des maîtres qui défendent leur règne.

Il le faut ! Tu ne sauras pas ! Un souvenir terrible frissonne en moi, et j'entrevois confusément des gens qui, pour les besoins de leur cause commune, avec leurs promesses et avec leur tonnerre, maintiennent le malheur fou qui pèse sur les multitudes.



Des pas montent vers moi. Marie apparaît, vêtue de gris. Elle vient me chercher. De loin je voyais ses joues avivées, rajeunies par le vent. De près, je vois ses paupières usées comme de la soie. Elle me trouve abîmé dans des réflexions. Elle me regarde, pareille à une mère apeurée et fragile, et cette sollicitude qu'elle m'amène suffit à elle seule pour me calmer et me consoler.

Je lui montre, à nos pieds, l'agitation endimanchée, et je prononce quelque phrase amère sur la folie de ces gens qui se rassemblent vainement dans l'église, et vont là prier,

parler tout seuls... Les uns croient; les autres leur disent : je fais comme toi.

Marie ne discute pas le fond de la religion :

— Ah ! dit-elle, je n'y ai jamais jamais bien pensé. On m'a toujours parlé de Dieu et j'y ai toujours cru. Mais moi, je ne sais pas... Je ne sais qu'une chose, ajoute-t-elle en me contemplant avec ses yeux bleus, c'est qu'il faut l'illusion. Il faut une religion au peuple, pour qu'il accepte les duretés de la vie, les sacrifices...

Elle reprend, tout de suite, plus fort :

— Il faut une religion aux malheureux, pour qu'ils ne se laissent pas tomber. C'est peut-être une folie, mais si on leur enlève ça, que leur restera-t-il?

La femme douce, normale et habituée que j'ai laissée ici, répète : « Il faut l'illusion. » Elle tient à cette idée, elle insiste, elle prend le parti des malheureux. Et peut-être parle-t-elle ainsi pour elle, ou peut-être seulement a-t-elle pitié de moi.

J'ai beau dire :

— Non, jamais l'illusion, jamais l'erreur. Il ne faudrait plus de mensonge... On ne sait plus où on va.

Elle s'obstine et fait signe que non.

Je me tais, fatigué. Mais je ne baisse pas les yeux devant le tout puissant décor des choses ; mon regard est impitoyable et ne peut pas ne pas découvrir partout le faux Dieu et les faux prêtres.

Nous revenons en silence, nous descendons les chemins. Oui, il me semble que la loi du mal est cachée à son aise parmi les illusions qu'on entasse au-dessus de nous. Je ne suis rien, je ne suis pas plus qu'avant, mais j'apporte le besoin de la vérité. Je me répète qu'il n'y a pas de puissance surnaturelle, que rien n'est tombé du ciel, que tout est en nous et entre nos mains. Et inspiré par cette croyance, j'embrasse des yeux la magnificence du ciel vide, le plein désert terrestre, le paradis du possible.

Nous passons au pied de l'église. Marie me dit comme si rien ne venait d'être dit :

— Regarde comme la pauvre église a été abîmée, tout un côté du clocher démoli, par une bombe d'aéroplane. Le bon curé en a été malade. Dès qu'il a été levé, il ne s'est plus occupé que de trouver de l'argent pour faire reconstruire son cher clocher. Il l'a trouvé.

Les gens tournent autour du monument et sondent de l'œil sa mutilation béante. Je pense à tous ces passants, et à tous ceux qui passeront et que je ne verrai pas, et aux autres blessures de clochers. La plus belle des voix résonne en moi, et je voudrais m'en servir pour supplier :

— Ne reconstruisez pas les églises ! Vous qui viendrez après nous et qui dans la netteté du déluge fini, serez peut-être capables de voir plus distinctement l'ordre des choses, ne reconstruisez pas les églises ! Elles ne contenaient pas ce qu'on croyait, et elles n'ont été pendant des siècles que les prisons des sauveurs et le mensonge monumental. Si vous êtes encore croyants, ayez votre temple en vous. Mais si vous apportez de nouveau des pierres à la tradition bornée et méchante, c'est la fin de tout. Au nom de la justice, au nom de la lumière, au nom de la pitié, ne reconstruisez pas les églises !

Mais je n'ai rien dit. Je baisse la tête et je marche plus lourdement.

Je vois Mme Marcassin qui sort de l'église, les yeux clignotants, lassée, vraiment veuve. Je la salue, je l'aborde, et je lui parle un peu et humblement de son mari, puisque j'étais sous ses ordres et que je l'ai vu mourir. Elle m'écoute avec une distraction morne. Elle est ailleurs. Elle me dit enfin : « J'ai fait célébrer une messe parce que ça se fait. » Puis elle garde un silence qui veut dire : « Il n'y a rien à dire, comme il n'y a rien à faire. » Devant ce vide, je comprends le crime qu'a commis Marcassin en se faisant tuer rien que pour la gloire de mourir.

XIX

LES REVENANTS

Nous sommes sortis tous les deux, sans but. Nous marchons devant nous.

C'est un jour d'automne. Des dentelles grises de nuées, du vent. Il y a des feuilles mortes couchées par terre; d'autres tourbillonnent. Nous sommes en août. C'est tout de même un jour d'automne; les jours ne se laissent pas ranger étroitement comme les hommes.

Nos pas nous portent du côté de la cascade et du moulin. Nous ne sommes guère retournés là depuis nos fiançailles. Marie est couverte d'un grand manteau gris ; elle a un chapeau de soie noire avec un petit carré de couleur brodé sur le devant. Elle a l'air lassée et ses yeux sont rougis. Quand elle marche devant moi, je vois la torsade de ses beaux cheveux blonds.

Et instinctivement, tous les deux, nous avons cherché les signes que nous avions autrefois gravés, avec une joie folle, sur les arbres et sur les pierres. Nous avons cherché cela comme un trésor épars, sur les joues étranges des vieux saules, près des griffes de la cascade, sur les bouleaux plantés comme des cierges devant le taillis violet, sur le vieux sapin, qui, si souvent, nous recouvrit de ses ailes

sombres. Beaucoup d'inscriptions ont disparu ; il y en a d'effacées par le seul effacement des choses ; il y en a qui sont recouvertes par une foule d'autres inscriptions, ou qui sont déformées et laides. Presque toutes ont passé comme si c'étaient des passants.

Marie est fatiguée. Elle s'assoit souvent, l'air sage, avec son grand manteau, et assise, elle semble la statue de la nature, de l'espace et du vent.

Nous ne parlons pas. Nous avons descendu du côté de la rivière, lentement, comme si nous montions, vers le banc de pierre du mur. Les distances sont changées : ce banc, on le rencontre plus tôt qu'on ne le croyait, comme quelqu'un dans l'ombre : c'est bien lui. Le rosier qui le surmontait est desséché et fait une couronne d'épines.

Il y a des feuilles mortes sur la dalle de pierre. Elles viennent des marronniers qui sont là-bas. Elles sont tombées sur le sol, et pourtant, elles se sont renvolées jusqu'au banc.

C'est sur ce banc, où elle m'est venue pour la première fois et qui fut autrefois si important à nos yeux qu'il semblait que tout autour le décor des choses avait été créé par nous — que nous nous asseyons aujourd'hui, après avoir vainement cherché dans la nature des marques de notre passage.

Le paysage est calme, simple, vide; il nous emplit d'un grand frisson. Marie est si triste et si simple qu'on la voit penser.

Je me suis penché, les coudes aux genoux. J'ai contemplé le gravier, à mes pieds ; et soudain, je tressaille : je comprends que mes yeux cherchaient la trace de nos pas, malgré la pierre, malgré le sable.

Après la solennité d'un long silence, la figure de Marie prend une expression de défaite, et tout d'un coup, elle se met à pleurer. Les larmes qui la remplissent, car on pleure toujours tout entier, coulent sur ses genoux. Et à travers des sanglots tombent de ses lèvres mouillées des paroles presque informes, mais désespérées et sauvages comme un éclat de rire arraché.

— Ah ! tout est fini ! s'écrie-t-elle.

***

J'ai mis mon bras autour de sa taille, et je suis heurté par la douleur qui agite sa poitrine et sa gorge, et la secoue parfois brusquement, sa douleur qui ne m'appartient pas, qui n'appartient à personne et qui est comme une divinité.

Elle se calme. Je lui prends la main. Elle évoque des souvenirs avec une voix faible : « Ceci, et cela... Et ce matin-là... » Elle s'y applique, elle les compte. Je parle aussi, doucement. On s'interroge : — « Tu te rappelles? » — « Ah oui. » A un détail plus précis, plus évocateur, plus puissant : « Tu te rappelles? » On répond seulement : « Un peu... »

La séparation, les grands événements depuis lesquels la terre a tourné, ont donné le recul au passé, et fait un fossé. Rien n'est changé ; mais lorsqu'on regarde, on voit.

A un moment, après nous être montré dans le passé une magique soirée d'été, j'ai dit : « Nous nous aimions », elle répond : « Je me souviens. »

Je l'ai appelée à mi-voix pour la tirer du mutisme où elle s'enfonce.

Elle m'écoute, puis dit paisiblement, désespérément :

— Marie... Tu m'appelais ainsi autrefois. Je ne peux pas me figurer que j'avais le même nom.

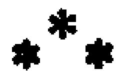
Peu d'instants après, à propos d'autre chose, elle me dit enfin :

— Ah ! ce jour-là, on rêvait de voyages, de projets... Ah ! *tu étais là*, assis à côté de moi.

Autrefois, on vivait. Maintenant, on ne vit plus guère, puisqu'on a vécu. Ceux que nous étions sont morts, puisque nous sommes là. Son regard en allant à moi ne rattache pas ensemble les deux vagues survivants que nous sommes, son regard n'efface pas notre veuvage, et ne change rien aux choses. Et moi, je suis trop imbu de simplicité lucide et de vérité, pour répondre : non, lorsque c'est oui. En ce moment, à côté de moi, Marie est comme moi.

Le deuil immense des cœurs humains nous apparaît.

Nous n'osons pas encore le nommer ; mais nous n'osons pas ne pas le montrer dans tout ce que nous disons.



Nous voyons alors une femme qui gravit le sentier et s'approche de nous. C'est Marthe, grandie, épanouie. Elle nous dit quelques mots, puis elle s'en va, souriante... Elle sourit, elle qui joue un rôle dans notre drame. La ressemblance qui m'a hanté jadis hante aussi Marie : tous deux, nous avons, côte à côte, et sans nous le dire, nourri les mêmes pensées, en voyant grandir cette enfant qui montre ce que fut Marie.

Marie avoue tout, d'un seul coup :

— Je n'étais que ma jeunesse et ma beauté, comme toutes les femmes. Ma jeunesse et ma beauté, les voilà : c'est Marthe. Alors, moi...?

Elle répète avec angoisse :

— Je ne suis pas vieille encore puisque j'ai trente-cinq ans, mais j'ai vieilli très vite ; j'ai des cheveux blancs, qu'on voit de près ; je me suis ridée et j'ai les yeux abîmés. Je suis là, dans la vie, à vivre, à m'occuper. Mais je ne suis rien de plus que ce que je suis ! Bien sûr, je suis encore vivante, mais l'avenir finit avant la vie. Ah ! il n'y a vraiment que la jeunesse qui soit à sa place dans la vie. Toutes les jeunes figures se ressemblent et vont de l'une à l'autre sans jamais se tromper. Elles effacent et détruisent tout le reste, et font que les autres se voient tels qu'ils sont, et deviennent inutiles.

Elle a raison ! Quand la jeune fille se dresse, elle prend réellement la place de l'autre dans l'idéal et dans le cœur humain, et fait d'elle une revenante. C'était vrai. Je le savais... Ah ! je ne savais pas que c'était si vrai ! C'est trop visible. Je ne peux pas le nier. De nouveau, un cri d'affirmation est monté à mes lèvres, et m'a empêché de dire non.

Je ne peux pas me détourner de l'avènement de Marthe et en la regardant, de reconnaître Marie. Je sais qu'elle a

eu quelques amourettes. Maintenant, elle est seule. Elle est seule ; elle va s'appuyer... Fantôme ou réalité, l'homme n'est pas loin d'elle. Cela éblouit. Certes, je ne pense plus comme autrefois que c'est une sorte de devoir de satisfaire les poussées égoïstes qu'on a, et j'ai maintenant pour la droiture un culte intérieur — mais, tout de même, si cette créature venait à moi, je sens bien qu'avant tout et malgré tout, je deviendrais un immense cri de joie.

Marie retombe à son idée, obstinément, et dit :

— Une femme n'existe que par l'amour et pour l'amour. Quand elle n'est plus bonne à cela, elle n'est plus rien.

Elle répète :

— Tu vois, je ne suis plus rien.

Ah ! elle est au fond de son abîme ; elle est au bout de son deuil de femme ! Elle ne pense pas qu'à moi. Sa pensée est plus haute et plus vaste. Elle pense à toute la femme qu'elle est, à tout l'amour, à tout le possible, quand elle dit : « Je ne suis plus rien ». Moi, je suis seulement celui qui assiste à elle en ce moment, et elle n'a plus aucun secours à attendre de personne.

Je voudrais apaiser, consoler, cette femme qui est douceur et simplicité — et qui sombre là en me touchant légèrement de sa présence, — mais précisément parce qu'elle est cela, je ne sais pas lui mentir, et je ne peux rien contre son chagrin, son parfait, son infaillible chagrin.

— Ah ! s'écrie-t-elle, si on ressuscitait !

Mais elle a essayé, elle, de se cramponner à l'illusion. Je vois par les traces des larmes — et parce que je la regarde — qu'elle s'était mis aujourd'hui de la poudre de riz et du rouge aux lèvres, peut-être même aux joues, comme jadis elle le faisait en riant pour s'enjoliver malgré moi. Cette femme qui, à travers le temps, essaye de se faire plus ressemblante, de se fixer sur elle-même, qui se peint, c'est tellement pareil à ce qu'ont fait le profond Rembrandt et le large et exquis Titien : faire demeurer, sauver ! Mais, cette fois-ci, quelques larmes ont lavé l'effort fragile et mortel.

Elle essaye aussi de s'illusionner avec des mots, et de

découvrir là quelque chose qui la transfigurerait. Elle m'affirme, comme l'autre matin : « Il faut l'illusion. Non, il ne faut pas voir les choses comme elles sont ». Mais on voit bien que ces mots n'existent pas.

Et à un moment où elle me regardait avec sa détresse, elle a murmuré :

— Toi, tu n'as plus d'illusion du tout. Je te plains !

A ce moment-là, en un éclair, elle ne pense qu'à moi et elle me plaint ! Elle a trouvé dans sa désolation quelque chose à me donner.

Elle se tait. Elle cherche la plainte suprême ; elle cherche ce qu'il y a de plus torturant et de plus simple. Elle balbutie :

— La vérité.

La vérité, c'est que l'amour des hommes est une unique saison parmi tant d'autres. C'est que nous avons en nous quelque chose de beaucoup plus mortel que nous, et que c'est pourtant cela qui a toute l'importance. Alors, on survit beaucoup plus longtemps qu'on ne vit. Il y a des choses qu'on croit savoir et qui sont tout de même des secrets. Sait-on bien ce qu'on croit ! On croit aux miracles. On fait de grands efforts pour se débattre, pour s'affoler. On voudrait montrer tout ce qu'on mérite. On s'imagine qu'on est une exception, et qu'il va arriver quelque chose de surnaturel. Mais la paix de la vérité nous place. L'impossible redevient l'impossible. On se tait comme le silence lui-même.

Nous sommes restés sur le banc, solitaires jusqu'au soir. Nos mains et nos figures luisaient comme des lueurs d'orage dans l'ensevelissement du calme et de la brume.

On rentre à la maison. L'attente, le dîner. On vit ces quelques heures. Et nous nous voyons seuls dans la maison l'un en face de l'autre comme jamais nous ne nous sommes vus, et nous ne savons plus quoi faire ! C'est un vrai drame de néant qui se déchaîne. On vit ensemble, les gestes s'ac-

cordent, se touchent et se mêlent. Mais tout cela est vide. On ne se désire pas, on ne sait plus s'attendre, on ne fait pas de rêves, on n'est pas heureux. C'est une espèce d'imitation de la vie par des fantômes : des êtres qui, de loin, sont des êtres, et, de tout près, de tout près, des fantômes.

Puis vient l'heure de se coucher. Elle couche dans la petite chambre qui ouvre sur le palier en face de la mienne — moins belle et grande que la mienne, tendue d'un papier passé, jauni, où les vieilles fleurs dessinées ne sont qu'un relief inégal avec par places des traces de poudre, de cendre coloriée.

Sur le palier, nous allons nous séparer. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est ainsi, mais, aujourd'hui, nous sentons ce grand déchirement qui n'est pas un déchirement.

Elle a commencé à se dévêtir. Elle a ôté son corsage. Je vois son cou et ses seins un peu amollis à travers sa chemise, et, tombant à demi sur sa nuque, ses cheveux blonds qui, jadis, ont flambé magnifiquement sur elle comme un feu de paille.

Elle dit seulement :

— Il vaut mieux être un homme qu'une femme.

Puis elle répond à mon silence :

— Tu vois, nous ne savons plus quoi dire.

Dans l'encoignure de la porte étroite, elle a parlé avec une sorte d'immensité.

Elle rentre dans sa chambre. Elle y disparaît. Avant mon départ à la guerre, nous couchions dans le même lit. Nous nous étendions à côté l'un de l'autre pour nous anéantir dans l'inconscience, ou aller rêver ailleurs. (La vie banale a des naufrages pires que les drames de Shakespeare : pour un couple : dormir, mourir.) Mais depuis que je suis revenu, on se sépare par un mur. Cette sincérité que j'ai rapportée dans les yeux et dans l'esprit a changé plus que je m'en doute, autour de moi, l'apparence en réalité. Marie me cache son corps flétri mais dédaigné. Sa pudeur a recommencé ; oui, elle a fini par recommencer.

Elle a fermé sa porte. Elle se déshabille, seule dans sa chambre, lentement, et comme inutilement. Il n'y a que

la clarté de sa petite lampe qui caresse ses cheveux dénoués où les autres ne voient pas encore les cheveux blancs, les cheveux glacés qu'elle seule touche.

Sa porte s'est fermée, définitive, banale, morne.

J'ai revu sur ma table, dans des papiers, le poème trouvé jadis dehors, le bout de papier qui s'était échappé des mains mystérieuses qui l'écrivirent et était venu sur le banc de pierre. Il finissait en disant tout bas : « Je ne sais que les pleurs qui me montent aux yeux quand je vois ta beauté mêlée à ton sourire. »

Aux jours d'autrefois, cela nous avait fait sourire de ravissement. Ce soir, j'ai en réalité les larmes aux yeux. Qu'est-ce donc? J'entrevois qu'il y a quelque chose de plus que ce que nous avons vu, que ce que nous avons dit, que ce que nous avons ressenti aujourd'hui ; peut-être un jour, elle et moi nous échangerons des paroles meilleures et plus riches, et alors, ce jour-là, toute la tristesse servira à quelque chose.

XX

LE CULTE

Je suis allé à l'usine. Je m'y suis senti aussi perdu que si je me retrouvais transplanté là après un long sommeil légendaire. Beaucoup de figures nouvelles. L'usine a triplé, quadruplé d'importance ; toute une ville de constructions légères s'y est ajoutée.

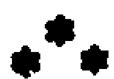
— Ils en ont monté ailleurs sept, pareilles, en trois mois ! me dit orgueilleusement M. Mielvaque.

Le directeur est maintenant un autre jeune neveu de MM. Gozlan. Il vivait à Paris et est revenu le jour de la mobilisation. C'est le vieux M. Gozlan qui s'occupe de tout.

J'ai un mois à attendre. J'attends lentement, comme tout le monde. Les maisons du quartier bas sont peuplées d'absents. Lorsqu'on y entre, on vous parle de la dernière lettre, et on fait sur la guerre toujours les mêmes réflexions stériles et démesurées. Il y a dans ma rue, douze maisons où les gens n'attendent plus rien, et n'ont rien à dire, comme Mme Marcassin. Dans quelques autres, le disparu reviendra peut-être ; on y tourne dans une espèce d'espoir qui ne s'appuie que sur du vide et du silence. Il y a des femmes, qui dans une sorte de misère heureuse, ont refait leur vie, et ont remplacé près d'elles les morts ou les vivants.

Les grandes rues n'ont pas changé, non plus que les places, sauf la place ronde où s'incruste une agglomération de baraquements. L'animation y est aussi grande qu'avant, et plus colorée, plus amusante. Beaucoup de jeunes gens riches ou influents passent leur temps de guerre dans les bureaux du Dépôt, de la Place, des Étapes, du Recrutement, de la Trésorerie, et autres administrations dont on ne se rappelle plus tous les noms. Les prêtres pullulent dans les deux hôpitaux ; on lit leur origine sur les figures des infirmiers, des vaguemestres, des cyclistes, des portiers. Je n'ai jamais vu, moi, de prêtre en première ligne dans l'uniforme de simple soldat combattant, l'uniforme de ceux qui font les corvées et combattent aussi contre toute la misère !

Je pense à ce que me disait jadis l'homme qui était près de moi dans la paille d'une étable : « Pourquoi n'y a-t-il plus de justice? » Par le peu que je sais, que j'ai vu, que je vois — je sens quelle ruée énorme s'est levée, en même temps que la guerre, contre l'égalité des vivants. Si cette injustice, qui transformait en duperie l'héroïsme des autres, ne s'est pas ouvertement étendue, c'est que la guerre a trop duré, et que le scandale devenait tellement criant qu'on a été forcé d'y mettre ordre. Il semble que ce n'est que par peur qu'on a fini par s'y résoudre.



J'entre chez Fontan. Crillon est avec moi : en sortant, je l'ai recueilli dans l'armoire vitrée de son échoppe. Il a de plus en plus de mal à se [illegible]er d'affaire ; il a beaucoup vieilli, et son organisme, si r[illegible]amment chevillé, craque de rhumatismes.

On s'assoit. Crillon geint et se courbe tellement dans sa lutte corps à corps avec les douleurs qui le pressent, que je crois que son front va cogner le marbre de la table.

Il me parle avec détails de ses petites affaires qui ne vont pas. Il entrevoit confusément l'avenir tout dépouillé

qui l'attend, — tandis qu'un sergent à moustache blonde et à lorgnon fait son entrée. Ce personnage, qui porte sur son collet, à la place d'un numéro, des foudres blanches, vient s'asseoir non loin de nous. Il commande un porto que Victorine lui sert en souriant. Elle sourit au hasard, indistinctement, à tous les hommes, comme la nature.

Le nouveau venu ôte son képi, regarde les fenêtres, bâille.

— On s'embête, dit-il.

Il se rapproche de nous et nous adresse la parole. Il se met à bavarder, avec verve et désinvolture, sur les choses et les gens. Il travaille à la mairie et il sait bien des secrets, qu'il nous fait voir. Il désigne deux consommateurs attablés dans le coin réservé des commerçants :

— L'épicier et le quincaillier, dit-il. En voilà qui savent y faire ! Il y a eu, au commencement, une crise du commerce par la force des choses, et ils ont dû se mettre la ceinture comme les autres. Puis ils se sont vengés en raflant, en conservant, en spéculant, et ils continuent à se venger ! Tous ces stocks de marchandises qu'ils couvent dans leurs caves, en attendant les hausses promises par les journaux ! Il est vrai qu'ils ont une excuse : il y en a d'autres, plus gros, qui font pire. Ah ! on peut dire que les commerçants auront donné une riche idée de leur patriotisme pendant la guerre !

Le jeune homme blond s'étire en arrière de tout son long, les talons joints par terre, les deux bras raidis sur la table et ouvre la bouche de toute sa force, longuement. Il reprend très haut, sans se soucier qu'on l'entende :

— Tenez, j'ai vu l'autre jour à la préfecture, les piles des déclarations de bénéfices exigées par le ministère. Je ne sais pas, je ne les ai pas lues, mais j'en suis sûr, j'en suis certain (et vous aussi, vous en êtes certains), toutes ces innombrables piles de déclarations, ce sont des colonnes, des monuments, de blagues et de mensonges !

Spirituel, inépuisable, le geste nonchalant, documenté avec précision par le métier de scribe où il est embusqué, le sergent raconte des histoires de scandales, de profits monstres « pendant que le bon populo se bat, parle, parle,

pour conclure qu'après tout, il s'en fiche, lui, pourvu qu'on le laisse tranquille...

M. Fontan est dans la salle. Une femme traîne devant lui un être flageolant qu'elle lui présente :

— Il est malade parce qu'il n'a pas mangé assez, monsieur Fontan, dit la femme.

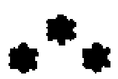
— Eh bien ! moi, je suis malade comme lui, dit Fontan avec bonhomie, mais parce que je mange trop.

Le sergent s'en va en nous effleurant d'un salut.

— Il a raison, c'monsieur élégant, me dit Crillon. Ça a toujours été comme ça, et ce sera toujours comme ça, va !

Je me tais, à l'écart. Je suis encore lassé et étourdi de toutes ces paroles, depuis le temps que je suis resté sans rien entendre que moi-même. Mais je sais bien que tout cela est vrai, et que le patriotisme n'est pour beaucoup, qu'un mot ou qu'un instrument. Et sentant encore sur moi les haillons du simple soldat, je fronce les sourcils, et je comprends qu'il y a pour les pauvres un déshonneur et une honte à être trompés comme ils le sont.

Je regarde Crillon. Il sourit, comme toujours ! Sur sa vaste figure où chaque jour qui passe laisse maintenant des marques, sur sa face amortie aux yeux ronds, à la bouche ouverte en rond comme un zéro, s'étale le même sourire qu'autrefois. Je croyais alors que la résignation était une vertu ; je vois maintenant que c'est un vice. L'optimiste est le perpétuel complice de tous les malfaiteurs. Ce sourire passif, que j'ai admiré naguère, je le trouve vil sur cette pauvre face.



L'estaminet s'est rempli : des ouvriers, de la ville et surtout de la campagne, vieux, ou très jeunes.

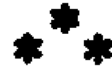
Ceux-là, ces humbles, ces gagne-petit, que font-ils? Ils sont sales et ils boivent. C'est le matin et ils sont sombres, parce que sales. Il y a dans la lumière cette obscurité qu'ils portent sur eux et une mauvaise odeur se déplace avec eux.

On voit se joindre aux groupes populaires trois conva-

lescents de l'hôpital, qu'on reconnaît à leurs vêtements de bure, à leurs képis et à leurs gros souliers, et parce que leurs gestes sont soudés les uns aux autres, pliés aux mouvements communs.

Tous ces buveurs, à force de tournées, se mettent à parler fort, s'excitent, crient à tort et à travers, puis, à la fin, descendent visiblement dans l'inconscience, dans l'oubli, dans la défaite.

Le marchand de vin est à son comptoir qui brille comme de l'argent — au milieu, décoloré, immobile, comme un buste posé. Ses bras nus, blafards comme sa face, pendent. Il vient d'essuyer du vin répandu, et ses mains sont rutilantes et dégouttent, comme celles d'un boucher.



— J'oubliais d'vous dire, s'écria Crillon, qu'on a reçu il y a quelques jours des nouvelles de vot' régiment. Le p'tit Mélusson a eu la tête fracassée en courant à la charge. Ici, i' t'nait pas d'bout et il était paresseux. Eh bien, i' courait à l'assaut comme un possédé. La guerre refait les hommes, tout de même !

— Termite? demandai-je.

— Ah oui, Termite le braconnier? Mais il y a longtemps qu'on n'l'a plus r'vu. Il a disparu, paraît. Il a été tué, faut croire.

Puis il me parle d'ici : Brisbille, toujours le même, socialiste et scandaleux.

— Il y a lui, dit Crillon, et aussi cette espèce de dangereux qu'est Eudo, avec sa bonté publique... Croyez-vous, on n'a pas pu le pincer pour ses manicaisons d'espionnage ! Rien dans sa vie passée, rien dans ses agissements, rien dans ses dépenses, rien à reprendre. Faut-il qu'il soit malin !

Je m'avise de penser : Si tout cela n'était pas vrai? Malgré tout, il me paraît formidable de bouleverser ainsi sur place une des croyances les plus enracinées chez nous pendant si longtemps. Je m'y hasarde :

— Il est peut-être innocent.

Crillon sursaute et s'écrie :

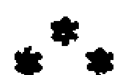
— Quoi ! vous le soupçonnez d'être innocent !

La face se convulse, et il part d'un rire énorme, irrésistible comme un mascaret : le rire de tous !

— A propos du Termite, dit Crillon l'instant d'après, paraît qu'c'était pas lui qui braconnait.

Les convalescents militaires quittent le débit. Crillon les regarde s'en aller parallèlement, avec leurs bâtons.

— Y en a, d'blessés, y en a, d'morts, d'ici, de là ! dit-il. Tous ceux qui n'ont pas eu une situation privilégière !... Ah là là, les pauv' bougres, quand on y pense, hé, c'qu'ils ont dû souffert ! Et en c'moment, tout le temps, il en meurt. Et on supporte ça très bien, on n'y pense guère. On aurait pu en faire tuer moins, c'est sûr : il y a eu des fautes, des gaffes, que tout l'monde sait. Mais heureusement, ajoute-t-il avec entrain en me mettant sur l'épaule sa main grosse comme un jeune animal, les morts des soldats et les gaffes des chefs, tout ça disparaîtra un beau jour, fondu, oublié, dans la gloire du chef vainqueur !



On a parlé beaucoup dans le quartier d'une fête du Souvenir.

Je ne tiens pas à y assister et je regarde Marie partir. Puis, je me sens poussé à aller là, comme si c'était un devoir.

Je passe le pont. Je m'arrête au tournant du Vieux Chemin, à la lisière des champs. A deux pas, c'est le cimetière, qui ne s'agrandit guère, puisque presque tous ceux qui meurent maintenant ne sont nulle part.

Je lève la tête. J'embrasse le spectacle d'ensemble.

La colline qui monte devant moi est pleine de monde. Elle tremble comme une ruche. En haut, sur l'esplanade des tilleuls blanchis, elle est couronnée par le soleil et par l'estrade rouge où scintille la richesse des toilettes, des uniformes et des instruments de musique.

Puis il y a une barrière rouge. En deçà de cette barrière, en bas, le public fourmille et bruisse.

Je reconnais la grande image du passé. Je reconnais cette cérémonie, vaste comme une saison qui s'est étagée régulièrement ici tant de fois, presque dans les mêmes rites et les mêmes formes, au cours de mon enfance et de ma jeunesse. L'année dernière, il en fut ainsi, et les autres années, et il y a un siècle, et il y a des siècles.

Près de moi est planté un vieux paysan en sabots. Des loques informes et incolores, couleur du temps, recouvrent l'homme éternel des champs. Il est ce qu'il fut toujours. Il clignote, appuyé sur un bâton ; il tient son bonnet dans sa main, à cause de la ressemblance de ce qu'il voit, avec la messe. Ses jambes tremblent ; il ne sait pas s'il ne doit pas s'agenouiller.

Et moi, je me sens rapetissé, rajeuni, revenu à travers des cycles, au peu que je suis.

***

Là-haut, porté par la tribune tendue de drapeaux, un homme parle. Il érige sa tête sculpturale, aux cheveux blancs comme le marbre.

A la distance où je suis, je l'entends à peine. Mais le vent m'apporte quelques paroles, criées plus fort, de sa péroraison. Il prêche au peuple la résignation et la continuation des choses. Il le conjure d'abandonner définitivement la lutte maudite des classes pour se consacrer à jamais à la lutte bénie des races sous toutes ses formes. Après la guerre, plus d'utopies sociales : la discipline, dont la guerre a heureusement montré les grandeurs et les beautés ; l'union des pauvres et des riches pour l'expansion nationale et la victoire française dans le monde, et la haine sacrée des Allemands, qui est une vertu française. Souvenons-nous !

Puis un autre orateur s'agite et s'écrie que la guerre a été une si magnifique floraison d'héroïsmes qu'il ne faut pas la regretter. Elle a été un bien pour la France; elle a fait jaillir d'une nation qu'on disait en décadence, de hautes vertus et de nobles instincts. Notre peuple avait besoin de

se réveiller, de se ressaisir, de se retremper. Il proclame en images qui planent, vibrantes, la gloire de tuer et celle d'être tué, et il exalte le vieil amour du panache dont est pétrie l'âme française.

Solitaire au bord de cette foule, je me suis assis sur une borne qui est là. Je me sens glacé au contact de ces paroles, de ces commandements, qui enchaînent l'avenir au passé et le malheur au malheur. Je les ai déjà entendus retentir à jamais. Tout un monde de pensées gronde confusément en moi. A un moment, j'ai crié sourdement : Non ! Cri difforme, protestation étranglée de toute ma foi contre toute l'erreur qui s'abat sur nous. Ce premier cri que j'ai hasardé parmi les hommes, je l'ai jeté presque comme un illuminé, mais presque comme un muet. Le vieux paysan n'a même pas retourné sa tête granitique et terreuse... Et j'entends passer, avec une envergure populaire, un fracas d'applaudissements.

Je monte pour rejoindre Marie et me mêle à la foule. Je fends des groupes pressés. Tout à coup, silence profond, et chacun s'immobilise net. L'évêque, là-haut, est debout. Il lève son index et dit :

— Les morts ne sont pas morts. Ils sont récompensés au ciel ; mais, même ici-bas, ils sont vivants : ils veillent dans nos cœurs, éternellement préservés de l'oubli. Ils ont l'immortalité de la gloire et de la reconnaissance. Ils ne sont pas morts, et ils sont plus à envier qu'à plaindre.

Et il bénit l'assistance qui, toute, s'incline ou s'agenouille. Je suis resté tout droit, opiniâtrément, les dents serrées. Et je me souviens, et je me dis : « Est-ce que les morts sont morts pour rien? » Si le monde doit rester ce qu'il est, oui !

Quelques hommes avaient commencé par ne pas baisser le dos, puis ils ont obéi au mouvement général. J'ai senti sur mes épaules, combien l'inclinaison de toute une foule pesait lourdement.

M. Joseph Bonéas parle dans un cercle. Je revois une seconde sur lui, en le retrouvant, le prestige qu'il avait à mes yeux. Il porte un uniforme d'officier de garde municipal, dont le col cache son cou ravagé. Il disserte. Que dit-il? Il dit : « Il faut voir loin. »

— Il faut voir loin. Moi, la seule chose que j'admire dans la Prusse militariste, c'est son organisation militaire. Après la guerre — car il ne faut pas borner son regard au conflit actuel, — il faudra en prendre des leçons, tout en laissant les bons humanitaristes bêler à la paix universelle.

Il dit ensuite que les orateurs n'ont pas assez insisté, à son sens, sur la nécessité après la guerre, de lier l'Allemagne économiquement. Pas d'annexions, soit ; mais des tarifs, ce qui vaut encore mieux. Et il montre par des arguments, les avantages et la prospérité qu'amènent les carnages et les ruines.

Il m'a vu. Il s'orne d'un sourire, il vient à moi, la main tendue. Je me détourne, violemment. Je ne veux pas de la main de cette espèce d'étranger, de cette espèce de traître.

Ce personnage falot qui parle de voir loin, alors qu'il n'y a encore au monde que quelques superbes martyrs qui aient osé le faire, et qui se contente de méditer, par-dessus le malheur actuel des hommes, celui des enfants ; et l'homme à tête blanche qui, tout à l'heure, prêchait l'esclavage, et essayait de détourner les revendications du peuple vers les massacres traditionnels ; et celui qui faisait rutiler, du haut de ses tréteaux pavoisés, la beauté et la moralité des batailles ; et celui qui ressuscite le souvenir des morts pour nier avec des jeux de mots l'évidence terrible de la mort, et, gesticulant, paye les martyrs en monnaie de singe — tous ces gens-là mentent, mentent. J'entends à travers leurs paroles la restriction mentale qu'ils ruminent : « Autour de nous, le déluge, et, après nous, le déluge ! » Ou bien, ils ne mentent même pas ; ils ne voient rien, et ils ne savent pas ce qu'ils disent.

On a ouvert la barrière rouge. Des applaudissements et des félicitations s'entre-croisent. Des notabilités descendent

de l'estrade, me regardent, s'entretiennent visiblement du blessé de guerre que je suis, et s'avancent de mon côté. Parmi eux se trouve l'intellectuel qui a parlé le premier. Il hoche sa blanche tête bouclée de chou-fleur, et promène des yeux vides comme ceux d'un roi de jeu de cartes (on m'a dit son nom, mais je l'ai oublié avec mépris). Je me dérobe. J'ai le remords poignant d'avoir, pendant une si grande partie de ma vie, cru ce que disait Bonéas. Je m'accuse d'avoir placé autrefois ma confiance en des parleurs et des écrivains qui, si instruits, si distingués, si célèbres qu'ils fussent, n'étaient que des imbéciles ou des misérables. Je fuis ceux-là, puisque je ne suis pas assez fort pour leur répondre et leur résister — et leur crier que le seul souvenir qu'il importe de garder des jours que nous avons subis, c'est celui de l'horreur dégoûtante et de la folie



Mais il a suffi de quelques paroles tombées d'en haut pour m'ouvrir les yeux, et me montrer que la Séparation que j'ai entrevue dans la tourmente de mes nuits d'hôpital était vraie. Le cauchemar où je m'étais envolé là-bas descend du vague et des nuages, prend forme et prend racine : il est là, il est là ; et l'accusation se fait jour, aussi précise et aussi tragique que cette rangée de figures !

Les rois, les voilà. Il y a bien des espèces de rois comme il y a bien des espèces de dieux. Mais il y a partout une royauté, et c'est la forme même de la vieille société, la grande machine plus forte que les hommes. Et tous ces personnages, qui trônent sur cette estrade — ces hommes d'affaires, ces évêques, ces politiciens, ces grands marchands, ces gros fonctionnaires ou journalistes, ces vieux généraux aux luxueuses décorations, ces écrivains en uniforme — sont les gardiens de la loi suprême et ses exécuteurs.

Ce sont ceux-là dont les intérêts sont communs et contraires à ceux des hommes, et ces intérêts sont par-dessus

tout, impérieusement : que rien ne change ! Ce sont ceux-là qui maintiennent les éternels sujets dans l'ordre éternel, les trompent et les éblouissent, prennent leurs cerveaux comme ils prennent leurs corps, flattent leurs bas instincts, leur fabriquent des croyances éclatantes et bornées, et donnent des événements immenses toutes les explications qu'ils veulent. C'est à cause d'eux que la loi des choses ne repose pas sur celle de la raison et de la morale.

Quelques-uns sont inconscients, qu'importe ! Qu'importe aussi que tous ne profitent pas toujours de la servitude publique, qu'il arrive même que quelques-uns, parfois, en pâtissent. Ils n'en sont pas moins tous, par leur solide coalition matérielle et morale, les conservateurs du mensonge d'en haut et de l'erreur d'en bas. Ce sont ceux-là qui règnent à la place des rois ou en même temps qu'eux, ici comme partout.

Jadis, je voyais une harmonie d'intérêt et d'idéal sur toute la colline en fête dans le soleil. A présent, je vois, comme dans mon lit de douleur, la réalité cassée en deux. Je vois en présence les deux races ennemies, et les vainqueurs, et les vaincus.

M. Gozlan semble le maître des maîtres : le vieillard amonceleur de fortunes, dont les spéculations sont illustres, dont la richesse grossit toute seule, qui réalise tous les profits qu'il lui plaît, et qui tient le pays. Son geste vulgaire étincelle de diamant et une grosse breloque d'or pend sur son ventre comme un sexe; et, autour de lui, les généraux, — ces potentats glorieux dont le sourire est fait avec tant d'âmes — les administrateurs et les académiciens ne paraissent que des acteurs secondaires.

Fontan occupe sa grosse place sur l'estrade. Il y somnole, ses deux mains sphériques posées devant lui. Le volumineux mangeur digère, souffle, la bouche beurrée, et ce qu'il a mangé ronronne en lui. Rampaille, le boucher, est mêlé au public, lui. Il est riche, mais mal mis, et il a coutume de dire : « Je suis un pauvre homme du peuple, moi : regardez mes habits sales. » Tout à l'heure, quand la quêteuse de la Ligue contre l'Oubli s'est dressée devant lui — pris au

piège dans l'attention générale, il a fouillé désespérément son gousset et s'est tiré trois sous du corps. Ils sont plusieurs comme lui, de ce côté-ci de la barrière, ayant l'air de faire partie de la foule mais seulement collés à elle par leur métier. Les rois ne portent plus partout la royauté sur leur costume et s'effacent dans les vêtements de tout le monde. Mais toutes les cent faces de la royauté ont les mêmes signes, toutes, et se répètent formellement à travers leurs sourires : cupidité, rapacité, férocité.

Et la sombre multitude, la voilà qui piétine. Par les chemins et les rues, elle est venue de la campagne et de la ville. On voit, figées d'attention, le regard attaché, des faces brûlées par le contact brutal des saisons ou étiolées par des atmosphères malades, la joue aiguë et momifiée du paysan, des figures d'adolescents aigris avant l'âge, de femmes enlaidies avant l'âge, qui ramènent sur leur corsage fané et sur leur gorge fanée les ailerons de leur pèlerine ; et les employés à destinée anémique et timide, et les petites gens dont les heures sont difficiles et que la médiocrité aplatit ; tout le remous des dos, des épaules, des bras ballants, dans la pauvreté endimanchée ou nue. Voilà le nombre et la force immense. Voilà donc le droit et la justice. Car la justice et le droit ne sont pas des formules creuses, c'est de la vie, le plus de vie possible ; ce sont les hommes, ce sont tous les hommes de partout et de toujours. Ces mots ne résonnent pas dans une sphère abstraite. Ils s'enracinent à la créature. Ils débordent et palpitent. Quand on demande justice, on ne tâtonne pas dans le rêve, on crie du fond de tous les malheureux.

C'est cela, cette montagne d'hommes, tassés par terre comme les pierres des chemins, abîmés par la misère, avilis par la mendicité, liés pas à pas aux riches par le besoin pressant, engagés, en un seul rouage, dans l'épouvantable recommencement. Et je place aussi dans cette foule, presque tous les jeunes gens quels qu'ils soient — à cause de leur docilité et de leur ignorance populaires. Ces humbles forment une masse imposante à perte de vue, mais chacun est peu

de chose, parce qu'isolé; c'est presque une erreur de les compter; ce qu'on voit, quand on regarde la foule, c'est de la grandeur faite avec rien.

Et le peuple d'aujourd'hui, surchargé d'obscurité, enivré de préjugés, voit rouge à cause de la tenture rouge des estrades, est fasciné par le scintillement des diadèmes, des colliers, des décorations, et des lorgnons des intellectuels; il a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, des bras pour ne pas agir, et il est fou, puisque d'autres pensent pour lui!... Et l'autre moitié de cette même foule cherche l'homme, là-bas, et est cherchée par l'homme, dans les grands sillons noirs où se sème le sang et disparaît la race humaine... Et plus loin encore, dans une autre partie de la terre, les mêmes estrades comme des trônes écrasent les mêmes immenses superficies d'hommes, et les mêmes serviteurs dorés de la royauté leur jettent à la volée des paroles qui ne sont que la traduction de celles qui se sont abattues ici.

Des femmes en deuil tachent à peine cet ensemble morne. Elles errent et tournent dans les carrefours, et sont les mêmes qu'aux temps antiques. Elles n'ont pas d'âge elles n'ont pas de siècle, ces âmes massacrées, couvertes d'un voile noir. C'est nous.

Ma vision était vraie de fond en comble. Le mauvais rêve s'est concrétisé en une tragi-comédie qui est pire : inextricable, lourde, écrasante, où je patauge de détail en détail, et qui m'entraîne. Voilà ce qui est; alors, voici ce qui sera : l'exploitation jusqu'au dernier souffle, jusqu'à l'usure totale et la mort parfaite.

J'ai rejoint Marie. Près d'elle, je me sens plus désarmé que lorsque je suis seul. Tandis que nous regardons la fête, le tohu-bohu brillant, murmurant et louangeur, la baronne m'avise, me sourit et me fait signe d'approcher. Alors, je m'approche, et en présence de tous, elle m'adresse quelque compliment sur ma campagne. Elle est vêtue de velours noir et porte ses cheveux blancs en diadème. Vingt-cinq ans de vassalité m'inclinent devant elle et me remplissent

de silence. Je salue aussi, d'une façon que je sens humble malgré moi, les Gozlan qui ont plein pouvoir sur moi, et qui donnent à Marie une allocation sans laquelle on ne pourrait pas vivre dignement. Je ne suis pas plus qu'un homme.

Tudor, blessé aux yeux en Artois, hésite et tâtonne. La baronne lui a procuré une petite place dans les cuisines du château.

— Comme elle est bonne pour les mutilés, dit-on autour de moi. C'est vraiment la bienfaitrice !

Cette fois, je dis à haute voix :

— Le bienfaiteur, le voici.

Et je montre du doigt le débris en quoi s'est changé le jeune homme qu'on a connu, le malheureux bipède obscurci dont les paupières battent au jour, et qui, sans force, en face la cohue de la fête, s'appuie contre un arbre comme contre un poteau d'exécution.

— Oui, oui, après tout, murmurent les gens qui sont là, timidement, en clignant des yeux aussi, comme s'ils étaient tardivement éclairés par le spectacle du pauvre bienfaiteur.

Mais la fanfare éclate, et dans le flot du vacarme, on ne les entend pas et ils ne s'entendent même pas. La marche triomphale passe avec sa forte poussée matérielle : En avant ! Tu ne sauras pas ! Les assistants s'emplissent de musique, en débordent, applaudissent.

La cérémonie prend fin. Ceux qui étaient assis se lèvent. Fontan, effaré de sommeil, met avec effort son chapeau haut de forme trop étroit en le tournant, et pendant qu'il le visse, il fait la grimace. Puis il sourit avec sa bouche désossée. Tous se congratulent entre eux ; ils se serrent la main : ils se tiennent. Après la communion en patriotisme: ils vont retourner à leurs calculs et à leurs satisfactions, glorifiés dans leur égoïsme, sanctifiés, embellis, et plus que jamais ils mêleront leur cause à celle de tous et diront : « Nous ! »

Brisbille, en voyant passer l'orateur qui vient se montrer

à nous de près, lui a lancé un regard farouche et a crié : « Avocat ! », puis quelque apostrophe virulente.

Mais à cause des cuivres déchaînés, on a vu seulement s'ouvrir sa bouche, et M. Mielvaque en trépigne d'aise. M. Mielvaque, déclaré inapte au dépôt, va être repris. L'expéditionnaire, plus misérable que jamais, rogné, élimé, recousu, de plus en plus séché et crispé sur pied par le travail désespérément long, et qui efface l'usure pâle de son paletot avec son porte-plume, désigne Brisbille bâillonné par la musique, en se tordant de rire, et me clame dans l'oreille :

— C'est comme s'il chantait !

Mme Marcassin présente une figure paralysée ; la disparition à laquelle elle pense sans cesse a déchiré ses traits. Elle applaudit au bruit, elle aussi, et sa face éteinte comme une lampe a lancé un éclair. Est-ce seulement parce que l'attention est, aujourd'hui, fixée sur elle?

Une mère mutilée de son fils tué, donne une obole à la quête de la Ligue contre l'Oubli. Elle apporte son humble concours de pauvresse à ceux qui disent : « Souvenez-vous du mal non pour l'éviter mais pour le refaire, en attisant à tort et à travers les causes de haine. Faites du souvenir une maladie contagieuse. » Saignante et sanguinaire, enflammée de l'égoïsme obtus de la vengeance, elle tend le bras vers la quêteuse, en tirant derrière elle une fillette qui pourtant un jour sera peut-être une mère.

Plus bas, un apprenti dévore du regard l'uniforme d'un officier. Il reste là, hypnotisé, et le bleu ciel et le carmin magnifique déteignent dans ses yeux. En cet instant, j'ai vu distinctement que la beauté des uniformes est plus méchante encore que bête.

Ah ! la prophétie affreuse enfermée en moi me martelle le crâne :

— J'ai confiance dans le gouffre du peuple !

***

Blessé par tout ce que je vois, je m'enfonce dans un coin. La vérité est simple. Mais le monde ne l'est plus. Il y a

tant de choses ! Comment la vérité changera-t-elle jamais sa défaite en victoire... Comment ira-t-elle jamais, au hasard, guérir tous ceux qui ne savent pas ! Je souffre d'être impuissant et faible, de n'être que moi. Hélas, ici-bas la vérité est muette, et l'âme n'est qu'un cri étouffé !

Je cherche un appui, quelqu'un qui ne me laisse pas seul. Je suis trop seul, et je tends les yeux. Mais il n'y a que Brisbille !

Il n'y a que ce pantin aviné, cette parodie d'homme.

Il est là. De près, il est plus ivre que de loin ! L'ivresse le barbouille ; l'œil injecté de vin, la joue en terre cuite, le nez en pomme cuite, il est éborgné par une mèche baveuse. Au milieu du carrefour, il semble pris dans un tourbillon. Il arrive à se fixer un instant devant moi, et il me jette à la tête des phrases furieuses où je reconnais, par moments, les vérités auxquelles je crois ! Puis, avec des gestes désespérés et trop lourds pour lui, il essaye d'évoquer je ne sais quelle caricature représentant la classe riche à la panse gonflée comme un sac d'or, s'asseyant sur le prolétariat jusqu'à lui écraser le nez dans le ruisseau, et proclamant, les yeux au ciel et la main sur le cœur : « Et surtout, plus de luttes de classes ! » La grimaçante image enfantée par ce cerveau obstrué a, dans sa gaucherie, quelque chose d'effrayant. Il semble que la vraie souffrance pousse, à travers cela, un cri de bête.

Quand il a parlé, il s'affaisse sur une pierre. Il tamponne avec son poing, dont le cuir est recouvert d'un poil rouge comme celui d'une vache, son infâme face sur laquelle on dirait qu'on a craché.

— L'peup' n'est pas méchant, dit-il, mais il est bête, bête, bête.

Et Brisbille pleure.

A ce moment, l'abbé Piot s'avance dans le carrefour, avec son auréole d'argent, son bon sourire, le vague et continuel balbutiement qui coule de ses lèvres. Il s'arrête au milieu de nous, donne un hochement de tête à chacun et continuant tout haut ses candides réflexions, il murmure :

— Eh bi. Le plus important de tout, dans la guerre, c'est le retour aux idées religieuses. Bi.

Cette parole monstrueusement douce me fait tressaillir, et elle communique un frisson suprême à Brisbille. Jeté debout, le forgeron brandit son poing défaillant qu'il essaye de faire tenir sous le menton du vieux prêtre en braillant :

— Toi, veux-tu que j'te dise l'effet qu'tu m'fais, tu l'veux-t-i'? Dis-voir...

Des jeunes gens l'empoignent, le houspillent et le jettent à terre. Sa tête heurte le sol, et il reste enfin immobile. L'abbé Piot lève les bras au ciel et s'agenouille près du forcené vaincu. Le vieillard a des larmes aux yeux.

Après quelques pas, je ne puis m'empêcher de dire à Marie, avec une sorte de courage, que Brisbille n'a pas tort dans tout ce qu'il dit. Marie, offusquée, fait « oh ! »

— Autrefois, me dit-elle avec reproche, tu t'es jeté sur lui !

Je voudrais que Marie comprenne ce que je veux dire. Je lui explique que bien que ce soit un ivrogne et une brute, il a raison dans ce qu'il pense. Il bégaie, il hoquette la vérité, mais ce n'est pas lui qui l'a faite, et elle est intacte et pure. C'est un crieur dégradé, mais dont les restes de rêves sont demeurés justes... Et ce saint vieillard qui est le dévouement en personne, et ne ferait pas de mal à une mouche, n'est qu'un humble serviteur du mensonge, il apporte son petit chaînon à la chaîne, et il sourit du côté des bourreaux.

— Il ne faut jamais confondre les idées avec les hommes. C'est une erreur qui fait bien du mal.

Marie baisse la tête et ne dit rien, puis elle murmure :

— Oui, c'est vrai.

Je recueille cette petite phrase qu'elle me donne. C'est la première fois qu'une approbation de ce genre la rapproche de moi. Elle a une lumière en elle ; elle comprend certaines choses. Les femmes, malgré des impulsions irraisonnées, sont plus compréhensives que les hommes. Elle me dit ensuite :

— Depuis que tu es revenu, tu te tracasses trop.

Crillon était sur nos talons. Il se dresse devant moi. Il a l'air mécontent.

— Je vous écoutais bientôt, me dit-il. Faut que j'vous dis que d'puis qu'vous êtes r'venu, vous avez l'air d'un étranger : un Belge ou un Américain. Vous dites des choses intolérales. On croyait d'abord que vous aviez l'esprit un peu dérangé. Malheureusement, c'est pas ça. C'est-i' qu'vous soyez aigri? Enfin, j'sais pas quel intérêt vous avez, mais j'dois vous préviendre qu'vous vous aniélez tout l'monde. Ces gens, faut s'mettre à sa place. Vous t'nez à propos de ci, à propos de ça, des propos dont le caractère tendineux ne leur échappe pas. Vous n'êtes plus comme les autres. Si vous continuez, vous s'rez ridicule comme un géant, et si vous faites peur, gare à vous !

Il se plante devant moi, dans sa massive conviction. Le plein jour donne plus de crudité au vieillissement de ses traits. Sa peau est talée sur les os de sa tête, et les muscles de son cou et de ses épaules fonctionnent mal, en frottant, comme de vieux tiroirs.

— Et pis quoi, après tout, qu'est-ce que vous voulez? Faut bien faire la guerre, hé? Faut fiche la volée aux Boches, pour que tout soye dit.

Avec un effort, fatigué à l'avance, je demande :

— Et après?

— Quoi, après? Après, y aura des guerres, naturellement, mais des guerres civilisées. Après? La postérité future, alors ! Avouez que vous voulez sauver le monde, hé? Quand on se lance dans ces grandes machines, on dit forcément des énormités. L'avenir ah, ah!

Je me tourne d'un autre côté. A quoi bon tenter de lui répondre que le passé est mort, que le présent passe, et que seul l'avenir est positif !

A travers l'admonestation paternelle de Crillon, je sens la menace des autres. Autour de moi, ce n'est pas encore une hostilité ; mais c'est déjà une rupture. Avec cette vérité qui se cramponne à moi seul, au milieu du monde et des fantômes, est-ce que je ne me lance pas dans une espèce de tragédie impossible à soutenir? Ceux qui m'environnent,

remplis jusqu'à la bouche, jusqu'aux yeux, par l'acceptation grossière qui change les hommes en bêtes, m'observent avec méfiance, prêts à se déchaîner contre moi. Il faudrait peu de chose pour que je sois aussi réprouvé que Brisbille qui, ici-même, avant la guerre, s'est dressé seul devant la foule pour essayer de lui crier face à face qu'elle allait aux abîmes.

***

Je m'éloigne, accompagné par Marie. Nous descendons dans la vallée. Puis nous gravissons la colline des Châtaigniers. J'aime ces lieux où je suis si souvent passé jadis, aux époques où tout ce qui m'entourait était un enfer que je ne voyais pas. Maintenant que je suis un revenant de l'au-delà, cette colline m'attire encore, à travers les rues et les chemins. Je me souviens d'elle et elle se souvient de moi. Il y a quelque chose que nous partageons et que j'avais emmené avec moi, partout, au loin, comme un secret. J'entends le soldat dénué qui disait : « Chez moi, il y a des champs, des arbres, la mer : ce n'est pas comme ailleurs », et au milieu de mes souvenirs malheureux, cette parole extraordinaire brille comme une nouvelle de vérité.

Nous nous asseyons sur le talus qui borde le chemin. On voit la ville, la gare, des charrettes sur la route ; et là-bas, trois villages s'harmonisent, que parfois des coups de soleil dessinent plus soigneusement. Les horizons nous enlacent d'un murmure. Au carrefour où nous sommes, quatre chemins font le mouvement de se réunir.

Mais mon esprit n'est plus ce qu'il était. Je cherche vaguement, partout. Il faut voir les choses dans toutes leurs conséquences, et jusqu'à leur source. A tout l'enchaînement des faits, il faut apporter de longues raisons, et la confusion du monde exige une explication aussi terrible qu'elle.

***

Un faible bruit. Une passante fluette et un point qui saute à ses pieds. Marie regarde et dit machinalement, comme une dévote se signe : « Pauvre petit ange ! »

C'est la petite Antoinette et son chien. Elle tâte le bord de la route avec un bâton. Elle est devenue tout à fait aveugle. Jamais on ne l'a soignée. On devait sans cesse le faire, et on ne l'a pas fait. On a dit toujours : « Pauvre petit ange », et c'est tout.

Elle est si misérablement vêtue qu'on baisse les yeux devant elle, bien qu'elle ne voie plus. Elle est là, errante et cherchante, incapable de comprendre le mal qu'on a fait, qu'on a laissé faire — et dont nul ne se souvient. Hélas, de l'indifférence bavarde et de la lâche incurie des hommes, il n'y a que ce pauvre petit témoin aveugle.

Elle s'arrête devant nous, elle tend la main gauchement, elle mendie ! Personne ne s'occupe plus d'elle. Elle parle à son chien. Il est né au chenil du château. Marie m'a raconté : c'était le dernier d'une portée ; il était mal venu, avec la tête trop grosse et les yeux malades, et la baronne a dit, comme on allait le noyer, et aussi parce qu'elle pense toujours au bien : « Qu'on le donne à la petite aveugle. » L'enfant l'exerce à la guider ; mais il est jeune, il a envie de jouer quand passent d'autres chiens, il l'écoute d'une oreille distraite. Il lui est difficile de se mettre sérieusement au travail, il lui arrache sa ficelle des mains. Elle l'appelle, l'attend.

Ensuite, de nombreux passants apparaissent et s'effacent, pendant longtemps. On ne les regarde pas tous.

Mais voici que se présente au tournant comme un personnage, un griffon bruxellois avec le bruit argentin du bijou qui brille à son cou.

Il annonce et précède sa jeune maîtresse, Mlle Éveline de Monthyon, montée sur son poney. La fillette caracole gravement, vêtue d'une amazone et armée d'une cravache.

Elle est orpheline depuis longtemps. Elle est l'hôtesse du château. Elle a douze ans et possède des millions. Un valet à cheval, en grande tenue, la suit, semblable à un acteur ou à un chambellan ; puis, à pas comptés, une

gouvernante âgée qui, vêtue de soie noire, songe manifestement à quelque cour.

Mlle Éveline de Monthyon, qui a un si joli nom, fait penser à Antoinette qui n'a presque pas de nom — et il semble que, parmi tous, elles deux seulement soient passées devant nos yeux. Le sort différent sur terre de ces deux créatures qui ont chacune la même innocence fragile, la même incapacité pure et totale de l'enfance, plonge dans un drame de pensées. La misère ou la puissance qui se sont abattues sur ces petites têtes pas encore mûres, sont aussi imméritées l'une que l'autre. Il y a une honte pour un homme à voir un enfant pauvre. Il y a aussi une honte pour un homme à voir un enfant riche.

J'en veux à la menue princesse de luxe qui vient d'apparaître, déjà hautaine malgré sa petitesse, je suis remué de pitié pour la frêle victime que la vie efface de toutes ses forces — et Marie, si douce, passe, je le vois, par les mêmes sentiments. Qui ne les éprouverait devant cette double image d'enfance que le hasard apporte en passant, devant cette même image déchirée?

Mais je me défends contre cet attendrissement : la conception des choses doit être basée non sur le sentiment, mais sur la raison. Il faut la justice, non la charité. La bonté est solitaire. La pitié fait corps avec celui dont on a pitié. Elle permet de l'approfondir, de le comprendre entre tous, mais brouille les lois de l'ensemble. Il faut partir d'une notion claire, comme le jet d'un phare à travers les difformités et les tentations du soir.

Comme j'ai vu l'égalité, je vois l'inégalité. Égalité dans le vrai, inégalité dans le réel. On aperçoit dans le commencement de l'humanité le commencement de son mal. La racine de l'abus, c'est l'héritage.

Injustice, droit artificiel et mal fondé, royauté sans raison, fantaisie féerique qui met tout à coup des couronnes sur des têtes ! C'est jusque-là, jusqu'au droit monstrueux des morts qu'il faut tracer une ligne droite et nettoyer les ténèbres.

La transmission des biens et des pouvoirs, quels qu'ils soient, des morts à leurs descendants, n'est pas conforme à la raison et à la morale. Les lois des forces, des biens, les lois de la vie, sont aux seuls vivants. Chacun doit occuper dans la destinée commune une situation due à ses œuvres et non au hasard.

C'est la tradition ! Ce n'est pas là une raison, au contraire. La tradition, qui est la soudure artificielle du présent au bloc du passé, invente une chaîne là où il n'y en a pas. C'est d'elle que vient tout le malheur des hommes. Elle surajoute des vérités de fait à la vraie vérité ; elle prime le droit ; elle ôte toute liberté à la raison, et la remplace par des espèces de légendes qu'elle impose, avec défense de regarder ce qu'il y a dedans.

C'est dans le seul domaine des sciences et de leurs applications, et, parfois, dans la technique des arts, que l'expérience prend légitimement force de loi et que les créations acquises ont raison de s'accumuler. Passer, de cette thésaurisation du vrai, aux privilèges dynastiques des idées, des pouvoirs ou des richesses — ces talismans — c'est faire une assimilation insensée qui tue l'égalité dans le germe, et empêche l'ordre humain d'avoir une base. L'héritage, forme concrète et palpable de la tradition, se défend par la tradition des principes et des croyances — l'abus par l'abus, à l'infini — et c'est à cause de cet enchaînement intégral qu'on voit ici-bas, contre toute vraisemblance, quelques hommes tenir entre leurs mains la multitude des hommes.

Je parle à Marie de tout cela. Elle paraît plus frappée par la véhémence de mon accent que par l'évidence de ce que je dis. Elle répond faiblement : « En effet », elle remue la tête, mais elle me demande :

— Mais la loi morale dont tu parles, n'est-ce pas de la tradition ?

— Non. C'est la loi automatique de l'intérêt général. Chaque fois que celui-ci se trouve en jeu, elle se recrée

logiquement. Elle est limpide; elle se montre chaque fois jusqu'à sa source. Sa source c'est la raison même, et l'égalité, qui est la même chose que la raison. Ceci est bien, ceci est mal, parce que c'est bien et parce que c'est mal, et non parce qu'on l'a dit ou écrit. C'est le contraire du commandement traditionnel. Il n'y a pas de tradition du bien. La fortune et la puissance doivent se gagner et non se prendre toutes faites ; l'idée du juste doit se reconstruire à toute occasion et non se prendre toute faite.

Marie m'écoute. Elle réfléchit, puis me dit :

— On ne travaillerait pas si on ne devait pas laisser ce qu'on a aux siens.

Mais, tout de suite, elle se répond à elle-même :

— Non...

Elle cite des exemples, rien qu'autour de nous : un tel, un tel... L'attrait du gain ou de l'influence, ou même le vertige du travail et de la production sont suffisants pour que les gens se donnent du mal. Et puis, aussi, ce grand changement paralyserait moins les travailleurs que la vieille coutume ne paralyse les enrichis prématurés qui ramassent leur fortune par terre : Celui-ci qu'on voyait passer, et qui est mort d'épuisement à vingt ans, et tant d'exemples ignobles et irréfutables — et les comédies, avec le grand jeu de l'affection et de l'amour, autour des héritages, des héritiers et des héritières — toutes ces turpitudes, où le trop antique usage a moisi les âmes.

Elle s'enfièvre un peu, comme si la vérité était, dans l'embrouillement des conjonctures, belle à voir, et douce à arrêter avec des paroles.

Cependant, elle s'interrompt; elle dit :

— On trouvera toujours moyen de frauder.

Elle dit enfin :

— Oui, ce serait juste, peut-être, mais ça ne se fera pas.

⁂

La vallée s'est remplie brusquement de tumulte. Sur la route qui longe l'autre versant, défile un régiment qui rentre aux casernes, un nouveau régiment, avec son drapeau. Le drapeau passe au flanc de la vallée au milieu d'une mêlée allongée, dans de vagues clameurs, dans des panaches de poussière, et un brouillard scintillant de bataille.

Nous nous sommes machinalement levés tous deux sur le bord de la route. Au moment où le drapeau passe devant nous, l'habitude de le saluer me fait trembler le bras. Mais comme tout à l'heure, la main levée de l'évêque ne m'a pas abaissé, je reste immobile et je ne salue pas.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . (*CENSURÉ*) . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . Oui, mais s'il n'y avait pas de guerre offensive, il n'y aurait pas de guerre défensive. La guerre défensive a la même cause infâme que la guerre offensive qui l'a provoquée ; pourquoi ne l'avoue-t-on pas? On s'obstine, par aveuglement ou par duplicité, à couper en deux la question comme si elle était trop grande. Tous les sophismes sont possibles quand on spécule sur des morceaux de vérité. Mais le globe ne porte qu'une seule espèce d'habitants.

Il ne suffit pas de planter une chose au bout d'un bâton dans les lieux publics, de l'agiter sur les façades des bâtiments et des populations assemblées et de dire : « Il est décidé que c'est là le plus haut de tous les symboles ; il est

décidé que celui qui ne se prosternera pas devant, sera anathème ». L'esprit humain a le devoir de contrôler si ce symbolisme n'est pas un fétichisme.

Moi, je me souviens qu'il a été dit que la logique a des chaînes terribles et que tout se tient : le trône, l'autel, le glaive *(Censuré.)* Et j'ai lu, dans les déchaînements et les enchaînements de la guerre, que ce sont là les instruments du culte des sacrifices humains.

***

Je fais quelques pas, songeur, à l'écart, tandis que Marie s'est rassise.

J'évoque la silhouette de l'adjudant Marcassin, de celui dont il a été question tout à l'heure, — le héros candide, vide et schématique, avec sa foi furieuse. Il me semble que je lui demande : « Crois-tu à la beauté, au progrès? » Il ne sait pas; il répond : « Non! Je ne crois qu'à la gloire du nom français ! » — Crois-tu au respect de la vie, à la dignité du travail, à la sainteté du bonheur? — Non! — Crois-tu à la vérité, à la justice? — Non. Je ne crois qu'à la gloire du nom français. »

L'idée de patrie... Je n'ai jamais osé la regarder en face. Je m'arrête dans ma marche et ma méditation. Eh quoi, cela aussi?... Mais ma raison est aussi honnête que mon cœur, et me maintient en avant. Oui, cela aussi.

... Dans ces lieux familiers et leur solitude amicale, sur l'élévation de la colline, en ce carrefour où m'a conduit le chemin comme un compagnon qui ne finit pas, non loin de l'endroit où la pente douce vous attend pour vous attirer, j'ai tressailli de m'entendre penser et blasphémer. L'idée de patrie qui, si souvent, m'a fait frissonner d'allégresse et d'enthousiasme, comme naguère celle de Dieu !...

Mais c'est en son nom comme jadis au nom de Dieu tout seul que l'humanité se vole elle-même et essaye de s'étouffer de ses propres mains, et que bientôt elle y parviendra. C'est à cause de la patrie que les gros pays, plus riches de sang, ont subjugué les petits. C'est à cause de la patrie

que le maître du nationalisme allemand a assailli la France et déchaîné la guerre civile du peuple du monde. Il faut placer la question là où elle est, c'est-à-dire partout à la fois. Il faut voir face à face, d'un même coup, tous ces immenses ensembles distincts qui crient chacun : Moi !

L'idée de patrie n'est pas une idée fausse, mais c'est une idée petite, et qui doit rester petite.

Il n'y a qu'un intérêt général. Il n'y a qu'un devoir moral, qu'une vérité, dont chaque homme est le dépositaire lucide. La conception actuelle de l'idée de patrie divise toutes ces grandes idées, les coupe en morceaux, les spécialise à l'intérieur de cercles impénétrables. On rencontre autant de vérités nationales que de nations, autant de devoirs nationaux, autant d'intérêts et de droits nationaux — qui sont adversaires les uns des autres. Chaque pays est séparé du voisin par des murs tels — frontières morales, matérielles, commerciales — qu'on est emprisonné quand on s'en trouve d'un côté ou d'un autre. On entend parler d'égoïsme sacré, d'expansion adorable de la race à travers les autres, de nobles haines et de glorieuses conquêtes, et on voit ces idéals tenter de prendre forme de toutes parts. Cette multiplicité arbitraire de ce qui devrait rester un, aboutit à l'absurdité foncière et malfaisante de toute la civilisation. Les mots de justice et de droit ne sont pas de taille à être enfermés dans des noms propres, pas plus que ne le serait la Providence, que chaque royauté veut tirer à elle.

Les aspirations nationales — avouées ou inavouables — sont contradictoires entre elles. Toutes les populations qui se limitent étroitement et se coudoient dans le monde, sont peuplées de rêves plus vastes que chacune d'elles. Les ambitions territoriales des nations se recouvrent sur la carte de l'univers, les ambitions économiques et financières s'annulent mathématiquement. Elles sont donc, dans l'ensemble, irréalisables.

Et comme il n'y a aucun contrôle supérieur sur cette

mêlée de vérités qui ne s'admettent pas, chaque nation réalise la sienne par tous les moyens possibles, par tout ce qu'elle peut tirer d'elle-même, de foi, de colère et de force brutale. A la faveur de cet état d'anarchie mondiale, la séparation vague et légère qu'il y a entre le patriotisme, et l'impérialisme, et le militarisme, est, sur toute la ligne, violée, piétinée et franchie, et il ne peut pas en être différemment. L'univers vivant ne peut pas ne pas devenir l'organisation de la concurrence armée. Et il ne peut pas ne pas en résulter la succession éternelle des malheurs, sans l'espoir d'aucun butin durable (car il n'est pas d'exemple que des conquérants aient joui longtemps de l'impunité, et l'histoire montre une sorte d'équilibre des injustices et de suite fatale des hégémonies). En tous points l'espoir de la victoire amène l'espoir de la guerre. C'est la lutte cramponnée à la lutte et les massacres des massacres.

Les rois ! — on retrouve toujours les rois quand on interroge jusqu'au bout les malheurs publics !... Cette hypertrophie des unités nationales est le fait des dirigeants. Ce sont les maîtres, les aristocraties régnantes — blasonnées, et capitalistes — qui ont créé et maintenu au cours des siècles tout l'appareil pompeux et sacro-saint, béat ou fanatique, que revêt le séparatisme national, et la fable des intérêts nationaux, ennemis des multitudes. La centralisation des individus isolés dans les espaces habités, correspondait à la vérité morale ; c'était l'incarnation exacte du progrès ; elle profitait à tous. La scission arrêtée, péremptoire et farouche, qui est intervenue dans cette centralisation, c'est la condamnation des hommes ; mais elle est nécessaire aux classes qui commandent. Ces bornes, ces coupures nettes permettent le jeu des luttes commerciales et de la guerre, c'est-à-dire la chance des grands coups de gloire et des spéculations énormes. C'est là le principe vital de l'impérialisme. Si la solidarité était mondiale et complète, elle ne se prêterait plus — tous les intérêts redevenant soudain les intérêts individuels des hommes, et la loi morale reprenant sur

l'égalité sa pleine action spacieuse — à certains brusques grossissements partiels qui ne sont jamais de l'avantage général, mais qui peuvent être l'avantage de quelques profiteurs qui passent sur la terre. C'est pourquoi les forces conscientes qui ont conduit jusqu'ici les destinées du vieux monde emploieront toujours tous les moyens possibles pour fragmenter l'harmonie humaine. L'autorité se cramponne sur toutes ses bases nationales.

Le système insensé des blocs nationaux sinistrement épars, dévorateurs ou dévorés, a ses apôtres et ses avocats. Mais les théoriciens, les faux savants, auront beau entasser leur fatras d'arguties et de raisonnements, leurs sophismes tirés de prétendus exemples ou de prétendues nécessités économiques et ethniques : le simple, brutal et magnifique cri de la vie rend vains les efforts qu'ils font pour galvaniser et dresser des doctrines qui ne tiennent pas debout. La réprobation attachée de nos jours au mot internationalisme prouve à la fois l'ineptie et la bassesse de l'opinion publique. L'humanité est le nom vivant de la vérité. Les hommes se ressemblent comme les arbres! Ceux qui règnent régneront par la force et la tromperie ; mais par la raison, jamais.

Le groupe national est une collectivité au sein de la grande. C'est un groupe comme un autre, comme celui qui se noue de lui-même sous l'aile d'un toit ou sous l'aile plus ouverte d'un ciel azurant un paysage; ce n'est pas le groupe définitif, absolu et mystique dans lequel on l'a transformé par des sorcelleries de mots et d'idées, et où on l'a cuirassé par des règles d'oppression. Partout, le pauvre salut des hommes est, sur la terre, d'atteindre purement à la fin de leur vie : Vivre libre sa vie où l'on veut vivre ; aimer, durer et produire dans le cadre élu, comme les gens des anciennes provinces qui, en même temps que leurs dirigeants particuliers, ont perdu leurs traditions particulières de convoitises et de spoliation réciproques.

Si on ôte de l'idée de patrie la cupidité, la haine, l'envie et la gloriole, si on lui ôte son besoin d'hégémonie par la violence, qu'en reste-t-il?

Ce n'est pas un ensemble individuel de lois : les lois justes sont incolores. Ce n'est pas une solidarité d'intérêts : il n'y a pas d'intérêts nationaux matériels, ou ils ne sont pas honnêtes. Ce n'est pas une unité de race : la carte des pays n'est pas la carte des races. Que reste-t-il?

Il reste une communion restreinte, profonde et douce, un tendre et émouvant attrait pour le charme d'une langue (il n'est guère, dans l'univers, que les langues qui soient étrangères), une préférence personnelle et délicate pour certaines formes de paysages, de monuments et d'esprit. Et ce rayonnement même a des limites. Le culte pour les chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée est le seul élan de l'âme qui, du consentement universel, ait toujours plané au-dessus des petitesses patriotiques.

Mais, claironnent les voix officielles, il y a une autre formule magique : le grand passé commun de chaque nation. Oui, il y a le passé. Mais le long calvaire des peuples opprimés, la loi des forts changeant en renaissantes et inutiles hécatombes l'humble fête de la vie, la chronologie de cet écrasement d'existences et d'idées où les novateurs ont été toujours suppliciés, où les souverains ont réglé leurs affaires personnelles d'associations, de ruptures, de dot et de succession, avec les territoires et le sang dont ils étaient propriétaires, où chaque pays a été tellement gaspillé, où le peu de progrès moral, de bien-être et d'unité qui ne soient pas uniquement des apparences, ont été cristallisés avec une lenteur désespérante, des stagnations lugubres, des va-et-vient épouvantables, par les voies de la barbarie et de la force; ce sombre passé d'opprobre, ce passé de fautes et de maladies auquel a survécu chaque vieille nation — et qu'on doit apprendre à connaître pour le haïr, — il leur est commun à toutes, comme la misère, la honte et la douleur. (Heureux les peuples neufs, ils n'ont pas de remords !)

Et les bienfaits du passé : l'éclat de la Révolution française, et les présents démesurés des navigateurs qui ont apporté à l'ancien monde de nouveaux mondes, et la miraculeuse exception des découvertes scientifiques qui, par un second miracle, n'ont pas été étouffées dans l'œuf, ne

sont-ils pas aussi communs à tous, comme l'ineffaçable beauté des ruines du Parthénon, les éclairs de Shakespeare et les orages de Beethoven, et comme l'amour et comme la joie!

L'universel problème dans lequel la vie contemporaine comme la vie passée se précipite et s'embrouille et se déchire, ne peut se dissiper que par un moyen universel qui réduise chaque nation à ce qu'elle est en vérité; qui les dépouille toutes de l'idéal de suprématie volé par chacune d'elles au grand idéal humain, et qui, élevant celui-ci définitivement hors de portée de toutes ces agitations déréglées qui clament à la fois : « Le seul point de vue, c'est le mien », lui rende enfin son unité divine. Gardons l'amour de la patrie dans nos cœurs, mais détrônons l'idée de patrie.

Je dirai ce qu'il y a à dire : je place la République avant la France : la France, c'est nous; la République, c'est nous et les autres. L'intérêt général doit être mis bien au-dessus de l'intérêt national, parce qu'il est bien au-dessus. Mais s'il est hasardeux de prétendre, comme on l'a tant fait à tort et à travers, que tel intérêt national concorde avec l'intérêt général, la réciproque est évidente, et cela est lumineux, grave et décisif : le bien de tous embrasse celui de chacun : La France peut être prospère sans que l'univers le soit, l'univers ne peut pas être prospère sans que la France le soit. La raison émue reconstitue avec des données positives, pressantes, et qui nous touchent doucement de toutes parts, l'angoissant pari que Pascal essayait de poser comme un levier dans le vide : D'un côté, j'ai à perdre, de l'autre, j'ai tout à gagner.



Sur la colline des Châtaigniers, dans la beauté de ces lieux que j'aime et au cœur des quatre chemins, j'ai vu des choses nouvelles, non pas qu'il se soit passé des événements nouveaux, mais parce que j'ai ouvert les yeux.

Je suis récompensé, moi infime, d'avoir été seul entre

tous à poursuivre l'erreur jusqu'au bout, jusque dans ses tabernacles, parce que je dégage enfin toute la simplicité de la vérité et la droiture des grands horizons. La révélation me paraît encore si terrible, que le silence des hommes, amassés sous les toits, là-bas, à mes pieds, m'étreint et me menace. Et si je ne me la formule que timidement dans moi-même, c'est que chacun de nous a vécu en réalité plus que sa vie, et que mon éducation m'a rempli comme les autres, de siècles d'ombre, d'humiliation et de captivité. Elle s'établit avec précaution, mais c'est la vérité, et il est des moments où la logique vous prend dans son tourbillon divin. En ce monde de désordre où la faiblesse de quelques-uns opprime la force de tous, depuis que la religion du Dieu des armées et de la résignation n'est plus suffisante à elle seule pour consacrer l'inégalité, règne la Tradition, dogme de l'adoration aveugle de ce qui fut et de ce qui est, Dieu sans tête. La destinée humaine est éternellement bloquée par les deux formes de la tradition : dans le temps par les transmissions héréditaires, dans l'espace par les frontières, et ainsi, annihilée et écrasée en détail. C'est la vérité, j'en suis sûr, puisque je la touche.

Mais je ne sais pas ce qui adviendra de nous. Tout le sang versé, toutes les paroles versées pour imposer aux corps et aux âmes un idéal factice, suffiront-ils longtemps encore pour cantonner l'humanité dans la réalisation de l'absurde? L'histoire est une bible d'erreurs. Je n'ai pas seulement vu tomber d'en haut la bénédiction sur tout ce qui entretenait le mal, la malédiction sur tout ce qui pourrait le guérir ; j'ai vu, en bas, les détenteurs de la loi morale être traqués et bafoués, depuis le petit Termite perdu comme un rat dans l'évolution des batailles, jusqu'à Jésus-Christ.

Nous partons. Pour la première fois depuis que je suis revenu je ne m'appuie plus sur Marie. C'est elle qui s'appuie sur moi.

XXI

NON!

L'inauguration de notre Musée de la Guerre — l'événement marquant des jours qui suivirent — combla Crillon de joie.

La salle I du bâtiment de bois tout pavoisé, que la municipalité avait fait élever, était occupée par une exposition de tableaux et de dessins d'amateurs de la haute société, sur des sujets de guerre. Beaucoup d'œuvres étaient envoyées de Paris.

Crillon, endimanché officiellement, a acheté le catalogue vendu au profit des blessés, et il s'émerveille de la liste des exposants. Il parle de titres, de blasons, de couronnes ; il se renseigne sur des points de hiérarchie nobiliaire. A un moment, devant la rangée de cadres, il demande :

— Dis-donc, en France, qu'est-ce qui a le plus d'talent, une princesse, ou une duchesse?

Il est tout remué par ces choses, et, les yeux fichés sur le bord inférieur des tableaux, il déchiffre les signatures.

Dans la salle qui fait suite à celle où brille cette exposition d'autographes, il y a cohue.

Des tréteaux l'entourent, sur lesquels sont disposés des

trophées : des casques à pointe, des havresacs couverts de poil fauve, des débris d'obus.

On a reconstitué entièrement un uniforme de fantassin allemand avec des pièces de diverses provenances, quelques-unes tachées.

Il y avait dans la salle une bande de convalescents de l'hôpital complémentaire de Viviers. Ces soldats regardaient et ne parlaient guère. Plusieurs haussaient les épaules. Mais l'un d'eux grommela devant le fantôme allemand :

— Ah ! la vache !

On a encadré, dans un but de propagande, une lettre de femme trouvée dans la poche d'un ennemi tué, et on en a affiché la traduction en soulignant le passage où la femme écrit : « Quand cette maudite guerre finira-t-elle? » et où elle se lamente sur les charges grandissantes que représente l'entretien du petit Johann. En bas de la page, la femme a représenté par un schéma sentimental l'amour grandissant qu'elle éprouve pour son homme.

Combien l'évidence est simple et nue ! Personne de raisonnable ne peut mettre en discussion que l'être dont la vie intime est ici livrée au vent, et qui a versé sa sueur et son sang dans quelqu'une de ces loques, n'est pas responsable d'avoir tenu un fusil et de l'avoir dirigé dans un sens. En présence de ces débris, je vois, avec une obstination monotone et implacable, que la foule qui attaque est aussi innocente que la foule qui se défend.

Sur une tablette tendue de rouge, à côté d'une simple étiquette clouée : Les Ouvrages Blancs, 9 mai, — une baïonnette française tordue.

Une baïonnette, l'outil à chair, qui a été tordue !

— Ah ! c'est beau ! dit une jeune fille du château.

— Ce n'est pas eux, mon vieux, qui tordraient des baïonnettes !

— Il n'y a pas à dire, nous sommes les premiers soldats du monde, dit Rampaille.

— Nous avons montré un bel exemple au monde ! dit

à tous les assistants, le sénateur, dont l'œil est guilleret.

La foule s'enfièvre autour de cette baïonnette. La jeune fille, qui est belle et épanouie, ne peut pas s'en détacher ; enfin elle la touche du doigt et vibre.

Elle ne dissimule pas l'émotion dont elle jouit :

— Moi je suis chauvine, je l'avoue ! J'exagère plutôt ! Je suis chauvine et cocardière !

Autour d'elle toutes les têtes approuvent. Ce genre de paroles n'apparaît jamais excessif, car il touche aux choses sacrées.

Et moi, je vois dans la nuit qui se fait un instant, et la tempête de mourants qui s'apaise à terre, un monstre à forme d'homme et à forme de vautour, râlant, qui tend vers cette jeune fille sa tête horrible scalpée de couronne, et lui dit : « Tu ne me connais pas, tu ne sais pas, mais tu me ressembles ! »

Le rire si vivant de la jeune fille, qui s'en va avec un jeune officier, me rappelle aux contingences.

Tous ceux qui se succèdent devant la baïonnette parlent pareillement, et ont les mêmes yeux d'orgueil.

— I's sont pas plus forts que nous, va ! C'est nous qui sommes les plus forts !

— Nos alliés sont bien gentils, mais ils ont de la chance que nous soyons là pour un coup.

— Ah la la !

— Eh oui, il n'y a que les Français. Le monde entier les admire. Seulement, voilà, nous disons toujours du mal de nous !

Quand on voit cet enfièvrement, ce spectacle d'ivresse, ces gens qui se jettent sur la moindre occasion de glorifier la force physique de leur pays et la dureté de ses poings, on entend résonner les paroles des orateurs et des politiciens officiels : « Nous n'avons dans le cœur que la réprobation de la barbarie et l'amour de l'humanité », et on se demande s'il y a une seule opinion publique au monde qui soit capable de supporter dignement la victoire.

Je me tiens à l'écart. Je fais tache comme un mauvais prophète. Je porte cette constatation qui me ploie comme

un fardeau infernal : Il n'y a que la défaite qui puisse ouvrir les millions d'yeux !

Quelqu'un dit avec exécration :

— Le militarisme allemand...

C'est l'argument suprême, c'est la formule. Oui, le militarisme allemand est odieux et doit disparaître. Tout le monde est d'accord là-dessus : La botte des hobereaux, des kronprinz, du kaiser, et leurs cours d'intellectuels et d'hommes d'affaires, et le pangermanisme qui veut teindre l'Europe en noir et en rouge, et la servilité quasi-animale du peuple allemand. L'Allemagne est la forteresse la plus acharnée du militarisme. Oui, tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais ceux qui gouvernent la pensée abusent de cet accord, car ils savent bien que lorsque les simples ont dit : « Le militarisme allemand », ils ont tout dit. Ils s'arrêtent là. Ils amalgament les deux mots, ils confondent le militarisme avec l'Allemagne : une fois l'Allemagne abattue, tout sera dit. Ainsi, on attache le mensonge à la vérité et on nous empêche de voir que le militarisme est en réalité partout, plus ou moins hypocrite et inconscient, mais prêt à tout prendre, s'il le peut. On force l'opinion à ajouter : « C'est un crime de penser à autre chose qu'à abattre l'ennemi allemand. » Mais le juste doit répondre que c'est un crime de ne penser qu'à cela, parce que l'ennemi, c'est le militarisme et non pas l'Allemagne. Je sais ; je ne me laisse plus prendre par les mots qu'on cache l'un derrière l'autre.

Le sénateur libéral dit assez haut pour qu'on l'entende, que le peuple s'est bien comporté, car, après tout, il nous a sauvé la mise, et qu'il faudra lui tenir compte de sa bonne conduite.

Un autre personnage du même groupe — un manufacturier fournisseur aux armées — a parlé du « bon populo des tranchées », et il a ajouté, plus bas :

— Tant qu'il nous protège, ça va bien.

— On les récompensera quand ils reviendront, répond

une vieille dame. On leur donnera de la gloire : on nommera maréchaux leurs chefs, et ils auront des fêtes, avec des rois.

— Et puis, il y en a qui ne reviendront pas.

On aperçoit plusieurs jeunes bleus de la classe 16 qu'on va bientôt envoyer sur le front.

— Ils sont gentils, dit le sénateur avec bonté, mais ils sont encore un peu pâlots. Il faut les engraisser, il faut les engraisser !

Un fonctionnaire du ministère s'avance vers le sénateur, et dit :

— La science de la préparation militaire est encore à ses débuts. Nous y parons hâtivement, mais c'est une organisation de longue haleine qui ne donnera son plein effet qu'en temps de paix. Plus tard, nous les prendrons dès l'enfance, et nous ferons des classes solides et bien portantes, au moral comme au physique.

On ferme. Musique ; emportement de la marche militaire. Une femme s'écrie que lorsqu'elle entend cela, c'est comme si elle buvait du champagne.

Les visiteurs sont partis. Je m'attarde à regarder la façade pavoisée du musée de la guerre, tandis que tombe le soir. C'est le Temple. Il s'est ajouté à l'Église et il lui ressemble. Je pense aux croix qui, du faîte des églises, pèsent sur la nuque des vivants, leur attachent les deux mains ensemble et leur ferment les yeux, et qui, dans les cimetières du front, sont accroupies sur les tombes. C'est à cause de tous ces temples que, dans l'avenir, les peuples somnambules recommenceront à accomplir l'immense et lugubre tragédie de l'obéissance. C'est à cause de ces temples que, demain, la tyrannie financière et industrielle, impériale et royale — dont tous ceux que je rencontre sur mon chemin sont les complices ou les pantins, — recommencera à prospérer, sur le fanatisme des civils, la lassitude des revenants, et le silence des tués. (Quand les troupes défileront sous l'Arc de Triomphe, qui verra — et ce sera pourtant bien visible — que dix mille kilomètres de cer-

cueils français défilent aussi !) Et le drapeau continuera à flotter sur sa proie, ce drapeau-là planté au fronton dans la pénombre, et qui, tout tordu au souffle du vent, prend tantôt la forme d'une croix, tantôt la forme d'une faux !

Cette cause est jugée. Mais la vision de l'avenir m'agite d'une sorte de désespoir, et d'un frissonnement sacré de colère.

Ah ! il y a des moments troubles où l'on se demande si les hommes ne méritent pas toutes les catastrophes où ils se ruent ! Je me ressaisis : non, ils ne les méritent pas. Mais nous, au lieu de dire : je voudrais, il faudrait que nous disions : je veux. Et ce qu'on veut, il faut vouloir l'édifier, avec ordre, avec méthode, en commençant par le commencement, une fois qu'on a été jusqu'à ce commencement. Il ne faut pas seulement ouvrir les yeux, il faut ouvrir les bras, il faut ouvrir les ailes.

Ce bâtiment isolé, en bois, adossé justement à un bûcher, et qui ne contient plus personne...

Le brûler, le détruire... J'y ai songé.

Jeter cette clarté à la face de cette nuit mouvante, qui piétinait là, dans le crépuscule, qui grouillait, et est partie s'enfoncer dans la ville, s'obscurcir parmi les oubliettes des chambres, pour couver dans l'ombre plus d'oubli, plus de mal et de malheur, ou procréer des générations inutiles qui avorteront à vingt ans !

L'envie, un instant, m'en a poigné le corps. J'ai reculé, et je suis parti, comme les autres.

Il me semble que, de ne l'avoir pas fait, j'ai commis une mauvaise action.

Si, tout de même, les hommes qui viendront, se libèrent au lieu de s'enliser, s'ils considèrent l'âge où je vais noyé, avec lucidité et avec la pitié épique qu'il mérite, ils m'auraient peut-être remercié, moi ! A ceux qui ne me verront pas, ne me connaîtront pas, mais qu'en ce moment il me semble voir, et en qui soudain en ce moment, je veux espérer, je demande pardon de n'avoir rien fait.

***

Dans un fond où la campagne inculte tourne au terrain vague, et que je traverse pour rentrer, des enfants lancent des pierres sur une glace qu'ils ont posée comme but, à quelques pas. Ils se bousculent en criaillant ; chacun voudrait la gloire de la casser le premier. Je revois la glace que j'ai cassée à coups de pierre à Buzancy, parce qu'elle avait l'air d'être debout comme un être ! Puis, quand le fragment de lumière solide s'est effondré en miettes, ils pourchassent avec des pierres un vieux chien dont la patte cassée traîne comme sa queue. Personne n'en veut plus, il est bon à achever, et les gamins profitent de l'occasion. L'animal, boitillant, son échine en crémaillère toute arquée, se hâte avec lenteur et essaye vainement d'aller plus vite que les cailloux.

L'enfant n'est qu'une poignée confuse de confuses inclinations qu'on voit. Nos instincts profonds, les voilà.

Je disperse ces enfants qui se reculent en résistant dans la pénombre, et me regardent méchamment. Ils reviendront comme des chacals. Je suis angoissé par la méchanceté qui naît toute grande ; je suis angoissé aussi par le sort de ce vieux chien. On ne me comprendrait pas si j'avouais cette angoisse : on me dirait : « — Vous qui avez vu tant de blessés et de morts ! » Pourtant, il y a un respect suprême de la vie. Je ne méconnais pas l'intelligence, mais la vie nous est commune avec de plus pauvres vivants que nous. Celui qui tue une bête, si humble qu'elle soit, sans qu'il y ait nécessité, est un assassin.

Au carrefour, je rencontre Louise Verte, errante. Elle est devenue folle. Elle continue à mendier les hommes. On ne sait même pas ce qu'elle mendie. Elle divague, dans les rues, dans son taudis, et sur le grabat où elle est crucifiée par les ivrognes. Elle est entourée du dégoût général : « Ça, une femme, dit un honnête homme qui passe, c'te sale vieille peau ? Une femme ? Un tiroir à saucisses, oui. »

Elle est inoffensive. Elle me dit d'une voix faible, paisible, qui vit dans quelque région surnaturelle, bien loin de nous :

— Je suis la reine.

Elle ajoute tout de suite, étrangement, comme si elle sombrait dans un pressentiment :

— Ne m'ôtez pas mon illusion.

J'allais lui répondre. Je me retiens, je lui dis : oui, comme on jette un sou, et elle s'en va heureuse.

***

J'ai tellement le respect de la vie que j'ai pitié d'une mouche que j'ai tuée. En observant le minuscule cadavre, presque imperceptible à la hauteur gigantesque de mes yeux, je ne puis m'empêcher de songer combien ce grain de poussière organisé est bien fait, avec ses ailes qui ne sont presque que deux gouttes d'espace, avec son œil qui a quatre mille facettes, et je songe à cette mouche pendant un instant, qui est grand pour elle.

XXII

CLARTÉ

Je me suis penché, ce soir, à la fenêtre ouverte. Comme dans les nuits d'autrefois, je regarde le sombre tableau, d'abord invisible, prendre forme : le clocher qui est dans le creux et très haut, largement illuminé sur la colline, le château, riche couronne de pierreries; puis le noir oblique et massif des toits peuplés de cheminées qui se découpent sur le noir clair de l'espace, quelques fenêtres qui veillent, laiteuses. L'œil se perd en tous sens dans ces ruines où se cache la multitude des hommes et des femmes, comme toujours et comme partout.

Voilà ce qui est. Qui dira : Voici ce qui doit être !

J'ai cherché, j'ai entrevu, j'ai douté. Maintenant, j'espère.

Je ne regrette pas ma jeunesse et ses croyances. Jusqu'ici, j'ai perdu mon temps à vivre. La jeunesse est la vraie force, mais elle est trop rarement lucide. Elle a parfois un goût triomphant pour ce qui est nouveau, et le côté batailleur du paradoxe peut lui plaire. Mais il est un degré dans l'innovation que ne peuvent atteindre ceux qui n'ont pas beaucoup vécu. Qui sait pourtant, si la grandeur farouche

des événements n'aura pas instruit et vieilli la génération qui forme aujourd'hui la frontière émouvante de l'humanité? Quel que soit l'espoir, si on ne le mettait pas dans la jeunesse, où le mettrait-on?

Qui parlera? Voir, et puis parler... Parler, c'est la même chose que voir, mais c'est plus. La parole éternise la vision. Nous ne portons pas de lumière ; nous sommes des choses d'ombre, puisque le soir nous ferme les yeux, et que, pour nous diriger lorsque le jour n'est plus, nous tendons les mains ; nous ne rayonnons que de paroles ; la vérité se construit par la bouche des hommes. Le vent des paroles, qu'est-ce? C'est notre souffle : Pas toutes les paroles, car il en est d'artificielles et de calquées qui ne font pas corps avec le parleur, mais les paroles profondes, les cris. Dans le cri humain, on sent l'effort de la source. Le cri sort de nous ; il est aussi vivant qu'un enfant. Le cri passe et fait l'appel de la vérité partout où elle se trouve, le cri ramasse le cri.

Il y a une voix basse et sans fin, qui aide ceux qui ne se voient pas et ne se verront pas, et fait qu'ils sont ensemble : les livres ; le livre qu'on choisit, le préféré, qu'on ouvre, et qui vous attendait !

Avant, je ne connaissais guère les livres. Maintenant, j'aime ce qu'ils font. J'en ai réuni le plus que j'ai pu. Ils sont là, sur des rayons, avec leurs titres immenses, leurs contenus réguliers et profonds, ils sont là, tout autour de moi, rangés comme des maisons.

***

Qui dira la vérité ! Mais il ne suffit pas de dire les choses pour les montrer...

... Tout à l'heure, poursuivi par l'idée de ma tentation du Musée de la Guerre, je me suis imaginé que j'y avais obéi, et que je comparaissais devant les juges. Je leur aurais crié bien des vérités, je leur aurais prouvé que j'avais eu raison ; d'accusé, je me serais fait accusateur...

Non ! Je n'aurais pas parlé ainsi, parce que je n'aurais pas su ! Je serais resté balbutiant, bondé d'une vérité battante en moi, étouffante, inavouable. Il ne suffit pas de parler, il faut savoir les paroles. Quand on a dit : « Je souffre », ou quand on a dit : « J'ai raison », on n'a rien dit en réalité, on n'a fait que se parler à soi-même. La présence réelle de la vérité n'est pas dans toute parole de vérité, à cause de l'usure des mots, et de la multiplicité fuyante des raisonnements. Il faut le don de persuader, de laisser à la vérité sa simplicité parlante, ses développements solennels. Ce n'est pas moi, qui, du fond de moi-même, serai capable de parler. L'attention des hommes m'éblouit quand elle se dresse. La seule nudité de papier m'effraie et noie mes regards. Ce n'est pas moi qui ajouterai sur cette blancheur l'écriture comme une lumière.

Je comprends de quoi est fait le deuil d'un grand tribun, et je ne puis que rêver de celui qui résumant visiblement l'immense crise des besoins humains dans une œuvre où rien ne soit oublié, où rien ne semble oublié, où pas une virgule ne fasse tache, proclamera notre charte aux époques du temps où nous sommes, et nous la montrera. Béni soit ce simplificateur, de quelque pays qu'il surgisse un jour (mais tout de même, je préférerais, au fond de mon cœur, qu'il parle français).

Encore une fois intervient en moi celui qui s'est présenté à moi pour la première fois comme le spectre du mal et qui m'a guidé dans l'enfer. Tandis que l'agonie l'étouffait et que sa tête s'était noircie comme celle d'un aigle, il a jeté un anathème que je ne comprenais pas, et que je comprends maintenant, sur les chefs-d'œuvre de l'art. Il avait peur de leur éternité, de cette force terrible qu'ils ont — une fois qu'ils se sont imprimés dans les yeux d'une époque — et qu'on ne peut ni tuer, ni chasser devant soi. Il disait que Vélasquez, qui n'était qu'un chambellan, avait succédé à Philippe IV et qu'il succéderait à l'Escurial et qu'il succéderait même à l'Espagne et à l'Europe. Il comparait cette puissance artistique que les rois ont domestiquée

en tout, saut en sa grandeur, à celle d'un poète-inventeur jetant une parole libre et juste qui ne cesserait plus, un livre répandant des étincelles dans l'humanité sombre comme le charbon. La voix du prince finissant rampait par terre et battait à coups sourds : arrière, tous ces cris de lumière !

***

Mais nous, quoi dire? Épeler la grande charte qu'on entrevoit humblement. S'adresser au peuple que font tous les peuples : Réveille-toi, comprends-toi, regarde et vois, et après avoir recommencé ta conscience faussée par l'esclavage, décide qu'il faut recommencer tout !

Recommencer de fond en comble. Oui, cela d'abord : Si la charte humaine ne recrée pas tout, elle ne créera rien.

Les réformes qui restent à faire sont utopiques et mortelles si elles ne sont pas générales. Les réformes nationales ne sont que des fragments de réformes. Pas de demi-mesures. Les demi-mesures font rire par leur petitesse démesurée alors qu'il s'agit pour la dernière fois d'arrêter le globe sur la pente d'horreur où il roule. Pas de demi-mesures parce qu'il n'y a pas de demi-vérités. Fais tout, ou tu ne feras rien.

Surtout, ne laisse pas entreprendre les réformes par les rois. Cela est la chose la plus grave qu'il y ait à t'enseigner. Les initiatives libérales des maîtres qui ont fait du monde ce qu'il est, ne sont que des comédies. Ce ne sont que des moyens de bloquer net un progrès à venir, de reconstituer le passé derrière des replâtrages.

N'écoute jamais non plus les grands mots qu'ils profèrent, les mots dont on voit sur les façades les lettres comme un squelette. Il y a des proclamations officielles, pleines de la notion de la liberté et du droit, qui seraient belles si elles disaient vraiment ce qu'elles disent. Mais ceux qui les rédigent n'attachent pas leur plein sens aux

paroles. Ce qu'ils récitent, ils ne sont pas capables de le vouloir, ni même de le comprendre. La seule marque indiscutable aujourd'hui, du progrès des idées, c'est qu'il y a des choses qu'on n'ose plus ne pas dire publiquement; c'est tout. Il n'y a pas tous les partis qu'il semble y avoir. Ils pullulent, aussi nombreux que les courtes-vues, mais, il n'y en a que deux : les démocrates et les conservateurs; tout acte politique aboutit fatalement soit à l'un soit à l'autre, et tous les dirigeants ont toujours tendance à agir dans le sens de la réaction. Méfie-toi, et n'oublie jamais qu'il suffit que certaines affirmations soient émises par certaines bouches pour qu'il faille immédiatement en douter. Quand les anciens républicains déteints prennent en mains ta cause, sois-en sûr, ce n'est pas la tienne. Méfie-toi comme un lion.

Ne quitte pas des yeux la simplicité du monde nouveau. La vérité sociale est simple. Ce qui est compliqué, c'est ce qui est par-dessus : l'accumulation d'erreurs et de préjugés entassés par des ères de tyrans, de parasites et d'avocats. Cette conviction jette vraiment une lueur sur le devoir et indique la façon de l'accomplir. Celui qui veut creuser jusqu'à la vérité doit simplifier; la foi brutalement simple, sinon on est perdu. Moque-toi des nuances subtiles, des distinctions des rhéteurs et des médecins spécialistes. Dis, de haut : voilà ce qui est; et puis : voilà ce qu'il faut.

Cette simplicité-là, peuple universel, tu ne l'auras jamais si tu ne t'en saisis pas. Si tu la veux, fais-la toi-même avec tes mains. Et je te donne le talisman, le mot extraordinaire et magique : tu le peux!

Pour être le juge des choses qui existent, remonte à leurs sources, et atteins à tous leurs aboutissements. La plus noble et la plus féconde opération de l'intelligence humaine est de faire table rase de toute notion imposée — intérêts ou idées — et d'aller chercher, à travers les apparences, les bases éternelles. C'est ainsi que tu verras clairement, au commencement de tout, la loi morale, et que la notion de justice et d'égalité t'apparaîtra, belle comme le jour.

Fort de cette simplicité suprême, dis : je suis le peuple des peuples, je suis donc le roi des rois, et je veux que la souveraineté émane partout de moi puisque je suis la force et le droit. Je ne veux plus de despotes, avoués ou non, grands ou petits ; je sais, je ne veux plus. La libération incomplète de 1789 a été attaquée par les rois. La libération complète attaquera les rois.

Mais les rois ne sont pas seulement les souverains à costumes dans la pacotille des cours. Certes, les peuples qui ont un roi ont plus de tradition et d'abaissement que les autres. Mais il y a des pays où aucun homme ne peut se dresser et dire : « Mon peuple, mon armée », et qui n'en réalisent qu'avec une force plus tranquille la continuation de la tradition monarchique. Il en est d'autres où passent de grandes figures de dirigeants démocratiques ; mais tant que l'ensemble des choses ne sera pas bouleversé (toujours l'ensemble, l'ensemble sacré), ces hommes ne pourront pas faire l'impossible, et tôt ou tard leur volonté trop belle sera isolée et méconnue. Que t'importe, dans la formidable urgence du progrès, le dosage des éléments qui forment le vieux régime du monde. Tous les dirigeants se tiennent fatalement entre eux plus solidement que tu ne le crois, par la vieille machine des chancelleries, des ministères, des diplomaties, et le cérémonial en fer doré, et quand bien même ils se feraient la guerre, il y a entre eux des ressemblances inextinguibles, dont tu ne veux plus. Brise la chaîne ; supprime tous les privilèges et dis enfin : que l'égalité soit.

Un homme en vaut un autre. Cela veut dire que nul homme ne porte en soi un privilège le mettant au-dessus de la loi commune. Il s'agit d'une égalité de principe et cela n'infirme pas la légitimité des différences dues au travail, au talent ou à la moralité. Le nivellement n'atteint que les droits du citoyen et non l'homme total. Tu ne crées pas l'être ; tu ne façonnes pas l'argile vivante. comme Dieu l'a fait dans les bibles ; tu réglementes, La valeur individuelle, sur qui d'aucuns prétendent se baser, est relative, instable, et personne n'en est juge. Dans un

ensemble bien organisé, elle se cultive et se met en valeur automatiquement. Mais cette anarchie magnifique ne peut pas remplacer au début du statut humain, l'évidence de l'égalité.

Le pauvre, le prolétaire est plus noble qu'un autre homme mais n'est pas plus sacré. En vérité, tous les travailleurs et tous les honnêtes gens se valent. Mais les pauvres, les exploités, sont un milliard et demi ici-bas. Ils sont le droit parce qu'ils sont le nombre. La loi morale n'est que la mise en œuvre impérative de l'intérêt général. Elle implique toujours, sous des formes diverses, la limitation nécessaire des intérêts individuels les uns par les autres ; c'est-à-dire le sacrifice d'un à plusieurs, de plusieurs à tous. L'idée républicaine est la traduction civique de la morale ; ce qui est anti-républicain est immoral.

Les femmes sont, socialement, les égales sans restriction, des hommes. Les êtres qui rayonnent et qui enfantent ne sont pas faits uniquement pour prêter ou pour donner la chaleur de leur corps. Il est juste que le travail total se partage, diminue et s'harmonise par leurs mains. Il est juste que la destinée humaine s'appuie aussi sur la force des femmes. Quel que soit le danger que peut apporter d'abord leur amour instinctif pour ce qui brille, la facilité avec laquelle elles colorent tout de leurs propres sentiments et le caractère total que prennent leurs moindres impulsions, — la légende de leur incapacité est une brume que tu dissiperas d'un geste, avec tes doigts. Leur avènement est dans l'ordre des choses, et il est aussi dans l'ordre, d'attendre avec l'espoir au cœur le jour où la chaîne sociale et politique de la femme tombera, et où, tout d'un coup, la liberté humaine deviendra deux fois plus grande.

Peuple du monde, fonde l'égalité jusqu'aux confins de ta grande vie. Fonde la république des républiques, c'est-à-dire la direction commune et au grand jour, sur toute la surface où tu respires, des affaires extérieures, la communauté des lois du travail, de la production et du commerce. Le morcellement de ces hautes organisations sociales et

morales par nationalités ou par unions restreintes de nationalités (agrandissements qui ne sont que rapetissements) — est artificiel, arbitraire et malfaisant. Les soi-disant cohésions indivisibles d'intérêts nationaux s'évanouissent dès qu'on s'approche pour les examiner. Il n'y a que des intérêts individuels, et un intérêt général. Quand on dit : moi, cela veut dire : moi ; quand on dit : nous, cela veut dire les hommes. Tant qu'une seule et même République ne couvrira pas le monde, toutes les libérations nationales ne seront que des commencements et des signaux !

Ainsi tu désarmeras les patries et tu réduiras l'idée de patrie au peu d'importance sociale qu'elle doit avoir. Tu supprimeras les frontières militaires, et les barrières économiques et commerciales qui sont pires encore. Le protectionnisme introduit la violence dans les développements du travail ; il présente le déséquilibre mortel du militarisme. Tu supprimeras ce qui justifie entre nations ce qu'on nomme entre individus : l'assassinat, le vol, et la concurrence déloyale. Tu supprimeras les conflits, beaucoup moins par les mesures directes de surveillance et d'ordre que tu prendras, que parce que tu en supprimeras les causes. Tu les supprimeras surtout parce que c'est toi qui le feras, toi seul, partout, avec ta force invincible et la lucide conscience vierge de calcul. Tu ne te feras pas la guerre à toi-même.

Tu n'auras pas peur des incantations antiques et des temples. Ta raison géante détruira l'idole qui étouffait ses fidèles. Tu salueras les drapeaux pour la dernière fois. Au vieil enthousiasme qui berçait la puérilité des ancêtres, tu adresseras le tranquille adieu définitif. Il y eut dans les coins des calamités du passé, des heures attendrissantes. Mais la vérité est plus grande, et il n'y a pas plus de limites sur la terre que sur la mer !

Chaque patrie sera une force morale et non plus une force brutale, et tandis que toutes les forces brutales se choquent, toutes les forces morales, puissamment, s'harmonisent.

La république universelle est la conséquence inéluctable

de l'égalité des droits de tous à la vie. En partant de la notion d'égalité, on arrive à l'internationale populaire. Si on n'y arrive pas, c'est qu'on n'a pas pris le raisonnement droit. Ceux qui partent du point de vue opposé : Dieu, le droit divin des papes, des rois et des nobles, l'autorité et la tradition, aboutissent, par des voies fabuleuses, mais sans faute de logique, à des conclusions opposées. On ne doit pas cesser de croire qu'il n'y a que deux doctrines en présence. Tout est soumis à la raison, la raison suprême, que l'humanité mutilée et blessée aux yeux, a divinisée dans les nuages.

***

Tu supprimeras le droit des morts, l'hérédité de la puissance quelle qu'elle soit — l'héritage qui, à tous ses degrés, est injuste : la tradition s'y implante et c'est un attentat contre l'ordre du travail et l'égalité. Le travail est une grande œuvre civique que tous et toutes sans exception doivent se partager sous peine de déchoir. Ce partage le réduira pour chacun à des proportions dignes, et l'empêchera de dévorer des destinées.

Tu n'admettras pas la propriété coloniale des États, qui fait tache sur la mappemonde et ne se justifie pas par des raisons avouables, et tu organiseras l'abolition de cet esclavage collectif. Tu laisseras subsister la propriété individuelle des vivants. Elle est juste parce que sa nécessité est inhérente à notre condition de vivants, et qu'il est des cas où l'on ne peut pas arracher le droit de propriété, du droit lui-même; de plus, l'amour des choses est une passion comme l'amour des êtres. L'organisation sociale n'a pas pour but d'annuler les sentiments et les satisfactions, mais au contraire, de leur permettre de fleurir, dans la limite où ils ne lèsent pas autrui. Il est équitable de jouir de ce qu'on a gagné clairement par son travail. Et cette seule et sage mise au point éclate dans le vieil ordre des choses comme une malédiction.

Chasse à jamais, partout, partout, les mauvais maîtres, de l'école sacrée. L'instruction refait, incessamment, toute la civilisation. L'esprit de l'enfant est trop précieux pour ne pas être sous la protection de tous. Les chefs de famille ne sont pas libres de traiter à leur fantaisie l'ignorance que chaque jeunesse apporte au jour ; ils n'ont pas cette liberté contraire à la liberté. Un enfant n'appartient pas corps et âme à ses parents ; c'est une personne, et les oreilles sont blessées par le blasphème — résidu des despotiques traditions romaines — de ceux qui parlant de leurs fils tués à la guerre disent : « J'ai donné mon fils. » On ne donne pas un être — et toute intelligence appartient d'abord à la raison.

Plus une seule école où l'on enseigne l'idolâtrie, où les volontés de demain grandissent sous la terreur d'un Dieu qui n'existe pas et dans lequel vont se perdre, sinon se justifier, tant de mauvaises raisons ; d'une tradition et d'un polythéisme patriotique qui ne doivent plus exister. Plus, nulle part, de livres de classe où l'on affuble de je ne sais quel prestige ce qu'il y a de plus méprisable et de plus avilissant dans le passé des races. Rien que des histoires universelles, rien que les grandes lignes et les sommets, les lumières et les ombres de ce chaos que constitue depuis six mille ans l'aventure des deux cent milliards d'hommes.

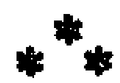
Tu supprimeras partout la publicité des cultes, tu effaceras l'uniforme d'encre des prêtres. Que chacun des croyants garde sa religion pour soi, et que les prêtres restent entre des murs. La tolérance vis-à-vis de l'erreur est une erreur plus grave. On aurait pu rêver une église sage et régulatrice, puisque Jésus-Christ aura raison dans sa leçon humaine tant qu'il y aura des âmes. Mais ceux qui ont pris en mains sa morale et fabriqué leur religion, ont empoisonné la vérité, et, de plus, ils ont montré pendant deux mille ans qu'ils plaçaient leurs intérêts de caste avant ceux de la loi sacrée du bien. Aucun mot, aucun chiffre ne pourra jamais donner une idée du mal

que l'Église a fait aux hommes. Quand elle n'a pas opprimé elle-même et maintenu les ténèbres de force, elle a prêté son autorité aux oppresseurs et sanctifié leurs prétextes, et aujourd'hui encore, elle est partout étroitement unie avec ceux qui ne veulent pas du règne des pauvres. De même que les chauvins se réclament de la douceur du berceau familial pour donner le branle aux guerres, l'Église invoque la poésie des évangiles, mais elle est devenue un parti aristocratique semblable aux autres, et où chaque signe de croix est un soufflet à Jésus-Christ. D'amour du sol natal on a fait nationaliste, comme de Jésus on a fait jésuite.

Seule, la grandeur internationale permettra enfin d'extirper des abus invétérés que multiplient, qu'enchevêtrent et que solidifient les cloisonnements nationaux. La charte future dont on entrevoit confusément quelques signes, et qui a pour prémisses les grands principes moraux remis à leur place, et la multitude mise enfin à la sienne, forcera les journaux à avouer toutes leurs ressources. Par une langue jeune, simple et modeste, au-dessous des autres, elle réunira les étrangers, qui sont prisonniers d'eux-mêmes. Elle fauchera l'embrouillement odieux de la procédure judiciaire avec sa curée de personnages et même ses avocats qui introduisent dans les rouages nets et simples de la justice la diplomatie, et les procédés mélodramatiques de l'éloquence. Le juste doit aller jusqu'à dire que la clémence n'a pas sa place dans la justice : la majesté logique de l'arrêt qui condamne le coupable pour effrayer les malfaiteurs possibles (et jamais pour une autre raison) est au-dessus du pardon lui-même. Elle fermera les cabarets, interdira la vente des poisons, et réduira à l'impuissance les vendeurs qui veulent faire avorter dans les hommes et les jeunes gens la beauté de l'avenir et le règne de l'esprit. Et voici un commandement qui se présente à mes yeux, écrit sur le roc : la loi tenace qui doit s'abattre sans répit sur tous les voleurs publics; ceux qui, gros et petits, cyniques ou hypocrites, à l'occasion de leurs fonctions ou de leur

métier, exploitent le malheur ou spéculent sur le besoin. Il y a une nouvelle hiérarchie à faire des fautes, des délits et des crimes : la vraie.

On ne se doute pas de la beauté possible ! On ne se doute pas de ce que peuvent donner tous les trésors gaspillés ; de ce que peut amener la résurrection de l'intelligence humaine dévoyée, écrasée et tuée jusqu'ici à mesure, par l'esclavage infâme, par les basses nécessités contagieuses des attaques et des défenses à main armée, et par les privilèges qui dégradent le mérite ; on ne se doute pas de ce qu'elle peut trouver un jour, et des adorations nouvelles. Le règne absolu du peuple donnera aux lettres et aux arts, dont la forme symphonique est à peine ébauchée encore, une splendeur sans bornes comme le reste. Les coteries nationales cultivent l'étroitesse et l'ignorance, et atrophient l'originalité, et les académies nationales, qu'un reste de superstition fait respecter, ne sont que des moyens pompeux de maintenir des ruines : les dômes des Instituts qui, de tout près, ont l'air grands, sont ridicules comme des éteignoirs. Il faut élargir, internationaliser sans arrêt, sans limitation, tout ce qui peut l'être. Il faut remplir la société de barrières écroulées, de plein jour et d'espaces magnifiques, libérer avec patience, avec héroïsme, la voie qui conduit de l'individu à l'humanité et qui était obstruée par les cadavres d'idées et les images de pierre, sur les grands horizons courbes. Que tout soit refait selon la simplicité. Il n'y a qu'un peuple, il n'y a qu'un peuple !



Si tu fais cela, tu diras qu'au moment du temps où tu auras concerté ton effort et pris ta décision, tu auras sauvé le genre humain autant qu'il est possible de le faire ici-bas. Tu n'auras pas amené le bonheur. Les sophistes ne nous intimident pas en prêchant la résignation et la paralysie sous prétexte qu'aucun changement social n'amènera le bonheur, et en jouant avec ces choses profondes. Le bonheur

fait partie de la vie intérieure : c'est un paradis intime et personnel ; c'est un éclair de hasard ou de génie qui naît doucement entre ceux qui se coudoient, et c'est aussi le sentiment de la gloire. Non, il n'est pas entre tes mains ; il n'est donc entre les mains de personne. Mais la vie équilibrée et soigneuse est nécessaire à l'homme pour construire la maison isolée du bonheur, et la mort est le contact effroyable des événements qui passent, avec nos profondeurs. Les choses extérieures et les choses cachées sont d'essences différentes, mais elles se tiennent par la paix et par la mort.

Pour accomplir l'œuvre majestueusement pratique, pour pétrir l'architecture totale comme une statue, ne fonde rien sur des modifications impossibles de la nature humaine, n'attends rien de la pitié.

La charité est un privilège qui doit disparaître. Au reste, pas plus qu'on ne saurait aimer des inconnus, on n'est capable d'en avoir pitié. L'esprit humain est fait pour l'infinité; le cœur, non. L'être qui souffre réellement, dans son cœur, et pas seulement dans son esprit ou en paroles, de la souffrance d'êtres qu'il ne voit pas et qu'il ne touche pas, est un nerveux anormal dont l'exemple ne peut pas se généraliser. L'échec à la raison, la tache de l'absurdité, torturent l'intelligence d'une façon plus féconde. Pour simple qu'elle soit, la science sociale est une géométrie. N'accepte pas qu'on donne au mot humanitarisme un sens sentimental, et dis que la prédication de la fraternité et de l'amour est vaine ; ces mots perdent leur sens au milieu des grands nombres. C'est dans ces confusions déréglées des sentiments et des idées qu'on sent la présence de l'utopie. La solidarité et la mutualité sont intellectuelles. Bon sens, logique, rigueur méthodique, ordre sans défaillance ; perfection inévitable, impitoyable, de la clarté !

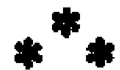
Dans mon ardeur, dans mon besoin, et du fond de mon abîme, j'ai proféré ces mots tout haut au milieu du silence. Ma grande rêverie s'est mêlée de voix haute, comme la neuvième symphonie.



Je me suis accoudé à la fenêtre. Je regarde la nuit qui est partout et qui me touche, moi, bien que je ne sois que moi, et qu'elle soit la nuit infinie. Il me semble que je n'ai plus rien d'autre à penser. Les choses se tiennent ; elles se délivreront l'une l'autre, et feront leur ordonnement.

Mais, de nouveau, je suis saisi par la plus poignante de mes angoisses : J'ai peur que la masse se contente des satisfactions incomplètes qu'on lui consentira partout... Ils emploieront toute leur puissance cramponnée et subtile pour empêcher le peuple de comprendre, puis de vouloir. Le jour de la victoire, ils verseront en lui l'ivresse et l'éblouissement, ils lui mettront dans la bouche des cris presque surhumains : « Nous avons délivré l'humanité, nous sommes les soldats du Droit ! », sans lui apprendre tout ce qu'une pareille affirmation comporte de gravité, d'immenses engagements et de génie constructeur, ce qu'elle comporte de respect pour les grands peuples quels qu'ils soient, et de reconnaissance pour ceux qui tentent de se délivrer eux-mêmes. Ils reprendront leur mission éternelle d'abêtir les grandes forces conscientes et de les détourner de leurs fins. Ils feront appel à l'union, à la paix, à la patience, à l'opportunisme des changements, au danger d'aller trop vite, ou de s'occuper des affaires du voisin — et à tous les sophismes de cette espèce. Ils tenteront encore de ridiculiser et d'abattre ceux que les journaux à leur solde appellent des rêveurs, des sectaires et des traîtres ; ils agiteront encore une fois tous leurs vieux talismans. Ils proposeront sans doute, sous des mots à la mode, des parodies officielles de justice internationale qui s'effondreront un jour comme des décors de théâtre, un droit des gens tronqué avec quelques restrictions puériles et des acceptations monstrueuses, semblable au code d'honneur des bandits. Le mal arraché des autocraties avouées couvera ailleurs : dans les fausses républiques et les pays soi-disant libéraux qui auront caché leur jeu. Les concessions qu'ils feront rhabil-

leront la vieille autocratie pourrie et la perpétueront. Un impérialisme remplacera l'autre, et les générations futures seront marquées au fer. Soldat de partout, ils tenteront d'effacer ton souvenir ou de l'exploiter en l'égarant, et l'oubli de la vérité est la première forme de ton malheur ! Puisse ni la défaite, ni la victoire n'être contre toi. Tu es au-dessus de l'une et de l'autre, puisque tu es le peuple entier.



Les cieux sont peuplés d'étoiles ; cette harmonie qui étreint la raison et applique l'esprit sur l'idée adorable de l'ensemble, doit-elle nous donner l'espérance ou le doute !

Nous sommes à un grand soir du monde. Il s'agit de savoir si nous nous réveillerons demain. Nous n'avons qu'un secours : nous savons, nous, de quoi la nuit est faite. Mais saurons-nous communiquer notre foi lucide, alors que les avertisseurs sont minorité partout et que les plus sacrifiés haïssent et traitent d'utopie le seul idéal qui n'en soit pas une ! L'opinion publique qui flotte, incertaine et soumise au vent sur la surface des peuples, et qui prête une conviction et une conscience passagères à la plupart des hommes, crie sus aux inventeurs ; elle crie au sacrilège parce qu'on lui montre dans sa vague pensée ce qu'elle ne savait pas y voir, elle. Elle crie qu'on la déforme, mais non, on l'agrandit.

Je n'ai pas peur, comme beaucoup ont peur et comme j'avais peur moi-même autrefois, d'être honni et déchiré. Je ne tiens pas pour moi au respect et à la reconnaissance. Mais je voudrais que les hommes, si j'arrivais jusqu'à eux, ne me maudissent pas. Pourquoi, puisque ce n'est pas pour moi ? C'est seulement parce que je suis sûr d'avoir raison. Je suis sûr des principes que je vois à la source de tout : la justice, la logique, l'égalité, toutes ces vérités divinement humaines dont le contraste avec la vérité actuellement réalisée est déchirant — et je voudrais faire appel à vous tous, et cette certitude qui m'emplit d'une

joie tragique, vous la donner à la fois comme un ordre et comme une prière. Il n'y a pas plusieurs façons d'y atteindre à travers tout, et de rattacher la vie à la vérité : Il n'y en a qu'une, la droiture. Recommencer la Règle par le sublime contrôle de l'esprit. Je suis un homme comme les autres, un homme comme vous. Vous qui, en m'écoutant, hocheriez la tête ou hausseriez les épaules, nous deux, nous tous, pourquoi sommes-nous si étrangers puisque nous ne le sommes pas?

Je crois, malgré tout, à la victoire de la vérité. Je crois à l'importance désormais intangible de ces quelques hommes vraiment fraternels qui, dans tous les pays du monde, dans le va-et-vient des égoïsmes nationaux déchaînés, se dressent, fixes comme les statues magnifiques du droit et du devoir. Ce soir, je crois, jusqu'à la certitude, que la société nouvelle s'édifiera sur cet archipel d'hommes. Même si nous devons encore souffrir à perte de vue, l'idée ne peut pas plus cesser de battre et de s'accroître que le cœur humain, et la volonté qui s'élève déjà par places, on ne peut plus la démolir.

J'annonce l'avènement fatal de la république universelle. Ce ne sont pas les réactions passagères, les ténèbres et les terreurs, ni la tragique difficulté de soulever le monde partout à la fois, qui empêcheront de s'accomplir la vérité internationale. Mais si les grands pouvoirs d'ombre s'obstinent à rester à leur place, si ceux qui crient clairement criaient dans le désert, ô peuples, infatigables vaincus de l'infâme Histoire, j'en appelle à votre justice, j'en appelle à votre colère. Sur les vagues disputes qui ensanglantent les grèves, sur les pillards de naufrages, sur les épaves et les récifs, et les palais et les monuments fondés dans le sable, je prévois la venue de la marée haute. La vérité n'est révolutionnaire qu'à cause du désordre de l'erreur. La révolution, c'est l'ordre.

. . . .

XXIII

FACE A FACE

Par le carreau, — je me réfugie souvent aux fenêtres — je vois la rue. Puis je vais dans la chambre de Marie d'où l'on voit la campagne. Cette chambre est si étroite qu'il me faut toucher, pour gagner la fenêtre, son petit lit aux plis bien tirés, et je pense à lui en passant. Un lit est une chose qui ne paraît jamais ni aussi froide ni aussi inanimée qu'une autre, et qui vit d'une absence.

Marie travaille, en bas, dans la maison. J'entends des bruits de meubles remués, de balai, et le choc répété de la pelle, sur le seau où elle vide la poussière qu'elle a ramassée. La société est mal faite qui oblige presque toutes les femmes à être des servantes. Marie, qui me vaut, aura passé sa vie à nettoyer, à se pencher sur la poussière et la fumée chaude, a être perdue dans les grandes ténèbres artificielles de la maison. Je trouvais tout cela naturel. Maintenant, je crois que cela est antinaturel.

Je n'entends plus de bruit. Marie a fini. Elle monte et vient à côté de moi. Nous nous cherchons et nous réunissons toutes les fois que nous pouvons depuis le jour où nous avons si bien vu que nous ne nous aimions plus !

Nous nous accoudons côte à côte et nous regardons la

fin du jour. On voit les dernières maisons de la ville dans le commencement de la vallée : des maisons basses dans des enclos, des cours, des jardins meublés de cabanes. L'automne rend tout transparents les jardins et les réduit à rien à travers leurs arbres et leurs haies ; cependant çà et là, il fleurit magnifiquement des feuillages. Ce n'est pas le vaste spectacle dans son ensemble qui nous sollicite. Il vaut mieux choisir chacune des maisons pour la regarder bien.

Ces maisons en qui s'achève le faubourg ne sont pas grandes et ne sont pas riches ; mais on voit celle-ci s'orner de fumée, et on pense au bois mort qui ressuscite dans l'âtre, et au travailleur assis, les mains récompensées par le repos. Et celle-ci, quoique immobile, remue toute d'enfants : la brise égrène les rires de leurs jeux et semble jouer avec; sur l'aire sablonneuse, les traces de pas d'enfants sont émiettées. On suit des yeux le facteur qui rentre chez lui, son travail terminé; il a surmonté héroïquement sa longue route ; après avoir porté toute la journée des lettres à ceux qui les attendent, il s'apporte lui-même aux siens qui le guettent aussi : la famille sait ce que vaut le père ; il pousse la barrière, il pénètre dans le couloir du jardin, il a enfin les mains vides !

Le long du vieux mur gris, le père Eudo, le veuf incurable avec sa mauvaise nouvelle obstinée, qu'il emporte autour de lui, qui ralentit sa marche et qu'on voit, suit son chemin ; et il prend plus de place qu'il n'a l'air d'en prendre. Une femme le croise, et dans le crépuscule, sa jeunesse se révèle et s'épanouit en sa hâte. C'est Mina. Elle va à quelque rendez-vous. Elle croise et serre son petit fichu sur son cœur ; on sent la distance qui devant elle se rapetisse tendrement ; on voit la force de son cœur, tandis qu'elle va, penchée, souriante et les lèvres mûres.

La brune descend par degrés. On ne voit plus bien, maintenant, que les choses blanches : les parties neuves des maisons, les murs, la grande route attachée à l'autre par des sentiers, éparses dans le champ noir, les grosses pierres blanches, douces comme des moutons, l'abreuvoir

dont le reflet au milieu des bas-fonds obscurs imite la blancheur d'une façon inespérée. Puis on ne voit plus que les choses claires : les taches des mains, des figures, les figures qui dans le soir se voient plus longtemps qu'il ne serait logique et se surpassent.

Pénétrés d'une sorte de recueillement, on rentre dans la chambre, on s'assoit ; moi sur le bord du lit, elle devant la fenêtre ouverte, sur une chaise, au milieu du ciel nacré.

Elle a les mêmes pensées que moi puisqu'elle tourne la tête de mon côté, et dit :

— Et nous?...

***

Elle soupire. Elle a une idée. Elle voudrait se taire, mais il faut qu'elle parle.

— On ne s'aime plus, dit-elle gênée par la grandeur des choses qu'elle profère. Mais on s'est aimé, et je voudrais revoir notre amour.

Elle se lève, ouvre l'armoire, et revient s'asseoir, avec une boîte dans les mains. Elle dit :

— Le voilà. Voilà nos lettres.

« Nos lettres, nos belles lettres ! fait-elle. On peut bien le dire, elles sont plus belles que toutes les autres... On les sait par cœur, mais veux-tu que nous les relisions? Lis-les, toi, il fait encore assez jour, laisse-moi voir comme nous avons été heureux. »

Elle me remet le coffret où sont rangées les lettres que nous nous sommes écrites pendant nos fiançailles.

— Celle-ci, me dit-elle, c'est la première de toi. Est-ce la première? Oui... Non... Qu'est-ce que tu disais?

Je prends la lettre, je la murmure, puis je la donne avec ma voix. La lettre parlait de l'avenir et disait : « Plus tard, comme nous serons heureux ! »

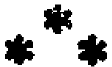
Elle s'approche, baisse la tête, lit la date et murmure :

— 1902... Il y a treize ans que cette lettre est morte... C'est beaucoup... Non ce n'est pas beaucoup... On ne sait pas ce qu'il faut que ce soit. Une autre, lis...

Je continue à dépouiller les lettres. On découvre vite

combien on se trompait quand on disait : on les sait par cœur. Celle-ci n'a pas de date : simplement le nom d'un jour : lundi ; et on avait cru que cela pourrait suffire ! Maintenant elle est tout à fait perdue et stérilisée, cette lettre anonyme, au milieu des autres.

— On ne les sait plus par cœur, avoue Marie. Se souvenir de soi... Comment pourrait-on se souvenir de tout cela !



Cette lecture, c'était comme celle d'un livre lu déjà une fois jadis. Elle ne pouvait pas faire revivre les heures appliquées et ferventes où la plume remuait et aussi, un peu, les lèvres. Elle retraçait confusément avec des trous insondables, l'aventure vécue là-bas par d'autres : les autres, ceux que nous étions. A une lettre d'elle qui parlait des caresses futures, Marie balbutia : « Celle qui a écrit cette lettre a osé dire cela ! », mais elle ne rougit pas et ne fut pas confuse.

... Puis elle remua la tête et fit plaintivement :

— Toutes ces choses que malgré nous, peu à peu, nous cachons !... Quelle force il faut aux créatures pour tant oublier !...

Elle commençait à entrevoir un abîme sans fond et à se désespérer. Tout d'un coup, elle m'interrompit.

— Assez ! On ne peut pas relire. On ne peut pas savoir ce qui est écrit. Assez ! Ne me retire pas l'illusion.

Elle parlait comme la pauvre folle des rues, et elle ajouta tout bas :

— Ce matin, quand j'ai ouvert la boîte où étaient enfermées ces lettres, il s'en est échappé des moucherons.

On s'arrête un instant de lire les lettres pour les regarder. La cendre de la vie ! Tout ce qu'on se rappelle, ce n'est à peu près rien. Le souvenir est plus grand que nous, mais il est vivant et mortel, lui aussi. Ces lettres, ces fleurs incompréhensibles, ces bouts de dentelle et de papier, qu'est-ce que c'est? Autour de ces objets légers, que reste-t-il? Nous manions le coffret ensemble. Ainsi, nous tenons tout entiers dans le creux de nos mains.

***

Et cependant, on à continué à lire.

Mais quelque chose d'étrange peu à peu s'agrandit, et nous étonne désespérément, et nous étreint : Toutes les lettres parlent d'avenir.

Marie a beau me dire :

— Après... Une autre... Plus tard.

Chaque lettre disait : « Plus tard, comme nous nous aimerons lorsque nos heures seront communes... Comme tu seras belle quand tu seras toujours là... Plus tard, nous referons ce pèlerinage, plus tard nous réaliserons ce projet, plus tard... »

— Nous ne savions dire que cela !

Un peu avant le mariage, on disait qu'on gaspillait ses jours loin l'un de l'autre, et qu'on était malheureux.

— Ah ! fit Marie avec une sorte de terreur, on a écrit cela ! Et après, après...

Après, la lettre dont on attendait tout, disait :

« Bientôt nous ne nous quitterons plus. Enfin, nous vivrons ! », et on parlait de paradis, de vie future...

— Et après?

— Après, il n'y a plus rien : c'est la dernière lettre.

***

Il n'y a plus rien. C'est comme un coup de théâtre qui montre la vérité. Il n'y a rien entre le paradis rêvé et le paradis perdu. Il n'y a rien, puisqu'on veut toujours ce qu'on n'a pas. On espère, puis on regrette. On espère l'avenir, puis on se tourne vers le passé, et on se met doucement, éperdument, à espérer le passé ! Les deux sentiments les plus intenses et les plus durables, l'espoir et le regret, s'appuient tous deux sur du néant. Demander, demander, n'avoir pas ! L'humanité est la même chose, exactement, que la pauvreté. Le bonheur n'a pas le temps de vivre ; on n'a vraiment pas le temps de profiter de ce qu'on est

Le bonheur, cette chose qui n'est jamais — et qui, pourtant un jour, n'est plus!

Je la vois respirer, palpiter, blessée à mort, affaissée sur la chaise.

Je lui prends la main comme l'autre jour. Je lui parle, un peu timidement et au hasard : l'amour charnel n'est pas tout l'amour.

— C'est l'amour ! répond Marie.

Je ne réponds pas.

— Ah ! dit-elle, on essaye de jouer sur les mots, mais on ne peut pas se cacher de la vérité.

— La vérité !... Je vais te dire ce que j'ai été vraiment, moi...



Je n'ai pas pu m'empêcher de dire cela, de crier cela à voix haute et tremblante, penché sur elle. Depuis quelques instants se dessinait en moi la forme tragique de ce cri qui a fini par sortir. C'est comme une folie de sincérité, de simplicité, qui m'a saisi.

Et je lui dévoile ma vie, qui s'est écoulée pourtant à côté de la sienne, toute ma vie, avec ses défaillances et ses grossièretés. Je me montre à elle dans mes désirs, dans mes besoins, dans mes entrailles.

Jamais on n'a jeté une confession plus complète. Oui, dans les destinées que portent ensemble les hommes et les femmes, il faut être presque fou pour ne pas mentir. J'énumère mon passé, la suite d'aventures multipliées l'une par l'autre, et avortées. J'ai été un homme ordinaire, ni meilleur, ni pire qu'un autre, eh bien, me voici, voici l'homme, voici l'amant.

Je la vois qui s'est à demi dressée, dans la petite chambre qui n'a plus de couleur. Elle a peur de la vérité! Elle me regarde parler comme on regarde un blasphémateur. Mais la vérité m'a pris et ne peut plus me laisser. Et j'évoque ce qui fut : et celle-ci, et celle-là, et toutes celles

que j'ai aimées sans jamais daigner savoir ce qu'elles m'apportaient en apportant leurs corps, et l'égoïsme féroce que rien n'épuisait, et toute la sauvagerie de ma vie à côté d'elle. Je dis tout cela, ne sachant même pas éviter les coups des détails brutaux, ainsi qu'un rude devoir accompli jusqu'au bout.

A des moments, elle a murmuré comme un soupir : « Je le savais. » A d'autres, elle a dit, presque comme un sanglot : « C'est vrai. » Elle a ébauché aussi une confuse protestation,, un reproche. Puis, bientôt, elle a écouté plus haut. Il semble qu'elle soit dépassée par la grandeur de mon aveu ; et je vois peu à peu se taire la femme éclairée encore dans le côté adorable de la chambre et qui reçoit sur ses cheveux, sur son cou et sur ses mains quelques miettes de ciel.

... Et ce dont j'ai le plus honte, c'est en ces jours passés où j'étais affolé par le soudain trésor des étrangères, de leur avoir parlé de fidélité éternelle, et aussi d'attirances surhumaines, d'exaltations divines, de destinées sacrées qui doivent se joindre à travers tout, d'êtres qui s'attendent depuis toujours et sont faits l'un pour l'autre, et tout ce qu'on peut dire — presque sincèrement parfois, hélas — pour réussir ! Tout cela, je le confesse, je le jette de moi comme si je me débarrassais enfin du mensonge fait à elle, et à toutes, et à moi-même. L'instinct est l'instinct; qu'il règne comme une force de la nature ; mais ce qui déflore, c'est le mensonge.

Je sens monter de moi une sorte d'anathème contre cette dévotion aveugle dont on revêt les choses de la chair, parce qu'elles sont fortes, et dont j'ai été le jouet, comme tout le monde, comme toujours et comme partout... Non, deux amants sensuels ne sont pas deux amis. Ce sont bien plutôt deux ennemis attachés étroitement l'un à l'autre. Je le sais, je le sais ! Il y a sans doute des couples parfaits — la perfection existe toujours quelque part — mais nous autres, nous tous, les gens ordinaires ! Je sais ! la véritable qualité de l'être, la délicatesse nuancée des rêves, le doux mystère compliqué des personnalités, les amants

s'en moquent bien l'un et l'autre ! Ce sont deux égoïsmes qui se confrontent et s'acharnent. Ils se sacrifient ensemble, totalement, à un éclair de plaisir. Il est des moments où on se saisirait de force de la joie s'il ne suffisait que d'un crime pour cela. Je le sais, je le sais, par toutes celles dont j'ai eu successivement besoin, et que j'ai méprisées en fermant les yeux sur elles, — même celles qui ne valaient pas mieux que moi.

Et ce besoin de nouveauté, qui rend l'amour des sens aussi changeant que rapace, qui fait chercher le même frisson dans d'autres corps qu'on rejette à mesure qu'ils sont déchus, transforme l'existence en une suite infernale de désillusions, de rancunes, de mépris, et c'est cela surtout qui nous livre en proie à l'espoir irréalisable et au regret irréparable. Les amants qui persistent à rester ensemble se supplicient ; le nom de leur mort commune qui était d'abord : l'absence, devient : la présence ; le véritable abandonné, ce n'est pas celui qui revient tout seul comme Olympio ; ceux qui restent ensemble sont mieux séparés.

De quel droit l'amour des corps, dit-il : je suis aussi les cœurs et les âmes, et nous sommes indissolubles et j'entraîne tout dans mes coups de gloire et de défaite. Je suis l'amour ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Il ne se saisit de toute la pensée que par la violence, et les poètes et les amants, aussi ignorants et éblouis les uns que les autres, le parent d'une grandeur et d'une profondeur qu'il n'a pas. Le cœur est fort et beau, mais il est fou et il est menteur. Dans des faces transfigurées, des bouches humides murmurent : « C'est sublime d'être fou ! » Non : On n'érige pas l'égarement en idéal, et l'erreur est toujours une tache, quel que soit le nom qu'on lui prête.

Dans l'encoignure du mur, près du rideau, debout, immobile, je parle à voix basse, mais il me semble que je crie et que je me débats.

Quand j'ai ainsi parlé, nous ne sommes plus les mêmes, parce qu'il n'y a plus de mensonge.

Après un silence, Marie lève sa figure de naufragée dont on ne voit pas vivre les yeux et demande :

— Mais si cet amour est une illusion, que reste-t-il?

Je m'approche d'elle et je la regarde pour lui répondre. Je regarde à contre-jour du ciel encore pâle de la fenêtre, ses cheveux argentés d'une lueur lunaire et sa figure voilée de soir. Je regarde de près la part de sublime qu'elle porte sur son visage, et je pense que je suis infiniment attaché à cette femme et que ce n'est pas vrai de dire qu'elle est moins importante pour moi parce que le désir ne me jette pas sur elle comme autrefois. L'habitude? Non, pas cela seulement. L'habitude qui met partout sa force douce, est peut-être entre nous aussi. Mais il y a plus. Il n'y a pas, pour nous rapprocher, que l'étroitesse des chambres. Il y a plus, il y a plus ! Je lui dis :

— Il y a toi.

— Moi, je ne suis rien, dit-elle.

— Si, tu es tout, tu es tout pour moi.

Elle s'est levée. Elle balbutie ; elle met ses bras autour de mon cou, mais elle tombe défaillante sur ma poitrine, se cramponne à moi, et je la porte comme un enfant sur le vieux fauteuil qui est au fond de la chambre.

Toute ma force m'est revenue. Je ne suis plus blessé, malade. Je la porte dans mes bras. C'est un labeur difficile de porter dans ses bras un être égal à soi. Si fort que l'on soit, on y suffit à peine. Et ce que je dis en la regardant et en la voyant, je le dis parce que je suis fort et non pas parce que je suis faible :

—Tu es tout pour moi parce que tu es toi, et je t'aime toute.

Et nous pensons ensemble, comme si elle m'écoutait parler :

Tu es une créature vivante, tu es une personne humaine, tu es l'infini qu'on est, et tout ce que tu es m'unit à toi. Tes souffrances de tout à l'heure, tes regrets sur les débris de la jeunesse et les fantômes des caresses, toutes ces choses m'unissent à toi, puisque je les ressens, puisque je les partage. Telle que tu es et tel que je suis, je puis te dire enfin : « Je t'aime. »

Je t'aime, toi qui m'apparais vraiment, et qui doubles vraiment ma vie. Nous n'avons à nous détourner de rien pour être ensemble. Toutes tes pensées, tous tes goûts, tes idées, tes préférences, ont une place que je sens en moi, et je comprends qu'elles ont raison même si les miennes ne sont pas pareilles (car la liberté de chacun fait partie de sa valeur), et j'ai l'impression que je te mens toutes les fois que je ne te parle pas.

Je ne fais que continuer ma pensée en disant tout haut :

— Je donnerais ma vie pour toi, et je te pardonne d'avance tout ce que tu pourrais jamais faire pour être heureuse.

Elle me serre doucement dans ses bras et je sens ses larmes qui murmurent et ses paroles qui chantonnent semblables aux miennes.

Il me semble que dans notre petite chambre, la vérité a repris sa place et s'est incarnée, et que s'avoue là, entre nous, le plus grand attachement qui puisse lier deux êtres, le grand attachement que nous ne savions pas et qui est tout le salut :

— Autrefois je t'aimais pour moi ; aujourd'hui, je t'aime pour toi.

Quand on regarde droit, on finit par voir l'immense événement : la mort. Il n'y a qu'une chose qui signifie réellement toute notre vie, c'est notre mort. C'est à cette lumière terrible que ceux qui mourront un jour peuvent juger leur cœur. Je sais bien qu'en moi la mort de Marie égalerait la mienne, et il me semble aussi qu'il n'y a qu'en elle au monde que vive toute mon image. Nous n'avons pas peur de la sincérité trop grande qui va jusqu'à ces choses, et nous en parlons, à propos du lit, qui est là à attendre l'inévitable, et qui est fait aussi pour qu'on ne s'y réveille pas. Nous nous disons :

— Il y aura un jour où je commencerai quelque chose que je ne finirai pas... Ce sera une promenade, ou une lettre, ou une phrase, ou un rêve...

Je me penche sur ses yeux bleus. J'ai évoqué, en ce moment, la fenêtre noire ouverte devant moi, au loin la

nuit où je suis presque mort. Je regarde ces yeux clairs, longuement, et je vois que je plonge dans le seul tombeau que j'aurais eu. Ce n'est pas une illusion ni une charité, que d'admirer la beauté presque incroyable de ces yeux.

Qu'y a-t-il en nous ce soir? Qu'est-ce que c'est que ces coups d'ailes? Est-ce que nos yeux s'ouvrent à mesure que la nuit tombe? Avant, nous avions pour le néant l'horreur animale des amants ; mais maintenant la plus simple et la plus somptueuse preuve de notre amour, c'est que pour nous, mourir, c'est surtout nous quitter.

Et le lien de la chair, nous n'avons pas peur non plus d'y penser et d'en parler, pour dire que nous fûmes ainsi attachés, que nous nous connaissions tout entiers, que nos corps se sont fouillés. Ce souvenir, cette marque dans les chairs a une valeur profonde, et la prédilection qui embellit réciproquement deux êtres comme nous, est faite avec tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils avaient.

Je me tiens debout devant Marie déjà presque convertie, et je palpite et je chancelle, tellement mon cœur est maître de moi :

— Tu vois, la vérité est plus belle que le rêve.

Ce qui est venu à notre secours, c'est simplement la vérité. C'est la vérité qui nous a donné la vie. La tendresse est le plus grand des sentiments humains parce qu'il est fait de respect, de lucidité et de lumière. Comprendre, s'égaler à la vérité, c'est tout, et aimer, c'est la même chose que connaître et comprendre. La tendresse, que j'appelle aussi la pitié parce que je ne vois pas de différence entre elles, domine tout à cause de sa clairvoyance. Ce sentiment qui est immense comme s'il était fou, et qui est sage, c'est la seule chose humaine qui soit parfaite. Il n'y a pas de vaste sentiment qui ne tienne tout entier entre les bras de la pitié.

Comprendre la vie et l'aimer jusqu'au fond dans un être, voilà la tâche d'un être, et voilà son chef-d'œuvre ; et

chacun ne peut guère s'occuper aussi grandement que d'un seul ; on n'a qu'un vrai voisin ici-bas.

Vivre, c'est être heureux de vivre. L'utilité de la vie... Son épanouissement n'a pas les formes mystiques qu'on rêve vainement quand on est paralysé par la jeunesse. Il a plutôt une forme d'inquiétude, de frémissement, de souffrance et de gloire. Le cœur n'est pas fait pour la formule abstraite du bonheur, puisque la vérité des choses n'est pas faite non plus pour cela. Il bat pour l'émotion et non pour la paix. Telle est la gravité de la vérité.

— Tu as bien fait de dire tout cela ! Oui, il est toujours facile de mentir un instant. On aurait pu mentir, mais cela aurait été pire en se réveillant du mensonge... C'est une récompense de parler. C'est peut-être la seule récompense qui soit.

Elle a dit cela profondément, jusqu'au fond de mon cœur. Elle m'aide maintenant, et nous avons ensemble ces grands tâtonnements qu'on a quand on a trop raison. Le consentement de Marie est si complet qu'il est inattendu et tragique.

— J'étais comme une statue à cause de l'oubli et du regret. Tu m'as animée ; tu m'as changée en femme.

«Je m'étais tournée vers l'église. On ne croit guère en Dieu tant qu'on n'en a pas besoin. Quand tout vous manque, on sait bien y croire. Mais maintenant, je ne veux plus. »

Ainsi parle Marie... Il n'y a que les idolâtres et les faibles qui ont besoin de l'illusion comme d'un remède. Les autres n'ont besoin que de voir et de parler.

Elle sourit, vague comme un ange, flottant dans la pureté du soir entre la lumière et la profondeur. Je suis si près d'elle qu'il me faut m'agenouiller pour être plus près. J'embrasse sa figure mouillée et sa tendre bouche, en tenant sa main entre mes deux mains jointes.

Si, il y a une divinité, dont il ne faut jamais se détourner pour guider l'immense vie intérieure, et aussi la part qu'on a dans la vie de tous : la vérité.

Septembre 1918.

TABLE DES MATIÈRES

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE